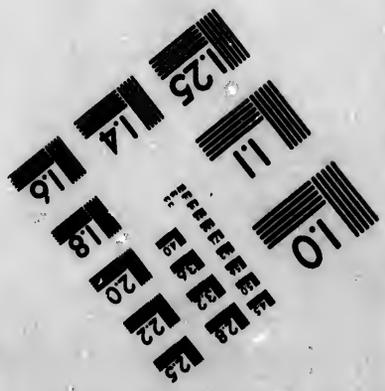
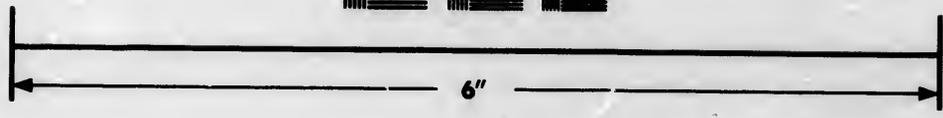
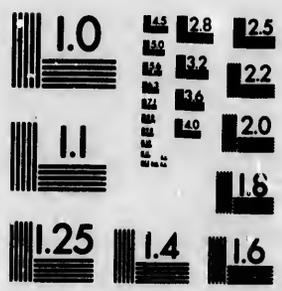


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

128
125
122
120
118

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

110
01

© 1983

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

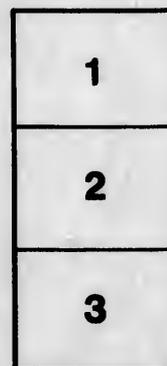
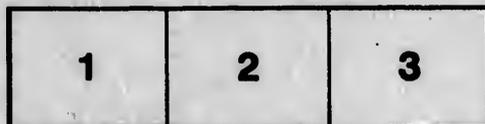
Scott Library,
York University

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Scott Library,
York University

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

INSTITUTION

ROBERTSON

OF

THE

UNIVERSITY

OF

EDINBURGH

18

18

18

18

18

18

18

18

18

18

18

18

L'ABEILLE FRANÇOISE,

OU

NOUVEAU RECUEIL,

DE MORCEAUX BRILLANS, DES AUTEURS
FRANÇOIS LES PLUS CELEBRES.

Ouvrage utile à ceux qui étudient la langue Fran-
çoise, et amusant pour ceux qui la Connoissent.

A l'usage de l'Université de Cambridge.

PAR P. J. G. DE NANCREDE,

Maitre de langue François, en cette Université.

*L'Amérique doit être l'asyle de tous les hommes : les Amé-
ricains doivent être en rapport avec tous les habitants
de la terre : ils doivent chercher à se faire entendre de
tous, et sur-tout de ceux avec les quels ils ont plus de
communication, tels que les François.*

BRISSOT voyages, tom. I.

Les hommes ne se haïront plus,
Quand ils s'entendront tous——D'ALEMBERT.

A BOSTON, De l'imprimerie
DE BELKNAP ET YOUNG,
Rue de l'Etat, vis-à-vis la Banque Nationale.

MDCXCII.

[*Published according to act of Congress.*]

IN THE COURT OF COMMONS

THE 10th DAY OF JANUARY

1701

IN MATTER OF THE PETITION OF

THE COMMONS OF GREAT BRITAIN

IN PARLIAMENT ASSEMBLED

FOR THE REMOVAL OF

THE BARRIERS OF THE GREAT BRITAIN

AND THE BARRIERS OF THE GREAT BRITAIN

Introduction.

LES soins dont on vient d'honorer l'étude de la langue François, à l'université de Cambridge, sont une suite nécessaire de son utilité, et de son importance. Ils sont un heureux présage de l'empire qu'elle va acquérir, dans ce nouveau monde. Plusieurs causes se sont réunies pour donner à cette langue, une utilité si générale, la constitution politique de la France, sa position, la nature de son climat, le génie de ses écrivains, le caractère de ses habitans, & l'opinion qu'elle a su donner d'elle au reste du monde ont fait parvenir la langue à cette universalité dont elle est en possession, et qu'elle conservera, vraisemblablement par son propre génie.

Ce fut après la paix de Vervins, qu'elle commença à fonder son empire, par un concours admirable de circonstances. Les grandes découvertes qui étoient faites de puis cent

THE attention with which the French language has lately been honored at the University of Cambridge, is a necessary consequence of its utility and of its importance. This is a happy presage of the empire it is about to acquire in this new world. Several causes have united to give this language so universal a utility. The political Constitution of France; its situation; the nature of its climate; the genius of its writers; the character of its inhabitants; and the opinion, which she has known how to give of herself to the rest of the world, have made her language attain to that universality which it possesses, and which, by its own genius, it will probably maintain.

It was after the peace of *Vervins* that it began to found its empire by a marvellous concurrence of circumstances. The great discoveries which had been made for a hundred and

cent cinquante ans, avoient donné à l'esprit humain une impulsion que rien ne pouvoit plus arrêter; et cette impulsion tendoit vers la France. Paris fixa les idées flottantes de l'Europe, et devint le foyer où se réunirent les étincelles répandues chez tous les peuples. L'imagination de Descartes régna dans la philosophie; la raison de Boileau dans les vers. Bayle plaça le doute aux pieds de la vérité, et Bossuet la mit aux pieds des Rois. Les passions parlèrent leur langage sur la scène Française, et l'on vit le grand Condé pleurer aux vers du grand Corneille, et Louis XIV se corriger à ceux de Racine. C'est alors que parurent Molière, plus comique que les Grecs, ce Télémaque, plus antique que les ouvrages des anciens, et ce La Fontaine, qui sans donner à la Langue des formes si pures, lui prêtoit cependant des beautés plus incommunicables. Les livres de ces écrivains, rapidement traduits en Europe, et même en Asie, devinrent les livres de tous les pays, de tous les goûts et de tous les âges. Les

pièces.

and fifty years past, had given to the human mind an impulse which nothing could stop; and this impulse tended towards France. Paris fixed the fluctuating ideas of all Europe, and having become the focus, united the sparks diffused among all nations. The imagination of Descartes was employed in philosophy; the wit of Boileau in poetry. Bayle laid doubt at the feet of truth; and Bossuet laid the latter at the feet of Kings. The passions spoke their own language on the French stage; and the great Condé was seen to shed tears at the poetic lines of the great Corneille; and Louis XIV to correct himself by those of Racine. It was then that appeared, that Molière, more comic than the Greeks; that Telemachus, more antique than the works of the ancients; and that La Fontaine, who without giving the language any very pure forms, furnished it however with some beautés more incommunicable. The books of these writers, being rapidly translated in Europe, and even in Asia, became the books of

pièces fugitives qui volèrent de bouche en bouche, donnèrent des ailes à la langue Française. Les premiers journaux qui circulaient en Europe étoient Français.

Aux productions de l'esprit, se joignirent encore celles de l'industrie. Des pompons et des modes accompagnèrent ces livres chez l'étranger ; parce qu'on vouloit être par-tout raisonnable et suivre comme en France. Ses voisins, recevant sans cesse de nouvelles, des étoffes et des modes, qui se renouveloient sans cesse, manquèrent de termes pour les exprimer. Accablés sous l'exubérance de l'industrie Française, ils eurent une impatience d'étudier cette langue.

Depuis cette époque, la France a continué de donner un Théâtre, des habits, du goût, des manières, une langue, un nouvel art de vivre, à la plupart des états qui l'entourent. Louis XIV. contribua sans doute beaucoup à affermir, et à étendre cet empire de la langue Française ; il la fit dominer

all countries, of all tastes, and of all ages. The fugitive pieces, which flew from mouth to mouth, gave wings to the French language. The first newspapers which circulated in Europe, were French.

To the productions of the mind were added, those of industry. Milliners ware and fashions accompanied these books to the foreigners ; because people were every where desirous of being as fanciful and as wise as in France. Her neighbours continually receiving furniture, stuffs, and fashions, which were perpetually altering, were in want of terms to express them by. Overloaded with the exuberance of French industry, they became impatient to be acquainted with the French language.

From this epoch, France has continued to give a stage, dress, taste, manners, a language, a new mode of living, to the greatest part of the states, which surround her. Louis XIV. doubtless contributed much to strengthen and extend this empire of the French language : He made it bear rule as he himself

dominer avec lui dans tous les traités ; et quand il cessa de dicter des lois, elle garda si bien l'empire qu'elle avoit acquis, que ce fut dans cette même langue, organe de son ancien despotisme, que ce prince fut humilié vers la fin de ses jours. Ses prospérités, ses fautes, & ses malheurs, servirent également à la langue : elle s'enrichit à la révocation de l'édit de Nantes, de tout ce que l'état perdoit. Les réfugiés emportèrent dans le nord, leur haine pour le prince, et leurs regrets pour la patrie ; et ces regrets, et cette haine, s'exhalèrent en François.

Les succès brillans que la langue Françoisé avoit acquis sous le règne de Louis XIV par les ouvrages de ses écrivains célèbres qui l'ont illustré, ne furent pas interrompus dans le règne suivant. Fontenelle, qui tint les deux siècles comme par la main, accueillit la philosophie Angloise, et la fit aimer à l'Europe par son style clair et familier. Montesquieu, qui le suivit, osa montrer aux hom-

mes.

himself did, in all treaties; and when he ceased to dictate laws, it so well kept the empire which it had gained, that it was in this same language, the organ of his ancient despotism, that this prince was humbled towards the end of his days. His prosperities, his faults, and his misfortunes, were equally subservient to the language. It was enriched by the revocation of the edict of Nantz, by every thing which the state lost. The refugees carried into the north their hatred for the prince, and their sorrows for their country; and this sorrow, and this hatred, was vented in French.

The brilliant successes which the French language had acquired under Louis XIV, by the works of the celebrated writers, who have rendered it famous, were not interrupted in the following reign. Fontenelle, who held as it were the two centuries by the hand, adopted the English philosophy; and by his clear and familiar style, made Europeans in love with it. Montesquieu who succeeded him, dared

shew

mes les droits des uns, et les usurpations des autres. Buffon emprunté les couleurs et la majesté de la nature pour écrire son histoire. L'Encyclopédie put, et ce vaste réservoir des connoissances humaines, tracé par des Anglois, et creusé par des mains Françoises, servit encore à faire triompher cette langue. Dans le même temps, le grand Frédéric lui faisoit l'honneur que Marc-aurèle et Julien faisoient à celle des Grecs ; *le philosophe de Genève commandoit aux hommes par son impérieuse éloquence, la morale qu'on n'avoit fait que leur enseigner* : Raynal traçoit aux deux mondes, les crimes de l'un, et les malheurs de l'autre ; appelloit les puissances de l'Europe au tribunal de l'humanité, pour y frémir des barbaries exercées en Amérique ; et Voltaire, en écrivant l'histoire fugitive des hommes, attachoit son nom à toutes les découvertes, à tous les événements, et à toutes les révolutions de son temps, et joignoit à l'universalité de sa langue, son universalité personnelle.

show to men the right of some, and the usurpations of others. Buffon borrowed colours and majesty from nature, in order to write the history of it. The Encyclopedia appeared, and this vast reservoir of human science, traced out by the English, and carried to the greatest degree of improvement by French hands, served also to make this language triumph. At the same time the Great Frederic did it the same honour, which Marcus-Aurelius, and Julian had done to that of the Greeks ; *the philosopher of Geneva did, by his commanding eloquence, enjoin morality upon men, which they had before only received by instruction* : Raynal traced out to the two worlds, the crimes of the one, and the misfortunes of the other : He summoned the powers of Europe to the tribunal of humanity, in order to make them shudder at the barbarities committed in America ; and Voltaire, by writing the fugitive history of men, has attached his name to all the discoveries, to all the events, to all the revolutions of his time ; and has joined,

Ce n'est pas seulement le génie de ses écrivains que la langue Française doit ses succès; elle les doit aussi à son propre génie. L'ordre et la construction de la phrase, toujours directs et clairs, la distinguent des langues anciennes et modernes. Elle nomme d'abord le *Nominatif* ou *sujet* de la phrase, ensuite le *Verbe* qui est l'action, et enfin l'*adjectif* ou *l'objet* de cette action. Voilà la logique naturelle à tous les hommes; voilà ce qui constitue le sens commun; voilà ce qui lui donne cette admirable clarté, qui l'a fait adopter des philosophes, parcequ'elle s'accorde également de la frugalité de l'antique, et de la magnificence qui convient à la grande histoire de la nature. Lorsqu'elle traduit, elle explique véritablement un auteur; elle ne que les autres langues, abusant de leurs inventions, se jettent dans tous les moules que le texte leur présente; se calquent sur lui, et rendent difficile pour difficulté.

to the universality of his language, his own personal universality.

It is not merely to the genius of its writers, that the French language owes its success; it owes them also to its own genius. The order and construction of the sentence, always direct and clear, distinguish it from the ancient and all other modern languages. It first names the *Nominative* or *subject* of the sentence, then the *verb*, which is the action, and finally the *adjective* or *object* of this action. There is the logic which is natural to all mankind; there is what constitutes common sense; there is what gives it that admirable perspicuity, which has made philosophers adopt it, because it is equally adapted to the frugality of the antique, and the magnificence, which is suitable to the grand history of nature. When it translates, it truly explains an author; whereas other languages, making a wrong use of their transpositions, are thrown into all the forms which the texts present them with; they chalk out themselves upon it, and make one difficulty

Sa

for another.

Its

Sa prononciation porte aussi l'empreinte de son caractère; elle est plus variée que celle des langues du midi, mais moins éclatante; elle est plus douce que celle des langues du nord, parce qu'elle n'articule pas toutes ses lettres.

Si elle n'a point les diminutifs, et les mignardises de la langue Italienne, son allure en est plus mâle. Dégagée de tous les protocoles que la bassesse inventa pour la vanité, elle en est plus faite pour la conversation, qui est le lien des hommes, et le charme de tous les âges. Aussi les puissances l'ont appelée dans leurs traités, où elle signe depuis les conférences de Nimègue; et l'on peut dire que lorsqu'on arrive chez un peuple, et qu'on y trouve la Langue Française, on doit se croire chez un peuple poli.

Il étoit réservé à l'université de Cambridge, qui réunit d'ailleurs tous les avantages dont jouissent les universités d'Europe, d'admettre la première, l'étude de cette langue, et

Its pronounciation also bears the stamp of its character; it is more diversified than that of the languages of the south, but less brilliant: It is more agreeable than that of the northern languages, because it does not articulate all its letters.

If it has not all the diminutives, and the effeminacies of the Italian language, its gait is the more masculine. Freed from all the formalities which meanness has invented for vanity, it is the better formed for conversation, which is the bond of mankind, and the charm of all ages. The belligerent powers have for this reason called it into their treaties, where it reigns ever since the conferences of *Nimègue*; and we may say that when we arrive among a people where the French language is used, we ought to think ourselves among a polite people.

It was reserved for the university of Cambridge, which, in other respects united all the advantages which the universities of Europe enjoy, to be the first to admit the study of this

de l'assimiler à celles qui sont cultivées dans son sein. Les personnages distingués, qui président à cette institution ont vu son importance; ils ont vu que si tous les Européens qui voyagent en Amérique, y apportent la Langue Française, cette langue doit être indispensable aux Américains, qui sont appelés, par leurs liaisons de commerce, à traiter et à correspondre avec eux. Affranchis du préjugé méquain qui a jeté une tache sur un collège voisin,* ils se sont d'abord appliqués à écarter les difficultés qui opposoient à cet établissement; et quelques princes qu'il ait contraindes, il a

été
 * *See Mr. De la Luzerne, ministre plenipotentiaire de la cour de France, fit offer, par Mr. Silas Deane, de fonder une chaire au college de New-Haven, dont l'objet auroit été d'enseigner la langue Française et l'histoire de France. Les administrateurs de ce college refusèrent l'offre généreuse, alléguant qu'un tel établissement tendroit à introduire le papisme dans la province.*

this language, and to put it upon a similar footing with those which were cultivated within its walls. The distinguished characters which preside over this seminary, have seen its importance: They have seen that if all the Europeans who travel into America, bring thither the French language, such a language must be indispensably necessary to the Americans, who, by their commercial connexions, are called to deal and correspond with them. Freed from the spite prejudice which have fixed a stumbling stone on a neighbouring college, they immediately applied themselves to remove the difficulties which were

opposed
 * *The late Mr. De la Luzerne, Minister plenipotentary from the court of France; did, by M. Silas Deane, make an offer to found a professorship at New-Haven college, the object of which was to be to teach the French language, and the history of France. The trustees of this college refused the generous offer, alleging that such an establishment would tend to introduce popery into the state.*

été conduit à sa fin, à la satisfaction générale de tous ceux qui savent apprécier les bienfaits de l'éducation publique, dans un pays où elle est si précieuse.

Les personnes qui étudient la langue Française, et sur-tout les étudiants de Cambridge, sentoient depuis long temps le besoin d'un livre, qui pût leur servir à lire et à expliquer. Nous nous sommes attachés à rendre cette collection la meilleure possible, en réunissant, dans le choix des differens genres de styles, les morceaux les plus brillans de notre littérature ; afin de pouvoir, par cette variété, dédommager l'étudiant de la sécheresse qui accompagne toujours le commencement de l'étude des langues.

opposed to the completion of this establishment ; and whatever pains it required, it has been brought to its conclusion, to the universal satisfaction of all those who know how to prize the blessings of public education, in a country where it is of so much importance.

The persons who study the French language, and especially the students at Cambridge, had for a long time felt the want of a book which might serve them to read and construe. We have endeavoured to render this collection the best possible, by uniting in the choice of different kinds of styles, the most brilliant pieces of our literature ; that, by this variety, we might indemnify the students, for the dryness which always accompanies the beginning of the study of languages.

CONTES



CONTES ET FABLES.

LE SOMMEIL DU MECHANT.

JE me promenois avec mon ami, pendant la plus grande chaleur du jour, sous un berceau d'arbres élevés qui formoient une voûte de verdure impénétrable aux rayons du soleil ; un ruisseau serpentoit entre ces arbres, & entretenoit la fraîcheur d'un gazon épais qui invitoit à se reposer. Je vis le Visir Karoun, couché sur ce gazon ; il dormoit. Grand Dieu ! disois-je, le souvenir des malheureux qu'il a faits ne trouble donc pas le sommeil de Karoun ? Mon ami m'entendoit, & me dit : Dieu accordé quelquefois le sommeil aux méchants, afin que les bons soient tranquilles.

LE TOURMENT DES ROIS.

UN Roi mourut sans laisser d'héritier ; & par son Testament il donna la Couronne à celui qui après sa mort entreroit le premier dans la ville. Un pauvre Laboureur parut aux portes lorsque le Roi venoit d'expirer, & il fut couronné. Il eut à soutenir des guerres intellines & étrangères, à ranimer le commerce, à diminuer les impôts, à faire fleurir les arts, & à pourvoir à la subsistance de son

B

peuple.

peuple. Il s'instruisit en peu de tems, parce qu'il avoit le sens commun ; il réussit à tout, parce qu'il vouloit le bien : Mais il étoit rempli de soins & dévoré d'inquiétude. Un Habitant de son village vint le voir, & lui dit : Graces soient rendues au Dieu incomparable & tout-puissant, qui vous a élevé à un si haut degré de gloire & de puissance ! Ah ! mon ami, dit le Roi, au lieu de rendre graces à Dieu, demandez-lui pour moi le courage & la patience ; plains-moi, au lieu de me féliciter : Dans mon premier état, je ne souffrois que de mes besoins, & je souffre aujourd'hui des besoins de chacun de mes sujets.

L'AVARE.

MALHEUREUX que je suis ! disoit un avare à son voisin, en se lamentant. On m'a dérobé cette nuit un trésor que j'avois ensoui dans mon jardin, & on a mis une indigne pierre à la place.

Vous n'en auriez pas fait usage, dit le voisin, Figurez-vous donc que la pierre est un trésor ; & vous n'en serez pas plus pauvre.

Je n'en ferai pas plus pauvre, répondit l'Avare ; non ; mais un autre en fera plus riche. Un autre en fera plus riche ? Ah ! j'en mourrai de chagrin.

L'HOMME VRAI.

UN Roi avoit condamné à mort un de ses Esclaves : Celui-ci étant sans espérance, ne ménageoit plus rien, & accabloit le Roi d'injures. Que dit-il ? demanda le Prince à son Favori. Seigneur, il dit que les récompenses de l'autre vie sont pour les Princes qui pardonnent, & il vous demande grâces. Je l'accorde, dit le Roi. Un Courtisan, depuis

depuis long tems ennemi du Favori, avoit entendu le discours de l'Esclave. On vous trompe, dit-il à son Maître; ce malheureux vous accabloit d'injures. Le Roi répondit: Le mensonge qu'on m'a fait est humain, & la vérité est cruelle. Et puis se tournant vers son favori: Oh mon ami, lui dit-il, c'est toi qui me diras toujours la vérité.

LE ZELE.

JE me souviens que dans ma jeunesse, après avoir passé quelque tems chez les Mollacks, j'en avois pris le caractère. Je vins revoir mon père, homme sage & vertueux. Pendant une nuit que j'étois couché dans sa chambre, au milieu de ma famille qui dormoit profondément, je ne sermois pas l'œil; je lisois le Coran, & souvent j'en récitois à haute voix quelques passages; ma lecture éveilla mon père; je m'aperçus de son réveil, & je lui dis: Voyez-vous comme vos enfans sont plongés dans le sommeil, sans songer à Dieu? Mon fils, me dit-il, il vaudroit mieux dormir que de veiller pour remarquer les fautes de tes frères.

L'OMBRE DE SALOMON.

UN honnête vieillard avoit le poids & la chaleur du jour, & labouroit lui-même son champ. Il jettoit, de sa propre main, une semence nette & pure dans le sein de la terre qui ne demande qu'à récompenser nos travaux.

Tout-à coup se présente à ses yeux, sous l'ombre d'un grand tilleul, un fantôme dont l'aspect avoit quelque chose de divin. Le vieillard recule d'effroi.

Je suis Salomon, lui dit l'Esprit, d'un ton propre à le rassurer. A qui t'occupes-tu maintenant?

Si

Si tu es Salomon, répondit l'homme, comment peux-tu me faire cette demande ? Dans mes jeunes ans, tu m'envoyas vers la fourmi : j'admire sa conduite ; & si je suis laborieux, si j'amasse, c'est d'elle que je l'appris. Ce que j'appris alors, je le fais encore.

Tu n'es instruit qu'à-demi, repliqua l'Ombre ; retourne vers la fourmi ; elle t'apprendra, que dans l'hiver de tes ans, il est tems de te reposer & de jouir.

L'ERREUR.

UN Aveugle avoit une Femme qu'il aimoit beaucoup, quoiqu'on lui eût dit qu'elle étoit fort laide. Un Médecin offrit de lui rendre la vue ; il ne voulut pas y consentir. Je perdrois, dit-il, l'amour que j'ai pour ma Femme, & cet amour me rend heureux.

Les Troupes de Cosroës furent vaincues le jour d'une éclipse du Soleil ; les Perfes, adorateurs du Feu, pensoient que ce phénomène annonçoit de grands malheurs à l'Empire, & cette idée leur ôta le courage. L'erreur peut faire le bonheur d'un seul homme ; mais elle fait nécessairement le malheur des Nations.

LA RETRAITE.

LE Ministre d'un Roi fut disgracié, & se retira dans une vallée fertile, qu'il fit cultiver avec soin : comme il n'avoit pas mérité sa disgrâce, il s'en consola aisément, & il prit du goût pour le nouveau genre de vie qu'il avoit embrassé. Le Roi, qui estimoit ses talents, sentit la perte qu'il avoit faite, & l'alla trouver pour le prier de revenir à la Cour ; mais le Ministre refusa le Roi, & lui dit :

Tu

Tu m'avois élevé aux premières dignités ; j'ai soutenu avec fermeté l'agitation des grandeurs : tu m'as forcé à la retraite, je goûte le repos, lasses-m'en jouir. Se retirer du monde, c'est arracher les dents aux animaux dévorans ; c'est ôter au méchant l'usage de son poignard, à la calomnie ses poisons, & ses serpens à l'envie. Le Roi insista, & dit : J'aurois besoin d'un esprit éclairé, & d'un cœur droit & bon qui voulût supporter avec moi le fardeau de ma puissance ; je ne puis trouver qu'en toi l'homme qui m'est nécessaire. Tu le trouveras, répondit le Ministre, si tu le cherches parmi ceux qui ne te cherchent pas.

L'EDUCATION D'UN PRINCE.

COSROES avoit un Ministre dont il étoit content, & dont il se croyoit aimé. Un jour ce Ministre vint lui demander à se retirer. Cosroës lui dit : Pourquoi veux-tu me quitter ? j'ai fait tomber sur toi la rosée de l'abondance ; mes esclaves ne distinguent point entre tes ordres & les miens ; je t'ai approché de mon cœur, ne t'en éloignes jamais. Mirane, c'étoit le nom du Ministre, répondit : O Roi ! je t'ai servi avec zèle, & tu m'en as trop récompensé ; mais la nature m'impose aujourd'hui des devoirs sacrés, lasses-les moi remplir : j'ai un fils ; il n'a que moi pour lui apprendre à te servir un jour comme je t'ai servi.

Je te permets de te retirer, dit Cosroës, mais à une condition.

Parmi les hommes de bien que tu m'as fait connoître, il n'en est aucun qui soit aussi digne que toi d'élever un jeune Prince : fais ta carrière par le plus grand service qu'un homme puisse rendre aux hommes ; qu'ils te doivent un bon maître. Je reconnois la corruption de la Cour ; il ne faut pas

qu'un jeune Prince la respire : prends mon fils, & vas l'instruire avec le tien, dans la retraite, au sein de l'innocence & de la vertu.

Mitrâne partit avec les deux enfans, & après cinq ou six années il revint avec eux auprès de Cosroës, qui fut charmé de revoir son fils ; mais qui ne le trouva pas égal en mérite au fils de son ancien Ministre. Il s'en plaignit à Mitrâne, qui lui répondit : O Roi, mon fils a fait un meilleur usage que le tien des leçons que j'ai données à l'un & à l'autre. Mes soins ont été partagés également entr' eux ; mais mon fils sçavoit qu'il auroit besoin des hommes, & je n'ai pu cacher au tien que les hommes auroient besoin de lui.

LE TYRAN.

UN Roi de Perse avoit étendu la main de l'iniquité sur son Peuple ; il lui marquoit du mépris, & il le tenoit dans un cruel esclavage. Impatient d'un joug humiliant & rude, la plupart des citoyens abandonnèrent leur patrie, & cherchèrent un asyle chez l'Etranger. Les revenus du Prince diminuèrent avec le nombre de ses sujets ; ses voisins profitèrent de sa foiblesse ; ses Etats furent attaqués, & ses Milices mécontentes le défendirent foiblement : il fut détrôné. Un Roi doit nourrir son Peuple de sa propre substance, parce qu'il tient son royaume de son Peuple. Tout citoyen est soldat sous un Roi juste.

L'INNOCENCE.

JE rencontraï un jour au bord de la mer un vertueux Laboureur qu'un Figre avoit à demi dévoré ; il étoit prêt d'expirer, & souffroit beaucoup. Grand Dieu ! disoit-il, je te rends grâces, j'ai des douleurs, & non des remords.

E'ENVIE.

L'ENVIE.

J'AVOIS vu dans le palais d'Uglumish, le fils d'un Gouverneur de Province, qui dans un âge encore tendre avoit de l'esprit, de la prudence, & du jugement; sa physionomie avoit dès-lors un caractère de force & de grandeur; le Roi, qui étoit fort jeune, en fit son ami, & les jeunes gens de la cour le prirent en aversion; ils lui tendirent des pièges: ils cherchèrent à le perdre ou à le faire périr; mais ils ne retardèrent pas même son avancement. Un jour, le Prince lui disoit: Quelle peut être la cause de la haine que tu inspires à mes Courtisans? elle est violente, ne pourrois-tu pas la faire cesser? O Roi, répondit le Favori, j'ai fait usage de ta puissance pour le bonheur de tes sujets & pour ta gloire; à mesure que je me conciliois le cœur du peuple & ton cœur, j'éloignois de moi mes anciens amis; je ne me connois qu'un moyen de les ramener, c'est de remplir mes devoirs avec moins d'exacritude, & de perdre tes bonnes grâces. Pourfuis, & ne crains rien, dit le Roi; le Soleil ne doit pas cesser d'éclairer, parce que la lumière blesse les yeux des oiseaux de nuit.

LE SONGE.

UN jour je me retirois chez moi, l'esprit rempli d'observations chagrines, & après avoir fait la satire de tous les états, de toutes les conditions & de moi-même; je tombai dans un sommeil profond; j'eus un songe. Je me crus transporté dans ma solitude, & loin des défauts qui m'avoient blesé; je me promenois avec une joie tranquille dans la forêt qui protège ma cabane contre les vents d'Arabie; je me dérobois sous ses ombrages aux folies des hommes.

Le Soleil venoit de s'élever sur l'horison ; ses rayons donnoient la verdure interposée entre lui & moi, & donnoient de la transparence au feuillage. J'entendois les chants d'une multitude d'oiseaux ; j'étois attentif à tous leurs accents ; j'en observois la diversité, ainsi que celle de leurs formes, de leurs vols & de leurs plumages. Le Rossignol, le Merle, le Corbeau, la Fauvette, le Geai, l'Alouette, l'Aigle, la Tourterelle, chantoient, sifflaient, croassoient, criaient, roucouloient, sautoient, voltigeoient, voloient ou planoient.

Le ciel me donna tout-à-coup l'intelligence de leurs différents langages : j'entendis l'Aigle qui railloit le Hibou sur sa vue ; la Tourterelle parloit fort mal des mœurs de l'Epervier, qui n'avoit que du mépris pour sa foiblesse ; le Merle faisoit des plaisanteries sur le cri de l'Aigle ; le Geai & la Pie disoient des injures ; ils reprochoient au Moineau l'air commun.

Je vis descendre du ciel une figure fort extraordinaire ; c'étoit un jeune homme dont le corps avoit la couleur de la neige, sur laquelle on auroit jeté des feuilles de roses ; il avoit de grandes ailes bleues, dont les extrémités étoient dorées ; ses cheveux étoient noirs comme l'ébène ; ses yeux étoient de la couleur de ses cheveux, & si perçants que l'hypocrite n'auroit pu soutenir ses regards. Il se posa sur un platane qui s'élevoit au-dessus des cèdres de la forêt ; il appella par leurs noms les différentes espèces d'oiseaux, que je vis s'abatre autour de lui sur les rameaux des cèdres ; il leur ordonna le silence, & il leur dit :

Ecoutez ce que j'ai à vous révéler de la part du grand Etre. Vous êtes tous égaux en mérite ; vous êtes différents en qualités, parce que vous êtes destinés à des fonctions différentes.

L'Aigle est né pour la guerre ; son cri, expression de la force, ne peut avoir d'harmonie ; le Hi-
bou.

bou n'auroit point surpris dans les ténèbres les insectes & les reptiles, dont il doit purger la terre, si ses yeux avoient pu soutenir l'éclat du soleil : pour donner au Rossignol & à la Fauvette leur voix douce & légère, il a fallu leur donner des organes délicats : la Tourterelle, née pour l'amour, se tient sous les ombrages, où rien n'interrompt en elle le plaisir d'aimer ; qu'ajouteroient à ce plaisir le bec & les griffes de l'Epervier ? Restez ce que vous êtes, sans regret & sans orgueil ; cédez différemment aux impulsions de la nature, & voyez dans vos espèces des différences & non des défauts.

A ces mots, je vis les oiseaux se disperser dans la forêt, & le Génie s'élever aux Cieux, en jettant sur moi un regard plein d'expression. Je m'éveillai, & je me dis : M'arrivera-t-il encore d'exiger dans le Cadi la douceur du Courtisan, dans l'Iman la franchise du Guerrier, dans le Marchand le désintéressement du Sage, dans le Sage l'activité de l'Ambitieux ! c'est moi que tu es venu instruire, ô céleste Génie ; tes leçons seront à jamais gravées dans mon cœur, & mes lèvres les répéteront aux hommes.

Où mes frères, nous partons ensemble pour voyager, les uns au Nord, les autres au Midi ; il ne nous faut ni les mêmes vêtements, ni les mêmes provisions. Nous vivons dans une famille, dont le chef nous a donné des biens de différente nature. A quoi servent à celui qui taille les arbres du verger, les instruments du labourage ?

Le Voyage de la Mecque.

FABLE ORIENTALE.

JE faisois le voyage de la Mecque avec une troupe de jeunes gens aimables. J'admirois leur galeté, leur sensibilité, leur penchant au plaisir & à la vertu.

ta. Ce caractère me charmoit ; & cette société me rappelloit aux sentimens agréables, & aux pensées de ma jeunesse. Ils chantoient, tantôt les charmes de l'amitié, tantôt ceux de la bienfaisance, & quelquefois l'auteur de la nature. Ils se trouvoient comblés de ses bienfaits, & ils étoient heureux avec reconnoissance.

Il se joignit à nous un Santon de la Montagne de Péra. Il cherchoit à placer quelque éloge du jeûne, de la continence, des macérations, & quelque satire de la nature humaine & du plaisir. Les cris de joie le révoltoient. Notre bienveillance pour lui l'effarouchoit. La seule marque d'intérêt qu'il nous donna, fut de prier à haute voix l'Être suprême de nous tirer promptement de notre ivresse.

Un jour que nous approchions du hameau qui habite la famille de Jakias, fils d'Hoid, nous vîmes accourir à nous des enfans, & de jeunes filles qui nous apportoiens, en dansant, & en chantant, des fruits, du litage & du pain : On voyoit le plaisir dans leurs yeux, & leur joie ajoutoit à la nôtre.

On étoit dans la saison où le Soleil entre dans le signe du Bélier. Les feuilles des roses avoient écarté les filets verts qui les enveloppent, & les rameaux des Cénadiers en fleurs étoient comme le feu ; le Soleil alloit se coucher, & ses rayons étoient déjà interceptés par les montagnes de l'Occident. Nous vîmes des troupeaux qui revenoient à l'étable en bondissant ; de jeunes gens les conduisoient ; les uns jouoient de la cornemuse ; d'autres chantoient ; les oiseaux de la campagne n'avoient point encore cessé leurs chants : & le Rossignol avoit commencé les siens.

Je jettai mes regards sur le Santon farouche. Il étoit morne au milieu de cette allégresse universelle. Il arrachoit pour son souper quelques racines insipides, & se dispoisoit à passer la nuit sur le sable. Je
lui

lui dis : " Malheureux ennemi de l'homme ! en-
 " nemi de toi-même, es-tu sourd à la voix du plaisir
 " qui retentit dans toute la nature ? peux-tu enten-
 " dre sans émotion les chants de ces jeunes gens
 " satisfaits, & l'Alouette qui descend des cieux en
 " répétant ses airs gais, & le Rossignol qui a com-
 " mencé sa chanson voluptueuse & tendre ? Ne
 " sens-tu pas que leur chant te dit qu'ils sont heu-
 " reux ? Ne vois-tu pas les bonds légers des Beliers,
 " & les mouvemens de ces Chameaux qui s'égaient
 " sous le fardeau qui les couvre ? De quelle espèce
 " es-tu donc, si tu ne partages pas le sentiment de
 " tout ce qui respire ? Regarde ces arbres utiles ;
 " vois le Zéphir agiter leurs branches fleuries. Il
 " n'imprime aucun mouvement au rocher auquel tu
 " ressembles par ton cœur aride & dur. O ! si tu
 " n'aimes pas le plaisir, quel motif as-tu donc de
 " faire le bien ? Porte tes yeux autour de toi ;
 " vois ces campagnes fertiles, ces cieux, & ces
 " mers : Qu'est-ce que le monde ? L'ouvrage d'un
 " Dieu bon. Quel hommage exige de toi sa bonté ?
 " Ton plaisir, & une action de grâce. Quel devoir
 " t'impose sa bonté ? Le plaisir des autres. Jouir ;
 " voilà la sagesse. Fais jouir ; voilà la vertu.
 " O mes frères, élus de Mahomet, disciples, fidè-
 " les disciples d'Hali, de Brama, ou de Zerdus,
 " écoutez les paroles de Saadi, écoutez les paroles
 " de Saadi, écoutez-les des oreilles, de l'ame.
 " Quand Dieu commanda au Soleil de porter le
 " jour dans l'immensité des Cieux, & de répandre
 " la fécondité sur le globe de la terre, il dispersa
 " les hommes & leurs compagnes au Nord, au Midi,
 " à l'Orient, à l'Occident, & il leur dit : Jouissez
 " des élémens & des délices de l'ame. Par-tout, où
 " vous porterez vos pas, vous reconrrez vos frè-
 " res ; soyez-vous utiles les uns aux autres, & la
 " terre fleurira sous vos mains, & les Lions, les
 " Panthères, & les Tigres respecteront votre union.
 " L'homme

“ L’homme oublia les paroles du Très-haut : Le
 “ frère voulut commander au frère, & ils furent
 “ ennemis ; les armes de l’injuste furent employées
 “ contre l’innocent, & le soumirent ; l’injuste fit
 “ des loix, & ses esclaves dociles lui firent de nou-
 “ veaux esclaves. Dieu daigna sortir encore du
 “ nuage lumineux qu’il a placé autour de son trône ;
 “ il descendit entre les terres & les sphères, & le
 “ tonnerre de la voix se fit entendre. Il dit aux
 “ hommes : Vous voilà rassemblés en grands peu-
 “ ples : ô peuples, soyez-vous utiles les uns aux
 “ autres, & que les productions du Midi passent au
 “ Nord ; que les lumières de l’Orient éclairent
 “ l’Occident. Restez unis, c’est votre intérêt, &
 “ celui de vos chefs.

“ L’homme oublia les paroles du Très-haut ; des
 “ esprits pervers semèrent la défiance d’un bout du
 “ monde à l’autre, & la crainte arma les nations
 “ contre les nations. Bientôt les peuples ne virent
 “ plus dans les peuples que des animaux indociles
 “ & dangereux. Rois, Califes, Sultans, Princes
 “ de la terre, fermez l’oreille aux discours de vos
 “ flatteurs. Ecoutez la nature, elle vous crie, que
 “ nous sommes tous les membres d’un même corps,
 “ O arbitres des hommes ! descendez-en vous-mê-
 “ mes ; lisez dans vos cœurs, & vous y retrouve-
 “ rez les paroles du Très-haut ; elles y sont gra-
 “ vées. Faites grace au foible, soulagez le pau-
 “ vre ; honorez l’homme utile, récompensez l’hom-
 “ me laborieux ; consultez le sage ; éloignez l’in-
 “ sensé, rendez justice à tous, & vous n’aurez pas
 “ d’ennemis.—O arbitres des hommes ! Craignez
 “ les plaintes des malheureux ; elles parcourent la
 “ terre ; elles traversent les mers ; elles pénètrent
 “ les Cieux ; elles changent la face des Empires.
 “ Il ne faut qu’un soupir de l’innocent opprimé pour
 “ remuer le monde.”

Traduit de SAADI par M. de St. LAMBERT.

FABLE

FABLE INDIENNE.

Par laquelle les Mahométans prouvent que tout n'est qu'Heur & Malheur dans ce Monde.

LE besoin, disent-ils, assembla jadis un certain nombre d'hommes dans les Déserts de la Tartarie. Privés de tout, dit l'un, nous avons droit à tout. La loi qui nous dépouilla du nécessaire, pour augmenter le superflu de quelques Rajabs, est une loi injuste. Rompons avec l'injustice. Il n'est plus de traité, où l'avantage cesse d'être réciproque. Il faut ravir à nos oppresseurs les biens qu'ils nous ont ravis. A ces mots l'orateur se tait ; l'assemblée en frémissant applaudit à ce discours ; le projet est noble, on veut l'exécuter. On se divise sur les moyens. Les plus braves se lèvent les premiers. La force, disent-ils, nous a tout enlevé, c'est par la force qu'il faut tout recouvrer. Si nos Rajabs ont, par leurs vexations, arraché jusqu'au nécessaire au sujet même qui leur prodigue les biens, sa vie, & ses peines, pourquoi refuser à nos besoins ce que des tyrans permettent à leur injustice ? Aux confins de ces régions, les Bachas, par les présens qu'ils exigent, partagent le profit des Caravanes ; ils pillent des hommes enchaînés par leur puissance, & par la crainte. Moins injustes & plus braves qu'eux, attaquons des hommes armés ; que la valeur en décide, & que nos richesses soient du moins le prix d'une vertu. Nous y avons droit. Le Ciel, par le don de la bravoure, désigne ceux qu'il veut arracher aux fers de la tyrannie. Que le laboureur sans force, sans courage, sème, laboure, recueille ; c'est pour nous qu'il a moissonné ; ravageons, pillons les nations. Nous y consentons tous, s'écrierent ceux qui, plus spirituels & moins hardis, craignoient de s'exposer aux dangers ; mais ne devons rien à la force, & tout à l'imposture. Recevons

C

sans

haut : Le
ls furent
employés
injuste fit
de nou-
ncore du
on trône ;
rés, & le
dit aux
nds peu-
uns aux
assent au
éclaircit
ntérêt, &

haut ; des
bout du
s nations
ne virent
indociles
Princes
s de vos
rie, que
ne corps,
ous-mê-
etrouve-
ont gra-
le pau-
z l'hom-
ez l'in-
urez pas
craignez
urent la
ènèrent
mpires.
né pour

ERT.
ABLE

sans péril des mains de la crédulité, ce que peut-être en vain nous tenterions d'arracher par la force. Revêtons-nous du nom & de l'habit des Bonzes & des Braminés, & parcourons la terre; nous la verrons empressée de fournir à nos besoins & même à nos plaisirs secrets.

Ce parti parut lâche & bas aux âmes sères & courageuses. Divisée d'opinion, l'assemblée se sépare. Les uns se répandent dans l'Inde, le Thibet, & les confins de la Chine. Leur front est austère, & leur corps macéré. Ils en imposent aux peuples, les enseignent, les persuadent, divisent les familles, font deshériter les enfans, s'en appliquent les biens. On leur cède des terrains; on y construit des temples, on y attache des revenus. Ils empruntent le bras du puissant, pour plier l'homme éclairé au joug de la superstition. Ils soumettent enfin tous les esprits, en tenant le sceptre soigneusement caché sous les haillons de la misère, & les cendres de la pénitence.

Pendant ce temps, leurs anciens & braves compagnons, retirés dans les déserts, surprennent les Caravanes, les attaquent à main armée, les pillent, & partagent entr'eux le butin. Un jour où sans doute le combat n'avoit pas tourné à leur avantage, on saisit un de ces brigands, on le conduit à la ville la plus prochaine; on dresse l'échafaud, on le mène au supplice. Il y marchoit d'un pas assuré, lorsqu'il trouve sur son passage, & reconnoit sous l'habit d'un Bramine, un de ceux qui s'étoient séparés de lui dans le désert. Le peuple avec respect entouroit le Bramine, & le portoit dans sa Pagode. Le brigand s'arrête à son aspect: Dieux justes! s'écrie-t-il, égaux en crimes, quelle différence entre nos destins! Que dis-je? égaux en crimes! en un jour, il a, sans crainte, sans danger, sans courage, plus fait gémir de veuves & d'orphelins, plus enlevé de richesses

richesses à l'Empire, que je n'en ai pillé dans le cours de ma vie. Il eut toujours deux vices plus que moi, la lâcheté & l'imposture ; cependant l'on me traite de scélérat ; on l'honore comme un Saint ; l'on me traîne à l'échafaud ; on le porte dans sa Pagode. On m'empale, on l'adore.

ALLEGORIE.

LE grand Salomon, dit un Auteur, après avoir fait bâtir le magnifique temple qui portoit son nom, fit construire un superbe palais. Il y eut rassemblée toutes sortes d'oiseaux, & leur avoit donné à tous le don de la parole. Dans l'immense volière où ils étoient rassemblés, un vieux moineau étoit toujours en querelle avec sa vieille compagne. Salomon prenoit plaisir à les entendre ; car les grands s'amusent souvent, comme nous, des plus petites choses. Un jour l'oiseau grandeur, plus fatigué qu'à l'ordinaire, se mit en furie & dit : *Méchante femme, certains ma colere, tu me pousseras à haut, Et alors je ne laisserai ce palais, Et je te laisserai ensevelie sous ses débris : tu ne saurois pas mes forces.* La pauvre & simple femelle, bien effrayée, le crut, & ne répliqua pas. Mais Salomon, qui avoit tout entendu, appella l'oiseau colere sur le bout de son doigt, & lui dit : *Puissant Moineau, c'est moi qui ne connois pas vos forces. Apprenez-moi donc comment vous pouvez détruire ce vaste palais où je réside.* Le Moineau, bien humilié, répondit : *Grand Roi, tu m'as entendu, Et j'en suis dans la confusion. Je sais bien que je suis petit Et foible ; mais laisse-moi, je t'en conjure, faire le fort avec ma femme.*

M. GUYS.

LE BON MINISTRE.

LE puissant Aaron Raschild commençoit à soupçonner que son Visir Giafar ne méritoit pas la confiance qu'il lui avoit donnée : les Femmes de Aaron, les Habitants de Bagdad, les Courtisans, les Derviches, cenfuroient le Visir avec amertume. Le Calife aimoit Giafar ; il ne voulut point le condamner sur les clameurs de la Ville & de la Cour : il visita son Empire ; il vit par tout la Terre bien cultivée, la Campagne riante, les Hameaux opulents, les Arts utiles en honneur, & la Jeunesse dans la joie. Il visita les Places de Guerre & ses Ports de Mer ; il vit de nombreux Vaisseaux qui menaçoient les côtes de l'Afrique & de l'Asie ; il vit des Guerriers disciplinés & contents ; ces Guerriers, les Matelots & les Peuples des Campagnes s'écrioient : O Dieu ! bénissez les Fidèles, en prolongeant les jours d'Aaron Raschild & de son Visir Giafar ; ils maintiennent dans l'Empire la paix, la justice & l'abondance : tu manifestes, Grand Dieu ! ton amour pour les Fidèles, en leur donnant un Calife comme Aaron, & un Visir comme Giafar. Le Calife, touché de ces clameurs, entre dans une Mosquée, s'y précipite à genoux, & s'écrie : Grand Dieu ! je te rends grâces, tu m'as donné un Visir dont mes Courtisans me disent du mal, & dont mes Peuples me disent du bien.

PENSEES

PENSEES INGENIEUSES.

IL est difficile en traduisant de faire ressembler parfaitement les copies aux excellens originaux ; & c'est ce qui a fait dire à un de nos Traducteurs, que la plupart des Traductions sont comme les tapisseries de Flandres regardées à l'envers, où les figures ne laissent pas de paroître ; mais avec tant de filets, qu'on ne les voit point distinctement, & qu'on diroit que ce ne sont que de simples échafes.

Un autre de nos Ecrivains dit, sur le même sujet, que ce qu'il y a de plus délicat, dans les pensées & dans les expressions des Auteurs qui ont écrit avec beaucoup de justesse, se perd quand on les veut mettre dans une autre langue : à peu près comme ces essences exquisés, dont le parfum subtil s'évapore quand on les verse d'un vase dans un autre.

Ces deux comparaisons sont ingénieuses ; mais la seconde est bien plus noble & plus fine que la première.

LES pensées d'Ovide, sur le but qu'il se propose soit en étudiant dans son exil, sont simples & naturelles.

* Quoique je maudisse quelquefois les Muses & les vers, qui m'ont été si funelles ; après les avoir bien

Quamvis interdum, quæ me lassasse recordor, Carmina de vobis Peritissimæ meas.

Cum bene devovi, nequeo tamen esse sine illis. Sæ.

Trist. lib. 5. Eleg. 7.

90 PENSEES INGENIEUSES.

bien maudits, je ne puis du-tout m'en passer. Mais je n'écris pas pour être loué, & je n'ai rien moins en vûe que de faire connoître mon nom à la postérité : je m'en trouverois beaucoup mieux, s'il étoit obscur.

Je ne suis pas maintenant assez bien pour me mettre en peine de la gloire ; je voudrois pouvoir n'être connu de personne.

Tout ce que je cherche en faisant des vers, c'est d'oublier en quelque façon mes misères : si je tire de l'étude ce fruit-là, c'est assez pour moi.

BOCALIN est plaisant, qui fait condamner par Apollon un Vieillard à lire une Harangue de Guichardin, pour le punir d'avoir lû au Parnasse un Madrigal avec des Lunettes.

C'est une fine Satyre des Vieillards Coquets, & une Critique maligne de l'Historien d'Italie, dont les Harangues sont longues & ennuyeuses.

LES pensées de Sénèque le Philosophe, sur la mort de Caton, sont bien nobles, & peut-être un peu trop hardies.

Après avoir réglé ses affaires, autant que cela se pouvoit dans le désordre où elles étoient, il crut devoir faire en sorte que personne ne pût ni tuer ni sauver Caton ; & ayant tiré son épée, qui jusq'à ce jour-là avoit été innocente : Fortune, dit-il, tu n'as rien fait en t'opposant à tous mes efforts : je n'ai point encore combattu pour ma liberté ; mais
seulement

Non adeò benè nunc, ut sit mihi gloria cura.

Trist. lib. 5. Eleg. 12.

Carminebus quæro miserarum obliviam rerum, Præmia si studio consequar ista, sat est.—Eleg. 8.

seulement pour celle de la Patrie. Pour toute ma fermeté, je ne prétendois pas vivre libre; mais avec des personnes libres. Maintenant que les affaires du genre humain sont déplorées, & que tout est sans ressource, il faut sauver Caton du naufrage & le mettre au port.

Il se donna ensuite un coup mortel. Sa plaie fut bandée par les médecins; mais voyant qu'il avoit moins de sang, moins de forces, toujours le même courage; alors en colere contre lui-même, aussi bien que contre César, il déchira sa plaie avec les mains, & ne rendit pas l'esprit; mais fit sortir comme par force cet esprit si généreux, & qui faisoit gloire de mépriser toute la puissance humaine.

Le même Philosophe dit ailleurs, qu'il est aussi honteux à Caton de demander la mort à personne, que la vie; & que cette épée, qui a été pure & innocente jusques dans la guerre civile, rendra à Caton la liberté qu'elle n'a pu rendre à la Patrie.

Je ne vois pas, ajoute-t-il, que Jupiter ait rien de plus beau à voir sur la terre, que Caton, qui se souvient dans un parti abattu, & qui demeure ferme parmi les ruines de la République.

Enfin, selon Sénèque, Caton n'a pu vivre après la liberté, ni la liberté après Caton.

Non capri sue bellezze, e non l'espose.

UN de nos célèbres Orateurs a dit quelque chose de semblable, en faisant l'éloge de M. de Turenne. Il ne se cachoit point, il ne se monroit point: Il parloit, lorsqu'il le falloit, & de ses victoires, & de ses désavantages; aussi peu attentif à relever la gloire des uns, qu'à déguiser le malheur des autres. Il ne songeoit pas même à ces grandes ressources de gloire, qui lui permettoient de faire des pertes sans s'appauvrir; & la même

r. Mais
n moins
à la po-
eux, s'il

pour me
pouvoir
ers, c'est
il je tire

ndammer
Haran-
r lû au

uets, &
e, dont

, sur la
eut-être

e cela se
crut de-
tuer ni
jusqu'à
it-il, tu
rts: je
; mais
lement

eg. 12.
, Pra-

82 PENSEES INGENIEUSES.

même vérité, qui lui faisoit raconter le détail des victoires innombrables qu'il a remportées, lui faisoit dire le particulier de quelques occasions où il n'avoit pas été heureux ; aussi éloigné dans ces récits du sage de la modestie, que de celui de l'orgueil.

Il ne se peut rien penser de plus fin.

LE Panegyrique de Blin est semé de sentes délicates : en voici quelques-unes des plus remarquables.

La reconnaissance rend la libéralité plus agréable ; l'ingratitude la rend plus éclatante.

Il n'y a point de Prince dont les hommes se plaignent moins, que de celui dont il est le plus permis de se plaindre.

Comme c'est être heureux que de pouvoir tout ce que l'on veut, c'est être grand que de vouloir tout ce qu'on peut.

C'est le comble du bonheur que d'être heureux, & d'en être estimé digne.

Chacun en particulier peut tromper & être trompé : personne n'a trompé tout le monde, & tout le monde n'a trompé personne.

Un Prince peut être haï de quelques-uns, sans qu'il haïsse lui-même : il ne peut être aimé, sans qu'il aime.

CROYEZ-MOI, écrit Ovide à un de ses amis qui n'osoit lui écrire dans le temps de son exil, les Puissances célestes pardonnent aux mal-heureux, & notre Prince est de tous les Dieux le plus modéré : Il tempère son autorité par la Justice. Il a bâti depuis peu un Temple tout de marbre à cette Déesse au milieu de Rome : il y a long-temps qu'il lui en a bâti un autre dans son cœur.

Ce

CE que le même Poëte écrit à un Courtisan qui étoit peu touché de son exil, est naturel & délicat.

Si vous n'avez nul chagrin des maux qu'Ovide souffre, parce-qu'il semble les avoir mérités, ayez-en au moins de ce qu'il les a mérités.

CEST un beau mot de Quinte-Curce sur les soldats d'Alexandre, qui avec toutes leurs conquêtes étoient pauvres & misérables : *Omnium victores, omnium inopes sumus.* Nous avons tout conquis, & cependant nous manquons de tout.

SENEQUE dit de César, qui étant en Angleterre perdit sa fille qu'il aimoit avec beaucoup de tendresse : Il vainquit, la douleut aussi promptement qu'il avoit coutume de vaincre tout le reste.

Voiture dit du Comte Duc d'Olivarès : Le jour que la Fortune, en lui ôtant sa fille, lui ravit ses plus chères espérances, il eut la force de donner audience & de vaquer aux affaires. Les sentimens du pere cédèrent au devoir du Ministre. Il crut qu'il ne lui étoit pas permis d'abandonner aux larmes les yeux qui veilloient pour le bien de l'Etat, & qu'un esprit qui avoit à sa charge la moitié du monde ne devoit pas être troublé du malheur d'une fille.

PENSEES DETACHES.

LA source de nos actions doit être dans notre ame, & non dans l'ame des autres. On nous offense ; qu'importe ? Dieu est notre législateur & notre juge. Il y a des méchans ! ils nous sont utiles ; sans eux, qu'aurions nous besoin de vertus ?

Nous

Nous nous plaignons des ingrats & imitons la Nature ; elle donne tout aux hommes, & n'en attend rien.

Mais l'outrage ! l'outrage avilit celui qui le fait, & non celui qui le reçoit. Et la calomnie ? Remercions Dieu, de ce que nos ennemis, pour dire du mal de nous, ont recours au mensonge. Mais la honte ? est-il de la honte pour l'homme juste ?

Qu'est-ce que la réputation ? Un cri qui s'élève & qui meurt dans un coin de la terre.

Et les louanges des Cours ? Un tribut de l'ignorance au pouvoir, ou de la bassesse à l'orgueil. Et l'autorité ? Le plus grand des malheurs pour qui n'est pas le plus vertueux des hommes.

Et la vie ? Homme ! vois cet instrument de fable qui mesure le temps. Regarde ces grains de poussière qui, en tombant, marquent les portions de la durée. Le temps t'a été donné pour être utile aux hommes ; qu'as-tu déjà fait pour eux ? La vie s'enfuit, les années se précipitent, elles tombent les unes sur les autres, comme ces grains de sable. Homme ! hâte-toi : tu es placé entre deux abîmes ; celui du temps qui t'a précédé, & celui du temps qui doit te suivre. Entre ces deux abîmes ta vie est un point ; qu'elle soit marquée par tes vertus. Sois bienfaisant, ais l'ame libre, méprise la mort.

La mort est la fin des combats ; elle est le moment où l'homme de bien peut dire, enfin ma vertu m'appartient ; c'est elle qui l'affranchit du plus grand des dangers, celui de devenir méchant.

Celui qui reconnoît & sert le Père commun des hommes, se croit une haute destination ; l'ardeur de la remplir anime son zèle, & suivant une règle plus sûre que celle de ses penchans, il fait faire le bien qui lui coûte, & sacrifier les desirs de son cœur à la loi du devoir.

Tenez

Tenez votre ame en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais.

Si la Divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne, le bon n'est qu'un insensé.

La dévotion est un opium pour l'ame : elle égaille, anime, & soutient, quand on en prend peu : une trop forte dose endort, ou rend furieux, ou tue.

L'oubli de toute religion conduit à l'oubli de tous les devoirs de l'homme.

Justice & Vérité, voilà les premiers devoirs de l'homme. Humanité, Patrie, voilà ses premières affections. Toutes les fois que des ménagemens particuliers lui font changer cet ordre, il est coupable.

Le plus heureux est celui qui souffre le moins de peines ; le plus misérable est celui qui sent le moins de plaisir. Toujours plus de souffrances que de jouissances ; voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas, n'est donc qu'un état négatif ; on doit la mesurer par la moindre quantité des maux qu'il souffre.

Je ne conçois pas que celui qui n'a besoin de rien, puisse aimer quelque chose ; je ne conçois pas que celui qui n'aime rien, puisse être heureux.

LES plaisirs bruyans, sont le vain & stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, & qui croient qu'étourdir la vie, c'est en jouir.

S'abstenir pour jouir, c'est la philosophie du sage ; c'est l'Epicuriéisme de la raison.

C'est une très-grande ennuie envers les hommes, que la pitié pour les méchans.

Il faut avoir des vertus pour s'appercevoir qu'on en manque, ou du moins pour être taché de n'en avoir point.

Pour peu qu'on soit généreux par soi-même, on ne doit jamais se soustraire aux biefaits d'une ame vertueuse.

C'est faire une bonne action, que de tenter d'en faire une.

Le plus digne usage qu'on puisse faire de son bonheur, c'est de s'en servir à l'avantage des autres.

La Nature est trop sage pour avoir permis que les grands hommes de chaque siècle assistassent en personne à la plénitude des éloges qu'ils méritent, & qu'on pourra leur donner un jour ; il seroit indécent pour eux, & injurieux pour les autres, qu'ils en fussent témoins.

L'honnête homme est presque toujours triste, presque toujours sans biens, presque toujours humilié. Il n'a point d'amis, parce que son amitié n'est bonne à rien. On dit de lui : c'est un honnête homme ; mais ceux qui le disent, le fuient, le dédaignent, le méprisent, rougissent même de se trouver avec lui ; & pourquoi ? C'est qu'il n'est qu'estimable.

Il y a des vérités qui ne sont point faites pour être directement présentées à l'esprit. Elles le révoltent, quand elles vont à lui en droite ligne : elles blessent sa petite logique ; il n'y comprend rien ; ce sont des absurdités pour lui.

La source la plus ordinaire des crimes qui se commettent dans le monde, ce n'est pas la pauvreté, comme on le croiroit, c'est la honte qu'elle fait à ceux qui la souffrent.

Quel faste, quelle impertinence, quelle funeste conséquence dans les mœurs des hommes ! Ils punissent de mort celui qui est convaincu d'avoir fait un crime pour avoir cessé d'être pauvre, & punissent de mépris celui qui a le courage de rester pauvre.

soi-même,
faits d'une
entier d'en

air de son
antage des
permis que
tassent en
méritent,
seroit in-
res, qu'ils

urs triste,
jours hu-
on amitié
un hon-
le fuient,
même de
qu'il n'est

ites pour
lles le ré-
ite ligne :
comprend

nes qui se
la pau-
te qu'elle

le funeste
mes ! Ils
u d'avoir
uvre, &
de rester

Il y a dans le monde bien des gens qui aiment mieux leurs amis dans la douleur, que dans la joie ; ce n'est que par compliment qu'ils vous félicitent d'un bien ; c'est avec goût qu'ils vous consolent d'un mal.

Les ames excessivement bonnes sont volontiers imprudentes par excès de bonté même ; & d'un autre côté les ames prudentes sont assez rarement bonnes.

La physionomie qui paroît annoncer le moins de vertus, est quelquefois celle qui en cache le plus. La Nature fait assez souvent de ces tricheries-là : elle enterre, je ne sais combien de belles ames sous de pareils visages ; on n'y connoît rien ; & puis, quand ces gens-là viennent à se manifester, vous voyez des vertus qui sortent de dessous terre.

La vengeance est douce à tous les cœurs offensés ; il leur en faut une ; il n'y a que cela qui les soulage : les uns l'aiment, cruelle ; les autres, généreuse ; & les derniers se contentent de livrer les ingrats au regret d'avoir mal fait.

Quand on manque d'éducation, il n'y paroît jamais tant que lorsque l'on veut en montrer.

Les ames généreuses ont cela de bon, qu'elles devinent ce qu'il vous faut, & vous épargnent la honte d'expliquer vos besoins.

LES malheurs qui arrivent aux riches ne devroient que corriger leur orgueil, sans flatter la vanité des pauvres ; mais on ne voit que trop souvent le contraire : tous les états ont leurs défauts.

Trop d'ignorance donne aux hommes des mœurs barbares ; le trop d'expérience leur en donne d'habilement scélérates : la médiocrité des connoissances leur en donneroit de plus douces.

Combien y a-t-il de Sylla, de Crassus, de Marius, de César même, étouffés sous un Gouvernement Monarchique ?

Permettons aux misérables de s'expliquer à nous dans leurs besoins, puisque nous ne songeons pas à eux dans notre abondance.

N'ayons pas de honte de devoir à autrui la pensée d'une bonne action, & laissons toutes les avenues libres à ceux qui nous conseillent de bien faire.

Il faut tâcher d'abolir les noms de mépris ; ils ne font qu'entretenir la haine parmi les hommes ; mais il faut bien conserver les noms de *fourbe*, de *traître*, d'*ingrat*, pour faire toujours honte à ceux qui les méritent.

Il est beau d'avoir dans l'air quelque chose de grand ; cela attire de l'estime & du respect. Mais l'air doux & honnête ne produit pas moins de bons effets ; c'est par-là qu'on se fait aimer.

Il ne faut pas rejeter tous les mauvais conseils, de peur de rebuter les personnes qui pourroient nous en donner de bons.

On est peu persuadé de la violence d'une passion qui est ingénieuse à s'exprimer par la diversité des pensées. Une ame touchée sensiblement ne laisse pas à l'esprit la liberté de penser beaucoup.

La médecine rompt plus de trames, qu'elle n'en renoue ?

Les plus honnêtes gens du monde, ce sont les François qui pensent, & les Anglois qui parlent.

Rien ne décrie davantage la violence des méchans, que la modération des gens de bien.

On se soutient mal dans la foule par les qualités de l'esprit, contre les avantages du corps.

On est bienheureux de trouver son compte avec soi-même ; car on se trouve quand on veut.

Les

Les plus cruels tyrans ne fauroient trouver des cachots pour notre ame : leurs chaînes ne la fauroient lier.

Il faut se rendre à la raison, dès qu'elle paroît, & la trouver belle même dans la bouche d'un pédant.

Les auteurs ne se pardonnent rien, pas même les philosophes, ni les saints.

Le premier pas vers la sagesse, c'est de reconnoître notre ignorance ; & si nous ne voulons pas être réputés sous au jugement des autres, renonçons à la folie de paroître sages à nos propres yeux.

L'homme modeste ne se fie point à sa propre sagesse ; il pèse les conseils d'un ami ; & en profite.

Puisque les jours qui sont déjà passés, le sont pour toujours, & que ceux qui sont à venir peuvent ne pas arriver pour toi, il t'importe, ô Homme ! d'employer le temps présent, sans regretter la perte de celui qui est passé, & sans trop dépendre de celui qui est à venir.

LA main de la diligence terrasse le besoin : la prospérité, & les succès sont le cortège de l'homme industrieux.

Le paresseux est un fardeau à lui-même : les heures pèsent sur sa tête : ses jours s'évanouissent comme l'ombre d'un nuage, qui ne laisse après elle aucune trace qui en rappelle le souvenir.

Si la soif des honneurs tourmente ton ame ; si ton oreille prend quelque plaisir à entendre la voix de la louange, secoue la poussière dont tu as été formé, & prends ton vol vers quelque chose qui soit digne d'éloge.

On se repent souvent d'avoir trop parlé, & l'on gagne toujours à se taire.

Il faut refuser les faveurs d'un homme mercenaire : c'est un piège qu'il nous tend ; jamais nous ne pourrons les acquitter.

Les

Les dangers, les malheurs, l'indigence, la douteur & l'injustice, font plus ou moins le lot de chaque homme qui vient dans ce monde ; il nous importe donc de fortifier de bonne heure notre ame, par le courage, & par la patience, afin de pouvoir supporter avec une fermeté décente, la portion des calamités humaines qui tombera dans notre lot.

Le pauvre ne voit point les tourmens & les inquiétudes des riches ; il ne sent point les difficultés & les angoisses du pouvoir ; il ne connoît point le cruel ennui du loisir ; voilà pourquoi il n'est pas content de son sort.

O Homme ! ne te laisse point dominer par la colère. Souviens-toi que cette passion est une épée affilée pour percer ton propre cœur, ou pour massacrer ton ami. N'agis point, lorsque tu es agité par la passion. Voudrois-tu t'exposer en mer au fort de la tempête ?

La vraie sagesse a moins de prétentions que la folie. Le sage doute souvent, & change d'opinion. L'insensé est obstiné, ne doute jamais, & connoît tout, excepté son ignorance.

L'homme sincère & vrai dédaigne les petits artifices de la dissimulation. Sa bouche est toujours d'accord avec son cœur.

L'homme de bien qu'on soupçonne injustement, se justifie avec intrépidité. Le soupçon ne peut épouvanter que le coupable.

L'orgueil & la petitesse paroissent être incompatibles ; mais l'homme réunit les contraires ; il est à la fois la plus misérable, & la plus arrogante de toutes les créatures.

L'homme n'est jamais si heureux que lorsqu'il fait part de son bonheur aux autres.

Le pauvre n'a besoin que d'une seule vertu, qui est la patience, pour pouvoir supporter sa pauvreté ;

mais

mais si le riche n'est point charitable, tempé-
 rant, prudent, &c. il est coupable, & n'est point vertueux.

La racine de la vengeance est dans la foiblesse de
 l'ame : les gens les plus bas, & les plus lâches, sont
 les plus vindicatifs.

La noblesse réside dans l'ame, & il n'y a de ve-
 ritable honneur que dans la Vertu.

Ne fuis point la mort, ô Homme, car c'est une
 foiblesse ; ne la crains point, car tu ne fais point ce
 que c'est : ce qu'il y a cependant de certain, c'est
 qu'elle mettra fin à tes peines.

De

DIALOGUES.

DIALOGUES.

*Le Bonheur Champêtre..**Dialogue entre un Seigneur & un Villageois..**Le Seigneur..*

DIEU vous garde, bon homme, vous êtes bien gai !

Le Vil. Comme de-coutume.

Le Seig. J'en suis bien aise ; cela prouve que vous êtes content de votre état.

Le Vil. Jusqu'à présent j'ai lieu de l'être.

Le Seig. Êtes-vous marié ?

Le Vil. Oui, grace au Ciel.

Le Seig. Avez-vous des enfans ?

Le Vil. J'en avois cinq : j'en ai perdu un, mais ce malheur peut se réparer.

Le Seig. Votre femme est-elle jeune ?

Le Vil. Elle a vingt-cinq ans.

Le Seig. Est-elle jolie ?

Le Vil. Elle l'est pour moi ; mais elle est mieux que jolie, elle est bonne.

Le Seig. Et vous l'aimez ?

Le Vil. Si je l'aime ? eh ! qui ne l'aimerait pas ?

Le Seig. Et vos enfans, viennent-ils bien ?

Le Vil. Ah ! c'est un plaisir. L'aîné n'a que cinq ans ; il a déjà plus d'esprit que son père : & mes deux filles ! c'est cela qui est charmant. Le dernier tette encore ; mais le petit compère sera robuste & vigoureux. Croiriez-vous bien qu'il bat ses sœurs.

sœurs, quand elles veulent baiser leur mère ? il a toujours peur qu'on ne vienne le détacher du tonton.

Le Seig. Tout cela est donc bien heureux ?

Le Vil. Heureux ! je le crois. Il faut voir la joie quand je reviens du labourage. On diroit qu'ils ne m'ont pas vu d'un an : je ne fais auquel entendre. Ma femme est à mon cou, mes filles dans mes bras, mon aîné me fait les jambes ; il n'y a pas jusqu'au petit Jeannot, qui se roulant sur le lit de sa mère, ne me tende ses petites mains : & moi je ris, & je pleure, & je les baise, car tout cela m'attendrit.

Le Seig. Je le crois.

Le Vil. Vous devez le sentir, car sans doute vous êtes père ?

Le Seig. Je n'ai pas ce bonheur.

Le Vil. Tant pis : il n'y a que cela de bon.

Le Seig. Et comment vivez-vous ?

Le Vil. Fort bien. D'excellent pain, de bon laitage, & du fruit de notre verger. Ma femme avec un peu de lard fait une soupe aux choux, dont le Roi mangeroit. Nous avons encore les œufs de nos poules, & le Dimanche nous nous régalons, & nous buvons un petit coup de vin.

Le Seig. Qui, mais quand l'année est mauvaise ?

Le Vil. On s'y est attendu, & l'on vit doucement de ce que l'on a épargné dans la bonne.

Le Seig. Il y a encore la rigueur du temps, le froid, la pluie, les chaleurs que vous avez à soutenir.

Le Vil. On s'y accoutume ; & si vous saviez quel plaisir on a de venir le soir respirer le frais après un jour d'été, ou l'hiver se dégourdir les mains au feu d'une bonne bourrée entre sa femme & ses enfans ! Et puis on soupe de bon appétit, & on se couche ; & croyez-vous qu'on se souvienn

du

du mauvais temps ? Allez, Monsieur, il y a bien du monde qui ne vit pas aussi content que nous.

Le Seig. Et les impôts ?

Le Vil. Nous les payons gaiement ; il le faut bien. Tout le pays ne peut pas être noble. Celui qui nous gouverne, & celui qui nous juge ne peuvent pas venir labourer. Ils font notre besogne, & nous faisons la leur. Chaque état, comme on dit, a ses peines.

Le Seig. Quelle équité ! qu'ils sont heureux !

MARMONTEL.

DIALOGUE II.

Mr. ADDISON. & le Docteur SWIFT.

Swift.

SUREMENT, Addison, il falloit que la fortune eût fuscieusement envie de faire la folle (comme il lui arrive assez souvent, ainsi qu'à plusieurs autres Dames de très grande qualité) lorsqu'elle fit Ministre d'Etat & moi Ecclésiastique.

Ad. Il faut convenir que nous étions tous deux hors de notre élément. Mais vous ne voulez pas prétendre sans doute que tout auroit été à sa place si elle avoit disposé de nous tout à rebours.

Swift. Eh oui, je le prétens. Vous auriez fait un excellent Evêque, & pour moi, j'aurois gouverné la Grande-Bretagne, ainsi que j'ai fait l'Irlande, en maître absolu, tandis que je ne parlois que de liberté, de propriété & ainsi du reste.

Ad. Vous gouverniez la canaille d'Irlande ; mais je n'ai jamais pensé que vous gouverniez le Royaume. Une nation & la canaille sont des choses fort différentes.

Swift.

Swift. Oui, cela peut paroître ainsi à vous autres qui n'avez nul génie pour la Politique. Mais il y a des circonstances, où en se mettant à propos à la tête de la canaille un habile homme peut se trouver ensuite à la tête de la nation. Il y a même des tems, où la nation n'est qu'une canaille, & doit être traitée comme telle par un judicieux observateur.

Ad. Je ne conteste pas la maxime. Mais n'est-il pas à craindre que par la révolution naturelle des affaires humaines, le favori de la canaille soit sa victime à son tour ?

Swift. Cela peut arriver ; mais j'en ai couru les risques, & j'ai réussi. Demandez aux Vicerois, qui, bien loin que je leur fisse la cour, étoient forcés de me la faire, s'ils n'ont pas senti toute ma supériorité. Si j'ai pu me donner tant de considération dans le maigre poste de Doyen de St. Patrice, & sans avoir de séance dans aucune Chambre du Parlement, que n'aurois-je pas fait si la fortune m'avoit placé en Angleterre, sans l'embaras d'un habit ecclésiastique, & dans une situation qui m'eût mis à même de me faire entendre dans la Chambre des Seigneurs ou dans celle des Communes ?

Ad. Vous auriez certainement fait merveille. Peut-être auriez-vous été un *Whig* aussi zélé que le Lord Wharton même ; ou si les *Whigs* avoient malheureusement offensé l'Homme d'Etat, comme ils ont offensé le Docteur, qui fait si vous n'auriez pas rétabli le Prétendant. De grâce, entre nous, souffrez que je vous fasse une question. Si vos rares talens vous eussent mérité l'emploi de Premier Ministre de ce Prince, auriez-vous toléré, ou non, la Religion Protestante ?

Swift. Ah, Monsieur le Secrétaire d'Etat, voulez-vous donc plaisanter à mes dépens ? Croyez-vous, que parce que Sunderland s'avisait de vous donner un grand poste dans le Royaume, lui, ou son maître,

maitre, pût vous donner encore un aussi grand esprit que celui que j'ai reçu de la nature ? Non, non ; l'esprit est comme la grace, il vient du ciel. Un Roi ne peut pas plus le conférer que la grace aux Evêques ; & quoique je convienne que vous en aviez beaucoup, cependant croyez-moi, mon cher, vous n'êtes pas fait pour me tenir tête. Je suppose que vous n'êtes pas assez vain pour prétendre soutenir le parallèle avec moi.

Ad. Mes amis me disoient que j'étois plutôt trop modeste : c'est pourquoi je ne veux pas décider dans ma propre cause ; mais je m'en rapporte à Mercure, le Dieu de l'Esprit, qui vient justement de ce côté avec une Ame qu'il amène dans le séjour des ombres. Salut au divin Hermès ! Dans ma dispute avec mon compatriote le Docteur Swift, sur la supériorité en fait d'esprit & de plaisanterie, nous vous prions.

Mercur. Ah, Docteur Swift, je suis bien ravi de vous voir : eh comment se porte mon vieux camarade ? Comment va l'honnête *Gulliver* ? Avez-vous été depuis peu à *Lilliput*, ou dans l'*Ile volante*, ou avec votre bonne nourrice *Glumdalclitch* ? Y a-t'il longtems que vous n'avez mangé des *troutes* (*) avec *Mylord Pierre* ? *Jean* est-il toujours aussi fou ? On dit que depuis que vous avez publié l'histoire de sa maladie, le pauvre garçon est presque rétabli au moyen des lénitifs convenables. Il ne lui faudroit qu'une nourriture plus abondante pour réparer entièrement ses esprits, ainsi qu'il est arrivé à son frere *Martin*. Mais on m'assure que *Martin* a engendré nouvellement une étrange race de *Méthodistes*, de *Moraves* & d'*Hutchinsoniens*, qui sont plus fous que *Jean* ne le fut jamais dans sa plus violente crise. C'est bien dommage que vous ne soyez plus sur la terre pour donner une nouvelle Edition de votre *Conte du Tonneau* à l'usage de ces

(*) Conte du Tonneau.

pauvres

pauvres gens . . . Mr. Addison, pardon, je vous aurois parlé plutôt, mais j'ai été si frappé de voir mon ancien ami le Docteur, que j'ai oublié pour un moment le respect qui vous est dû.

Swift. Addison, il me semble que le procès est décidé avant que le Juge ait entendu la cause.

Ad. Je conviens qu'il l'est en votre faveur . . . Mais.

Mercure. Ne perdez pas courage, mon ami Addison : peut-être qu'Apollon auroit prononcé différemment. Je suis un bel-esprit, un turlupin, un ennemi de toute dignité. Nous nous aimons naturellement tous deux, Swift & moi. Il m'adore plus que Jupiter, & je l'honore plus qu'Homère. Je vous proteste, toutefois que j'ai beaucoup d'estime pour vous. *Sir Roger de Coverley, Will Honeycomb, le Provincial du Freeholder, & vingt autres caractères* dessinés sans affectation avec toute la finesse & la plaisanterie possible dans vos admirables Ouvrages, vous donnent un rang distingué parmi mes Auteurs, quoiqu'inférieur à celui du Docteur. Peut-être l'aurez-vous précédé, si l'honnêteté & la décence de votre ame, & la circonspection de votre jugement, vous l'avoient permis. Mais en supposant qu'il l'emporte sur vous par la force & la vivacité de l'esprit, qu'il est bien inférieur pour l'élégance & pour les grâces, pour les touches délicates du sentiment, pour le développement des ressorts secrets du cœur humain ! Qu'il est au dessous dans l'art de tracer les douces nuances & les ombres d'un caractère, d'exprimer distinctement chaque trait & toutes les gradations de couleurs qui échapperoient à un peintre vulgaire ! Qui a jamais pu représenter comme vous les beaux côtés de la nature humaine, & les tirer de l'ombre des caractères les plus niais, ou des foiblesses les plus absurdes, de sorte que l'on est forcé d'admirer & même de respecter, dans le

tems

tems même que l'on rit à la vue du tableau ! Swift ne pouvoit rien faire d'approchant. Il s'entendoit à crayonner en maître une laide figure, ou à rendre ridicule par ses caricatures une figure avantageuse ; mais voilà tout son art & si je dois parler en Dieu, ce talent est bien peu de chose : le votre étoit divin ; il tendoit à relever la nature humaine.

Swift. De grace, cher Mercure, s'il m'est permis de dire un mot en ma faveur, mon art n'étoit-il pas d'une importance extrême pour corriger la nature humaine ? Le fouet n'est-il pas utile pour mettre à la raison les enfans gâtés ?

Mercury. Les hommes en général ne souffrent pas aussi patiemment le fouet que les enfans, & un Satyrique grossier les corrige rarement. Il en est de la satire comme de l'antimoine ; si on l'administre à des malades, il faut l'adoucir ; le vôtre est souvent un vrai poison. J'avoue pourtant que vous avez fait quelque bien dans votre genre, mais pas tant de la moitié qu'Addison dans le sien.

Ad. Divin Mercure, je suis content. Il importe peu quel rang vous me donniez dans la classe du bel esprit pourvu que j'obtienne la préférence en qualité d'ami & de bienfaiteur de l'humanité.

Mercury. Je juge les Ecrivains & non les hommes, voici donc ma sentence. Quand on amenera ici quelque Héros qui aura besoin d'être humilié, que Swift soit chargé d'abaisser son arrogance. Il pourra rendre le même bon office à un Philosophe qui tirera vanité de sa sagesse & de sa vertu, ou à un Bigot bouffi d'orgueil. La férule du Docteur convaincra bientôt le premier qu'avec toute sa morale si vantée il n'est qu'un Yahoo, & le second que pour être Saint, il faut nécessairement être humble. Je voudrois qu'il traitât aussi la grande maladie des femmes, la vanité, & que sa verge, qui tire le sang à chaque coup, châtiât rigoureusement la folie insolente,

lente, ou le bel-esprit pétulant. Mais je destinerois Addison à consoler ceux dont l'ame sensible est trop découragée par le sentiment douloureux des infirmités de leur nature. Il leur prêteroit son pur & charitable miroir pour y découvrir leurs perfections cachées, & leur procurer une situation d'esprit à l'Elysée. Adieu, continuez à vous estimer & à vous aimer l'un l'autre, comme vous avez fait dans l'autre monde, quoique vous fussiez de partis contraires, & ce qu'il y a de plus merveilleux des rivaux dans la carrière du génie. Cela seul suffiroit pour vous donner à tous deux droit à l'Elysée.

Traduit de feu Milord LYTTELTON.

DIALOGUE III.

Entre FRANÇOIS I, Roi de France, & HENRI VIII, Roi d'Angleterre.

Henri.

VOUS souvient-il de notre fameuse entrevue près d'Ardes, & de Guines ? C'est une belle chose que l'étiquette ! Nous avions pris de si bonnes mesures, qu'en nous rendant visite l'un à l'autre, nous restions pourtant chacun chez nous. Le pied quarré de terre qu'occupoit alors votre Personne Royale, étoit du territoire François, & celui qu'occupoit la mienne, du domaine d'Angleterre. Falloit-il, pour la bonne grace de l'attitude, avancer un peu le pied droit ou le pied gauche, nous le faisons ; mais ni le vôtre, ni le mien, ne passoient la ligne de démarcation. J'étois bien assuré, dans cette circonstance, de ne point compromettre la dignité de ma couronne.

François. Ces vaines minuties répugnoient beaucoup à ma franchise naturelle. J'eus bientôt in-

E

l'écart toute étiquette puérile. J'allai, dès le jour suivant, vous surprendre jusques dans votret entee, & même avant votre *petit-lever*.

Henri. Je vous l'avouerai ; votre loyale démarche me rendit très-confus. Je vous connus dès ce moment ; &, quoique nous fussions Rois l'un & l'autre ; quoique nous le fussions de deux peuples qui avoient la folie de croire devoir se haïr, je vous jurai dès-lors une amitié à toute épreuve.

François. Elle ne fut point à l'épreuve des offres que vous fit, peu de temps après, mon rival.

Henri. Vous étiez un héros, votre rival fut un grand homme, & j'aurois pu moi-même être l'un & l'autre. Mais vous occupiez tous deux la haute Scène de l'Europe ; vous en faisiez les destins ; & vous ne me laissiez que l'emploi de mettre un poids dans la balance lorsqu'elle paroissoit trop pencher de l'un ou de l'autre côté.

François. Il eût mieux valu, au lieu de faire couper la tête à tant de jolies femmes, vous joindre à moi pour arrêter un torrent qui menaçoit de tout entraîner, de tout envahir. L'Europe ne dut sa liberté qu'à mon courage ; &, quoique la fortune m'ait souvent trahi, j'ai toujours lutté avec gloire contr'elle, & contre Charles-Quint. Terminons ceci. Vous semblez d'abord ne vouloir me parler que de notre entrevue aux champs de Picardie.

Henri. Je vous en parlois pour vous rappeler en même temps ce trait de noble confiance dont je garde encore le souvenir.

François. J'ai bien du regret qu'il vous ait tant frappé.

Henri. Mon admiration diminua un peu lorsque j'appris qu'un Empereur, votre ennemi le plus redoutable, qui vous traita si durement lorsqu'il vous eut en son pouyoir, étoit venu, sans aucune précaution, se livrer lui-même au vôtre.

François.

François. Il avoit ma parole : Que lui falloit-il de plus ?

Henri. De bons otages. On ne peut guère se fier l'un à l'autre, quand on s'est haï longtems.

François. J'eus toujours présente à l'esprit la maxime d'un des Rois mes aïeux, aussi vaillant qu'Alexandre, & encore plus malheureux que moi. Il répétoit souvent que, si la bonne foi étoit bannie du cœur de tous les hommes, elle devoit se retrouver dans celui des Rois.

Henri. La maxime est belle, mais l'occasion ne l'étoit pas moins ; & la vengeance est si douce !

François. Je me vengeai ; je parus oublier qu'Charles-Quint eut jamais été mon ennemi, pour me souvenir seulement qu'il étoit alors mon hôte. Je le traitai de mon mieux, & j'eus bien du regret de ne pouvoir lui offrir en fait d'amusemens, qu'une caule au Palais, une thèse en Sorbonne, & une procession de l'Université.

Henri. C'étoit bien peu de la part d'un Roi qu'on nomme le Restaurateur des Lettres & des Arts dans ses Etats.

François. J'avois planté l'arbre, mais il produisoit encore plus de feuilles que de fruits.

Henri. Au moins la magnificence accompagnait-elle notre entrevue. On surnomma le lieu où nous étions campés, le *Champ de drap d'or*.

François. Un tel faste étoit compté pour quelque chose ; mais on l'apprécie mieux aujourd'hui, il n'est aucun Monarque sur la terre qui ne puisse être magnifique, au moins une fois : & ce que tant d'autres peuvent si facilement faire, il y a peu de mérite à l'avoir fait. J'apprends que deux jeunes Souverains, l'un descendant de Charles-Quint, & l'autre un de mes successeurs, & tous deux plus puissans que nous ne le fûmes jamais vous & moi, viennent

viennent de mettre autant de simplicité dans leur entrevue, que nous-mêmes de faste dans la nôtre.

Henri. Tous deux me sont bien connus ; je ne vois arriver ici aucune ombre qui ne fasse leur éloge. Comment deux Princes, dans un âge si peu avancé, dans un âge où c'est beaucoup de ne pas trop fournir, ont-ils pu captiver tant de suffrages ? Nous ne devions autrefois notre sagesse qu'à la plus longue expérience, & l'expérience même ne nous rectifioit pas toujours.

François. Cette heureuse différence est le fruit des lumières dont l'esprit humain s'est enrichi, & dont l'éclat se répand d'un bout de l'Europe à l'autre. Elles apprennent aux Rois que leurs sujets sont des hommes. L'Europe n'a peut-être jamais vu tant de jeunes Souverains sur le trône ; mais, sur-tout, elle ne vit jamais tant d'exemples de vertus, de bienfaisance & de magnanimité, parus des trônes qu'occupaient de jeunes Souverains.

Henri. Il est vrai qu'ils nous donnent beaucoup à réfléchir, à nous qui nous en piquions un peu moins là-bas. Nous remplîmes notre carrière, escortés de toutes les passions ; j'en excepterai peut-être celle de bien régner. L'amour me rendit chef de secte, & qui pis est, persécuteur. L'ambition nous fit commettre d'autres fautes. J'avouerai pourtant, que vous valûtes beaucoup mieux que moi ; mais avouez que nous aurions pu valoir encore davantage.

François. D'accord : cependant je ne serai jamais oublié des François.

Henri. J'ai laissé aux Anglois un monument qui subsiste encore, & qu'ils regardent comme la base de leur liberté actuelle.

François. Il y auroit bien quelque chose à dire sur cette base & sur cet édifice. Mais, pardonnez : ce qui se passe aujourd'hui dans mes anciens Etats,

fixe

fixé plus mon attention, que ce qui peut troubler les vôtres. Je vais rejoindre Charles-Quint. Nous nous sommes déjà félicités réciproquement sur l'alliance qui unit sa Maison & la mienne ; particulièrement sur l'heureux gage que l'Autriche nous a donné de cette alliance. De nouveaux liens vont encore la resserrer. Les Princes vertueux devroient se voir souvent. La terre n'en seroit que plus heureuse & plus paisible. Combien de fois n'a-t-elle pas été troublée par un mal-entendu ? Un moment d'entrevue, un mot d'explication, eussent assoupi des querelles que vingt batailles n'ont pu décider, & que vingt traités n'ont fait qu'entretenir.

Henri. Et moi, je vais chercher Guillaume Pen. J'ai quelque reproche à lui faire. Il me semble que ses descendants observent assez mal une de leurs premières loix, celle de ne jamais tuer personne.

François. Que voulez-vous ? Ils essaient d'étendre l'édifice dont vous avez fourni la base.

DIALOGUE IV.

*La Force de la Vertu dans les Malheurs.**Entre les deux Epoux.**Lucinde.*

BON jour, mon cher époux, (elle lui serre la main) je te salue du fond de mon cœur.

Eraste (l'embrassant.) Je te bénis, ma chère. Comment as-tu passé ton temps depuis que je t'ai quittée ?

Lucinde. Ah ! dans le plus grand contentement. J'ai été aussi joyeuse que je puis l'être sans toi. Je n'ai cessé de chanter en vaquant à mes petites occupations.

Erase. Chère épouse ! j'admire ta fermeté dans l'infortune. Je vois en toi une vraie héroïne.

Lucinde. Mon bonheur est de te posséder, & de posséder la vertu qui soutient toujours notre courage. Je ne suis malheureuse, que lorsque tu crois l'être toi-même.

Erase. Dieu ! quelle tendresse pour moi ! C'est cependant cette même tendresse qui t'a mise dans la situation où tu es, & qui réduiroit une ame ordinaire au désespoir.

Lucinde. Je te conjure par ce qu'il y a de plus saint, ne trouble point sans cesse notre repos par de pareils reproches ; ils offensent trop ma tendresse. Je te proteste, & j'en prends le Ciel à témoin, que ma tranquillité n'est point feinte. Je suis heureuse en te possédant, & sans toi tout bonheur me seroit insupportable.

Erase. Il est donc bien vrai que malgré notre pauvreté extrême, malgré notre état désespéré, cet air de tranquillité que je vois en toi, n'est point affecté pour me déguiser tes chagrins ? Il est donc bien sûr qu'il vient du calme intérieur de ton ame ?

Lucinde. Je n'ai du chagrin, que lorsque je te vois toi-même dans l'inquiétude.

Erase. Quelle bonté !

Lucinde. Souviens-toi qu'il y a par milliers, des personnes plus malheureuses que nous. Faut-il qu'un mécontentement volontaire nous rende plus malheureux qu'elles ?

Erase. Il ne nous rendroit pas plus pauvres, ma chère ! Les oiseaux du Ciel le sont moins que nous. Hélas ! nous n'avons rien dans notre cabane qui puisse nous servir de nourriture. Je viens de courir d'une montagne à l'autre. J'espérois que ma chasse ne donneroit quelque ressource ; mais je n'ai pas rencontré le moindre gibier. Af-
freuse

freuse indigence ! je la supporterois néanmoins, ton courage suffiroit pour ranimer le mien ; mais quand mes regards tombent sur nos enfans ; quand je leur vois les larmes aux yeux, des larmes qu'ils s'efforcent de retenir, de peur de nous affliger ; & Dieu ! comment la douleur la plus vive, ne perceroit-elle pas mon cœur ?

Lucinde. Mon ami, un malheur qui n'existe encore que dans l'imagination, ne doit pas abatre notre courage. Notre fils aîné est allé dans la forêt voisine, pour y cueillir des fruits ; il ne reviendra pas sans en apporter : nous pouvons espérer d'ailleurs, beaucoup des soins de Simon, qui arrivera bientôt de la ville.

Erafte. Je suis honteux, ma chère, de voir que la crainte a tant de pouvoir sur moi.

Lucinde (lui montrant une pièce de broderie.) Outre cela, voici un ouvrage que je viens d'achever. Simon pourra le porter à la ville, & le vendre à cette marchande qui a toujours très bien payé mes ouvrages. Ne perdons point patience, mon cher, rappelle-toi le passé. Nous nous sommes souvent trouvés dans des circonstances désespérées, & le secours a toujours été plus près de nous que nous ne le croyions.

Erafte. La noblesse de ton ame met en toi un fonds inépuisable de consolation. Pour moi, je ne puis me mettre à l'abri des inquiétudes que deviendront enfin nos enfans, abandonnés de tout le monde ? quelles voies pourrions-nous leur indiquer, pour les conduire à une fortune honnête ?

Lucinde. Les voies de la vertu, mon cher, elles sont infaillibles.

Erafte. Oui. Mais la vertu dans les souffrances présente cependant un triste spectacle. O qu'il est difficile de conserver, sans atteinte, la vertu dans son ame, lorsqu'on est assiégé au dehors par toutes sortes de malheurs ! Ah ! tout le bonheur que je leur désire,

fire, c'est qu'ils puissent traîner leur vie sans être confondus avec la vile populace. Hélas ! ils seront toujours fort au dessous du rang auquel leur naissance les destinoit. Fasse le Ciel, ô mon Père ! fasse le Ciel que les soupirs que ta sévérité m'arrache, ne tourmentent jamais ton ame ! qu'ils ne se fassent pas même sentir à toi, lorsque tes petits-fils un jour, sans être connus, demanderont à ta porte le pain des malheureux !

Lucinde. Pourquoi accroître cette misère dont l'avenir peut-être les garantira ? La Providence a ouvert une infinité de voies qui mènent à la fortune.

Erasme. Oui, sans doute ; mais est-il possible de les suivre, lorsqu'on est une fois plongé dans la plus affreuse misère ? Rappelle-toi ce qui nous est arrivé. A-peine mon père nous eut-il abandonnés ; à-peine le peu de bien que j'avois encore consumé par nos besoins, nous eut laissé dans la pauvreté ; à-peine nous nous vîmes sans ressources, & sans espérances, que tout le monde fut contre nous : que nous est-il resté ?

Lucinde. Le seul parti de quitter le monde, de nous sauver dans la solitude, d'établir notre séjour dans une des plus belles contrées de la terre, & d'y remettre notre sort entre les mains de la Providence.

Erasme. Fort bien, ma chère : mais ce n'est pas là le bonheur que je désire pour mes enfans. Quel bonheur, juste Ciel ! que celui où l'on a besoin de toutes les forces de la raison, pour ne pas succomber au désespoir !

Lucinde. La situation où la Providence nous a placés, dans des vues sans doute très-sages, n'est pas si désespérée. Il est injuste de murmurer contre elle. Je viens de rendre visite à notre voisine. Son sort n'est-il pas beaucoup plus malheureux.

que

que le nôtre ? Chargée d'années, plus destituée de secours, & plus pauvre que nous, tourmentée depuis long-temps par une maladie cruelle : hélas ! toutes les sombres perspectives de sa vie, ne sont qu'une pauvreté, & une douleur continuelles. Il est très-rare cependant que j'aie vu en elle des momens d'impatience. Elle n'a d'espérance que dans la mort, qui peut-être ne terminera sa vie qu'après de longs tourmens. Nous donc qui avons eu le bonheur de recevoir une meilleure éducation, nous dont l'esprit a été plus cultivé, nous nous rendrions plus malheureux qu'elle par foiblesse & nous aurions la lâcheté de ne pas supporter l'infortune ?

Erasme. Non, cela ne fera pas, ma chère.

Lucinde. Non mon cher époux, non ; louons la sagesse de la Providence ; elle fait tout, elle dirige tout pour la meilleure fin ; elle aime ses créatures, & ne veille pas avec moins de soins sur la plus petite, que sur la plus grande. Elle conserve & l'oiseau qui chante dans nos buissons, & l'abeille qui bourdonne autour de nous, & le ver qui rampe à nos pieds. Et nous murmurerions contre les voies, parce que notre sort n'attire pas les regards de l'envie ? Reprends courage ; vois toute cette belle contrée qui nous sourit. Un beau ciel & une soirée magnifique se préparent à embellir les adieux du jour, de ce jour qui a avancé notre carrière, & qui nous a rapprochés du développement de notre sort.

Erasme. Je te remercie mille fois, ma chère Lucinde. Quel bonheur pour moi, quel bonheur inexprimable de te posséder ! Tu as soutenu ma faible raison, tu as rendu la sérénité à mon esprit. Tu calmes sans cesse cette accablante pensée, que mon père m'a abandonné, qu'il m'a entièrement banni de son cœur.

Lucinde.

Lucinde. O le meilleur des époux ! ta raison auroit dissipé elle-même ces tristes pensées. Je n'ai fait que mettre devant tes yeux les motifs de consolation que tu aurois trouvés toi-même mieux que moi dans un autre moment.

DIALOGUE V.

L'Empereur TITUS & SCIPION l'Africain.

Titus.

NON, Scipion. Je ne puis vous le céder en cela ; à tout autre égard je me reconnois pour votre inférieur, quoique je fusse Empereur de Rome, & vous seulement son Consul. Je regarde votre triomphe sur Carthage comme plus glorieux que le mien sur les Juifs ; mais la victoire que je remportai sur l'amour me met au dessus de vous, quoiqu'on ait tant vanté votre générosité envers votre belle Captive.

Scipion. La renommée n'a donc pas rendu justice à votre mérite ; car on ne parle guères de la continence de Titus ; mais la mienne a été le sujet favori de l'éloquence dans tous les siècles & dans tous les pays.

Titus. Cela est vrai, surtout votre fameux Historien Tite-Live a prodigué toutes les richesses de son éloquence admirable pour embellir & relever cette partie de votre vie. J'avois aussi un grand Historien, Cornelle Tacite ; mais soit affectation d'être bref, soit austérité de caractère pour n'avoir jamais connu l'amour, s'imaginant que la victoire sur cette passion étoit trop facile pour mériter un grand éloge, il n'a dit que trois mots de ma séparation avec Berenice, laquelle me couta cependant plus

plus de peine & de plus grands efforts que la conquête de Jérusalem.

Scipion. Je voudrois apprendre de vous même l'histoire de cette séparation, & ce qui a pu vous la rendre si cruelle & si douloureuse.

Titus. Je serois en Palestine sous les auspices de mon pere Vespasien, lorsque je connus Berenice, sœur du Roi Agrippa, & Reine elle-même dans une partie de l'Orient. C'étoit la plus belle femme de l'Asie, mais elle avoit des graces encore plus irrésistibles que sa beauté : elle avoit tout l'esprit & l'adresse insinuante de Cléopâtre, sans en avoir la conquéterie. Je l'aimois & j'en étois aimé ; elle chérissoit Titus, & non pas son rang. Sa tendresse, sa fidélité m'inspirèrent une passion si vive que je lui fis une promesse de mariage.

Scipion. Qu'entens-je ! Un Sénateur Romain promettre sa main à une Reine !

Titus. Je m'attendois, Scipion, que vos oreilles seroient revoltées du nom seul d'une telle alliance. Mais considérez que Rome étoit de mon tems bien différente de ce qu'elle fut dans le votre. L'orgueil farouche de nos anciens Patriciens s'étoit plié à chercher la faveur d'une Cour. Berenice ne doutoit nullement, & je me flattois aussi, qu'il ne seroit pas inflexible dans ce seul point. Mais nous jugeâmes nécessaire de remettre à combler nos vœux après la mort de mon pere. Lors de cet événement, l'Empire Romain, & ce que je sais qu'elle estimoit davantage, c'est à dire, ma main, lui étoient dûs en conséquence de mon engagement.

Scipion. L'Empire Romain dû à une Reine Syrienne ! O Rome ! que tu es déchue ! Périsse la mémoire de cet Octave, qui, en opprimant sa liberté, avilit tellement la majesté de la République, qu'un brave & vertueux Romain, revêtu de tout le pouvoir de ce puissant Etat, fut capable d'avoir une
telle

telle pensée ! Mais trouvâtes-vous le Sénat & le Peuple assez servile, assez insensible à tout sentiment d'honneur & de dignité pour insulter le grand Génie de l'Empire & les yeux de ses Dieux protecteurs & de Jupiter Capitolin, en leu. montrant une Reine Asiatique assise sur le trône des Césars ?

Titus. Non. Les Romains portèrent le même jugement que vous ; ils détestèrent & méprisèrent mon dessein. En vain je représentois à quelques amis particuliers qui m'opposoient les sentimens du Sénat & du Peuple, qu'une Messaline, une Poppée, avoient couvert le trône des Césars de plus d'opprobre qu'une Princesse vertueuse quoiqu'étrangere. (*) Leurs préjugés étoient insurmontables ; je vis bien qu'il me seroit impossible de les vaincre. Mais j'aurois pû frapper un coup d'autorité pour supprimer leur murmures. Je me serois assuré de la fidélité des soldats, dont j'étois chéri, par des gratifications, & par-là j'aurois réduit le Sénat & le Peuple à céder à mon inclination. Berenice savoit tout cela, & me conjuroit avec larmes de ne pas sacrifier son bonheur & le mien à d'injustes réventions. Vous l'avouerez-je, Scipion ? Mon cœur non seulement la plaignoit, mais reconnoissoit la vérité & la solidité de ses raisons. Cependant je détestois tellement toute idée de tyrannie ; j'avois tant de respect pour la maniere de penser de mes sujets, que je résolus de me séparer d'elle pour toujours, plutôt que de forcer les loix ou les préjugés de Rome à se soumettre à ma volonté.

Scipion. Donnez-moi la main, généreux Titus ; vous étiez digne de l'Empire, & Scipion l'Africain honore votre vertu.

Titus.

(*) Ce caractère de Berenice est conforme à l'idée qu'en donne Racine, & non Joseph. Note de l'Anglois.

Titus. Ma vertu ne sauroit recevoir de plus grande récompense de l'approbation des hommes. Mais, ô Scipion ! pensez seulement combien mon cœur fut déchiré quand je pris ce parti, & que je le déclarai à ma chère, à ma malheureuse Berenice. Vous fûtes témoin de ce que souffrit Massinissa, lorsque vous le forçâtes de céder sa chère Sophonisbe. Mes combats furent plus cruels. Sophonisbe avoit abandonné Massinissa pour épouser le Roi de Numidie ; il savoit que l'ambition, & non l'amour, étoit sa passion dominante ; il ne pouvoit raisonnablement l'estimer, puisqu'elle quitta d'abord un époux qu'elle avoit ruiné, qui avoit perdu sa couronne & sa liberté en la défendant, aussi bien que son pays pour l'amour d'elle, & cela pour se marier à lui, l'ennemi capital de cet époux infortuné. Il devoit, en dépit de sa passion, l'avoir regardée comme une perfide, une femme détestable. Mais j'estimois Berenice, & elle le méritoit. J'étois sûr qu'elle n'auroit pas accepté l'Empire de tout autre ; & si j'eusse été un particulier, elle m'auroit élevé à son trône. Toutefois, j'eus le courage, je devrois peut-être dire, le cœur assez dur, pour la bannir d'auprès de moi, pour lui annoncer une séparation éternelle. Qu'est-ce, ô Scipion ! en comparaison de cela, que votre victoire sur vous-même en rendant votre belle Captive à un amant chéri avec lequel elle étoit engagée ? Je ne veux pas insulter à la vertu de Scipion au point de croire qu'il fit dans cette circonstance quelques efforts sur lui-même. Une femme unie à un autre, autant par amour que par ses sermens, quelque belle qu'elle fût, ne pouvoit vous inspirer que des sentimens de compassion & d'amitié. Il n'y a qu'un Tarquin qui auroit été assez brutal pour la forcer. Il y auroit eu de la cruauté à la retenir éloignée de son époux. Quand au contraire on s'aime mutuelle-

ment, quand un objet chéri souffre d'une séparation encore plus que vous, ah! c'est alors qu'il faut combattre avec soi-même. C'est le plus terrible sacrifice qu'un bon cœur puisse faire à son devoir.

Scipion. Je conviens de tout cela, & je vous cède la palme. Mais il faut vous dire Titus, que je n'ai jamais beaucoup connu la tendresse dont vous parlez. Annibal, Carthage, Rome, le salut de ma patrie, l'abaissement de sa rivale, tous ces objets m'occupoient entièrement, & sermoient mon cœur à cette passion efféminée. Je ne condamne pas votre sensibilité, mais quand je montois au Capitole pour m'entretenir avec Jupiter, je ne le consultois jamais sur des *affaires d'amour*.

Titus. Si mon ame n'avoit écouté que l'ambition, peut-être aurois-je été un plus grand homme; mais je n'aurois jamais été plus vertueux, ni obtenu le titre que je préférerois à celui de Vainqueur des Juifs & d'Empereur de Rome, celui d'être appelé *les délices du genre humain*.

Traduit de l'Anglois de feu MILORD LITTELTON.

DIALOGUE VI.

MARC-AURELE le Philosophe, & SERVIUS-TULLIUS.

Servius Tullius.

OUI, Marc-Aurele, quoique j'accorde que vous étiez le premier des hommes pour la vertu & la bienfaisance; quoique la Philosophie fut assise avec vous sur le trône, & répandit sa douce influence sur l'administration de tout l'Empire Romain, cependant, considéré comme *Roi*, j'ai peut-être un mérite supérieur au votre.

Marc.

Marc-Aurèle. Cette Philosophie, dont vous me faites compliment, m'a appris à sentir mes propres défauts, & à respecter les vertus des autres. Dites-moi donc quelle est la supériorité de votre mérite, *comme Roi.*

Servius Tullius. Elle consiste en ce que je rendis mon peuple libre. Je diminuai, je bornai le pouvoir royal, lorsqu'il m'eût été remis. Je n'ai pas besoin de vous dire, que mon plan de gouvernement fut adopté par les Romains après l'expulsion de Tarquin, le destructeur de leur liberté; & que c'est sur ce plan que se forma cette République, composée d'un mélange convenable de pouvoir monarchique, aristocratique & démocratique, qui par sa force & sa sagesse vint à bout de subjuguier l'univers. Ainsi, toute la gloire de ce fameux peuple, qui pendant plusieurs siècles l'emporta sur tous les autres dans l'art de la guerre & du gouvernement, m'appartient originairement.

Marc-Aurèle. Il y a beaucoup de vérité dans ce que vous dites. Mais les Romains n'auroient-ils pas mieux fait, après l'expulsion de Tarquin, de remettre le pouvoir royal à un *Monarque limité*, plutôt que de le déposer entre les mains de deux Magistrats élus & annuels sous le titre de Consuls? C'étoit un grand écart de votre plan, & je pense qu'il n'y avoit pas là de sagesse; car une *Royauté divisée est un folécisme*, une absurdité en Politique. D'ailleurs, le pouvoir royal, commis à l'administration des Consuls, ne restoit pas assez longtems entre leurs mains pour qu'ils pussent terminer aucune guerre difficile, ou conquérir quelque autre entreprisede importante. On fut forcé en conséquence de prolonger leur commandement au de-là du terme fixé par la loi, d'abrèger l'intervalle requis entre les élections à ces places, & d'accorder des commissions & des pouvoirs extraordinaires, qui renversèrent à la fin la République. *Servius*

Servius Tullius. La révolution, qui suivit la mort de Lucrece, se fit avec tant d'aigreur & d'entrainement, qu'il ne faut pas s'étonner que les Romains abolirent dans leur fureur le nom de Roi, & cherchèrent à affaiblir un pouvoir qui avoit été si odieux, quoique cette résolution entraîna dans la suite tous les inconvéniens que vous avez sagement remarqués. Mais si la colere s'y prit trop violemment en voulant réformer les abus, la Philosophie auroit dû sagement corriger cette erreur. Marc-Aurele pouvoit donner une nouvelle forme à la Constitution des Romains; il pouvoit en faire une *Monarchie limitée*, laissant aux Empereurs tout le pouvoir nécessaire pour régir un vaste Empire, & au Sénat & au Peuple toute la liberté compatible avec l'ordre public & la soumission due à leur gouvernement, une liberté exempte de faction & à l'abri des désordres de l'Anarchie.

Marc-Aurele. J'eusse été bien heureux s'il m'avoit été possible de procurer cet avantage à ma patrie. Mais les Dieux-mêmes ne peuvent forcer les hommes à jouir de leurs bienfaits, lorsque le vice les rend incapables de les recevoir. La liberté, de même que le pouvoir, n'est bonne que pour ceux qui la possèdent sous la conduite de la vertu. Il n'y a point de loix qui puissent avoir assez de force pour l'empêcher de dégénérer en faction & en Anarchie, lorsque les mœurs d'un peuple sont corrompues, & lorsque la continuelle habitude du vice arrache du cœur humain l'amour même de cette liberté. Brutus, de mon tems, n'auroit pas réuni sous ses drapeaux une seule Légion Romaine. Mais de plus, il est certain que *l'esprit de liberté est absolument incompatible avec l'esprit de conquête*. Il faut de grandes armées toujours sur pied pour contenir dans la soumission & l'obéissance de grandes nations conquises. Les Généraux de ces armées

ne peuvent rester longtems Sujets ; & quiconque parvient à dominer par l'épée, doit gouverner par l'épée. S'il ne détruit pas la liberté, la liberté le détruira.

Servius Tullius. Justifiez-vous donc Auguste sur le changement qu'il fit dans le Gouvernement Romain ?

Marc-Aurèle. Non, car Auguste n'étoit pas légitimement autorisé à faire ce changement. Son pouvoir étoit une usurpation & une violation de la confiance publique. Mais le Gouvernement, dont il s'empara à force ouverte, n'est parvenu par une loi de succession juste & établie.

Servius Tullius. Le Despotisme peut-il devenir légitime par une longue prescription ? La liberté n'est-elle pas un droit inhérent & inaliénable du genre humain ?

Marc-Aurèle. Les hommes ont un droit inhérent d'être gouvernés par les loix, & non arbitrairement. Mais les formes de Gouvernement peuvent & doivent se changer suivant l'occasion avec le consentement du peuple. Sous mon règne, les Romains étoient gouvernés par les loix.

Servius Tullius. Oui, parce que votre modération, & les maximes de la Philosophie dont vous aviez été imbu dans votre jeunesse, vous portèrent à ne gouverner que par les loix, & à restreindre votre pouvoir à ce terme. Mais si vous eussiez voulu en agir autrement, les Romains pouvoient-ils l'empêcher ?

Marc-Aurèle. Ils n'avoient pas ce pouvoir : de mon tems l'autorité des Empereurs étoit illimitée.

Servius Tullius. Rome fut donc réellement autant esclave sous votre empire que sous celui de votre fils, & vous lui laissâtes par droit d'héritage le pouvoir d'être son tyran.

Marc-Aurèle. Hélas ! oui, & le fruit de sa tyrannie fut son assassinat.

Servius Tullius. Père infortuné ! Malheureux Roi ! Que la Monarchie absolue est exécration, puisque les vertus mêmes de Marc-Aurèle n'ont pu l'empêcher de faire la ruine de sa famille & le malheur de sa patrie, qu'aussi longtems qu'il a vécu. Mais que ce Royaume est heureux, où un Monarque limité préside à un Etat, qui jouit d'un si juste contrepoids, qu'il est par lui-même l'abri de tels maux, & n'a pas besoin de recourir au pouvoir arbitraire contre les dangers de l'anarchie ; ressource aussi saine que si un vaisseau alloit se briser contre un rocher pour échapper à la tempête.

Traduit de l'Anglois de feu MILORD LITTELTON.

DIALOGUE VII.

Entre le ROI DE PRUSSE, M. GELLERT & le
Major G * * *

Le Roi.

VOUS êtes le Professeur Gellert ?

F. Oui, Sire.

Le R. L'Envoyé d'Angleterre m'a dit infiniment de bien de vous. D'où êtes-vous ?

G. De Hunichen, près Freyberg.

Le Roi. N'avez-vous pas encore un frère à Freyberg ?

G. Oui, Sire.

Le Roi. Dites-moi donc, M. Gellert, pourquoi n'avons-nous pas de bons Ecrivains Allemands ?

Le M. Votre Majesté en voit un devant elle, que les François eux-mêmes ont traduit, & qu'ils nomment La Fontaine de l'Allemagne. *Le*

Le R. C'est beaucoup. Estimez-vous La Fontaine ?

G. Oui, Sire ; mais je ne l'ai point imité, je suis original.

Le R. Tant mieux : vous devez être un bon Auteur : mais pourquoi n'en avons-nous pas davantage ?

G. Votre Majesté est prévenue contre les Allemands.

Le R. Je ne dis pas cela.

G. Au moins contre les Ecrivains Allemands.

Le R. Cela est vrai. Pourquoi, par exemple, n'avons-nous pas de bons Historiens ?

G. Il ne nous en manque pas ; nous avons Masconer, nous avons Cramer, qui a continué Bossuet.

Le R. Comment seroit-il possible qu'un Allemand eût continué Bossuet ? Cet homme l'a donc compris ?

G. Le Public le croit.

Le R. Mais pourquoi personne ne se met-il à Tacite, dont il faudroit donner une bonne traduction ?

G. Tacite est difficile à traduire, & nous en avons des traductions Françaises qui ne valent rien.

Le R. Vous avez raison.

G. En général, il y a plusieurs causes qui ont empêché jusqu'ici les Allemands de se distinguer dans tous les genres d'écrire. Dans le temps que les Arts & les Sciences fleurissoient chez les Grecs, les Romains faisoient la guerre ; peut-être est-ce à présent le siècle militaire de l'Allemagne : peut-être aussi les Auguste & les Louis XIV lui ont manqué.

Le R. Eh ! vous avez eu deux Augustes en Saxe ?

G. Aussi avons-nous de bons commencemens.

Le

Le R. Comment voulez-vous qu'il y ait un Auguste pour toute l'Allemagne ?

G. Ce n'est pas ma pensée ; je souhaiterois seulement que chaque Prince dans ses Etats encourageât le génie.

Le R. N'êtes-vous jamais sorti de Saxe ?

G. J'ai été une fois à Berlin.

Le R. Vous devriez voyager.

G. Sire, je n'en ai ni la volonté, ni les moyens.

Le R. Quelle maladie avez-vous ? Apparemment celle des Savans.

G. Puisque Votre Majesté lui a donné elle-même ce nom, soit ; dans ma bouche il eût été trop vain.

Le R. Je l'ai eue comme vous ; je veux vous guérir. Il faut prendre de l'exercice, monter à cheval tous les jours.

G. Sire, cette ordonnance pourroit bien ne me pas réussir. Si le cheval se portoit mieux que moi, je ne pourrois pas le monter ; & s'il étoit aussi malade, je n'avancerois guère.

Le R. Eh bien ! allez-en voiture.

G. Je ne suis pas assez riche.

Le R. Voilà ce qui manque toujours aux Savans d'Allemagne : les temps d'à présent sont sans doute difficiles.

G. On le dit ; & si Votre Majesté vouloit seulement donner la paix à l'Allemagne.

Le R. Comment le puis-je ? N'avez-vous pas ouï dire qu'ils sont trois contre un ?

G. Je m'occupe plus de l'Histoire ancienne que de l'Histoire moderne.

Le R. A qui donnez-vous la préférence, dans la Poësie Epique, à Homère, ou à Virgile ?

G. Homère paroît devoir l'emporter, en qualité d'original.

Le R. Mais Virgile a beaucoup plus de goût & de politesse.

G. Nous sommes trop éloignés d'Homère, pour juger exactement du langage & des mœurs de son temps. Je m'en fie à Quintilien, qui préfère Homère.

Le R. Ah ! Il ne faut pas être esclave des jugemens des Anciens.

G. Je ne le suis pas ; je ne les adopte, que quand l'extrême antiquité ne me permet pas de juger par moi-même.

Le M. Il a aussi écrit des lettres Allemandes.

Le R. Oui. Avez-vous censuré le style des procédures ? Pourquoi ne le change-t-on pas ? C'est quelque chose d'horrible ; on me présente des feuilles entières où je n'entends pas un mot.

G. Si Votre Majesté n'y peut remédier, je le puis encore moins ; je n'ai que la voie des conseils, & elle peut ordonner.

Le R. Ne savez-vous aucune de vos fables par cœur ?

G. J'en doute ; ma mémoire est fort infidelle.

Le R. Pensez-y ; je ferai un tour en attendant.

... Eh bien ! en avez-vous une ?

G. Oui, Sire.

“ Un célèbre peintre d'Athènes, qui travailloit
 “ plus pour la gloire que pour le gain, voulut con-
 “ sultier un connoisseur sur l'un de ses tableaux qui
 “ représentoit le Dieu Mars. Le connoisseur ne
 “ put déguiser sa pensée ; il trouva le tableau im-
 “ parfait ; l'art y paroissoit trop : le peintre défen-
 “ dit son ouvrage ; le critique combattit toutes ses
 “ raisons ; mais il ne pouvoit le persuader. Un
 “ jour arrive, considère le tableau, & au premier
 “ coup-d'œil, ô Dieux ! s'écria-t-il, quel chef-
 “ d'œuvre ! Mars respire dans cette peinture.
 “ Quels pieds ! quels ongles ! que de magnificence

“ & de délicatesse dans ce casque, ce bouclier &
 “ toute cette armure ! Le peintre rougit, & regar-
 “ dant son censeur, d'un air humilié, je suis con-
 “ vaincu, lui dit-il : votre jugement n'est pas trop
 “ sévère. Le fat sortit, & le tableau fut effacé.”

Le R. Et la morale ?

G. Sire, la voici.

“ QUAND les Ecrits ne plaisent pas aux con-
 “ noisseurs, c'est déjà un mauvais signe ; mais dès
 “ que les fots les louent, il est temps de les jeter
 “ au feu.”

Le R. Bien, très-bien. Si je fais quelque sé-
 jour ici, il faut que vous reveniez souvent ; vous
 apporterez vos fables, & vous m'en lirez.

DIALOGUE VIII.

M. P. CATON & MESSALA CORVINUS.

Caton.

O MESSALA ! Ce que j'entens dire à quel-
 ques Romains seroit-il vrai ? Avez-vous pu
 être le Courtisan d'Octave, recevoir des emplois
 & des honneurs de lui, du Tyran de votre patrie,
 vous brave, généreux, vertueux Messala ; vous
 que mon gendre Brutus me vançoit si souvent com-
 me le jeune homme de Rome, qui promettoit da-
 vantage, vous qui avez été instruit par la Philoso-
 phie, élevé dans les camps, & qui méprisiez la mo-
 llesse & les délices qui disposent les hommes à lan-
 guir dans une lâche & indolente servitude ; vous
 qui étiez fait pour tous les travaux pénibles qu'im-
 posent l'honneur & la vertu, pour vivre ou mou-
 rir libre ?

Messala.

Messala. Caton, je révere votre vie & votre mort ; mais permettez-moi de vous dire que votre mort n'a pas fait de bien à votre patrie, & que votre vie lui auroit été plus utile, si vous aviez pû adoucir un peu la dure sévérité de votre vertu, je ne dirai pas de votre orgueil. Pour moi, je me suis attaché avec une intégrité constante & un zèle infatigable à la République, tant que la République a subsisté. J'ai combattu pour elle à Philippies sous le seul Chef qui auroit triomphé pour elle, & non pour lui, s'il eût été vainqueur. Après sa mort, je sentis qu'il ne restoit plus d'autre parti que le choix d'un Maître, & j'ai choisi le meilleur.

Caton. Le meilleur ! Quoi, un homme, qui avoit enfreint toutes les loix, trompé la confiance de Rome en toute occasion, & conduit les armées de la République contre Antoine, pour se liguier ensuite avec lui & avec le traître & imbecille Lépide par un Triumvirat plus détestable qu'aucun des précédens ; un homme qui avoit répandu le plus beau sang Romain dans ses barbares proscriptions, assassiné son tuteur même & Cicéron, à la confiance imprudente duquel il devoit toute sa grandeur ! Est-ce donc là le Maître que vous avez choisi ? Votre bouche a-t-elle pû lui donner le nom d'*Auguste* ? Avez-vous pû condescendre à lui demander le Consulat & les honneurs du triomphe ? Quelle honte pour la vertu ! A quel point Rome a dégénéré ! Dans quel abîme d'infamie les enfans, les plus illustres enfans, se sont précipités ! Cette pensée est plus douloureuse que la blessure dont je suis mort ; elle me perce l'ame.

Messala. Modérez, Caton, la violence de votre indignation. Il y a toujours eu trop de chaleur dans votre vertu. Votre enthousiasme est noble, mais il prend trop sur votre raison. Ecoutez-moi avec toute la patience & la tranquillité qui convien-

nent

nent à un Philosophe. Il est vrai qu'Octave avoit fait tout ce que vous dites, mais il n'est pas moins vrai que dans la circonstance, c'étoit le meilleur Maître que Rome pût choisir. La nature avoit formé son génie pour l'empire du monde. Son jugement étoit net & plein de force ; les passions étoient tranquilles & absolument soumises à l'empire de la raison. Son nom lui donna une autorité sur les légions & sur le peuple, à laquelle aucun autre Romain ne pouvoit prétendre dans le même degré. Il se servit de cette autorité pour réprimer leurs excès que le Sénat, ni aucun autre Général ou Magistrat, ne pouvoit plus contenir. Il rétablit la discipline militaire, premier moyen de salut, sans lequel aucun gouvernement légitime n'auroit pu se former, ou se soutenir. Il évita d'affecter des titres odieux, ou qui excitaient la jalousie du public ; il maintint & respecta ceux que le tems ou un long usage avoient rendus chers au peuple Romain. Il permit de parler généreusement & librement. Il traita les partisans de Pompée aussi bien que ceux de son pere, à moins qu'ils ne soutinssent eux-mêmes la distinction de leur parti par des vues factieuses. Il forma un plan de gouvernement modéré, décent, respectable, qui laissoit au Sénat sa majesté & une partie de son pouvoir. Il remit les loix en vigueur ; il en fit de nouvelles & de bonnes pour la réformation des mœurs, & il veilla sur leur exécution. Il gouverna l'Empire avec douceur, avec gloire & avec équité ; il abaissa l'orgueil des Parthes ; il réprima l'audace des nations barbares ; il procura à son pays épuisé par le malheur de tant de guerres civiles, le bien inestimable de la paix, sans lequel il n'en pouvoit goûter aucun autre. Il faut convenir que je l'aidai à faire tout cela, & je m'en fais honneur ; je pense que j'ai plus mérité par là de

ma

ma patrie, que si j'étois mort de ma propre main à Philippes. Croyez-moi, Caton, il vaut mieux faire un peu de bien que d'en projeter beaucoup. Un peu de vertu praticable est plus utile à la société que la plus sublime théorie, ou que les plus beaux principes de gouvernement mal appliqués.

Caton. Il me semble cependant que Messala devoit regarder comme au dessous de lui de contribuer à soutenir un gouvernement, qui, quoiqu'adouci & pallié, étoit toujours une tyrannie. N'auriez-vous pas mieux fait de vous exiler volontairement dans une retraite, où vous n'auriez pas vû le visage du Tyran, & où vous auriez pratiqué paisiblement ces vertus privées qui sont tout ce que les Dieux exigent des gens de bien en certaines circonstances ?

Messala. J'ai bien mieux fait de rester à Rome. Si Auguste m'avoit voulu forcer à faire quelque bassesse, quelque action servile, je me serois banni moi-même, je serois mort plutôt que de m'avilir. Mais il respectoit ma vertu, il respectoit ma dignité ; il me traitoit aussi bien qu'Agrippa ou que Mecene, seulement avec cette distinction, qu'il ne me fit jamais tirer l'épée que contre les nations étrangères, ou les anciens ennemis de la République.

Caton. Il est vrai que ce devoit être un plaisir de faire la guerre à Antoine, à ce monstre pétri de vices, qui trama la perte de la liberté, & qui fit le projet d'usurper le pouvoir souverain au milieu de ses débauches & dans les bras des courtisannes ; qui après avoir obtenu ce pouvoir, le livra à une Reine libertine, & qui auroit rendu une infâme Egyptienne maîtresse de Rome, si la bataille d'Actium ne vous avoit préservés de ce dernier des malheurs.

Messala. J'eus grande part à cette action ; j'encourageai aussi les arts & les sciences qu'Auguste protégeoit. Sous ses judicieux auspices les Muses

établirent leur siège à Rome. Vous auriez été charmé de connoître Virgile, Horace, Tibulle, Ovide, Tite-Live & plusieurs autres dont la mémoire fera célèbre dans toute la postérité.

Caton. Je vous entens, Messala. Après l'extinction de la liberté, votre Auguste & vous firent de Rome une ville Grecque, une Académie de Beaux-Esprits, une autre Athènes sous le gouvernement de Demetrius de Phalere. J'aurois mieux aimé la voir sous Fabricius & Curius, & sous ces honnêtes premiers Consuls qui ne savoient pas lire.

Messala. Cependant elle acquerra autant de gloire par ces Ecrivains, qu'elle en a reçu de ces Héros. Je pourrois en dire bien davantage sur le bonheur de la douce administration d'Auguste. Je pourrois même ajouter que la vaste étendue de l'Empire, les factions des Nobles & la corruption du Peuple, que vos Magistrats ordinaires ne pouvoient réprimer par aucune Loi, paroissent nécessairement exiger quelque changement dans le gouvernement; Je dirois de plus que Caton même, s'il étoit resté sur la terre, n'auroit pu nous faire aucun bien à moins qu'il ne consentit à devenir notre Souverain. Mais je vois que vous me regardez comme un déserteur de la République & l'apologiste d'un Tyran. Je vous laisse donc avec ces anciens Romains, pour la société desquels vous avez toujours été plus propre que pour celle de vos contemporains. Caton devoit avoir vécu avec Fabricius, & Curius, & non avec Pompée & César.

Traduit de l'Anglois de feu, M. LORD LITTLETON.

DIALOGUE IX.

“ On cherche souvent la Solitude par Inquiétude, & ceux qui sont accoutumés au Fracas ne sauroient s'accoutumer à la Retraite.”

Entre CHARLES-QUINT & un jeune MOINE de SAINT-JUST.

Charles V.

ALLONS, mon frère, il est temps de se lever : vous dormez trop pour un jeune Novice qui doit être fervent.

Le M. Quand voulez-vous que je dorme, si non pendant que je suis jeune ? Le sommeil n'est point incompatible avec la ferveur.

Ch. Quand on aime l'office, on est bientôt éveillé.

Le M. Oui, quand on est à l'âge de Votre Majesté ; mais au mien, on dort tout de bout.

Ch. Eh bien, mon frère, c'est aux gens de mon âge à travailler la jeunesse trop endormie.

Le M. Est-ce que vous n'avez plus rien de meilleur à faire ? Après avoir si long-temps troublé le repos du monde entier, ne sauriez-vous me laisser le mien ?

Ch. Je trouve qu'on se levant ici de bon matin, on est encore bien en repos dans cette profonde solitude.

Le M. Je vous attends, Sacrée Majesté, quand vous vous serez levé ici de bon matin, vous y trouverez le jour et bien tranquille. Vous êtes accoutumé à un plus grand mouvement et à vous lever sans fatigue ; vous n'avez donc rien de mieux à faire que de venir à la messe, et de vous lever sans fatigue.

pauvres Novices, qui ne sont pas coupables de votre ennui.

Ch. J'ai ici douze domestiques que je me suis réservés.

Le M. C'est une triste conversation pour un homme qui étoit en commerce avec toutes les Nations connues.

Ch. J'ai un petit cheval pour me promener dans ce beau vallon, orné d'orangers, de myrthes, de grénadiers, de lauriers, & de mille fleurs, au pied de ces belles montagnes de l'Estramadure, couvertes de troupeaux innombrables.

Le M. Tout cela est beau, mais tout cela ne parle point ; vous voudriez un peu de bruit & de fracas.

Ch. J'ai cent mille écus de pension.

Le M. Affez mal payés. Le Roi votre fils n'en a guère de soin.

Ch. Il est vrai qu'on oublie bientôt les gens qui se sont dépouillés & dégradés.

Le M. Ne comptez-vous pas là-dessus, quand vous avez quitté vos Couronnes ?

Ch. Je vois bien que cela devoit être ainsi.

Le M. Si vous avez compté là-dessus, pourquoi vous étonnez-vous de le voir arriver ? Renoncez-vous en à votre premier projet ; renoncez à tout ; oubliez tout ; ne désirez plus rien ; reposez-vous, & laissez reposer les autres.

Ch. Mais je vois que mon fils après la bataille de St. Quentin n'a pas su profiter de la victoire. Il devoit être déjà à Paris. Le Comte d'Égmont lui a gagné une autre bataille à Gravelines ; & il laisse tout perdre. Voilà Cabris repris par le Duc de Guise sur les Anglois. Voilà ce même Duc qui a pris Thionville pour couvrir Metz. Mon fils gouverne mal. Il ne lui vient aucun de mes projets. Il ne me paie point sa pension. Il méprise ma conduite, & les plus fidèles serviteurs dont je me suis servis. Tout cela me chagrine & m'inquiète. *Le*

M. Quoi son étiez-vous dans choquer le ro-
 que dans cette posture, qu'à condition que le Roi
 votre fils feroit des conquêtes, croiriez vous ces con-
 seils, et achèveroit d'exécuter tous vos projets ?

C. Non. Mais je croyois qu'il seroit averti.

L. Mais que vous êtes tout quind pour être
 en repos ; de même, quel qu'il arrive. Laissez
 faire le Roi, vous sçavez bien qu'il le voudra. Ne faites
 point de regard de votre tranquillité des guerres qui
 agitent le monde. Vous êtes tout sorti, que peut
 on en plus entendre parler. Mais dites la vérité,
 nous ne connoissons guère la folie de, quand vous
 l'avez cherché. C'est par inquiétude que vous
 avez désiré le repos.

C. Hélas ! Quel péché on fait ! tu ne dis que
 trop vrai. & Dieu voullé que tu ne te sois pas mé-
 compté, comme moi en quittant le monde, pour ven-
 ir dans ce monde.

LE NE LON.

DIALOGUE X.

PLATON & FÉNELON.

COXEL le bon veuve dans l'Élysee, si vous le
 plus pur, le plus doux & le plus élegant Disci-
 ple de la Philosophie, que le monde ait produit dans
 les derniers temps. Sage Fénelon, je n'ai pas besoin
 de me vanter. Non mais, survenez le connaître
 par l'expérience. C'est le plus grand bien que
 vous ayez. C'est le grand bien de l'âme, le plus amu-
 ble de tous les Disciples de Socrate, & de tous les
 tous des Philosophes de l'Antiquité, si que je desirois
 le plus de ressembler.

Platon. Hélas ! C'est sous un grand malheur
 impatience dans la partie de ces champs, l'ortunes

que leurs ombres habient. Ils vous redonnent tous deux pour un grand Poëte, quoique vous n'ayez pas fait de vers. Ils s'empresent actuellement à former pour vous une couronne inaltérable des fleurs les plus douces & les plus précieuses de l'Elysee. Mais après cela, je vous conduirai dans le bosquet sacré de la Philosophie sur la plus haute colline de l'Elysee, où l'air est plus pur & plus serain. Je vous menerai à la fontaine de la Sagesse, où vous verrez continuellement se réfléchir, comme dans vos Ecrits, l'éclatante image de la vertu. Ce spectacle vous inspirera plus de passion que n'en ressentit Narcisse lorsqu'il contempla sa beauté dans le cristal des eaux. Mais vous ne languirez pas comme lui après une ombre. La Déesse même se livrera à vos transports, & se confondra avec votre ame.

Erastus. Je vois que vous conservez toujours le stile de l'allégorie & de la poésie, pour lequel vous avez marqué tant de goût dans plusieurs Ouvrages. La mienne vise aussi quelquefois à la poésie, surtout dans mon *Télémaque*, dont je voulois faire une sorte d'Épopée. Mais je n'ai pas la présomption de me mettre au nombre des grands Poëtes, ni de prétendre vous élever à aucun égard en fait d'éloquence, vous qui êtes le plus éloquent des Philosophes, & sur qui les vers de ces beaux abeilles de l'Asie ont distillé leur miel.

Pison. La langue Française n'est pas tant d'honneur que la langue Grecque; cependant vous lui avez donné une douceur qui charme également l'oreille & le cœur. Quand on lit vos Ecrits, il semble qu'on ait entre les mains le livre d'Apollon, accordé par ses mains aux Grecs & touché par les Muses. L'idée d'un Roi parfait, qui se admire dans votre *Télémaque*, surpasse de beaucoup selon moi ma République imaginaire. Vos Dialogues respirent la

venu le plus pure, le bon sens éloigné de toute affectation, la critique la plus juste & la plus fine, & toute la délicatesse du bon goût. En général, ils l'emportent sur tout sur ceux de votre compatriote Fontenelle, que la raison sur le faux esprit, ou la vérité sur l'affectation. Le plus grand défaut que j'y trouve, c'est qu'il y en a qui sont trop courts.

Scipion. On m'a reproché, & je le sens moi-même, que la plupart sont trop remplis de lieux communs & de maximes triviales. Mais ils étoient destinés à l'éducation d'un jeune Prince, & on ne sauroit imprimer trop fortement dans l'esprit de ceux qui sont nés pour gouverner les vérités les plus simples, parce qu'à mesure qu'ils avancent en âge, la flatterie des Courtisans tâche de leur dérober, ou même de leur cacher entièrement ces vérités; tout conspire à étouffer dans leurs cœurs l'amour de leurs devoirs, & il n'y a pas jadis auparavant de profondes racines.

Placius. Il est vrai qu'un des malheurs particuliers attachés à la condition des Princes, c'est que souvent on a grand soin de leur instruire de toutes les finesces & de toutes les ruses de la Politique, tandis qu'on les laisse dans l'ignorance des premiers principes de la Morale, ou qu'on ne leur en donne qu'une teinture si superficielle que l'homme de bien diseroit bientôt dans la Politique corrompue. Mais les leçons de vertu que vous avez données à votre jeune Elève reçoivent tant d'éclat des charmes de votre éloquence, qu'on peut les lire à tout âge avec plaisir. Tous vos Ecrits sont relevés par une agréable & sublimé imagination qui donne de l'éclat à votre noble simplicité, & un air de dignité de se regarder son maxime les plus vulgaires. J'ai souvent entendu dire que les Français sentent moins la beauté de votre génie & de votre style que leurs voisins. Qu'est-ce qui a pu interrompre à ce point leur goût?

Fénelon.



DIALOGUES

Fénelon. La même cause qui sarcompit le goût des Romains après le siècle d'Auguste, le jure du bel esprit, du paradoxe & du raisonnement. En France, les vertus doivent être, comme les vices des femmes, peintes & ornées artificiellement pour attirer l'attention & ne se perdent point dans les autres, deux beautés naturelles. Mais je ne suis pas surpris que M^{rs} de Sévigné ne fait élimé qu'un petit nombre, parce que plusieurs regardent les maximes sur lesquelles j'ai dit principalement comme incompatibles avec la grandeur de leur monarchie, & avec la splendeur d'une nation riche & élégante. Ils semblent généralement penser que le principal but de la société est d'acquiescer les plaisirs du luxe, qu'un goût fin & délicat est le véritable et le comble du mérite, & qu'un Roi, qui est jaloux, magnifique, libéral, qui bâtit un beau palais, qui lorne de statues & de tableaux, excite, qui encourage les beaux-arts, & les fait servir à tous les vices à la mode, qui a une ambition insatiable, une politique perfide, & la rage des conquêtes, leur convient beaucoup mieux qu'un Numa, ou un Marc-Aurèle. Ils ne sentent pas qu'au contraire, séparer les excès du luxe, j'entends les excès qui épuisent le génie d'une nation, soulager auant qu'il est possible les peuples du fardeau des taxes, leur présenter les avantages précieux de la paix & de la tranquillité, quand on peut les obtenir sans honte & sans péril, le régime, sages, tempérés, hardis, mêlés tant pour le corps que pour l'esprit, en qu'ils soient plus propres à la guerre quand ils sont attaqués, mais surtout veiller avec soin sur les finances publiques, & arrêter le progrès de tout ce qui peut leur amoindrir ou les corrompre, c'est la grande affaire d'un bon gouvernement, qu'une sage politique doit avoir constamment en vue dans toutes ses entreprises. Il est certain que les pays la plus heu-

reux est celui où il y a le plus de vertu, & aux yeux de la saine raison le plus pauvre Canton Suisse est un Etat bien plus respectable & plus illustre que le Royaume de France, s'il a plus de liberté, plus de mœurs, plus de tranquillité solide, plus de modération dans la prospérité, & plus de fermeté dans le péril.

Platon. Vos principes sont justes & vrais, & si votre patrie les rejette, elle ne conservera pas long-tems la prédominance sur les autres nations de l'Europe : je vous annonce sa décadence, sa ruine approche ; car pour me réduire à une seule réflexion, un Etat peut-il être bien servi, lorsque le foible avantage d'élever une immense fortune en le servant, & d'en faire un brillant usage, est une distinction plus enflée que la gloire de remplir son emploi avec intégrité, ou d'être animé du zèle du bien public dans l'administration des affaires ? Cet esprit public, qui produit la grandeur d'un peuple, peut-il subsister avec vigueur & splendeur, lorsque la fureur de s'enrichir pour goûter les délices & les plaisirs que l'opulence seule peut procurer, lorsque une ambition avide non pas de gloire, mais de profit, lont les passions dominantes ? Si un Roi, ou un Ministre, est animé de l'esprit public, où trouvera-t'il parmi des hommes ainsi disposés les instrumens nécessaires à la grandeur de ses desseins ; où plutôt quels obstacles ne rencontrera-t'il pas dans l'opposition continuelle de l'intérêt particulier contre l'intérêt public ? Mais si au contraire, une Cour penché vers la tyrannie, combien cette manière de penser ne facilitera-t'elle point ses projets odieux ? Comment des hommes, avec des sens émus par la mollesse & les délices du luxe, montreront-ils assez de vigueur pour lui résister ? La plupart ne languiront-ils pas avec indifférence dans les fers d'une honteuse servitude, qu'ils regarderont comme leur état naturel,

DIALOGUES •

turel, comme celui, où les desirs extravagans & insatiables de leurs besoins artificiels sont les plus satisfaisans aux dépens d'un bon maître, ou au prix du sang & des larmes d'un peuple esclavé & misérable? Lorsque tout sentiment de la vertu publique est ainsi éteint, la fraude, la corruption, l'avarice, ou les manœuvres opposées des différentes factions de la Cour pour se détruire réciproquement, ne suffisent-elles pas pour ruiner les armées & les flottes, sans même que l'ennemi y contribue, & pour sacrifier l'indépendance de la nation à l'étranger, après qu'elle a sacrifié sa liberté à un Roi? Vous comprendrez bien que tous ces maux sont une suite nécessaire de ce luxe que certains Raisonneurs modernes regardent, dit-on, comme le plus grand bien d'un Etat. Le temps sera veir que leurs principes sont pernicieux à la société & pernicieux au gouvernement, & que les vôtres, avec des adoucissements qui les rendent plus praticables dans la situation actuelle de votre patrie, sont sages, salutaires, & méritent la reconnaissance & le génie de toute l'humanité. Mais de crainte que vous ne pensiez par cet éloge qu'il y a des flatteurs dans l'épître comme sur la terre, souffrez que je gémissé sur vos erreurs, & que la tendre compassion de l'ambitieux combat un homme si supérieur à toutes les autres bêtes des mortels. A-t-il pu donner dans les sévères d'une Véronique un homme si grand. C'étoit une chose bien étrange de voir les deux grandes lumières de la France, vous de l'Évêque de Meaux, disputant publiquement si on étoit une Héretique ou une Sacerdotesse, & si on étoit une Héretique ou une Sacerdotesse. J'avois ma foiblesse & la timidité de cette dispute, mais d'ardeur de votre imagination ne vous a-t-elle pas enflé dans le pays des chimères, & l'objet de l'Aulo Arria, dont on ne peut parler qu'avec une humble révérence, & sans y rien comprendre. Vous m'avez dit, & j'ai vu, & j'ai vu, & j'ai vu.

Platon.

Platon. J'en ferois plus que je n'en pouvois exprimer.

Poëlon. J'éprouvois aussi des impressions aussi fortes & aussi vives que les vôtres : mais nous aurions tous deux mieux fait d'éviter ces objets, où le sentiment prenoit la place de la raison.

DIALOGUE XI.

BOILEAU & POPE.

Boileau.

MR. *Pope.* vous m'avez fait bien de l'honneur ; on dit que vous m'avez pris pour votre modèle, & que vous avez suivi sur le Parnasse la même route que moi.

Pope. Nous avons tous deux suivi Horace. Mais je crois que nous nous ressemblions beaucoup dans notre manière d'imiter & dans le tour de notre génie naturel. Nous étions tous deux trop faciles à nous aigrir, & à nous choquer des injures des derniers des hommes. Notre esprit s'aiguïsoit contre des gens, qu'il étoit plus honteux de combattre que glorieux de vanter.

Boileau. Je l'avoue. Mais en général nous étions les champions de la bonne morale, du bon sens & de la bonne littérature. Si notre zèle s'allumoit & s'aigrissoit quelquefois contre des gens qui ne les insultoient pas moins qu'ils nous insultoient, notre indignation étoit-elle blâmable ?

Pope. Il auroit été plus beau de n'être pas parties dans la querelle. Nos ennemis observent que ni nos critiques ni nos louanges n'étoient pas toujours impartiales.

*Boileau.**Platon.*

Boileau. Peut-être auroit-il mieux valu ne pas tant louer ou blâmer en certains cas. Mais dans l'éloge & dans la satire la modération est insipide.

Pope. La modération est une vertu glacée, & qui ne dit rien à un Poëte. La vérité purement historique va bien mieux : en prose. C'est pourquoi je pense que vous agitez très-judicieusement quand vous jettâtes au feu votre Histoire de Louis le Grand & que vous chargeâtes la poésie de consacrer sa réputation.

Boileau. Lorsque mes Poëmes parurent, ce Monarque étoit l'idole des François. Si nous n'avions pas connu, vous & moi, dans nos productions propres aux circonstances, l'art de parler aux passions des hommes aussi bien qu'à l'austère raison, il nous auroit été impossible d'obtenir cette autorité despotique dans l'empire de l'esprit, qui nous rendit si formidables à tous les Rimeurs subalternes d'Angleterre & de France. D'ailleurs les piquans Satyriques ont besoin de grands Protecteurs.

Pope. Mes amis n'acheterent jamais l'encens qu'ils reçurent de moi. Je puis me dire au moins en cela supérieur à Boileau pensionné.

Boileau. Une pension en France étoit une distinction honorable. Si vous aviez été François, vous auriez eu cette ambition ; si j'eusse été Anglois, je l'aurois fièrement dédaignée. Si nous sommes égaux pour le mérite à tout autre égard, cette différence ne me mettra pas bien au dessous de vous dans le Temple de la Renommée, ou de la Vertu.

Pope. Ce n'est pas à moi à faire la comparaison de nos Ouvrages. Mais si je puis en croire les meilleurs Critiques, qui m'ont parlé à ce sujet, ma Boucle de cheveux ne le cède pas à votre Lutrin, & mon Art de la Critique peut bien soutenir le parallèle avec votre Art Poétique ; mes Epitres Morales

passent

passent au moins pour éгалer les vôtres, & mes *Satyres* pour bien supérieures.

Boileau. Arrêtez, Mr. Pope. S'il y a réellement autant de sympathie dans nos caractères que vous le dites tout-à-l'heure, il est à craindre qu'en comparant nos productions de cette manière, nous ne nous séparions pas beaucoup.

Pope. Non, non. L'air doux & serein de l'Elysée a tempéré mon caractère, & je suppose qu'il a produit le même effet sur le votre. Mais sérieusement nous sommes à peu près de niveau. J'apprens qu'on admire nos Ecrits presque également pour l'énergie & la justesse des pensées. Nous avons tous deux porté la beauté de la diction & l'harmonie des vers à la plus haute perfection, dont nos Langues étoient susceptibles. Nos Poèmes sont travaillés avec la dernière correction, sans rien perdre de leur feu & de cet air facile & naturel qui est si agréable. Nous empruntâmes beaucoup des Anciens, & vous encore plus que moi, à ce que je pense : mais nos imitations, pour me servir de vos propres termes, avoient toujours un tour original.*

Boileau. Je conviens, Monsieur, pour vous prouver que le climat de l'Elysée a aussi adouci mon caractère, oui, je conviens ingénument & sans chagrin, que votre *Épître d'Héloïse à Abailard*, vos *Vers à la mémoire d'une Dame infortunée*, & quelques autres Poèmes que vous avez écrits dans votre jeunesse, ont plus de feu qu'aucun des miens. Vous excelliez dans le pathétique que je n'ai jamais guères connu. Je vous accorde encore que vous avez fait la manière d'Horace, son art, sa finesse & sa délicatesse avec plus d'exactitude que moi, ou que tout autre Ecrivain, qui soit venu après lui. D'ailleurs je n'aurois pu, ni Lucrece même, rendre la Philosophie si poétique & lui donner tant de charmes

* *Epigramme de Boileau sur lui-même.*

mes que vous lui en avez donné en traitant celle de Platon, ou, pour mieux dire, celle de quelques-uns de ses Disciples modernes, dans votre fameux *Essai sur l'Homme*

Pope. Est que pensez-vous de mon *Homere* ?

Boileau. Votre *Homere* est la Traduction la plus vive, la plus poétique, la plus élégante & la plus agréable qu'on ait jamais faite d'aucun ancien Poëme, quoique vous n'avez pas autant suivi la maniere de l'Original, ou rendu son sens avec autant d'exacritude, qu'il seroit peut-être à desirer. Mais quand je pense combien d'années vous avez employées à cet Ouvrage, & combien d'excellens Poëmes de votre propre fond vous auriez pû produire avec moins de travail dans cet intervalle, je suis fâché de cet usage de vos talens. Un grand Poëte, cloué sur une fatigante traduction, est un Christophe Colomb enchaîné à une rame. Quelles nouvelles terres remplies de trésors inconnus n'auriez-vous pas découvertes, si vous aviez eu le loisir de prendre l'essor & de diriger votre course sous la conduite de votre propre génie! Mais je suis encore plus choqué de votre Edition de Shakespear. Le métier d'Editeur étoit au dessous de vous, & votre esprit n'étoit pas fait pour toutes les minuties de ce travail. Qui est-ce qui oseroit employer un Raphaël pour nettoyer un vieux tableau ?

Pope. Le principal motif de mon entreprise étoit mon zèle pour la gloire de Shakespear, & si vous connoissiez toutes ses beautés aussi bien que moi, vous n'en seriez pas surpris. Il n'y eut jamais d'Auteur si abondant, si hardi, si créateur & si au fait des passions, des caracteres & des sentimens des hommes. Ilavoit tout peindre, depuis les Rois jusqu'aux Payfans, avec autant de vérité que d'énergie. Si la nature humaine étoit anéantie, & qu'il en restât d'autres monumens que ses Ouvrages,

les

les autres Etres y pourroient apprendre ce qu'étoit l'Homme.

Boileau. Vous dites qu'il peignoit tous les caracteres, depuis les Rois jusqu'aux Payfans, avec autant de vérité que de force, c'est ce qu'il ne m'est pas possible de nier : mais je voudrois qu'il n'eût pas entassé confusément ces caracteres dans l'exécution de ses tableaux, comme il lui est souvent arrivé.

Pope. Il faut convenir que cet étrange mélange de Tragédie, de Comédie & de Farce, dans la même pièce & quelquefois dans la même scène, est absolument inexcusable. Mais c'étoit le goût de son siècle.

Boileau. Un grand génie doit régler le goût, & ne pas suivre servilement ses contemporains.

Pope. Considérez au moins quelles ténèbres épaisses le génie de Shakespear eut à percer. Qu'est-ce qu'étoit alors le Théâtre Anglois, & qui plus est, celui des François ? Les progrès qu'il fit vers la perfection de l'art de la Tragédie & de la Comédie sont surprénans. Personne ne l'a encore surpassé dans le principal, c'est à dire, dans l'art d'exciter la terreur & la pitié, ou de faire rire les Spectateurs, & il y en a bien peu qui l'ayent égalé.

Boileau. Croyez-vous donc qu'il égalât Moliere dans la Comédie ?

Pope. Oui, pour la force comique : mais quant aux traits fins & délicats de la Satyre, comme dans tout ce qu'on nomme le noble Comique, il est tort au dessous de cet admirable Ecrivain. Shakespear n'a rien qu'on puisse comparer au *Misanthrope*, à l'*Ecole des Femmes*, ou au *Tartuffe*.

Boileau. C'est beaucoup pour un Anglois qu'un pareil aveu. Il semble que la vénération pour Shakespear fasse partie de votre Religion nationale, & ce n'est qu'en cela que les Anglois, même les plus sensés, sont fanatiques.

Pope.

Pope. Celui qui peut lire Shakespear avec affect de sang-froid pour l'examiner en Critique sévère a plus de raison que de goût.

Boileau. Je l'admire avec vous comme un prodige de génie, quoique je trouve dans ses Drames les plus revoltantes absurdités, & c'est ce qu'aucun Critique de ma nation ne sauroit pardonner.

Pope. Nous sommes contents que vous sentiez ses grandes beautés. Mais vous l'admireriez encore davantage, si vous pouviez voir un Acteur, qui débuta un peu avant que je quittasse le monde, représenter les principaux caractères de ses meilleures Tragédies. Il a fait appercevoir aux Anglois plus de beautés dans Shakespear que les esprits les plus pénétrans n'en pourroient discerner, & il les a gravées dans le cœur par un sentiment plus vif que tout ce que les caractères les plus sensibles avoient jamais éprouvé sans le secours de son art.

Boileau. J'ai beaucoup oui vanter le feu, la force & le jeu varié de Mr. Garrick, par plusieurs Anglois que je vois quelquefois, & qui s'accordent à en parler avec autant d'éloge que nous parlons de Baron, l'Acteur le plus admiré que nous ayons eü. On en loue encore beaucoup un autre, qui a maintenant quitté le théâtre, mais qui a représenté quelques caractères tragiques avec toute la dignité, la force & l'élevation possibles, tandis qu'il excelloit d'ailleurs tellement dans le comique que jamais personne ne mérita & n'obtint de plus grands applaudissemens.

Pope. Mr. Quin excelloit en effet dans le comique. Dans le rôle de *Falstaff* surtout ou l'*Humor** de Shakespear paroît dans tout son éclat, il jouoit si supérieurement que ce n'étoit plus un Acteur, c'étoit *Falstaff* même. Lorsque je vis son action, les plaisanteries du gros Chevalier avoient tant d'enchantement.

* Mot énergique qu'on pourroit rendre foiblement par celui de plaisanterie.

ment, tous les vœux étoient si rejouissans, que j'e ne m'étonnois pas beaucoup qu'il eût fait un jeune Prince au point même d'aller voler ensemble de compagnie.

Boileau. Les François ne saisissent pas bien ce caractère. Ils s'imaginent qu'il tient à la Dèce & non à la Comédie, au lieu que les Anglois y voyent la plus fine plaisanterie. On peut sans être expliqué en quelque sorte ces divers jugemens par la différence des mœurs des deux nations. Mais ne m'avouerez-vous pas, Mr. Pope, que nos Dramatiques sont après tout de plus grands maîtres dans leur art que les vôtres? Si vous me le disputiez, j'en appellerois aux Athéniens, les seuls Juges compétens dans cette matière. Je m'en rapporte à Euripide, à Sophocle & à Ménandre.

Pope. Je crains ces Juges, car je les vois continuellement se promener & s'entretenir de la manière la plus indigne avec Corneille, Racine & Molière. Nos Dramatiques ne paroissent pas en général si jaloux de leur compagnie; ils se donnent avec eux des airs de supériorité, & les repoussent quelquefois rudement. Il se moquent de leurs reprimandes & de leurs préceptes. En un mot, il faut qu'ils soient jugés par leur nation seule, & ce tribunal est partial.

Boileau. Je n'insiste pas davantage. Mais dites-moi à qui de nos deux rivaux dans la Tragédie, Corneille & Racine, vous donnez la préférence?

Pope. *L'Atthalie* de Racine égale, selon moi, les Pièces les plus sublimes de Corneille, & il est certain que ce pathétique & élégant Auteur a manié plus finement les passions tendres du cœur humain. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il est infiniment plus correct que Corneille, & que sa versification a plus de noblesse & d'harmonie. Corneille se forma le premier sur Lucain; mais Racine prit Virgile pour son maître. Il avoit bien plus de goût que son rival dans le choix d'un modèle.

Boileau. Mes amis pour Racine, & mon effort pour ses Ouvrages, me font entendre avec bien du plaisir qu'un si bon Critique lui donne la préférence sur son rival.

Pope. Il me semble qu'on ne seroit lui disputer la supériorité dans les parties dont j'ai fait mention. Mais cependant jamais personne ne peignit et bien que Corneille l'esprit & la majesté de l'ancien Rome; & il n'y a point d'autre Dramatique François qui ait montré dans l'ensemble général de ses Ouvrages une énergie aussi mâle & tant de grandeur. Racine est le Cigne des anciens Poètes, qui s'éleve dans les nues d'un vol doux & tranquille, & qui fait retentir des accents doux, mais tendres & plaintifs. Corneille est un Aigle qui s'élance fièrement jusqu'au ciel, & qui ne craint pas de se reposer sur le sceptre de Jupiter, ou de porter ses fondes.

Boileau. Je suis bien aise, Mr. Pope, que vous parliez en Poète en faisant l'éloge de Corneille: ce n'est pas là le langage de nos bons Critiques, quoique Longin s'en serve quelquefois.

Pope. C'est l'idée de Corneille, qui m'a inspiré cette exclamation.

Boileau. La dévotion & je croit cependant que la foudre fait plus de bruit qu'elle n'a de feu. Ne le mouvez-vous pas trop déclamateur, trop enflé, trop peu naturel, jusques dans ses meilleures Terces.

Pope. Qui je l'avoue. Cependant la grandeur & l'élevation de ses sentimens, de même que le sens mâle & net de ses pensées, demandent grace, selon moi, pour tous ses défauts. Mais souffrez qu'à mon tour, je vous demande votre avis sur notre Poète Epique, Milton.

Boileau. Longin le préféreroit peut-être à tous les autres Auteurs, car il est plus sublime qu'Homere

même.

même. Mais les autres Critiques, qui veulent dans l'Épopee de la variété, de l'agrément, des perfections égales, de la correction, un jugement exact, qui ne peuvent souffrir ni l'absurdité, ni les fictions extravagantes, le placeroient bien au-dessus de Virgile.

Pope. Son génie étoit en effet si vaste & si sublimé, que son Poëme semble passer les bornes de la Critique, comme son sujet passe les bornes de la Nature. L'éclat brillant & excessif du son poétique qui anime tant d'endroits du *Paradis perdu*, ne permet guères à l'œil ébloui de voir ses défauts.

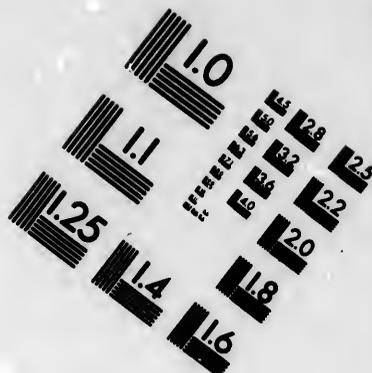
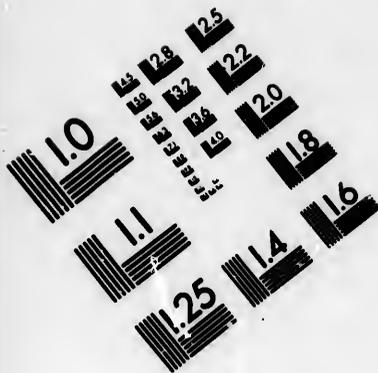
Boileau. Le goût de vos compatriotes a bien changé depuis Charles II. lorsque l'on crovoit Dryden un plus grand Poëte que Milton.

Pope. Les principes politiques de Milton firent dédaigner sa poësie; car c'est une maxime chez les Anglois, de ne trouver aucun mérite à un homme, dont ils n'estiment pas la politique. Mais comme leurs idées de gouvernement sont sujettes à changer, des hommes de génie qu'ils ont négligés, deviennent dans la suite leurs Auteurs favoris, & d'autres, qu'ils ont admis avec fureur, tombent à leur tour dans la disgrâce. Dryden éprouva cette révolution de la faveur publique aussi bien que Milton. Il vécut assez pour voir ses Ecrits, comme sa politique, absolument hors de mode. Mais dans ses plus beaux jours mêmes, lorsque le grand nombre admiroit son *Almanzor*, & regardoit son *Empereur des Indes*, comme le chef-d'œuvre du théâtre, le Duc de Buckingham & le Lord Rochester, les deux Seigneurs les plus spirituels que l'Angleterre ait produits, attaquoient sa réputation & tourmentoient justement en ridicule l'emphase de ses Héros, le jargon de ses Spectres & l'absurdité de ses Plans.

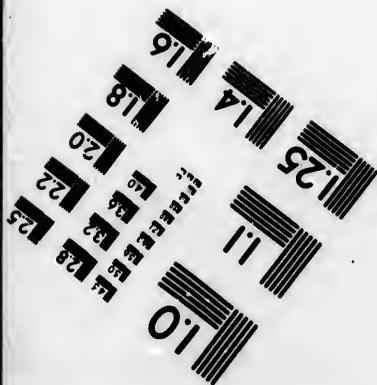
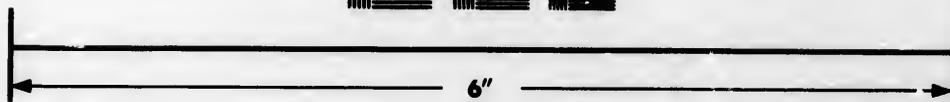
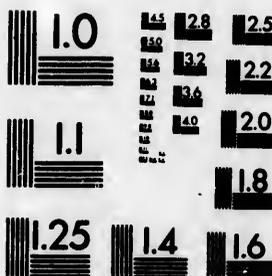
Boileau. Vous lui avez bien fait réparation par les éloges que vous lui avez prodigués dans quelques-uns de vos Ecrits.

Pope.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14590
(716) 872-4503

15 12.8
16 13.2
17 22
18 20

10

Boileau. Je lui devois en faire toutes Mesures
 mais l'art de dire des vers. Cependant je l'offro
 que son reproche que d'entre les autres les que
 les plus sçavants de son Ouvrage n'ont pas sçeu de
 de bons Critiques, ce qui n'est pas possible, car
 soit un grand Poëte. Il faut même Monsieur, que
 vous l'avez en tête d'excellens Critiques. **M.**
Boileau. Mais vous n'avez pas dit que vous n'avez pas
 et. & son style. Fiez vous en, je pense, mal à propos
 inférieure, excepté par le mérite du sujet.

Boileau. N'avez-vous pas pris le modèle de vos
 de *Duhamel* dans le dessein de cet ouvrage?
 Sans en l'imitation.

Boileau. Qui n'a pas fait l'ouvrage de plus de mille
 que le sien. & son imagination s'est montrée une
 plus grande ressource.

Boileau. Certain Critique a dit que vous n'avez
 que l'élégance de votre Poëme en votre ouvrage.
 lui & le mérite du sujet que les autres de son
 Que son style n'est pas si simple que le sien.
 respect de lui-même. Je n'ai pas donné plus de
 vers à l'Antoine de la Poësie.

Boileau. Ce n'est pas un seul Auteur que
 vous avez imité, mais tous les Sçavants de tout
 le monde dans l'usage de son style. Pourquoi
 je suis plus sûr dans l'usage d'un parallèle
 plus?

Boileau. Je ne vous ai reproché que de vous
 de vous de l'usage de son style. Mais de la même
 écrivain de son style. Répondez à l'usage d'un
 l'usage de son style d'avoir fait quelques vers plus
 fins, nobles & sans mélange.

Boileau. Ces reproches ne sont que trop justes. Je
 j'avoue avec douleur que des mille et Comités,
 après l'usage de son style, ce n'est pas l'usage de son
 style, ne s'est pas donné de son style. Ce grand
 Plaque de l'évaluation de son style, Wycherly, Gou
 grave

gère, Vanbrugh & Farquhar ont décrit en maîtres les mœurs de leur temps ; mais souvent ces mœurs sont telles, qu'un homme vertueux, & surtout une femme vertueuse, ne peuvent les voir sur la scène sans scandale.

Boileau. Notre Théâtre est bien préférable au votre à cet égard. C'est une Ecole de mœurs ; on y lit le vice au mépris & à la haine publique ; on n'y jette pas un faux vernis pour déguiser la laideur ; mais on lui arrache le masque dont il se couvre lui-même.

Pope. C'est une chose étonnante qu'en France, la Muse de la Comédie soit la *Duode*, la plus grande de la nation ; mais surtout depuis quelque temps, elle est d'un sérieux qui la ferait prendre pour sa sœur Melpomène. Il est vrai que Molière la rendit philosophe avec une bonne morale ; mais elle philosophe alors comme Démocrite, en riant. A présent elle pleure sur le vice, au lieu de montrer aux hommes tout son ridicule, comme en général elle devroit faire.

Boileau. C'est à la folie qu'elle a affaire, encore plus qu'au vice, & quand elle attaque le vice, elle doit plutôt employer le ridicule que l'aveffive. Mais quelquefois on peut lui permettre d'élever la ton & de quitter son air riant pour prendre la sévérité d'une juste indignation.

Pope. Je l'aime mieux quand elle sourit. Mais n'avez-vous jamais condamné le badinage licencieux de plusieurs Contes de votre ingénieux ami La Fontaine ? Il fut aussi coupable du crime de débancher les Muses qu'aucun de nos Auteurs Comiques.

Boileau. Oui, je l'avoue, & je déplore la prostitution de son génie comme je serois celle d'une belle & innocente villageoise. C'étoit la nature, la simplicité même ; mais cette simplicité avoit tant de grace, tant de vivacité sans affectation, avec tant de justesse

justesse de penser, de facilité & d'élégance dans l'expression, qu'on ne peut gueres l'égaliser. Sa manière de peindre est absolument originale & n'appartient qu'à lui, quoique tous ses sujets soient empruntés.

Pape. Mon ami Prior a écrit, le méliere.

Bonheu. C'est est vrai, & avec beaucoup de succès, Quelques Contes de Prior ont tout l'esprit de La Fontaine avec plus de jugement; mais il n'a pas, selon moi, tant d'aimable naïveté.

Pope. La Lyre de Prior a plus de cordes que celle de La Fontaine. C'est un excellent Poète en plusieurs genres; La Fontaine n'en avoit qu'un; & quoique Prior soit imité dans quelques Contes, son *Almanach* est un original d'une beauté singulière.

Bonheu. Vous avez un Poète Héroïque, qui vit avant Milton, & que certains Anglois placent au premier rang de vos Auteurs, quoiqu'il soit peu connu en France. Je le vois quelquefois avec Homere & Virgile, mais plus souvent avec Le Tasse, l'Arioste & Le Dante.

Pope. Vous voulez dire Spenser. Il a des images & des descriptions qui égalent, pour la force & la beauté, ce que les Auteurs que vous avez vus avec lui ont de meilleur dans ce genre. Mais il n'a pas l'art de nuancer à propos ses peintures. Il expose trop certaines parties chétives & désagréables; il mêle trop souvent des idées basses & vulgaires à des idées nobles & sublimes. S'il est choisi au sujet véritablement Epique, il semble qu'il auroit eu assez d'élevation & de force de génie pour se faire un grand nom dans ce genre difficile. Mais l'allégorie éternelle de son gros Ouvrage fatigue l'esprit, & ne peut intéresser autant le cœur que les Poésies, dont les principales idées sont supposées avoir réellement existé. Les *Sylènes* de la *Circe* de l'*Odyssée* sont des personnages allégoriques, mais *Ulysse*, *Hé-*

res du Poëme, étoit un homme fameux dans toute la Grèce, & c'est ce qui rend le récit de ses aventures touchant & agréable. Faire de tems en tems un écart dans le pays de la Rhénie par un des Héros imaginaires, n'est une diversion amusante, qui sert à distinguer le Poëte de l'Orateur, ou de l'Historien; mais de n'en jamais sortir, cela ennuie. *Boileau* ne trouves-vous pas aussi, bien marquée que Spenser ait approfondi la Théologie Chrétienne avec la Théologie Payenne dans quelques endroits de son Poëme.

Pape. Sans doute; & cette suite lui est commune avec *Luc Dante*, *Arioste* & *Le Camoëns*.

Boileau. Mais quel est le Poëte qui est arrivé ici peu de tems après vous, & qui Spenser alloit présenter à Virgile, pour avoir fait un Ouvrage analogue aux *Géorgiques*? Il portoit sur lui-même une couronne de toutes les espèces de fleurs qui brillent dans chaque saison avec un mélange d'immortelles.

Pape. Vous faites le portrait de Thomson. Il a peint la nature avec toute la force & l'exactitude possible. Il avoit l'imagination féconde, vaste & sublime; sa diction est hardie & brillante, mais quelquefois obscure & affectée; D'ailleurs, il ne savoit pas toujours s'arrêter à propos, ni rejeter ce qui devoit l'être.

Boileau. Je suppose encore, qu'il a écrit des Tragédies à la manière des Grecs; car il a souvent excité dans le balquet d'Éuripide.

Pape. On l'honore de cette distinction à titre d'Auteur tragique & de Métaphysicien; car non seulement ses *Drames*, mais tous ses autres Ouvrages, respirent la plus pure Morale, animés par une vraie piété, & plus touchants encore par les sentimens nobles & délicats d'un bon cœur.

Boileau. St. Eymond n'a son faire nonobstant avec Walter. J'ai été surpris d'en trouver dans les Roëmes

Poëtes une politesse & une galanterie, que les François réclament exclusivement. Son génie étoit, ce qui arrive très-rarement, un composé de sublime & de graces sensibles. Il y a dans sa comparaison entre lui & Apollon, en qualité d'Amant de Daphné, & dans celle entre Amour & Socrarisse, une finesse, des touches si délicieuses, que nos plus élégans Ecrivains n'ont rien de meilleur à cet égard. Sarrasin ou Voiture n'ont jamais l'art de louer plus poliment les femmes qui recevoient leurs hommages. Mais son *Épître à Cromwell, de ses Vers sur la mort de cet Homme extraordinaire*, ont une énergie & une grandeur qui le mettent au rang des premiers Poëtes.

Pope. Waller étoit sans contredit un très-élégant Ecrivain. Sa Muse pouvoit, aussi bien que les Græcs mêmes, parer une Venus, & de plus orner le front d'un Conquérant, d'une guirlande de fleurs aussi douces qu'éclatantes. Mais il avoit quelques pensées basses & puérides, qui mêlées avec d'autres idées nobles & élégantes, offroient le même contraste que des polissons d'écoliers, ou des yeux admis dans un palais. D'ailleurs, il prodiguoit trop l'esprit, & donnoit dans des excès qu'il ne pouvoit assez reprimer. Il ne parloit guères à la raison, & encore moins au cœur : mais souvent il recréoit délicieusement l'imagination, qu'il étonne quelquefois par les éclairs du plus grand sublime. Nous avons un autre Poëte sous Charles I. extrêmement admiré de ses contemporains, qui court encore plus après l'esprit, qui est plus rebondant, moins judicieux & d'un plus mauvais goût ; mais il intéresse davantage le cœur, & il étoit plus délicatement sensible que Waller ; je parle de Cowley.

Boileau. Son docte ami, le Dr. Spratt, m'a souvent pressé d'admirer ses Ouvrages. Il me paroît un homme fort aimable & d'un grand esprit ; mais ce n'est pas un bon Poëte. *Pope.*

Pope. Il a quelques Odes qui ont beaucoup de feu poétique. Mais dans l'*Art du Poëte*, il est toujours extrêmement défekueux.

Boileau. On dit que la réputation a bien baissé depuis peu en Angleterre. Je crois cependant que si Apollon donnoit une médiocre portion de l'esprit qu'il a de trop à quelques uns de vos Rimeurs modernes, qui écrivent plâtement & avec harmonie des lieux communs, à la vérité, sans absurdité, mais sans aucune pensée nouvelle, du faitis d'imagination, il leur rendroit un grand service, plus utile pour eux que toutes les règles que nous avons exposées, vous dans votre *Essai sur la Critique*, & moi, dans mon *Art Poétique*.

Pope. Je suis bien de votre avis. Mais j'ai laissé en Angleterre quelques Poëtes que vous admirerez, j'en suis sûr, non seulement pour l'harmonie & la correction, mais encore pour le sens & le génie qui brillent dans leurs productions.

Boileau. La France a aussi produit quelques excellens Ecrivains depuis ma mort. Il en est un surtout dont on raconte des prodiges. La Renommée le traite aussi bien que s'il étoit mort depuis mille ans. Son éloge me parvient de toutes les parties de l'Europe. Vous n'ignorez pas que je parle de Voltaire.

Pope. Non. Les Anglois admirent autant qu'aucune autre nation l'étendue de son génie. D'autres Ecrivains brillent chacun dans un genre; mais quand le Roi de Prusse l'attira de Paris à Berlin, il trouva en lui seul toute une *Académie*.

Boileau. Ce prince a lui-même plus de talent pour la poësie qu'aucun autre Monarque n'en a jamais montré dans aucun pays, ni dans aucun siècle. Quelle extraordinaire étendue d'esprit & d'héroïque fermeté d'ame ne doit-il pas avoir pour composer le soir une Ode, ou une Epitre, en vers élégans,

& le lendemain matin livrer une bataille avec l'habileté de César ou de Gustave Adolphe !

Pope. J'envie à Voltaire un si beau sujet pour la poésie ou l'éloquence. Mais si ce Prince écrit ses *Commentaires*, il n'aura pas besoin d'Historien: J'espère qu'alors il ne se recuira pas, comme César, à ne parler que de ses guerres, mais qu'on verra le Politique & le généreux Protecteur des arts & des sciences, de même que le Guerrier & le Héros: Voltaire a fait voir que les batailles & les sièges ne sont point la partie la plus intéressante d'une bonne Histoire, & qu'il faut particulièrement traiter avec soin toutes les institutions & les efforts que l'on a faits pour perfectionner & embellir la société.

Boileau. Le progrès des arts & des connoissances, & les grands changemens qui sont arrivés dans les mœurs, sont des objets bien plus dignes de l'attention d'un Lecteur judicieux que les revolutions de la fortune; & c'est principalement à Voltaire que l'on doit ce genre instructif d'Histoire.

Pope. Il n'en a pas seulement été le créateur parmi les modernes, mais il l'a porté à la plus haute perfection.

Boileau. N'est-il pas aussi trop universel? Un Ecrivain qui embrasse tant d'objets, peut-il être bien exact?

Pope. Un Voyageur, qui fait le tour du monde, ne sauroit examiner chaque région avec une attention assez scrupuleuse pour en pouvoir décrire chaque partie avec une précise exactitude. Si les plans sont bien tracés, & les observations principales judicieuses, c'est tout ce qu'on peut exiger.

Boileau. J'exhorterois cependant la jeunesse Française & Angloise à examiner plus particulièrement certaines Provinces, & à se souvenir que quoique dans un pareil voyage une brillante imagination soit une agréable compagnie, elle n'est cependant

pas

pas le meilleur guide. Pour parler sans métaphore, l'étude de l'Histoire, tant sacrée que profane, a besoin de recherches critiques & laborieuses. Un faiseur de remarques vives & ingénieuses sur des faits mal examinés, ou mal exposés, n'est pas un Historien.

Pope. Nous ne pouvons, je crois, refuser ce titre à l'Auteur de *La Vie de Charles XII.* Roi de Suède.

Bosclau. Non certainement. Je la regarde comme la meilleure Histoire qui ait paru dans ce siècle. Avec autant de feu qu'en avoit le Héros, dont il expose les actions, il est cependant très-exact dans tous les points principaux. Son stile est élégant, clair & sans affectation; son plan & sa méthode sont admirables, & ses jugemens ont autant de justice que de sagacité.

Pope. N'aimez-vous pas cette liberté philosophique de penser, que l'on trouve dans tous les Ouvrages de Voltaire, mais surtout dans ceux qui tiennent à l'Histoire?

Bosclau. Si elle étoit ménagée à propos, je la regarderois comme une de ses plus grandes beautés. La superstition, la bigoterie, l'esprit de parti nuisent autant à la candeur & à la vérité de l'Histoire que la méchanceté, ou l'adulation. C'est donc une qualité indispensable dans un bon Historien de penser & de parler librement. Mais toute liberté a ses bornes que Voltaire n'a pas, à ce que je vois, assez respectées dans quelques uns de ses Ecris. Plus au ciel qu'il voulût réfléchir, tandis qu'il est encore temps de corriger les erreurs, que tous ses Ouvrages lui survivront, que plusieurs peuples les hont, & que le jugement que l'on prononce ici sur un Auteur, est conforme au but de ses productions & aux bons ou mauvais effets qu'elles produisent sur la grande Société du genre humain!

Pope

Pope. Il seroit à souhaiter pour toute l'Europe, que quelques autres Ecrivains de votre nation, qui donne le ton à ce siècle dans toutes les branches de la belle Littérature, fissent les mêmes réflexions que celles que vous proposez à Voltaire. Des Ouvrages ingénieux, qui contribuent aux progrès de la Vertu & de la Religion, sont comme ces flambeaux que l'on suspend dans un *Phare* pour guider les navigateurs à travers les écueils d'une mer dangereuse. Mais l'éclat des productions impies, ou contre les mœurs, est une lumière perfide qui conduit à des naufrages;

Boileau. L'Angleterre a-t-elle été exempte d'une pareille séduction ?

Pope. Non. Mais les François ont l'art de rendre le vice ou l'impiété plus agréable que les Anglois.

Boileau. Cette supériorité de nos Ecrivains ne m'inspire certainement pas de vanité. Mais comme j'apprens que l'on admire aujourd'hui en France le Bon-Sens des Anglois, j'espère qu'il convaincra bientôt les deux nations que la vraie sagesse est la vertu, & que la vraie vertu est la Religion.

Pope. Je pense qu'il est aussi à souhaiter que le goût pour le frivole ne continue pas à dominer parmi les François. Il y a une grande différence entre ramasser des fleurs au pied du Parnasse & gravir péniblement au sommet de la montagne. C'est-là que l'on moissonne la gloire & les lauriers, & si vos compatriotes aspirent à les mériter, il ne faut pas qu'ils énervent davantage leur esprit par l'habitude de s'épuiser sur des riens. Qu'ils soient toujours les rivaux des Anglois dans la Littérature solide & les travaux d'une raison mâle & nerveuse ; mais que cette rivalité soit paisible & amicale. Il n'y a rien qui rétrécisse & rabaisse autant l'esprit que les jalousies

jaloufies nationales. Le vrai Génie, comme la vraie Vertu, aime naturellement fon image partout où il la trouve.

OBSERVATIONS

Sur les *DIALOGUES*, par le traducteur de *Milord Litalien*.

LE Dialogue est une efpece de *Drame*, qui, à bien des égards, a les mêmes règles que les Pièces de Théâtre. Il faut qu'il foit naturel, fimple, mais baflèfle, éloquent fans enflure, foutenu, varié : il faut qu'il ait une forte d'intrigue, une action vive qui attache le Lecteur, & un intérêt qui augmente jufqu'à la fin ; il faut furtout que l'Auteur dife des chofes nouvelles, ou qui le paroiffent, par fon art de peindre ; car il s'agit de plaire & d'inflruire, de toucher le cœur & de l'éveiller par de nouveaux refforts. Mais le grand point efl d'indiquer aux hommes les routes trop ignorées, ou trop négligées, du vrai bonheur & de la vertu. Un Auteur qui n'aime que l'efprit, efl un bouffon presque auffi inutile qu'un finge ; celui qui commande en quelque forte aux paffions des hommes & les rend raifonnables, tient ici-bas la place de la Providence, fi l'on peut s'exprimer ainfi.

Lucien avoit un génie vif, aifé, naturel ; il auroit pu faire un bon Ouvrage, c'efl à dire un Ouvrage moral, au lieu de tourner inutilement en ridicule une Religion ridicule, auffi bien que les Sophifles, les Pédans & les Fanatiques de la Grèce, qui ne l'étoient pas moins. Il n'eut pas affez de bonne foi pour refpecter les Chrétiens ; il ne refpecte pas même les moeurs. Souvent il tient le langage de la plus infame débauche. Son art efl admirable, mais fon travail efl pernicieux ou frivole, & rarement moral.

Platon

Platon avoit écrit longtems avant lui des Dialogues sages, mais gâtés par ses visions philosophiques. Il est continuellement dans le pays des abstractions, parlant plus souvent à l'imagination qu'à la raison des hommes, & traitant la vertu comme les *Idees éternelles*, avec un jargon sublime qui n'est pas absolument de l'éloquence. C'est un Philosophe ivre, qui parle avec chaleur, sans s'embarasser s'il extravague quelquefois. Personne n'ose l'imiter aujourd'hui, ce qui n'empêche pas qu'on ne l'admire encore, parce que, selon Balfac, *Nous devons par respect trouver belles les fautes des Anciens.*

Nous avons eu en France un Philosophe aimable : l'illustre Fénelon, qui a fait des Dialogues bien estimables, quoique peu estimés d'une nation, à qui l'on reproche d'avoir quelquefois plus d'esprit que de raison. Il est vrai que ce grand homme n'avoit pas le malheur d'être un bel-esprit ; son stile est celui du cœur, sans pointes, sans antitheses, sans faillies, sans épigrammes. S'il eut fait une Histoire Romaine, il ne l'auroit pas mise en Madrigal, comme il est arrivé depuis, suivant le plan du Laquais des *Précieuses* de Moliere. On commençoit de son tems à se dégôûter de la belle éloquence ; l'esprit vient toujours après la sublime raison, parce que cette raison est un fardeau, que la plupart des hommes ont autant de peine à porter que celui de la vertu. La Nature donne de tems en tems quelques hommes rares pour être les précepteurs du genre humain ; mais cela ne s'apprend pas comme un métier.

Les Dialogues de Fontenelle ont fait une grande fortune. Rien de plus spirituel, de plus brillant & de plus froid. Cet homme trop célèbre est à la tête des corrupteurs de l'éloquence François, & il avoit tout les talens nécessaires pour cela, une ame glacée, un cœur froid, l'esprit subtil mais sans chaleur, de

Voltaire

vastes connoissances dans tous les genres, mais surtout dans la petite Métaphysique de l'Amour ; il avoit trop d'esprit pour bien écrire. Aussi les Etrangers ont-ils regardé ses Dialogues comme une bagatelle, qu'on considère quelques momens, & que l'on remet bien vite à sa place. Ils n'ont eu garde de prendre une hachelourde pour un diamant, ni d'admirer ce que Térence appelle *Obscuram diligentiam*. Presque toutes ses conclusions, au lieu d'offrir de grandes vérités, ou de grands sentimens, n'offrent que des maximes ridicules, parce qu'elles sont petites & inutiles. Par exemple, tantôt *Le Royaume de France doit être galant par reconnaissance, à cause qu'Agnes Sorrel sauva la France* : tantôt *C'est une jolie condition que celle d'une jolie femme* : un Prince devroit fou d'une manière fort raisonnable, en faisant ses réflexions sur le mariage, & ainsi du reste.

L'art de Mylord Lyttelton est bien différent, Il n'a point de héros galans, qui parlent avec toute la finesse possible le fade jargon des ruelles, parce qu'il ne vouloit pas amuser des caillettes, ou les hommes, qui leur ressembloit ; ce ne seroit pas la peine d'évoquer les Morts. Tous ses sujets sont généraux & propres à tous les hommes & à tous les siècles : c'est une leçon continuelle de sentimens généreux & de grandeur d'ame. Il pense toujours noblement & fortement : c'est le privilège particulier des pays libres, où l'on s'exerce à dire, comme à faire de grandes choses. Avec une profonde connoissance du cœur humain & de son histoire, il examine nombre de principaux Caractères anciens & modernes ; il juge leurs actions, leurs vices, leurs erreurs, leurs vertus, comme la Philosophie & la Vérité les jugeroient. Lorsqu'il évoque un grand homme ce n'est pas pour en faire un mauvais plaisant, ainsi que Fontenelle ; c'est pour instruire solidement par un grand exemple.

Sa diction est simple, facile, naturelle, éloquente sans affectation ; le Dialogue est si bien menagé, si bien conduit, que chaque Interlocuteur ne dit que ce qu'il faut, & comme il le faut ; on l'écoute avec autant de plaisir que de fruit ; il élève l'ame, il attache, il touche le cœur. Jamais Ecrivain ne représenta mieux la gloire d'un homme de bien, & la honte d'un méchant : c'est là, je crois, le vrai but de l'art d'écrire ; les Sages doivent prononcer dès ce monde l'arrêt qui consolera le juste & condamnera l'impie. Il y a quelques Dialogues qui n'attaquent que des ridicules, ou des vices plus ridicules que coupables, & alors Mylord Lyttelton emploie une plaisanterie fine & délicate, qui en fait sentir toute la sottise : mais pour le crime, il l'écrase avec toute l'indignation de la vertu.

L E T T R E S.

DE

pou

eût

tude

suj

pre

cie

cel

Nat

ces

tre.

de

Viv

fian

de j

tion

jour

me

l'E

tre

den

L E T T R E S.

L E T T R E

DE Mad. DU BOCAGE, EN REMERCIMENT.

A Mylord Chesterfield.

J'ATTENDOIS mon retour ici, Mylord, pour vous rendre graces des dons précieux que vous eûtes la bonté de m'annoncer en Hollande. La solitude, disois-je, me fournira des expressions dignes du sujet. J'espérois que vos Grands Hommes m'apprendroient à repondre à un de ceux qui les apprécient le mieux, & qui joint à leur mérite littéraire, celui d'Homme d'Etat, & de Citoyen de toutes les Nations. Dans cette idée, je reprochai vivement à ces Bustes célèbres, d'avoir passé la Mer sans le vôtre. Je préférerois, leur dis-je, à la représentation de vous autres Morts fameux, l'Image de l'illustre Vivant qui vous envoie. Ses traits me rappelleroient sans cesse ces marques de bienveillance, & l'espoir de voir encore un jour des charmes de sa conversation. Milton, avec des yeux éteints qu'une ame toujours une ame instruite du passé & de l'avenir (comme le font ordinairement ces Inspirés jusques dans l'Empire des Ombres) me répondit ainsi.

Vous qui ternîtes mes morveilles
De vos desirs immodérés,
Ne fatiguez plus mes oreilles :
Les Grands, fous des lambris dorés,

De

* Il avoit envoyé à cette Dame, les Bustes des quatre plus Grands Poëtes d'Angleterre, Milton, Dryden, Pope, Shakespear.

De Chesterfield ont la peinture :

Mais ses traits par-tout révéris,
Ne sont point faits pour la parure
Du simple toit où vous demeurez.

Je crus sur la parole, que de demander votre Portrait étoit trop oser. Je me borne donc à vous faire mes très humbles remerciemens ; & pour publier ma vénération pour vos présens, & pour les grands Auteurs qu'ils représentent, je les destine à l'ornement de ma petite Bibliothèque de Paris.

DE M. FLECHIER A M. L'ABBE BOSSUET,

Sur la Mort de M. l'Evêque de Meaux, son Oncle.
Avril 1707.

J'AI été sensiblement touché, Monsieur, de la mort de Monsieur l'Evêque de Meaux votre Oncle : la perte que vous avez faite, & la douleur que vous en avez, vous sont communes avec nous, qui l'avons particulièrement aimé & respecté pendant sa vie, & avec tous ceux qui aiment l'Eglise, dont il a été très fidèle & très zélé défenseur. On peut dire qu'une grande lumière est éteinte en Israël. Ses mœurs étoient aussi pures que sa Doctrine, & je ne puis me souvenir de cet air de candeur & de simplicité qui accompagnoit ses actions & ses paroles, & qui le rendoit si honnête & si agréable, que je ne regrette le tems que j'ai passé loin de lui. La Religion avoit encore besoin de son secours, mais il avoit consumé sa vie à travailler pour Elle, & il étoit tems qu'il reçût la récompense de ses travaux. Je ne puis que prier le Seigneur pour lui, & vous assurer que sa mémoire me sera toujours précieuse, que je vous plains, & que je suis avec un sincère & parfait attachement, Monsieur, &c.

Lettre

Lettre

VO

& que vous comminble ; n sionon conpiquer d qui ré

Il p mais a essuyer dans la coup ; beaucoup quérir choiist & pour après c de disc jamais raison, été à c même. fait pas s'effim ment. justice

Il a tout ce heuren ont été litesse. même

Lettre où Monsieur FLECHYER se dépeint lui-même.

VOUS voulez donc, Monsieur, que je vous trace le portrait d'un de vos amis & des miens, & que je vous fasse une copie d'un original que vous connoissez aussi bien que moi.—Sa figure, comme vous savez, n'a rien de touchant, ni d'agréable; mais elle n'a rien aussi de choquant. Sa physionomie n'impose pas; & ne promet pas au premier coup d'œil tout ce qu'il vaut; mais on peut remarquer dans ses yeux & sur son visage je ne sais quoi qui répond de son esprit & de sa probité.

Il paroît d'abord trop sérieux & trop réservé; mais après il s'égaie insensiblement: & qui peut essuyer ce premier froid, s'accommode assez de lui dans la suite.—Son esprit ne s'ouvre pas tout d'un coup; mais il se déploie petit à petit, & il gagne beaucoup à être connu. Il ne s'empresse pas à acquérir l'estime & l'amitié des uns & des autres: il choisit ceux qu'il veut conduire, & qu'il veut aimer: & pour peu qu'il trouve de bonne volonté, il s'aide après cela de sa douceur naturelle, & de certains airs de discrétion, qui lui attirent la confiance. Il n'a jamais brigué de suffrage; il a voulu être estimé par raison, non par cabale. Sa réputation n'a jamais été à charge à ses amis; & n'a rien coûté qu'à lui-même. Il fait se servir de son esprit; mais il ne fait pas s'en prévaloir: & quoiqu'il se sente & qu'il s'estime ce qu'il vaut, il laisse à chacun son jugement.—Il se renferme en lui-même, & se rend la justice qu'on lui refuse.

Il a un caractère d'esprit net, aisé, capable de tout ce qu'il entreprend. Il a fait des vers fort heureusement: il a réussi dans la prose: les Savans ont été contents de son Latin: la Cour a loué sa politesse. Il a écrit avec succès: il a parlé en public même avec applaudissement.—Sa conversation n'est

ni brillante, ni ennuyeuse : il s'abaisse, il s'élève quand il le faut. Il parle peu, mais on s'aperçoit qu'il pense beaucoup. — Quand il n'est pas avec des gens qui lui plaisent, il demeure au-dedans de lui-même. Quand il est avec ses amis, il aime à discourir & à se répandre au-dehors. — Il écoute les autres paisiblement, & les paie souvent de la patience, ou de l'attention qu'il fait paroître à les écouter. Il leur pardonne aisément d'avoir peu d'esprit, pourvu qu'ils ne veuillent pas lui faire accroire qu'ils en ont beaucoup. — Ce qui fait qu'il est bien reçu dans les compagnies, c'est qu'il s'accommode à tout, & ne se prétere à personne. Il n'est pas naturellement inquiet, & ne s'amuse pas à deviner les secrets d'autrui. Mais pour peu d'ouverture qu'on lui donne, il va de conjecture en conjecture ; & quand il veut, il n'y a guère de mystère qu'il ne découvre. . . .

Pour son style & pour ses ouvrages, il y a de la netteté, de la douceur, & de l'élégance : la nature y approche de l'art, & l'art y ressemble à la nature. Il a de la droiture dans le sens, de l'ordre dans le discours ou dans les choses, de l'arrangement dans les paroles, & une heureuse facilité qui est le fruit d'une longue étude. On ne peut rien ajouter, à ce qu'il écrit, sans y mettre du superflu : & l'on n'en peut rien ôter, sans y retrancher quelque chose de nécessaire.

Pour son cœur, où je crois que vous vous intéressez davantage, il n'est pas si aisé de le connoître. Il se modère quand il veut ; il est secret & circonfpect ; il se cache souvent sous le voile d'une tranquillité, & d'une indifférence apparente ; mais je l'ai vu dans son naturel, je l'observe depuis longtemps, & je suis dans sa confiance. Ainsi, Monsieur, je vous ferai part de mes connoissances.

Ce

Ce cœur, Monsieur, n'est pas indigne de vous. — Il a de la grandeur & de la générosité : aucun intérêt ne le touche, & il ne voudroit avoir du bien que pour être en état d'en faire. Son plus sensible plaisir, c'est de pouvoir obliger ses amis, ou de pouvoir reconnoître les obligations qu'il leur a. Il aimeroit pourtant mieux avoir des grâces à faire, que d'en recevoir. Il a toujours cru que le mérite pouvoit se passer de la fortune. Il s'est contenté de l'un, & ne s'est pas inquiété pour l'autre.

Il n'envie la gloire de personne, mais il aime à jouir de la sienne. Quoiqu'il n'ignore pas les talens qu'il a, & estime ceux que les autres ont : ainsi il a le plaisir que donnent les honneurs, sans faire souffrir aux autres les incommodités que donne l'orgueil.

Il est sensible aux approbations sincères & désintéressées. Un homme qui le loue sans le connoître ; un auditeur qui s'écrie ; un passant qui le montre, & qui dit, c'est lui ; ce sont-là les éloges qui le touchent davantage. — Il est facile, populaire, officieux à ceux qui sont au-dessous de lui, commode à ses égaux. Pour les grands qui se prévalent de ce qu'ils sont, il les respecte de loin, & les abandonne à leur propre grandeur. Quand on l'offense, il a le ressentiment vif ; mais il ne dure pas longtemps. L'envie lui déplaît ; mais elle ne l'afflige pas. Il souffre avec peine une injustice, mais il la pardonne.

L'infidélité d'un ami est le péché irrémissible pour lui. Lorsqu'on en use mal à son égard, il y a peu d'excuses qui le satisfassent, & il a d'autant plus de peine de se réconcilier avec ceux qui l'ont fâché, qu'il prend plus de précaution pour ne fâcher personne. Comme il n'a pas beaucoup à gagner, ni beaucoup à perdre, il n'a ni de grands chagrins, ni de grandes joies.

Les devoirs extérieurs & les bienféances de la vie lui sont à charge. Les visites qu'on se rend, les lettres qu'on s'écrit, & le commerce de société inévitable entre gens indifférens, sont des contraintes de sa part, & des importunités de la part des autres. Il ne compte avoir vécu que le temps qu'il a passé avec les amis ou avec lui-même ; & les meilleures heures sont celles de ses entretiens familiers, ou de ses libres rêveries.

Le nombre de ses amis est comme celui des élus, fort petit : il ne les choisit pas légèrement ; mais il les ménage, & il les conserve soigneusement quand une fois il les a choisis ; & s'il en a peu, du moins a-t-il cet avantage, qu'il n'en perd point. Il est avec eux gai sans incivilité, complaisant sans loiblesse, & sage sans austérité.

Il est délicat & difficile sur ce que l'on se doit quand on s'aime : il veut qu'on s'entende à demi-mot ; qu'on se prévienne, & qu'on devine ce qui peut plaire ; mais il n'exige rien d'autrui qu'il ne s'impose à lui-même ; & s'il se plaint, pour peu de sujet qu'il en ait, il souffre aussi qu'on se plaigne pour peu de sujet qu'il en donne. C'est ainsi qu'il est fait pour ses amis, & c'est ainsi qu'il souhaite que ses amis soient faits pour lui.

FLECHIER.

A MADAME LA PRÉSIDENTE
DE DRUILLET.

Pour un Homme accusé d'un crime.

IL n'y a qu'à commencer, Madame, comme vous voyez. Une sollicitation attire l'autre, & pour peu que vous nous mettiez en honneur auprès de vous, aucun Plaideur ne voudra partir d'ici sans être muni d'une de nos Lettres ; & vous pouvez vous attendre

attendre à une persécution qui ne sera pas toujours pour la Justice. Pour moi, Madame, je m'en justifie par avance ; & je déclare que j'aime mieux manquer de discrétion que de charité. Après cet exorde, je viens au fait. Celui qui aura l'honneur de vous demander votre protection, est de la profession Maître d'École. Il n'est pas autrement savant, mais il s'est trouvé brave. Il a défendu plus d'une fois le clocher de son Village, contre une troupe de Fanatiques : il a pourfuit & battu ces gens-là en plusieurs rencontres : il en a tant tué, qu'un métrire s'ôtant fait dans sa Paroisse, on a voulu croire que c'étoit lui qui l'avoit fait. On l'a arrêté, mis en Justice : absous, déclaré innocent par le Présidial : il s'agit d'être innocent au Parlement : c'est votre protection qu'il vous demande, & moi l'honneur de me dire, Madame, votre, &c.

DE MONS. BOURSULT.

A son Fils.

J'E ne puis, mon Fils, aller à Paris, faire les honneurs de votre Thèse. Quoique la Langue que vous parlerez me soit inconnue, le desir que j'aurois de vous entendre dire de bonnes choses, me la rendroit sans doute intelligible ; ou du moins, mon amitié pour vous seroit assez ingénieuse, pour tâcher à découvrir dans les yeux des Auditeurs tout ce qui seroit à votre avantage. Je ne doute pas que ma présence ne vous animât à bien faire : mais je suis sûr aussi, que vous ne laisserez pas de faire bien, quoique je n'y sois pas. Jusqu'ici il ne s'est présentée aucune occasion d'éclat, dont vous ne soyez sorti avec honneur. Sur tout, mon Fils, si vous avez envie de bien réussir, soyez le premier à vous persuader que cette étude, toute dégoutante qu'elle est,

vous.

vous est nécessaire, pour aller à d'autres qui sont d'une plus grande utilité. Quelques heureuses dispositions qu'on ait à devenir habile homme, ce n'est pas l'ouvrage d'un jour ni d'une année : il en coûte de la peine & des veilles ; & l'assiduité que vous y avez apportée pendant votre enfance, me répond que dans un âge plus raisonnable, vous y donnerez des soins plus importants. Quoique ce soit pour vous seul que vous travaillerez, & que l'érudition que vous aurez soit un bien attaché à votre seule personne, je regarderai comme une marque de reconnaissance de tout ce que j'ai fait pour vous, l'application que vous apporterez à me rendre le Pere d'un Fils habile & vertueux ; & pour vous exciter par quelque chose de plus pressant, je vous assure que je vous en aurai obligation. Tâchez donc de faire en sorte, que votre Pere vous soit redevable, & forcez moi à être autant par estime & par équité, que je suis par inclination & par tendresse, votre Pere très affectueux.

Lettre de M. ROLLIN au ROI DE PRUSSE sur son avènement à la Couronne.

SIRE,

QUAND ma vive reconnaissance pour toutes vos bontés ne m'engageroit pas à témoigner à Votre Majesté la part que je prends avec toute l'Europe, à son avènement à la Couronne, je me croirois obligé de le faire, pour l'intérêt, & comme au nom des Belles-Lettres, & des Sciences, que vous avez non-seulement protégées jusqu'ici, mais cultivées d'une manière si éclatante. Il me semble qu'elles sont montées en quelque sorte, avec vous sur le trône, & je ne doute point que Votre Majesté

il ne se propose de les faire régner avec elle dans ses Etats, en les y mettant un honneur & en crédit. Mais, Sire, un autre objet bien plus important m'occupe dans ce grand événement, c'est la joie que je fais qu'aura Votre Majesté de faire le bonheur des peuples que la Providence veut de confier à ses loix. Permettez-moi de le dire, les lettres dont Votre Majesté m'a honoré m'ont fait connaître le fond de son cœur, entièrement éloigné de tout faîte, plein de nobles sentiments, qui fait en quoi consiste la vraie grandeur d'un Prince, & qui a appris par sa propre expérience à comparer au malheur des autres. C'est un grand avantage pour V. M. d'être bien convaincue qu'elle a été placée sur le trône que pour veiller de-là sur toutes les parties de son Royaume, pour y établir l'ordre, & y procurer l'abondance; sur-tout pour employer son autorité à y faire respecter celui de qui elle la tient. Qu'il plaise au Seigneur, Sire, de vous combler vous & votre Royaume, de ses plus précieuses bénédictions; & pour les remercier toutes en un mot, qu'il lui plaise de vous rendre un bon soir son cœur. C'est ce que je ne cesserais de lui demander pour vous, persuadé que je ne puis mieux vous témoigner avec quel profond respect, & quel parfait dévouement,

Je suis, &c.

Paris, 17. Juin 1720.

Réponse du Roi de Prusse.

De Königsberg, 17. Juillet 1720.

MONSIEUR ROLLIN,

J'AI trouvé dans votre lettre les conseils d'un Sage, la tendresse d'une nourrice, & l'empressement d'un ami. Je vous assure, mon cher, mon vé-

K 2

nérable

ne able. Rollin, que je vous en ai une sincère obligation, & que les marques d'amitié que vous m'avez témoignées, me sont plus agréables que tous les complimens très-souvent faux, ou insipides que je ne dois qu'à mon rang. Je n'a cessera point de faire des vœux pour votre conservation. Je vous prie de m'aimer toujours, & de vous persuader que je serai tant que je vivrai plein de considération pour vous, & d'estime pour votre mémoire. Vale.

FREDERIC.

Lettre de M. DE VOLTAIRE à M. ROUSSEAU, qui lui avoit envoyé son Discours sur l'Inégalité parmi les Hommes.

J'AI reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance, & notre foiblesse se promettent tant de consolation. On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre; & je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les Sauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand Médecin de l'Europe, & que je ne trouverois pas les mêmes secours chez les Missouris; secondement, parce que la guerre est portée dans ce pays-là, & que les exemples de nos nations

ont

ont rendu les sauvages presqu'aussi méhans que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous êtes tant désiré.

Je conviens avec vous que les Belles-Lettres & les Sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs ; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante & dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre ; & ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Vous savez quelles traverses vos amis essuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage, aussi utile qu'immense, de l'Encyclopédie, auquel vous avez tant contribué.

Si j'osois me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferois voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'Œdipe ; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi. Je vous peindrois l'ingratitude, l'imposture & la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, & jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations ? Que je ne dois pas me plaindre, que Pope, Descartes, Bayle, le Camouens, & cent autres ont essuyé les mêmes injustices & de plus grandes ; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des Lettres a trop séduits.

Avouez en effet, Monsieur, que ce sont-là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la société s'aperçoit. Qu'impose au genre-humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles ? Les Gens de Lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles ; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins fâcheuses. Les épines attachées à la littérature, & à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout temps ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace, n'eurent la moindre part aux proscriptions; Marcus étoit un ignorant, le Barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécille Lépide lisoient peu Platon & Sophocle; & pour ce tyran sans courage, César, Copias, surnommé lâchement Auguste, il ne fit un détestable assassin que dans le temps où il fut privé de la société des Grands de Lettres.

Avouez que Pétrarque & Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie; Avouez que le baginage de Marco n'a pas produit la St. Barthelemi, & que la tragédie du Cid ne causa pas les troubles de la France. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait & sera toujours de ne mettre une valée de larmes, c'est l'insatiable cupidité, & l'indomptable orgueil des hommes depuis Thomas Kouli-Kouli, qui ne savoit pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne fait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame, la raffinent, la consolent; elles vous servent, Monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles; vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire, & comme le P. Mallebranche, dont l'imagination brillante écrivoit contre l'imagination.

Si quelque un doit se plaindre des Lettres, c'est moi; presque dans tous les temps & dans tous les lieux, elles ont servi à ma persécution. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait; comme il faut aimer la société dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y effuie.

Réponse

Réponse de ROUSSEAU à VOLTAIRE.

C'EST à moi, Monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir, & vous rendre un hommage que nous vous devons tous, comme à notre Chef. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnaissance de mes concitoyens, & j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asyle que vous avez choisi ; éclairez un peuple digne de vos leçons ; & vous, qui savez si bien peindre les vertus, & la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs, comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, Monsieur, ce retour seroit un miracle, si grand à la fois, & si nuisible, qu'il n'appartiendroit qu'à Dieu de le faire, & qu'au diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes ; personne au monde n'y réussiroit moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds, pour cesser de vous tenir sur les deux vôtres.

Je conviens de toutes les disgrâces qui poursuivent les hommes célèbres dans les lettres ; je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité, & qui semblent indépendans de nos vaines connoissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de misère, que quand le hasard en détourne quelqu'une, ils n'en sont guère moins inondés. D'ailleurs, il y a, dans le progrès des choses, des liaisons cachées que le vulgaire n'apperçoit pas, mais qui n'échapperont pas à l'œil du Sage, quand

quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence, ni Cicéron, ni Virgile, ni Sénèque, ni Tacite ; ce ne sont ni les Savans, ni les Poëtes qui ont produit les malheurs de Rome & les crimes des Romains ; mais sans le poison lent & secret qui corrompoit peu à peu le plus vigoureux gouvernement dont l'Histoire ait fait mention, Cicéron, ni Lucrèce, ni Salluste n'eussent point existé ou n'eussent point écrit. Le siècle aimable de Lélius, & de Térence amenoit de loin le siècle brillant d'Auguste & d'Horace, & enfin les siècles horribles de Sénèque & de Néron, de Domitien & de Martial. Le goût des Lettres & des Arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente. Cependant, s'il est vrai que tous les progrès humains sont pernicieux à l'espèce ; ceux de l'esprit, & des connoissances qui augmentent notre orgueil & multiplient nos égaremens, accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où le mal est tel que les causes mêmes qui l'ont fait naître, sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter. Quant à moi, si j'avois suivi ma première vocation, & que je n'eusse ni lu, ni écrit, j'en aurois sans doute été plus heureux. — Cependant si les Lettres étoient maintenant anéanties, je serois privé du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux : c'est parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié. Je leur dois le peu que je suis ; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous ; mais consultons l'intérêt dans nos affaires & la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des Philosophes, des Historiens, des Savans, pour éclairer le monde, & conduire ses aveugles habitans, si le sage Memnon m'a dit vrai, je ne connois rien de si bon, qu'un peuple de Sages.

Convendez-en, Monsieur ; s'il est bon que de grands génies instruisent les hommes, il faut que le

le vulgaire reçoive leurs instructions : si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir ? Les boiteux, dit Montagne, sont mal propres aux exercices du corps ; & aux exercices de l'esprit les ames boiteuses. Mais en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des Sages pour les juger, & non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de Dandins. Le théâtre en fourmille ; les Cafés retentissent de leurs sentences ; ils les affichent dans les Journaux, les quais sont couverts de leurs écrits ; j'entends critiquer l'Orphelin, parce qu'on l'applaudit, à tel gaimaud si peu capable d'en voir les défauts qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source des désordres de la société : nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur, bien plus que de l'ignorance ; & que ce que nous ne savons point, nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or, quel plus sûr moyen de courir d'erreurs, en erreurs, que la fureur de savoir tout ? Si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournoit pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournoit. Si les seuls Philosophes en eussent réclamé le titre, l'Encyclopédie n'eût point eu des persécuteurs. Si cent myrmidons n'aspiroient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satyriques qui suivent le cortège des triomphateurs. C'est l'empressement qu'a le Public pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez ; mais les falsifications n'y sont pas

pas faciles; car le fer, ni le plomb, ne s'allient point avec l'or.

Je suis sensible à votre invitation; & si cet hiver me laisse en état d'aller au printemps habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Je suis de tout mon cœur, & avec respect, &c.

A Paris, le 10 Septembre 1753.

Lettre d'un Particulier qui demandoit une Femme par la voie des Papiers Publics.

C'EST avec un extrême plaisir, Monsieur, que j'ai trouvé parmi nous presque toutes les modes Angloises reçues, recherchées, quoique souvent dénaturées. Voitures, chevaux, habits, chapeaux, clubs jusqu'au *cudgel*, que nous aurions pu leur laisser. Mais il est chez eux un usage dont personne ne s'est encore avisé, & sur lequel vraisemblablement nous n'avons pas porté une attention assez réfléchie. — J'en parle ici, moins pour en donner l'exemple, que pour atteindre au but que j'ai long-temps regardé comme un écueil sur lequel je craignois de me briser. Cette nouvelle manière d'y parvenir me paroît aussi sûre que toutes celles qu'on m'a jusqu'à présent offertes; & je la prends.
Voici dont il est question.

J'ai envie de me marier. Depuis long-temps je cherche une femme qui soit de mon goût, & à qui je convienne, sans l'avoir pu trouver. J'eus toujours en horreur ces mariages qu'on appelle de convenance, où quelquefois l'on joint les fortunes, où plus souvent l'on échange des biens contre la naissance, ou de la naissance contre les biens. Ces unions ne furent jamais à mes yeux qu'une prostitution légale & publique, plus criminelle que toute autre, puisqu'elle est éternelle, & qu'elle profane la sainteté des loix.

J'a

Je veux aimer ma femme, & je veux en être chéri. Il faut donc pour cela que nous nous connoissions, & ne point nous tromper sur le compte que nous rendrons de nous. Voici le mien, & je serai sincère.

Mon esprit n'est pas d'une vaste étendue, mais d'une tournure originale qui plait, & amuse souvent ; on voit qu'elle n'est chez moi l'effet d'aucun effort, & un mot heureux m'échappe tout aussi naturellement qu'une singerie, & une grimace, quand les gens me déplaisent. Je n'ai pas une grande dose d'instruction ; mais c'est la faute de mon éducation, plutôt que la mienne. Abandonné trop jeune à moi-même, on ne m'a point accoutumé à disposer de mon attention à volonté ; ce qui m'a fait longtemps ne porter sur tout qu'un coup-d'œil assez inattentif. Mon langage est assez incorrect, & ma diction ne l'est pas moins, comme on pourra s'en appercevoir à la tournure de ma lettre. Je n'ai point cet esprit pointu qui se plaît à humilier la suffisante ignorance. Je laisse un sot dire en paix des sottises, pourvu qu'il ne me force point à les écouter ; mais j'oubliais que ceci tient à mon caractère ; passons-y.

Je suis en forme ce qu'on appelle un bon-homme. J'ai bien fait dans ma vie quelques étourderies, mais jamais une méchanceté préméditée. J'ai dans le caractère un fond de légèreté qui me sauve de toutes les impressions profondes, & qui, en me donnant plusieurs formes, n'en laisse dominer presque aucune par où l'on puisse me laisser plus personnellement. Cette instabilité très-commune, & que je suis bien loin d'estimer, m'a, par une conséquence ordinaire, rendu plus propre à ce qu'on appelle la société. . . . Je suis assez obligeant ; mes amis m'ont toujours trouvé disposé à les servir, quand je le pouvois. Ma bourse leur fut ouverte ;

L

mais

mais je conviens qu'il n'y avoit presque jamais rien dedans.

Mes goûts ne sont pas très-vifs ; on a déjà dû le juger ainsi. Je n'aime pas la chasse : cet exercice est trop bruyant ; je préfère le jeu, & sur-tout les jeux de société. Ce passe-temps qui met souvent le sot au niveau de l'homme d'esprit, me débarrasse des importunités de celui-là, & de la supériorité de celui-ci. Ce sont peut-être ces raisons alternatives qui, comme moi, font jouer ces deux classes d'hommes.

J'ai le cœur tendre. Je fus long-temps fou d'Héloïse : mais l'exemple & les occasions me firent bientôt étendre sur l'espèce le sentiment que je ne portois autrefois qu'à l'individu. Je rougis maintenant des fausses Divinités aux pieds desquelles je brûlois autrefois mon encens.

Je dois maintenant deux mots sur ma figure, & ma naissance. Je vais remplir cette tâche.

Je ne suis pas ce qu'on appelle un joli homme. J'ai le front bas & circulaire, l'œil creux & arrondi, le regard grivois & prolongé, la joue sèche & aplatie, le nez large & évasé, les lèvres épaisses & vermeilles, les dents propres & mal rangées, la bouche fraîche & un peu fendue, le menton pointu & allongé. Il ne semble pas qu'il y ait là de quoi faire une belle tête ; eh bien ! cependant elle ne déplaît pas. J'ai la poitrine étroite & enfoncée, les épaules grosses & un peu hautes, le dos arrondi, le corps frêle, la cuisse maigre, la jambe peu fournie, & le pied médiocre. Mes vêtemens sont assez élégans, & maintenant *à l'usage de la mode Anglaise*. Mon âge est de vingt-cinq à trente ans. Je suis Gentilhomme. . . . Ma fortune est de 1000 à 1500 livres de rentes ; & la succession hypothétique de mon frère aîné, car il faut tout compter, me donnera 4000 livres de rentes de plus.

Voilà

Voilà mon signalement, Monsieur ; si vous avez l'honnêteté de l'insérer dans votre Journal avec ma demande, je vous enverrai un devis des qualités que je désirerois dans ma future, avec l'adresse & le nom d'un Notaire à qui l'on pourra s'adresser pour plus amples informations, &c. &c. &c.

*Le Chevalier DE * * * **

Du Château de . . . près de Nantes.

Seconde Lettre du même.

LE défaut le plus ordinaire chez les femmes est la coquetterie : mais je ne voudrois pourtant point que ma femme eût ce goût effréné de la toilette, si commun de nos jours. Ce brillant attrait de gaze, de fleurs de plumes, de linon qui charge péfamment la tête de nos jolies femmes, ne les embellit point.

Demanderais-je qu'elle soit jolie ? C'est ici, Monsieur, que la main me tremble. . . . Eh bien ! toute réflexion faite, jolie, soit. Si je suis, comme dit Montagne, obligé de dîner à la fumée du rôti, il y en a bien d'autres ; & je me résigne. J'appelle jolie femme celle dont la figure annonce un mélange d'esprit & de sensibilité, qui a un air doux & prévenant, joint à un jeu de physionomie piquant ; celle qui, dans ses manières de dire & de faire, a une certaine grâce qu'on sent mieux qu'on ne la définit. . . . Je ne voudrois point d'une superbe femme : ce seroit beaucoup trop pour moi d'avoir tous les hommes pour ennemis. Qu'elle ne soit ni trop grande ni trop grasse : ces tournures leur donnent un air solennel qui ne me plaît pas . . . brune ou blanche, l'écorce n'y fait rien.

Je ne la voudrois point bel-esprit, tranchant & décidant sur tout : moins encore femme savante. Madame Dacier m'eût rendu fou ; j'aimerois

autant

autant épouser Saumaise, ou Casaubon. D'ailleurs je n'ai point oublié que, dès le temps de Martial, les maris faisoient des solécismes.

Qu'elle ne soit point ce que, depuis quelque temps, on appelle Philosophe : parce que j'ai remarqué qu'un grand nombre d'elles avoient faussé l'étymologie du mot.

- L'éducation entre pour trop de choses dans le bonheur de la vie pour n'en pas désirer dans ma femme : je voudrois donc que son esprit fût cultivé ; qu'elle eût une teinture des grands évènements passés, & qu'elle fût disposée, par son instruction, à prendre part à ceux qui se passent sous ses yeux. Je n'exige pas qu'elle ait lu Vopiscus, ou Ducangé ; mais je ne voudrois pas qu'elle prit Fredegonde pour une Romaine, ou Cornélie pour une Grecque. Epouser une femme sans éducation, c'est s'attacher vivant à un cadavre.

J'y veux un autre point :

C'est de l'esprit ; car les fots n'aiment point.

J'appelle esprit, cette facilité de dire avec agrément des choses qui nous égaient, ou nous émeuvent, en reveillant en nous plusieurs idées ou plusieurs sensations. Le goût ne consiste qu'à les choisir.

Je ne prendrai pas ma femme dans la roture. Je m'explique ; le talent chez les femmes est de qualité, l'esprit n'est que noble, tous les fots sont roturiers.

Que ma femme soit modeste, & même un peu timide. Je ne saurois soutenir ces regards effrontés qui paroissent disputer d'audace avec un homme.

Qu'elle soit honnête & chaste, sans ressembler cependant à ces dragons de vertu, dont la raillerie se gendarme contre ce qu'elles ne devroient pas savoir. Je

Je voudrois qu'elle eût un cœur tendre & un caractère prévenant : sans l'un, point de bonheur dans le mariage ; & sans l'autre, c'est assister à un banquet sans y être invité. . . . Je ne vois pour moi point d'obstacle à glaner au champ du veuvage.

L'âge que je désire en elle, c'est qu'elle ne soit pas au-dessous de dix-huit, ni au-dessus de trente-cinq. Plus tôt, le fruit n'est pas mûr ; plus tard, il commence à l'être trop. . . . Je ne veux point d'une vieille femme ; il faudroit la chausse-pied pour la faire rire ; Ben ai perdu l'habitude.

Quant à la fortune ; je veux qu'elle ait au moins mille écus de rentes. Je me surrais sans doute, & on me trouveroit trop exigeant peut-être : mais je ne m'en excuse pas. C'est un défaut que j'avois omis dans mon portrait, & qui n'est maintenant que trop évoué.

Avertis cependant, Monsieur, qu'il est des choses sur lesquelles je pourrois composer un peu ; & cette réflexion me détermine à demander son portrait à celle que se déciderois à devenir ma chère épouse.

Parmi le nombre des Portraits envoyés à l'Auteur des Lettres précédentes le suivant a paru le plus piquant.

MA taille est de quatre pieds quatre pouces ; j'ai de l'embompoint ; les épaules basses & écartées, la taille passablement bien faite, & proportionnée, dit-on ; la figure allongée, le front grand, les cheveux mal plantés ; les sourcils épais, les yeux d'un brun clair, plus grands que petits ; plus longs que ronds ; le regard assez vit ; le nez un peu large, la bouche grande ; les lèvres un peu

épaisses & vermeilles ; les dents propres & à moitié mal rangées ; le teint pâle & des rousseurs.

Voilà un début qui n'est pas fait pour plaire, m'allez-vous dire peut-être. J'avoue, Monsieur, que dans ce détail il n'y a rien de joli ; mais je le donne tel qu'il est. Le reste du portrait ne sera non plus ni flatteur, ni flatté.

Ma fortune étant bornée, & n'ayant l'espoir d'en avoir un jour qu'autant que vous en avez à présent c'est-à-dire, environ 1500 livres de rente, mon éducation n'a pas été brillante ; par conséquent j'ai l'esprit peu cultivé ; mais je le crois juste. J'ai l'humeur gaie, prompte, brusque & franche ; l'imagination vive ; le cœur droit ; les idées un peu singulières, mais la conduite unie, cédant aux circonstances, & conformant assez volontiers mon caractère à celui de chaque personne avec laquelle je vis. J'ai l'ame sensible, & me désolerais très-facilement ; je ne fais point tromper, je ne dis que ce que je pense ; je ne hais personne ; peu de gens m'amulent, personne ne m'ennuie ; j'aime à rendre service sans avoir l'air de m'en presser ; mais j'y suis toujours prête, & rien ne me coûte pour obliger ; j'aime peu l'argent, je fais le menager, & ne regrette jamais celui que je dépense. Je suis propre par goût, sans élégance ; aimant l'ordre, principalement dans les choses essentielles, car j'en manque par fois dans les choses simples ; j'aime la société, & vis presque seule ; mes occupations me tiennent lieu de tout ; je suis, quand je le peux, ce qu'on appelle le grand monde ; mes goûts dominans sont la musique, la peinture, l'écriture, les ouvrages propres à mon sexe, la conversation de mes amis, & la lecture quand je n'ai rien de mieux à faire. Je déteste le jeu par goût, & par raison, sans blâmer ceux qui s'en amusent. Mes goûts ne varient point ; je serai demain ce que je suis aujourd'hui.

d'hui, & ce que j'étois hier. Malgré les contrastes, & les bisarries peut-être, que renferme ce tableau, je plais à bien des gens; même aux femmes raisonnables. J'ai aussi des amis, & ces amis ont du mérite, & sont généralement estimés; que vous voudriez en augmenter le nombre, ou que vous ne voudriez pas, Je suis, &c.

Exagment d'une Lettre de J. J. ROUSSEAU à un de ses Amis.

NE vous chargez point, croyez-moi, de me défendre des discours publics; vous auriez trop à faire. Il suffit qu'ils ne vous abusent pas, & que votre estime & votre amitié me restent. J'ai à Paris & ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'ils m'ont faits; car quelquefois l'offensé pardonne, mais l'offenseur ne pardonne jamais. Vous devez sentir combien la partie est inégale entre eux & moi. Répandus dans le monde, ils y font passer tout ce qui leur plaît, sans que je puisse ni le savoir, ni m'en défendre; ne fait-on pas que l'absent a toujours tort? D'ailleurs, avec mon étouffie franchise, je commence par rompre ouvertement avec les gens qui m'ont trompé: en déclarant haut & clair que celui qui se dit mon ami ne l'est pas, & que je ne suis plus le sien, j'avertis le Public de se tenir en garde contre le mal que j'en pourrois dire. Pour eux, ils ne sont pas si mal adroits que cela. C'est une si belle chose que le vernis des procédés & le ménagement de la bienséance! La haine on tire un si commode parti! On satisfait sa vengeance à son aise, en faisant admirer sa générosité. On cache doucement le poignard sous le manteau de l'amitié, & l'on fait égorger en feignant de plaindre. Co-

pauvre

peuvro citoyen ! Il n'a le fond, il n'est pas méchant ; mais il a une mauvaise tête qui le conduit vers mal que seroit un mauvais cœur. On l'ahe mystérieusement quelque chose obscur ; qui bientôt est relevé, comment, répandu par les appétits philosophes. Oh préparez donc d'obscurs conciliabules le poison qu'ils se chargent de répandre dans le Public.

Tel a la grandeur d'ame de dire mille biens de moi, après avoir pris les mesures pour que personne n'en puisse rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuse, après avoir fait en sorte qu'on n'en puisse douter. Voilà ce qui s'appelle de l'habileté ! Que voulez-vous que je fasse à cela ? Entends-je de ma suite les discours que l'on tient dans les cercles ? Quand je les entendrais, irais-je pour les démentir, révéler les secrets de l'humanité, même après qu'elle est éteinte ? Non, cher Le Neveu ; on peut repousser les coups portés par des mains ennemies ; mais quand on voit parer les affaires son ami le poignard à la main, il ne reste qu'à s'envelopper la tête. Adieu.

QUATRE LETTRES DE ROUSSEAU,

A M. LE PRESIDENT DE
M A L E S H E R B E S,

Sur son caractère.

PREMIÈRE LETTRE.

J'AUROIS moins tardé, Monsieur, à vous remercier de la dernière lettre dont vous m'avez honoré, si j'avois mesuré ma diligence à répondre, sur le plaisir qu'elle m'a fait. Mais, outre qu'il m'en coûte beaucoup d'écrire, j'ai pensé qu'il falloit donner quelques jours aux importunités de ces temps-ci, pour ne vous pas accabler des mêmes. Quoi que

que je ne me console point de ce qui vient de se passer, je suis très-content que vous en soyez instruit, puisque cela ne m'a point ôté votre estime ; elle en sera plus à moi quand vous ne me croirez pas meilleur que je ne suis.

Les motifs auxquels vous attribuez les partis qu'on m'a vu prendre, depuis que je porte une espèce de nom dans le monde, me font peut-être plus d'honneur que je n'en mérite ; mais ils sont certainement plus près de la vérité, que ceux que me prêtent ces hommes de lettres, qui donnant tout à la réputation, jugent de mes sentimens par les leurs. J'ai un cœur trop sensible à d'autres attachemens, pour l'être si fort à l'opinion publique ; j'aime trop mon plaisir & mon indépendance pour être esclavé de la vanité, au point qu'ils le supposent. Celui pour qui la fortune & l'espérance de parvenir, ne balançoit jamais un rendez-vous ou un souper agréable, ne doit pas naturellement sacrifier son bonheur au desir de faire parler de lui ; & il n'est point du tout croyable qu'un homme qui se sent quelque talent, & qui tarde jusqu'à quarante ans à le faire connoître, soit assez fou pour aller s'ennuyer le reste de ses jours, dans un désert, uniquement pour acquérir la réputation d'un misanthrope.

Mais, Monsieur, quoique je haïsse souverainement l'injustice & la méchanceté, cette passion n'est pas assez dominante pour me déterminer seule à fuir la société des hommes, si j'avois en les quittant quelque grand sacrifice à faire. Non, mon motif est moins noble, & plus près de moi. Je suis né avec un amour naturel pour la solitude, qui n'a fait qu'augmenter à mesure que j'ai mieux connu les hommes. Je trouve mieux mon compte avec les êtres chimériques que je rassemble autour de moi, qu'avec ceux que je vois dans le monde ; & la société dont mon imagination fait les frais dans

ma retraite; achève de me dégoûter de toutes celles que j'ai quittées. Vous me supposez malheureux & confondé de misanthropie. Oh! Monsieur, combien vous vous trompez! C'est à Paris que je l'étois; c'est à Paris qu'une bile noire rongoit mon cœur, & l'amertume de cette bile ne se fait que trop sentir dans tous les écrits que j'ai publiés tant que j'y fais reste. Mais, Monsieur, comparez ces écrits avec ceux que j'ai faits dans ma solitude; ou je suis trompé, ou vous souvenez dans ces derniers une certaine férocité d'ame qui ne se joue point, & sur laquelle on peut porter un jugement certain de l'état intérieur de l'auteur. L'extrême agitation que je viens d'éprouver, vous a pu faire porter un jugement contraire; mais il est facile à voir que cette agitation n'a point son principe dans ma situation actuelle, mais dans une imagination déréglée, prête à s'effaroucher sur tout & à porter tout à l'extrême. Des succès continus m'ont rendu sensible à la gloire, & il n'y a point d'homme ayant quelque hauteur d'ame & quelque vertu, qui pût penser sans le plus mortel désespoir, qu'après la mort on substituerait sous son nom à un ouvrage utile, un ouvrage pernicieux, capable de déshonorer sa mémoire, & de faire beaucoup de mal. Il se peut qu'un tel bouleversement ait accéléré le progrès de mes maux; mais, dans la supposition qu'un tel accès de folie m'eût pris à Paris, il n'est point sûr que ma propre volonté n'eût pas épargné le reste de l'ouvrage à la nature.

Long-temps je me suis abusé moi-même sur la cause de cet invincible dégoût que j'ai toujours éprouvé dans le commerce des hommes; je l'attribuois au chagrin de n'avoir pas l'esprit assez présent, pour montrer dans la conversation le peu que j'en ai, & par contre-coup à celui de ne pas occuper dans le monde la place que j'y croyois mériter. Mais quand, après avoir barbouillé du papier, j'étois bien.

bien sûr, même en disant des sottises, de n'être pas
pris pour un sot ; quand je me suis vu recherché de
tout le monde, & honoré de beaucoup plus de con-
sédération que ma plus ridicule vanité n'en eût osé
pretendre ; & que malgré cela, j'ai senti ce même
désir, plus augmenté que diminué, j'ai conclu
qu'il venoit d'une autre cause, & que ces espèces de
jouissances n'étoient point celles qu'il me falloit.

Quelle est donc enfin cette cause ? elle n'est au-
tre que cet indomptable esprit de liberté, qui rien
n'a pu vaincre, & devant lequel les honneurs, la
fortune, & la réputation même ne me font rien. Il
est certain que cet esprit de liberté me vient moins
d'orgueil que de paresse ; mais cette paresse est in-
croyable ; tout l'effarouche ; les moindres devoirs
de la vie civile lui sont insupportables ; un mot à
dire, une lettre à écrire, une visite à faire, dès qu'il
le faut, sont pour moi des supplices. Voilà pour-
quoi, quoique le commerce ordinaire des hommes
me soit odieux, l'intime amitié m'est si chère, parce
qu'il n'y a plus de devoirs pour elle ; on suit son
cœur, & tout est fait. Voilà encore pourquoi j'ai
toujours tant redouté les bienfaits. Car tout bien-
fait exige reconnaissance ; & je me sens le cœur in-
grat, par cela seul que la reconnaissance est un de-
voir. En un mot l'espoir de bonheur qu'il me
faut, n'est pas tant de faire ce que je veux, que de
ne pas faire ce que je ne veux pas. La vie active
n'a rien qui me tente ; je consentirois cent fois plu-
tôt à ne jamais rien faire, qu'à faire quelque chose
malgré moi ; & j'ai cent fois pensé, que je n'aurois
pas vécu trop malheureux à la Bastille, n'y étant
tenu à rien du tout qu'à rester là.

J'ai cependant fait dans ma jeunesse, quelques ef-
forts pour parvenir. Mais ces efforts n'ont jamais
eu pour but que la retraite, & le repos dans ma vieil-
lesse & comme ils n'ont été que par secousse, com-
me

me ceux d'un paresseux, ils n'ont jamais eu le moindre succès. Quand les maux sont venus, ils m'ont fourni un beau prétexte pour me livrer à ma passion dominante. Trouvant que c'étoit une folie de me tourmenter pour un âge auquel je ne parviendrois pas ; j'ai tout planté là, & je me suis dépêché de mourir. Voilà, Monsieur, je vous le jure, la véritable cause de cette retraite, à laquelle nos gens de Lettres ont été chercher des motifs d'ostentation, qui supposent une constance, ou plutôt une obstination à tenir à ce qui me coûte, directement contraire à mon caractère naturel.

Vous me direz, Monsieur, que cette indolence supposée s'accorde mal avec les écrits que j'ai composés depuis dix ans, & avec ce desir de gloire qui a dû m'exciter à les publier. Voilà une objection à résoudre, qui m'oblige à prolonger ma lettre, & qui par conséquent me force à la finir. J'y reviendrai, Monsieur, si mon ton familier ne vous déplait pas ; car dans l'épanchement de mon cœur je n'en saurois prendre un autre ; je me peindrai sans Card & sans modestie ; je me montrerai à vous tel que je me vois, & tel que je suis ; car passant ma vie avec moi, je dois me connoître, & je vois par la manière dont ceux qui pensent me connoître, interprètent mes actions & ma conduite, qu'ils n'y connoissent rien. Personne au monde ne me connoît que moi seul. Vous en jugerez quand j'aurai tout dit.

Ne me renvoyez point mes lettres, Monsieur, je vous supplie ; brûlez-les, parce qu'elles ne valent pas la peine d'être gardées, mais non pas par égard pour moi. Ne songez pas non plus, de grace, à retirer celles qui sont entre les mains de Duchêne, S'il falloit effacer dans le monde les traces de toutes mes folies, il y auroit trop de lettres à retirer, & je ne remuerois pas le bout du doigt pour cela. A charge & à décharge, je ne crains point d'être vu
 tel

tel que je suis. Je connois mes grands défauts, & je sens vivement tous mes vices. Avec tout cela je mourrai plein d'espoir dans le Dieu suprême, & très-persuadé que de tous les hommes que j'ai connus en ma vie, aucun ne fut meilleur que moi.

S E C O N D E L E T T R E.

A Montmorenci le 12 Janvier 1762.

J'E continue, Monsieur, à vous rendre compte de moi, puisque j'ai commencé ; car ce qui peut m'être le plus défavorable, est d'être connu à demi ; & puisque mes fautes ne m'ont point ôté votre estime, je ne présume pas que ma franchise me la doive ôter.

Une ame paresseuse qui s'effraye de tout soin, un tempérament ardent, bilieux, facile à s'affecter, & sensible à l'excès à tout ce qui l'affecte, semblent ne pouvoir s'allier dans le même caractère ; & ces deux contraires composent pourtant le fond du mien. Quoique je ne puisse résoudre cette opposition par des principes, elle existe pourtant ; je la sens, men n'est plus certain, & j'en puis du moins donner par les faits, une espèce d'historique qui peut servir à la concevoir. J'ai eu plus d'activité dans l'enfance, mais jamais comme un autre enfant. Cet état de tout m'a de bonne heure jeté dans la lecture. A six ans, Plutarque me tomba sous la main ; à huit, je le savais par cœur ; j'avois lu tous les romans ; ils m'avoient fait verser des larmes de sang, avant l'âge où le cœur prend intérêt aux romans. De-là se forma dans le mien ce goût héroïque & romantique qui n'a fait qu'augmenter jusqu'à présent, & qui acheva de me dégoûter, de tout, hors de ce qui ressembloit à mes folies. Dans ma jeunesse, que je croyois trouver dans le monde les mêmes gens qu's

j'avois connus dans mes livres, je me livrois sans réserve à quiconque savoit m'en imposer par un certain jargon dont j'ai toujours été la dupe. J'étois actif parce que j'étois fou ; à mesure que j'étois détrompé, je changeois de goûts, d'attachemens, de projets ; & dans tous ces changemens je perdois toujours ma peine & mon tems, parce que je cherchois toujours ce qui n'étoit point. En devenant plus expérimenté, j'ai perdu peu-à-peu l'espoir de le trouver, & par-conséquent le zele de le chercher. Aigri par les injustices que j'avois éprouvées, par celles dont j'avois été le témoin, souvent affligé du désordre où l'exemple & la force des choses m'avoient entraîné moi-même, j'ai pris en mépris mon siècle & mes contemporains, & sentant que je ne trouverois point au milieu d'eux une situation qui pût contenter mon cœur, je l'ai peu-à-peu détaché de la société des hommes. & je m'en suis fait une autre dans mon imagination, laquelle m'a d'autant plus charmé que je la pouvois cultiver sans peine, sans risque, & la trouver toujours sûre, & telle qu'il me la falloit.

Après avoir passé quarante ans de ma vie ainsi mécontent de moi-même & des autres, je cherchois inutilement à rompre les liens qui me tenoient attaché à cette société que j'estimois si peu, & qui m'enchaînoient aux occupations le moins de mon goût, par des besoins que j'estimois ceux de la nature, & qui n'étoient que ceux de l'opinion : tout-à-coup un heureux hasard vint m'éclairer sur ce que j'avois à faire pour moi-même, & à penser de mes semblables, sur lesquels mon cœur étoit sans cesse en contradiction avec mon esprit, & que je me sentois encore porté à aimer avec tant de raisons de les haïr. Je voudrois, Monsieur, vous pouvoir peindre ce moment qui a fait dans ma vie une si singulière époque, & qui me sera toujours présent quand je vivrois éternellement. J'allois

J'allois voir Diderot alors prisonnier à Vincennes ; j'avois dans ma poche un mercure de France que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombe sur la question de l'Académie de Dijon qui a donné lieu à mon premier écrit. Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture ; tout-à-coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières ; des foules d'idées vives s'y présentent à la fois avec une force, & une confusion qui me jetta dans un trouble inexprimable ; je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'opprime, souleve ma poitrine ; ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, & j'y passe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant j'appercus tout se levant de ma veste mouillé de mes larmes, sans avoir senti que j'en répandois. Oh, Monsieur, si j'avois jamais pu écrire le quart de ce que j'ai vu & senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurois fait voir toutes les contradictions du système social ; avec quelle force j'aurois exposé tous les abus de nos institutions ; avec quelle simplicité j'aurois démontré que l'homme est bon naturellement, & que c'est par ces institutions seules, que les hommes deviennent méchans. Tout ce que j'ai pu retenir de ces foules de grandes vérités, qui dans un quart-d'heure m'illuminèrent sous cet arbre, a été bien faiblement éparé dans les trois principaux de mes écrits, savoir ce premier discours, celui sur l'inégalité, & le traité de l'éducation, lesquels trois ouvrages sont inséparables, & forment ensemble un même tout. Tout le reste a été perdu, & il n'y eut d'écrit sur le lieu même, que la Prologopée de Fabricius. Voilà comment lorsque j'y pensois le moins, je devins auteur presque malgré moi. Il est aisé de concevoir comment l'attrait

l'attrait d'un premier succès, & les critiques des barbouilleurs, me jetterent tout de bon dans la carrière. Avois-je quelque vrai talent pour écrire ? je ne fais. Une vive persuasion m'a toujours tenu lieu d'éloquence, & j'ai toujours écrit lâchement & mal quand je n'ai pas été fortement persuadé. Ainsi c'est peut-être un retour caché d'amour-propre, qui m'a fait choisir & mériter ma devise, & m'a si passionnément attaché à la vérité, ou à tout ce que j'ai pris pour elle. Si je n'avois écrit que pour écrire, je suis convaincu qu'on ne m'auroit jamais lu.

Après avoir découvert, ou cru découvrir dans les fausses opinions des hommes, la source de leurs miseres & de leur méchanceté, je sentis qu'il n'y avoit que ces mêmes opinions qui m'eussent rendu malheureux moi-même, & que mes maux & mes vices me venoient bien plus de ma situation que de moi-même. Dans le même tems, une maladie dont j'avois dès l'enfance senti les premières atteintes, s'étant déclarée absolument incurable, malgré toutes les promesses des faux guérisseurs dont je n'ai pas été long-tems la dupe, je jugeai que si je voulois être conséquent, & secouer une fois de dessus mes épaules le pésant joug de l'opinion, je n'avois pas un moment à perdre. Je pris brusquement mon parti avec assez de courage, & je l'ai assez bien soutenu jusqu'ici avec une fermeté dont moi seul peux sentir le prix, parce qu'il n'y a que moi seul qui sache quels obstacles j'ai eus, & j'ai encore tous les jours à combattre pour me maintenir sans cesse contre le courant. Je feus pourtant bien que depuis dix ans j'ai un peu dérivé, mais si j'estimois seulement en avoir encore quatre à vivre, on me verroit donner une deuxième secousse, & remonter tout au moins à mon premier niveau, pour n'en plus gueres redescendre; car toutes les grandes épreuves

épreuves sont faites, & il est désormais démontré pour moi, par l'expérience, que l'état où je me suis mis est le seul où l'homme puisse vivre bon & heureux, puisqu'il est le plus indépendant de tous, & le seul où on ne se trouve jamais pour son propre avantage, dans la nécessité de nuire à autrui.

J'avoue que le nom que m'ont fait mes écrits, a beaucoup facilité l'exécution du parti que j'ai pris. Il faut être cru bon Auteur, pour se faire impunément mauvais copiste, & ne pas manquer de travail pour cela. Sans ce premier titre, on m'eût pu trop prendre au mot sur l'autre, & peut-être cela m'auroit-il mortifié ; car je brave aisément le ridicule, mais je ne supporterois pas si bien le mépris. Mais si quelque réputation me donne à cet égard un peu d'avantage, il est bien compensé par tous les inconvéniens attachés à cette même réputation, quand on n'en veut point être esclave, & qu'on veut vivre isolé & indépendant. Ce sont ces inconvéniens en partie qui m'ont chassé de Paris, & qui me poursuivant encore dans mon asyle, me chasseroient très-certainement plus loin, pour peu que ma fanté vint à se raffermir. Un autre de mes fléaux dans cette grande ville, étoit ces foules de prétendus amis qui s'étoient emparés de moi, & qui jugeant de mon cœur par les leurs, vouloient absolument me rendre heureux à leur mode, & non pas à la mienne. Au désespoir de ma retraite, ils m'y ont poursuivi pour m'en tirer. Je n'ai pu m'y maintenir sans tout rompre. Je ne suis vraiment libre que depuis ce tems-là.

Libre ! non, je ne le suis point encore ; mes derniers écrits ne sont point encore imprimés ; & vu le déplorable état de ma pauvre machine, je n'espère plus survivre à l'impression du recueil de tous : mais si contre mon attente, je puis aller jusques là, & prendre une fois congé du public, croyez,

Monſieur, qu'alors je ſerai libre, ou que jamais homme ne l'aura été. O utinam ! O jour trois fois heureux ! Non, il ne me ſera pas donné, de le voir.

Je n'ai pas tout dit, Monſieur, & vous aurez peut-être encore au moins une lettre à eſſuyer. Heureuſement rien ne vous oblige de les lire, & peut-être y ſeriez-vous bien embarrasſé. Mais pardonnez, de grace ; pour recopier ces longs fatras, il faudroit les reſaire, & en vérité je m'en ai pas le courage. J'ai ſûrement bien du plaisir à vous écrire, mais je n'en ai pas moins à me reposer, & mon état ne me permet pas d'écrire long-tems de ſuite.

TROISIEME LETTRE.

A Montmorenci le 26 Janvier 1762.

A PRES vous avoir expoſé, Monſieur, les vrais motifs de ma conduite, je voudrois vous parler de mon état moral dans ma retraite ; mais je ſens qu'il eſt bien tard, mon ame aliénée d'elle-même eſt toute à mon corps. Le délabrement de ma pauvre machine l'y tient de jour en jour plus attachée, & juſqu'à ce qu'elle ſ'en ſépare enfin tout-à-coup. C'eſt de mon bonheur que je voudrois vous parler, & l'on parle mal du bonheur quand on ſouffre.

Meux-maux ſont l'ouvrage de la nature, mais mon bonheur eſt de mien. Quoi qu'on en puiſſe dire, j'ai été ſage, puis que j'ai été heureux avant que ma nature m'a permis de l'être : je n'ai point ée chercher ma félicité au loin, je l'ai cherchée auprès de moi, & l'y ai trouvée. Spartien dit que Similis, courtiſan de Trajan, ayant ſans aucun mécontentement perſonnel quitté la Cour & tous ſes emplois pour aller vivre paisiblement à la campagne, fit mettre ces mots ſur ſa tombe : *j'ai demeuré ſoixante*

Et seize ans sur la terre, Et j'en ai vécu sept. Voilà ce que je puis dire, à quelque égard, quoique mon sacrifice ait été moindre : je n'ai commencé de vivre que le 9 Avril 1756.

Je ne saurois vous dire, Monsieur, combien j'ai été touché de voir que vous m'estimiez le plus malheureux des hommes. Le public sans doute en jugera comme vous, & c'est encore ce qui m'afflige. O que le sort dont j'ai joui, n'est-il connu de tout l'univers ! chacun voudroit s'en faire un semblable ; la paix régneroit sur la terre ; les hommes ne songeroient plus à se nuire, & il n'y auroit plus de méchans quand nul n'auroit intérêt à l'être. Mais de quoi jouissois-je enfin quand j'étois seul ? De moi, de l'univers entier, de tout ce qui est, de tout ce qui peut être, de tout ce qui a de bon le monde sensible, & d'imaginable le monde intellectuel : je rassemblois autour de moi tout ce qui pouvoit flatter mon cœur ; mes desirs étoient la mesure de mes plaisirs. Non, jamais les plus voluptueux n'ont connu de pareilles délices, & j'ai cent fois plus joui de mes chimères qu'ils ne font des réalités.

Quand mes douleurs me font tristement mesurer la longueur des nuits, & que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil, souvent je me distrais de mon état présent en songeant aux divers événemens de ma vie ; & les repentirs, les doux souvenirs, les regrets, l'attendrissement se partagent le soin de me faire oublier quelques momens mes souffrances. Quels tems croiriez-vous, Monsieur, que je me rappelle le plus souvent & le plus volontiers dans mes rêves ? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse, ils furent trop rares, trop mêlés d'amertumes, & sont déjà trop loin de moi. Ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides mais délicieux que j'ai passés tous entiers avec moi seul,

avec

avec ma bonne & simple gouvernante, avec mon chien bien aimé, ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne & les biches de la forêt ; avec la nature entière & son inconcevable Auteur. En me levant avant le soleil pour aller voir, contempler son lever dans mon jardin ; quand je voyois commencer une belle journée, mon premier souhait étoit que ni lettres, ni visites n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné la matinée à divers soins que je remplissois tous avec plaisir, parce que je pouvois les remettre à un autre tems, je me hâtois de dîner pour échapper aux importuns, & me ménager un plus long après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardens, je partoisi par le grand soleil avec le fidelle achate, pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vint s'emparer de moi, avant que j'eusse pu m'esquiver ; mais quand une fois, j'avois pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétillement de joie je commençois à respirer en me sentant sauve, en me disant, me voilà maître de moi pour le reste de ce jour ! J'allois alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien ne montrant la main des hommes, n'annonçât la servitude & la domination, quelque asyle où je pusse croire avoir pénétré le premier, & où nul tiers importun ne vint s'interposer entre la nature & moi. C'étoit là qu'elle sembloit déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts, & la pourpre des bruyeres frappoient mes yeux d'un luxe qui touchoit mon cœur ; la majesté des arbres qui me couvroient de leur ombre, la délicatesse des arbusstes qui m'environnoient, l'étonnante variété des herbes & des fleurs que je foulois sous mes pieds, tenoient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation & d'admiration ; le concours de tant d'objets intéressans

intéressans qui se disputoient mon attention, m'attirant sans celle de l'un à l'autre, favorisoit mon humeur rêveuse & paresseuse, & me faisoit souvent redire en moi-même; non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtü comme l'un d'eux.

Mon imagination ne laissoit pas longtems déserte la terre ainsi parée. Je la peuplois bientôt d'êtres selon mon cœur, & chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportois dans les asyles de la nature, des hommes dignes de les habiter. Je m'en formois une société charmante dont je ne me sentoit pas indigne, je me faisois un siècle d'or à ma fantaisie, & remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie, qui n'avoient laissé de doux souvenirs, & de toutes vœux que mon cœur pouvoit désirer encore, je m'accablais jusqu'aux larmes sur des vrais plaisirs de l'humanité, plaisirs si délicieux, si purs, & qui sont désormais si loin des hommes. O si dans ces momens quelque idée de Paris, de mon siècle, & de ma petite gloire d'Auteur, venoit troubler mes rêveries, avec quel dédain je la chassois à l'instant pour me livrer sans distraction, aux sentimens exquis dont mon ame étoit pleine! Cependant au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimères venoit quelquefois la contrister tout à coup. Quand tous mes rêves se seroient tournés en réalités, ils ne m'auroient pas suffi; j'aurois imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvois en moi un vide inexplicable que rien n'auroit pu remplir; un certain élanement de cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avois pas d'idée, & dont pourtant je sentoient le besoin. Hé bien, Monsieur, cela même étoit jouissance, puisque j'en étois pénétré d'un sentiment très-vif & d'une tristesse accablante, que je n'aurois pas voulu, ne pas avoir.

Bienôt

Bientôt de la surface de la terre, j'élevois mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'Être incompréhensible qui embrasse tout. Alors l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensois pas, je ne raisonnois pas, je ne philosofois pas ; je me sentois avec une sorte de volupté accablé du poids de cet univers, je me livrois avec ravissement à la confusion de ces grandes idées, j'aimois à me perdre en imagination dans l'espace, mon cœur resserré dans les bornes des êtres s'y trouvoit trop à l'étroit, j'étouffois dans l'univers, j'aurois voulu m'élancer dans l'infini. Je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serois senti dans une situation moins délicieuse, que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livroit sans retenue, & qui dans l'agitation de mes transports, me faisoit écrier quelquefois, ô grand Être ! ô grand Être ! sans pouvoir dire, ni penser rien de plus.

Ainsi s'écouloient dans un délire continu, les journées le plus charmantes que jamais créature humaine ait passées ; & quand le coucher du soleil me faisoit songer à la retraite, étonné de la rapidité du tems, je croyois n'avoir pas assez mis à profit ma journée, je pensois en pouvoir jouir davantage encore, & pour réparer le tems perdu, je me disois ; je reviendrai demain.

Je revenois à petits pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content ; je me reposois agréablement au retour, en me livrant à l'impression des objets, mais sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose, que sentir le calme & le bonheur de ma situation. Je trouvois mon couvert mis sur ma terrasse. Je soupois de grand appétit dans mon petit domestique, nulle image de servitude & de dépendance ne troubloit la bienveillance qui nous unissoit tous. Mon chien lui-même étoit mon ami,

non

non
vold
ran
tout
de
autr
& t
& d
just
que
air
repe
som
C
de
reg
cel
par
den
bea
tém
un
ma
tun
que
qu
me
Il
lett
qu
pa
ser
Ve
pre

non mon esclave, nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi ; ma gaieté durant toute la soirée témoignoit que j'avois vécu seul tout le jour ; j'étois bien différent quand j'avois vu de la compagnie ; j'étois rarement content des autres, & jamais de moi. Le soir j'étois grondeur & taciturne : cette remarque est de ma gouvernante, & depuis qu'elle me l'a dite, je l'ai toujours trouvée juste en m'observant. Enfin, après avoir fait encore quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelque air sur mon épinette, je trouvois dans mon lit un repos de corps & d'ame, cent fois plus doux, que le sommeil même.

Ce sont là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie, bonheur sans amertume, sans ennui, sans regrets, & auquel j'aurois borné volontiers tout celui de mon existence. Oui, Monsieur, que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité, je n'en demande point d'autres, & n'imagine pas que je sois beaucoup moins heureux dans ces ravissantes contemplations, que les intelligences célestes. Mais un corps qui souffre, ôte à l'esprit sa liberté ; désormais je ne suis plus seul, j'ai un hôte qui m'importune, il faut m'en délivrer pour être à moi, & l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances, ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi, le moment de les goûter sans distraction.

Mais me voici déjà à la fin de ma seconde feuille. Il m'en faudroit pourtant encore une. Encore une lettre donc, & puis plus. Pardon, Monsieur, quoique j'aime trop à parler de moi, je n'aime pas à en parler avec tout le monde, c'est ce qui me fait abuser de l'occasion quand je l'ai, & qu'elle me plaît. Voilà mon tort & mon excuse. Je vous prie de la prendre en gré.

QUATRIEME

QUATRIEME LETTRE.

28 Janvier 1762.

JE vous ai montré, Monsieur, dans le secret de mon cœur, les vrais motifs de ma retraite & de toute ma conduite ; motifs bien moins nobles sans doute que vous ne les avez supposés, mais tels pourtant qu'ils me rendent content de moi-même, & m'inspirent la fierté d'ame d'un homme qui se sent bien ordonné, & qui ayant eu le courage de faire ce qu'il falloit pour l'être, croit pouvoir s'en imputer le mérite. Il dépendoit de moi, non de me faire un autre tempérament, ni un autre caractère, mais de tirer parti du mien, pour me rendre bon à moi-même, & nullement méchant aux autres. C'est beaucoup que cela, Monsieur, & peu d'hommes en peuvent dire autant. Aussi je ne vous déguiserai point que, malgré le sentiment de mes vices, j'ai pour moi une haute estime.

Vos gens de Lettres ont beau crier qu'un homme seul est inutile à tout le monde, & ne remplit pas ses devoirs dans la société. J'estime moi, les paysans de Montmorenci des membres plus utiles de la société, que tous ces tas de désœuvrés payés de la graisse du peuple, pour aller six fois la semaine bavarder dans une Académie ; & je suis plus content de pouvoir dans l'occasion, faire quelque plaisir à mes pauvres voisins, que d'aider à parvenir à ces foyles de petits intrigans, dont Paris est plein, qui tous aspirent à l'honneur d'être des fripons en place, & que pour le bien public, ainsi que pour le leur, on devoit tous renvoyer labourer la terre dans leurs provinces. C'est quelque chose que de donner aux hommes l'exemple de la vie qu'ils devoient tous mener. C'est quelque chose quand on n'a plus ni force, ni santé pour travailler de ses bras, d'oser de sa retraite, faire entendre la voix de la vérité

vérité. C'est quelque chose d'avertir les hommes de la folie des opinions qui les rendent misérables. C'est quelque chose d'avoir pu contribuer à empêcher, ou différer au moins dans ma patrie, l'établissement pernicieux que pour faire sa cour à Voltaire à nos dépens, d'Alembert vouloit qu'on fit parmi nous. Si j'eusse vécu dans Genève, je n'aurais pu, ni publier l'Épître dédicatoire du discours sur l'inégalité, ni parler même de l'établissement de la comédie, du ton que je l'ai fait. Je serois beaucoup plus inutile à mes Compatriotes, vivant au milieu d'eux, que je ne puis l'être dans l'occasion de ma retraite. Qu'importe en quel lieu j'habite, si j'agis où je dois agir ? D'ailleurs, les habitans de Montmorenci sont-ils moins hommes que les Parisiens, & quand je puis en dissuader quelqu'un d'envoyer son enfant se corrompre à la ville, fais-je moins de bien que si je pouvois de la ville le renvoyer au foyer paternel ? Mon indigence seule ne m'empêcherait-elle pas d'être inutile de la manière que tous ces beaux parleurs l'entendent ; & puisque je ne mange du pain qu'autant que j'en gagne, ne suis-je pas forcé de travailler pour ma subsistance, & de payer à la société tout le besoin que je puis avoir d'elle ? Il est vrai que je me suis refusé aux occupations qui ne m'étoient pas propres ; ne me sentant point le talent qui pouvoit me faire mériter le bien que vous m'avez voulu faire, l'accepter eût été le voler à quelque homme de lettres aussi indigent que moi, & plus capable de ce travail-là ; en me l'offrant vous supposiez que j'étois en état de faire un extrait, que je pouvois m'occuper de matières qui m'étoient indifférentes, & cela n'étant pas, je vous aurois trompé, je me serois rendu indigne de vos bontés, en me conduisant autrement que je n'ai fait ; on n'est jamais excusable de faire mal ce qu'on fait volontairement : je serois maintenant mécon-

tant de moi, & vous aussi ; & je ne goûterois pas le plaisir que je prends à vous écrire. Enfin tant que mes forces me l'ont permis, en travaillant pour moi, j'ai fait selon ma portée, tout ce que j'ai pu pour la société ; si j'ai peu fait pour elle, j'en ai encore moins exigé, & je me crois si bien quitte avec elle dans l'état où je suis, que si je pouvois désormais me reposer tout-à-fait, & vivre pour moi seul, je le serois sans scrupule. J'écarterai du moins de moi de toutes mes forces, l'importunité du bruit public. Quand je vivrois encore cent ans, je n'écrirais pas une ligne pour la presse, & ne croirois vraiment recommencer à vivre, que quand je serois tout-à-fait oublié.

J'avoue pourtant qu'il a tenu à peu, que je ne me sois trouvé engagé dans le monde, & que je n'aye abandonné ma solitude, non par dégoût pour elle, mais par un goût non moins vif que j'ai failli lui préférer. Il faudroit, Monsieur, que vous connussiez l'état de détressement & d'abandon de tous mes amis où je me trouvois, & la profonde douleur dont mon âme en étoit affectée, lorsque Monsieur & Madame de Luxembourg desirerent de me connaître, pour juger de l'impression que firent sur mon cœur alligé leurs avances & leurs caresses. J'étois mourant ; sans eux je serois infailliblement mort de tristesse ; ils m'ont rendu la vie, il est bien juste que je l'employe à les aimer.

J'ai un cœur très-aimant, mais qui peut se suffire à lui-même. J'aime trop les hommes pour avoir besoin de choix parmi eux ; je les aime tous, & c'est parce que je les aime, que je hais l'injustice ; c'est parce que je les aime, que je les suis ; je souffre moins de leurs maux quand je ne les vois pas ; cet intérêt pour l'espece suffit pour nourrir mon cœur ; je n'ai pas besoin d'amis particuliers, mais quand j'en ai, j'ai grand besoin de ne les pas perdre ; car
quand

quand ils se détachent, ils me déchirent, en cela d'autant plus coupables, que je ne leur demande que de l'amitié, & que pourvu qu'ils m'aiment, & que je le sache, je n'ai pas même besoin de les voir. Mais ils ont toujours voulu mettre à la place du sentiment, des soins & des services que le public voyoit, & dont je n'avois que faire; quand je les aimois, ils ont voulu paroître m'aimer. Pour moi qui dédaigne en tout les apparences, je ne m'en suis pas contenté, & ne trouvant que cela, je me le suis tenu pour dit. Ils n'ont pas précisément cessé de m'aimer, j'ai seulement découvert qu'ils ne m'aimoient pas.

Pour la première fois de ma vie, je me trouvai donc tout-à-coup le cœur seul, & cela, seul aussi dans ma retraite, & presque aussi malade que je le suis aujourd'hui. C'est dans ces circonstances que commença ce nouvel attachement, qui m'a si bien dédommagé de tous les autres, & dont rien ne me dédommagera; car il durera, j'espère, autant que ma vie, & quoiqu'il arrive, il sera le dernier. Je ne puis vous dissimuler, Monsieur, que j'ai une violente aversion pour les états qui dominent les autres; j'ai même tort de dire que je ne puis le dissimuler, car je n'ai nulle peine à vous l'avouer, à vous né d'un sang illustre, fils du Chancelier de France, & premier Président d'une Cour souveraine; oui, Monsieur, à vous qui m'avez fait mille biens sans me connoître, & à qui malgré mon ingratitude naturelle, il ne m'en coûte rien d'être obligé. Je hais les Grands, je hais leur état, leur dureté, leurs préjugés, leur petitesse & tous leurs vices, & je les haïrois bien davantage si je les méprisois moins. C'est avec ce sentiment que j'ai été comme entraîné au château de Montmorency; j'en ai vu les maîtres, ils m'ont aimé, & moi, Monsieur, je les ai aimés, & les aimerais tant que je vivrai de toutes les forces de
mon

mon ame : je donnerois pour eux, je ne dis pas ma vie, le don seroit foible dans l'état où je suis, je ne dis pas ma réputation parmi mes contemporains dont je ne me soucie gueres ; mais la seule gloire qui ait jamais touché mon cœur, l'honneur que j'attends de la postérité, & qu'elle me rendra parce qu'il m'est dû, & que la postérité est toujours juste. — Mon cœur qui ne fait point s'attacher à demi, s'est donné à eux sans réserve, & je ne m'en repens pas, je m'en repentirois même inutilement, car il ne seroit plus tems de m'en dédire. Dans la chaleur de l'enthousiasme qu'ils m'ont inspiré, j'ai cent fois été sur le point de leur demander un asyle dans leur maison pour y passer le reste de mes jours auprès d'eux, & ils m'eussent accordé avec joie, si même, à la manière dont ils s'y sont pris, je ne dois pas me regarder comme ayant été prévenu par leurs offres. Ce projet est certainement un de ceux que j'ai médité le plus long-tems, & avec le plus de complaisance. Cependant il a fallu sentir à la fin, malgré moi qu'il n'étoit pas bon. Je ne pensois qu'à l'attachement des personnes sans songer aux intermédiaires qui nous auroient tenus éloignés, & il y en avoit de tant de sortes, sur-tout dans l'incommodité attachée à mes maux, qu'un tel projet n'est excusable, que par le sentiment qui l'avoit inspiré. D'ailleurs, la manière de vivre qu'il auroit fallu prendre, choque trop directement tous mes goûts, toutes mes habitudes, je n'y aurois pas pu résister seulement trois mois. Enfin nous aurions eu beau nous rapprocher d'habitation, la distance restant toujours la même entre les états, cette intimité délicate qui fait le plus grand charme d'une étroite société, eût toujours manqué à la nôtre ; je n'aurois été ni l'ami, ni le domestique de Monsieur le Maréchal de Luxembourg ; j'aurois été son hôte ; en me sentant hors de chez moi, j'aurois soupiré souvent
après

après mon ancien asyle, & il vaut cent fois mieux être éloigné des personnes qu'on aime, & desirer d'être auprès d'elles, que de s'exposer à faire un souhait opposé. Quelques degrés plus rapprochés eussent peut-être fait révolution dans ma vie. J'ai cent fois supposé dans mes rêves Monsieur de Luxembourg point Duc, point Maréchal de France, mais bon Gentilhomme de campagne, habitant quelque vieux château, & J. J. Roulleau point Auteur, point faiseur de livres, mais ayant un esprit médiocre & un peu d'acquis, se présentant au Seigneur châtelain & à la Dame, leur agréant, trouvant auprès d'eux le bonheur de sa vie, & contribuant au leur ; si pour rendre le rêve plus agréable, vous me permettiez de pousser d'un coup d'épée le château de Malestherbes à demi-lieue de-là, il me semble, Monsieur, qu'en rêvant de cette manière je n'aurois de long-tems envie de m'éveiller.

Mais c'en est fait ; il ne me reste plus qu'à terminer le long rêve ; car les autres sont désormais tous hors de saison ; & c'est beaucoup, si je puis me promettre encore quelques-unes des heures délicieuses que j'ai passées au château de Montmorenci. — Quoi qu'il en soit me voilà tel que je me sens affecté, jugez-moi sur tout ce fatras si j'en vaudrais la peine, car je n'y saurois mettre plus d'ordre, & je n'ai pas le courage de recommencer ; si ce tableau trop véridique m'ôte votre bienveillance, j'aurai celle d'usurper ce qui ne m'appartenoit pas ; mais si je la conserve, elle m'en deviendra plus chère, comme étant plus à moi.

L E T T R E

L E T T R E

Du même A. M. L' A B B E R A Y N A L,
ALORS AUTEUR DU MERCURE DE FRANCE.

A Paris le 25 Juillet 1750.

VOUS le voulez, Monsieur, je ne résiste plus : il faut vous ouvrir un porte-feuille qui n'étoit pas destiné à voir le jour, & qui en est très-peu digne. Les plaintes du Public sur ce déluge de mauvais écrits dont on l'inonde journellement, m'ont assez appris qu'il n'a que faire des miens ; & de mon côté, la réputation d'Auteur médiocre, à laquelle seule j'aurois pu aspirer, a peu flatté mon ambition. N'ayant pu vaincre mon penchant pour les lettres, j'ai presque toujours écrit pour moi seul ; & le Public ni mes amis n'auront pas à se plaindre que j'aye été pour eux *Recitator acerbus*. Or, on est toujours indulgent à soi-même, & des écrits ainsi destinés à l'obscurité, l'Auteur même eût-il du talent, manqueront toujours de ce feu que donne l'émulation, & de cette correction dont le seul desir de plaire peut surmonter le dégoût.

Une chose singulière, c'est qu'ayant autrefois publié un seul ouvrage où certainement il n'est point question de poésie, on me fasse aujourd'hui poëte malgré moi ; on vient tous les jours me faire compliment sur des Comédies & d'autres Pièces de vers que je n'ai point faites, & que je ne suis pas capable de faire. C'est l'identité du nom de l'Auteur & du mien, qui m'attire cet honneur. J'en serois flatté, sans doute, si l'on pouvoit l'être des éloges qu'on déroche à autrui ; mais louer un homme de choses qui sont au-dessus de ses forces, c'est le faire songer à sa foiblesse.

Je m'étois essayé, je l'avoue, dans le genre lyrique, par un ouvrage loué des amateurs, décrit des artistes, & que la réunion de deux arts difficiles a fait exclure

par

par ces derniers, avec autant de chaleur que si en effet il eût été excellent.

Je m'étois imaginé, en vrai Suisse, que pour réussir, il ne falloit que bien faire; mais ayant vu par l'expérience d'autrui, que bien faire est le premier & le plus grand obstacle qu'on trouve à surmonter dans cette carrière; & ayant éprouvé moi-même qu'il y faut d'autres talens que je ne puis ni ne veux avoir, je me suis hâté de rentrer dans l'obscurité qui convient également à mes talens & à mon caractère, & où vous devriez me laisser pour l'honneur de votre journal.

Je suis, &c.

D U M E M E

A M. D'OFFREVILLE

A DOUAR

Sur cette question : *S'il y a une morale démontrée, ou s'il n'y en a point.*

Montmorenci 4 Octobre 1761.

LA question que vous me proposez, Monsieur, dans votre lettre du 15 Septembre est importante & grave : c'est de la solution qu'il dépend de savoir s'il y a une morale démontrée ou s'il n'y en a point.

Votre adversaire soutient que tout homme n'agit quoiqu'il fasse, que relativement à lui-même, & que jusqu'aux actes de vertu les plus sublimes, jusqu'aux œuvres de charité les plus pures, chacun rapporte tout à soi.

Vous, Monsieur, vous pensez qu'on doit faire le bien pour le bien même sans aucun retour d'intérêt personnel, que les bonnes œuvres qu'on rapporte à

soi

foi ne sont plus des actes de vertu mais d'amour-propre : vous ajoutez que nos aumônes sont sans mérite, si nous ne les faisons que par vanité ou dans la vue d'écarter de notre esprit l'idée des miseres de la vie humaine, & en cela vous avez raison.

Mais sur le fond de la question, je dois vous avouer que je suis de l'avis de votre adversaire : car quand nous agissons, il faut que nous ayons un motif pour agir, & ce motif ne peut être étranger à nous, puisque c'est nous qu'il met en œuvre : il est absurde d'imaginer qu'étant moi, j'agirai comme si j'étois un autre. N'est-il pas vrai que si l'on vous disoit qu'un corps est poussé sans que rien le touche, vous diriez que cela n'est pas concevable ? C'est la même chose en morale quand on croit agir sans nul intérêt.

Mais il faut expliquer ce mot d'intérêt ; car vous pourriez lui donner tel sens vous & votre adversaire que vous seriez d'accord sans vous entendre, & lui-même pourroit lui en donner un si grossier qu'alors ce seroit vous qui auriez raison.

Il y a un intérêt sensuel & palpable qui se rapporte uniquement à notre bien-être matériel, à la fortune, à la considération, aux biens physiques qui peuvent résulter pour nous de la bonne opinion d'autrui. Tout ce qu'on fait pour un tel intérêt ne produit qu'un bien du même ordre, comme un marchand fait son bien en vendant la marchandise le mieux qu'il peut. Si j'oblige un autre homme en vue de m'acquérir des droits sur sa reconnaissance, je ne suis en cela qu'un marchand qui fait le commerce, & même qui ruse avec l'acheteur. Si je fais l'aumône pour me faire estimer charitable & jouir des avantages attachés à cette estime, je ne suis encore qu'un marchand qui achete de la réputation. Il en est à-peu-près de même, si je ne fais cette aumône que pour me délivrer de l'importunité d'un
gueux.

guens ou du spectacle de sa misere; tous les actes de cette espece qui ont en vue un avantage extérieur ne peuvent porter le nom de bonnes actions, & l'on ne dit pas d'un marchand qui a bien fait ses affaires, qu'il s'y est comporté vertueusement.

Il y a un autre intérêt qui ne tient point aux avantages de la société, qui n'est relatif qu'à nous-mêmes, au bien de notre ame, à notre bien-être absolu, & que pour cela j'appelle intérêt spirituel ou moral par opposition au premier. Intérêt qui, pour n'avoir que des objets sensibles matériels, n'en est pas moins vrai, pas moins grand, pas moins solide, & pour tout dire en un mot, le seul qui tenant intimement à notre nature, tende à notre véritable bonheur. Voilà, Monsieur, l'intérêt que la vertu se propose & qu'elle doit se proposer, sans rien ôter au mérite, à la pureté, à la bonté morale des actions qu'elle inspire.

Premièrement, dans le système de la religion, c'est-à-dire, des peines & des récompenses de l'autre vie, vous voyez que l'intérêt de plaire à l'Auteur de notre être & au juge suprême de nos actions, est d'une importance qui l'emporte sur les plus grands maux, qui fait voler au martyre les vrais croyans, & en même tems d'une pureté qui peut ennoblir les plus sublimes devoirs. La loi de bien faire est tirée de la raison même, & le chrétien n'a besoin que de logique pour avoir de la vertu.

Mais outre cet intérêt qu'on peut regarder en quelque façon comme étranger à la chose, eomme n'y tenant que par une expresse volonté de Dieu, vous me demanderez peut-être s'il y a quelque autre intérêt lié plus immédiatement, plus nécessairement à la vertu par la nature, & qui doit nous la faire aimer uniquement pour elle-même. Ceci tient à d'autres questions dont la discussion passe les bornes d'une lettre, & dont par cette raison je ne tenterai pas.

par ici l'examen. Comme, si nous avons un amour naturel pour l'ordre, pour le beau moral, si cet amour peut être assez vis par lui-même pour primer sur toutes nos passions, si la conscience est insée dans le cœur de l'homme, ou si elle n'est que l'ouvrage des préjugés & de l'éducation ; car en ce dernier cas il est clair que nul n'ayant en lui-même aucun intérêt à bien faire, ne peut faire aucun bien que par le profit qu'il en attend d'autrui, qu'il n'y a par conséquent que des fots qui croient à la vertu & des dupes qui la pratiquent ; telle est la nouvelle philosophie.

Sans m'embarquer ici dans cette métaphysique qui nous meneroit trop loin, je me contenterai de vous proposer un fait que vous pourrez mettre en question avec votre adversaire, & qui, bien discuté, vous instruira peut-être mieux de ses vrais sentimens que vous ne pourriez vous en instruire en restant dans la généralité de votre these.

En Angleterre quand un homme est accusé criminellement, douze jurés, enfermés dans une chambre pour opiner sur l'examen de la procédure s'il est coupable ou s'il ne l'est pas, ne sortent plus de cette chambre & n'y reçoivent point à manger qu'ils ne soient tous d'accord, en sorte que leur jugement est toujours unanime, & décisif sur le sort de l'accusé.

Dans une de ces délibérations les preuves paroissant convaincantes, onze des jurés le condamnèrent sans balancer ; mais le douzième s'obstina tellement à l'absoudre sans vouloir alléguer d'autre raison, sinon qu'il le croyoit innocent, que voyant ce juré déterminé à mourir de faim plutôt que d'être de leur avis, tous les autres pour ne pas s'exposer au même sort revinrent au sien, & l'accusé fut renvoyé absout.

L'affaire finit, quelques-uns des jurés presserent en secret leur collègue de leur dire la raison de son obstination,

obstination, & ils furent en cela que c'étoit lui-même qui avoit fait le coup dont l'autre étoit accusé ; & qu'il avoit eu moins d'honneur de la mort que de faire périr l'innocent, chargé de son propre crime.

Proposez le cas à votre homme & ne manquez pas d'examiner avec lui l'état de ce juré dans toutes les circonstances. Ce n'étoit point un homme juste, puisqu'il avoit commis un crime, & dans cette affaire l'enthousiasme de la vertu ne pouvoit point lui élever le cœur, & lui faire mépriser la vie. Il avoit l'intérêt plus réel à condamner l'accusé pour ensevelir avec lui l'imputation du forfait ; il devoit craindre que son invincible obstination n'en fit soupçonner la véritable cause, & ne fût un commencement d'indice contre lui ; la prudence & le soin de sa sûreté demandoient, ce semble, qu'il fit ce qu'il ne fit pas, & l'on ne voit aucun intérêt sensible qui dût le porter à faire ce qu'il fit. Il n'y avoit cependant qu'un intérêt très-puissant qui pût le déterminer ainsi dans le secret de son cœur à toute sorte de risque ; quel étoit donc cet intérêt auquel il sacrifioit sa vie même ?

S'insente en faux contre le fait seroit prendre une mauvaise affaire ; car on peut toujours l'établir par supposition, & chercher, tout intérêt étranger mis à part, ce que seroit en pareil cas pour l'intérêt de lui-même tout homme de bon sens, qui ne seroit ni vertueux, ni scélérat.

Posant successivement les deux cas, l'un que le juré ait prononcé la condamnation de l'accusé & l'autre qu'il l'ait fait périr pour se mettre en sûreté, l'autre qu'il l'ait absous, comme il fit, à ses propres risques, puis suivant dans les deux cas le sort de la vie du juré & la probabilité du sort qu'il se seroit préparé, pressez votre homme de prononcer décisivement sur cette conduite, & d'exposer nettement de part ou d'autre l'intérêt & les motifs du parti qu'il auroit choisi ;

alors

alors si votre dispute n'est pas finie, vous connoîtrez du moins si vous vous entendez l'un l'autre, ou si vous ne vous entendez pas.

Que s'il distingue entre l'intérêt d'un crime à commettre ou à ne pas commettre, & celui d'une bonne action à faire ou à ne pas faire, vous lui ferez voir aisément que dans l'hypothese la raison de s'abstenir d'un crime avantageux qu'on peut commettre impunément, est du même genre que celle de faire entre le ciel & soi une bonne action onéreuse ; car, outre que quelque bien que nous puissions faire, en cela nous ne sommes que justes, on ne peut avoir nul intérêt en soi-même à ne pas faire le mal qu'on n'ait un intérêt semblable à faire le bien ; l'un & l'autre dérivent de la même source & ne peuvent être séparés.

Sur-tout, Monsieur, songez qu'il ne faut point outrer les choses au-delà de la vérité, ni confondre comme faisoient les Stoïciens le bonheur avec la vertu. Il est certain que faire le bien pour le bien c'est le faire pour soi, pour notre propre intérêt, puisqu'il donne à l'ame une satisfaction intérieure, un contentement d'elle-même sans lequel il n'y a point de vrai bonheur. Il est sûr encore que les méchans sont tous misérables, quel que soit leur sort apparent ; parce que le bonheur s'empoisonne dans une ame corrompue comme le plaisir des sens dans un corps mal sain. Mais il est faux que les bons soient tous heureux dès ce monde, & comme il ne suffit pas au corps d'être en santé pour avoir de quoi se nourrir, il ne suffit pas non plus à l'ame d'être saine pour obtenir tous les biens dont elle a besoin. Quoiqu'il n'y ait que les gens de bien qui puissent vivre contents, ce n'est pas à dire que tout homme de bien vive content. La vertu ne donne pas le bonheur, mais elle seule apprend à en jouir quand on l'a ; la vertu ne garantit pas des
maux

maux de cette vie & n'en procure pas les biens ; c'est ce que ne fait pas non plus le vice avec toutes ses ruses ; mais la vertu fait porter plus patiemment les uns & goûter plus délicieusement les autres.— Nous avons donc en tout état de cause un véritable intérêt à la cultiver, & nous faisons bien de travailler pour cet intérêt, quoiqu'il y ait des cas où il seroit insuffisant par lui-même, sans l'attente d'une vie à venir. Voilà mon sentiment sur la question que vous m'avez proposée.

En vous remerciant du bien que vous pensez de moi, je vous conseille pourtant, Monsieur, de ne plus perdre votre tems à me défendre ou à me louer. Tout le bien ou le mal qu'on dit d'un homme qu'on ne connoît point ne signifie pas grand'chose. Si ceux qui m'accusent ont tort, c'est à ma conduite à me justifier ; toute autre apologie est inutile ou superflue. J'aurois dû vous répondre plutôt ; mais le triste état où je vis doit excuser ce retard. Dans le peu d'intervalle que mes maux me laissent, mes occupations ne sont pas de mon choix, & je vous avoue que quand elles en seroient, ce choix ne seroit pas d'écrire des lettres. Je ne réponds point à celles de complimens, & je ne répondrois pas non plus à la vôtre, si la question que vous m'y proposez ne me faisoit un devoir de vous en dire mon avis.

Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

D U M E M E
A M A D A M E D ' A Z

*Qui m'avoit envoyé l'estampe encadrée de son portrait
avec des vers de son mari au-d'ffous.*

Le 10 Février 1761.

VOUS m'avez fait, Madame, un présent bien précieux ; mais j'ose dire que le sentiment avec lequel je le reçois, ne m'en rend pas indigne. Votre portrait annonce les charmes de votre caractère ; les vers qui l'accompagnent achevent de le rendre inestimable. Il semble dire : je fais le bonheur d'un tendre époux ; je suis la muse qui l'inspire, & je suis la bergère, qu'il chante. En vérité, Madame, ce n'est qu'avec un peu de scrupule que je l'admets dans ma retraite, & je crains qu'il ne m'y laisse plus aussi solitaire qu'auparavant. J'apprends aussi que vous avez payé le port & même à très-haut prix : quant à cette dernière générosité, trouvez bon qu'elle ne soit point acceptée, & qu'à la première occasion je prenne la liberté de vous rembourser vos avances (*).

Agréez, Madame, toute ma reconnoissance & tout mon respect.

(*). Elle avoit donné un baiser au porteur.

D U M E M E
A U N J E U N E H O M M E

*Qui demandoit à s'établir à Montmorenci, (domicile
alors de M. Rousseau) pour profiter de ses leçons.*

VOUS ignorez, Monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux & de plus fort occupé, qui n'est gueres en état de vous répondre,

dre, & qui le seroit encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez en pensant que je pourrois vous être utile, & vous êtes louable du motif qui vous la fait désirer ; mais sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de venir vous établir à Montmorenci. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale. Rentrez dans votre cœur, & vous les y trouverez : & je ne pourrai vous rien dire à ce sujet que ne vous dise encore mieux votre conscience quand vous voudrez la consulter. La vertu, Monsieur, n'est pas une science qui s'apprenne avec tant d'appareil. Pour être vertueux il suffit de vouloir l'être ; & si vous avez bien cette volonté, tout est fait, votre bonheur est décidé. S'il m'appartenoit de vous donner des conseils, le premier que je voudrois vous donner, seroit de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, & qui n'est qu'une paresse de l'âme condamnable à tout âge, & sur-tout au vôtre.— L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir : la vie laborieuse que Dieu nous impose, n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir, & la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oisives contemplations. Travaillez donc, Monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parens & la providence : voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez suivre ; & si le séjour de Paris joint à l'emploi que vous remplissez, vous paroît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, Monsieur, retournez dans votre province, allez vivre dans le sein de votre famille, servez, soignez vos vertueux parens ; c'est-là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose. Une vie dure est plus facile à supporter en province, que la fortune à poursuivre à Paris, sur-tout,

tout, quand on fait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manéges y font plus de friponsgueux que de parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait M. votre pere, & il n'y a point de fort que le travail, la vigilance, l'innocence, & le contentement, de soi ne rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir. Voilà, Monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorenci : peut-être ne seront-ils pas pas de votre goût, & je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre, mais je suis sûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous souhaite un fort qui ne vous force jamais à vous en souvenir. Je vous prie, Monsieur, d'agréer mes salutations très-humbles.

MELANGES.

M E L A N G E S

DE MORCEAUX PHILOSOPHIQUES,
MORAUX, POLITIQUES, DESCRIPTIFS,
&c. &c.

Cause du Suicide parmi les Romains.

ON peut donner plusieurs causes de cette coutume si générale des Romains de se donner la mort : le progrès de la secte stoïque qui y encourageoit ; l'établissement des triomphes & de l'esclavage qui firent penser à plusieurs grands hommes qu'il ne falloit pas survivre à une défaite ; l'avantage que les accusés avoient de se donner la mort plutôt que de subir un jugement par lequel leur mémoire devoit être décriée & leurs biens confisqués (1) ; une espèce de point d'honneur, peut-être plus raisonnable que celui qui nous porte aujourd'hui, à égorger notre ami pour un geste ou pour une parole ; enfin une grande commodité pour le hérosisme, chacun faisant finir la pièce qu'il jouoit dans le monde à l'endroit qu'il vouloit (2).

On pourroit ajouter une grande facilité dans l'exécution : l'ame toute occupée de l'action qu'elle va faire, du motif qui la détermine, du péril qu'elle va éviter,

(1) *Fortum qui de se statuchant humabantur corpora, manebant testamenta ; pretium festinandi.*— Tacite, annal. liv. VI.

(2) Si Charles I, si Jacques II avoient vécu dans une Religion qui leur eût permis de se tuer, ils n'auroient pas eu à soutenir, l'un une telle mort, l'autre une telle vie.

éviter, ne voit point proprement la mort ; parce que la passion fait sentir, & jamais voir.

L'amour-propre, l'amour de notre conservation se transforme en tant de manières, & agit par des principes si contraires, qu'il nous porte à sacrifier notre être pour l'amour de notre être : & tel est le cas que nous faisons de nous-mêmes, que nous consentons à cesser de vivre par un instinct naturel & obscur qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

Il est certain que les hommes sont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entreprises qu'ils n'étoient lorsque, par cette puissance qu'on prenoit sur soi-même, on pouvoit à tous les instans échapper à toute autre puissance.

MONTESQUIEU.

Ce qu'on appelle aujourd' hui Esprit, dans le Monde.

PENSER peu, parler beaucoup, ne douter de rien, n'habiter que les dehors de son ame, & ne cultiver que la superficie de son esprit ; s'exprimer heureusement, avoir un tour d'imagination agréable, une conversation légère & delicate, & savoir plaire sans savoir se faire estimer ; être né avec le talent équivoque d'une conception prompte, & se croire par-là au-dessus de la réflexion ; voler d'objets en objets, sans en approfondir aucun ; cueillir rapidement toutes les fleurs, & ne donner jamais aux fruits le temps de parvenir à leur maturité ; c'est une foible peinture de ce qu'il plaît à notre siècle d'honorer du nom d'Esprit.

DAGUESSEAU.

Difference

Différence de la Probité & de la Vertu.

P LUS on a de lumières, plus on a de devoirs à remplir ; si l'esprit n'en inspire pas les sentimens, il suggère les procédés & démontre l'obligation d'y satisfaire.

Il y a un autre principe d'intelligence sur ce sujet, supérieur à l'esprit même ; c'est la sensibilité d'ame qui donne une sorte de sagacité sur les choses honnêtes, & va plus loin que la pénétration de l'esprit seul. On pourroit dire que le cœur a des idées qui lui sont propres. On remarque entre deux hommes dont l'esprit est également étendu, profond & pénétrant sur des matières purement intellectuelles, quelle supériorité gagne celui dont l'ame est sensible, sur les sujets qui sont de cette classe-là. Qu'il y a d'idées inaccessibles à ceux qui ont le sentiment froid ! Les ames sensibles peuvent par vivacité & chaleur tomber dans des fautes que les hommes à procédés ne commettraient pas ; mais elles l'emportent de beaucoup par la quantité de biens qu'elles produisent.

Les ames sensibles ont plus d'existence que les autres ; les biens & les maux se multiplient à leur égard. Elles ont encore un avantage pour la société, c'est d'être persuadées des vérités dont l'esprit n'est que convaincu. La conviction n'est souvent que passive ; la persuasion est active, & il n'y a de ressort que ce qui fait agir. L'esprit seul peut & doit faire l'homme de probité ; la sensibilité fait l'homme vertueux. Je vais m'expliquer.

Tout ce que les Loix exigent, ce que les Mœurs recommandent, ce que la conscience inspire, se trouve renfermé dans cet axiome si connu & si peu développé : *Ne faites pas à autrui, ce que vous ne voudriez pas qui vous fut fait.* L'observation exacte & précise de cette maxime fait la probité. *Faites à autrui*

à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait ; voilà la Vertu.

Il semble au premier coup-d'œil que les Législateurs fussent des hommes bornés, ou intéressés, qui n'ayant pas besoin des autres, vouloient empêcher qu'on ne leur fit du mal, & se dispenser de faire du bien. Cette idée paroît d'autant plus vraisemblable, que les premiers Législateurs ont été des Princes, des Chefs de peuples ; ceux, en un mot, qui avoient le plus à perdre, & le moins à gagner. Aussi les Loix se bornent-elles à défendre : en y faisant réflexion nous avons vu que c'est par sagesse qu'elles en ont usé ainsi. Les Mœurs ont été plus loin que les Loix : mais c'est en partant du même principe. La conscience même se borne à inspirer la répugnance pour le mal. La Vertu, supérieure à la probité, exige qu'on fasse le bien, & en inspire le désir.

La Probité défend, & la Vertu commande : on estime la Probité, on respecte la Vertu. La probité consiste presque dans l'inaction, la Vertu agit. On doit de la reconnoissance à la Vertu, on pourroit s'en dispenser à l'égard de la Probité ; parce qu'un homme éclairé, n'eût-il que son intérêt pour objet, n'a pas, pour y parvenir, de moyen plus sûr que la Probité. La Vertu est dans le cœur, c'est un sentiment, une inclination au bien, un amour pour l'Humanité ; elle est aux actions honnêtes ce que le vice est au crime ; c'est le rapport de la cause à l'effet.

DUCLOS.

Parallele entre Caton et Cicéron.

LE Gouvernement de la Macédoine étoit échu à Antoine ; il voulut au lieu de celui-là, avoir celui des Gaules ; on voit bien par quel motif. — Decimus Brutus, qui avoit la Gaule Cisalpine, ayant refusé

refusé de la lui remettre, il voulut l'en chasser : cela produisit une guerre civile, dans laquelle le Sénat déclara Antoine ennemi de la patrie.

Cicéron pour perdre Antoine son ennemi particulier, avoit pris le mauvais parti de travailler à l'élevation d'Octave ; & au lieu de chercher à faire oublier au peuple César, il le lui avoit remis devant les yeux.

Octave se conduisit avec Cicéron en homme habile ; il le flatta, le loua, le consulta, employa tous les artifices dont la vanité ne se défie jamais.

Ce qui gêne presque toutes les affaires, c'est qu'ordinairement ceux qui les entreprennent, outre la réussite principale, cherchent encore de certains petits succès particuliers qui flattent leur amour propre, & les rendent contents d'eux.

Je crois que si Caton s'étoit réservé pour la République, il auroit donné aux choses tout un autre tour. Cicéron, avec des parties admirables pour un second rôle, étoit incapable du premier ; il avoit un beau génie, mais une ame souvent commune. L'accessoire chez Cicéron, c'étoit la vertu ; chez Caton c'étoit la gloire (e) : Cicéron se voyoit toujours le premier ; Caton s'oubloit toujours : celui-ci vouloit sauver la République pour elle-même : celui-là pour s'en vanter.

Je pourrois continuer le parallèle en disant que, quand Caton prévoyoit, Cicéron, craignoit ; que là où Caton espéroit, Cicéron se confioit ; que le premier voyoit toujours les choses de sang froid, l'autre à travers de cent petites passions,

MONTESQUIEU.

Fidées

(e) *Esse quàm videri bonus malebat : itaque quò minus gloriam petebat, eò magis illam assequatur.*
Saluste, de bello Catil.

Idees du Caractere et des principaux évènements de la vie de César.

ON parle beaucoup de la fortune de César : mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités sans pas un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur : & qu'en quelque République qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

César, après avoir défait les Lieutenans de Pompée en Espagne alla en Grece le chercher lui-même. Pompée qui avoit la côte de la mer, & des forces supérieures, étoit sur le point de voir l'armée de César, détruite par la misere & la faim : mais comme il avoit souverainement le foible de vouloir être approuvé, il ne pouvoit s'empêcher de preter l'oreille aux vains discours de ses gens, qui le railloient ou l'accusoient sans cesse (h). Il veut, disoit l'un, se perpétuer dans le commandement & être comme Agamemnon, le Roi des Rois. Je vous avertis, disoit un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figues de Tusculum. Quelques succès particuliers qu'il eut, acheverent de tourner la tête à cette troupe sénatoriale. Ainsi pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours, de sacrifier tant d'avantages, pour aller avec des troupes nouvelles combattre une armée qui avoit vaincu tant de fois.

Lorsque les restes de Pharsale se furent retirés en Afrique, Scipion qui les commandoit, ne vouloit jamais suivre l'avis de Caton, de traîner la guerre en longueur : enûé de quelques avantages, il risqua tout, & perdit tout : & lorsque Brutus & Cassius rétablirent ce parti, la même précipitation perdit la République une troisième fois (i). Vous

(h) Voyez Plutarque, vie de Pompée.

(i) Cela est bien expliqué dans Appien, de la guerre civile, livre IV. L'armée d'Octave & d'Antoine auroit péri de faim, si l'on n'avoit pas donné la bataille.

Vous remarquerez que dans ces guerres civiles qui durèrent si long-temps, la puissance de Rome s'accrut sans cesse au dehors. Sous Marius, Sylla, Pompée, César, Antoine, Auguste, Rome toujours plu terrible, acheva de détruire tous les Rois qui restoient encore.

Il n'y a point d'Etat qui menace si fort les autres d'une conquête, que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artisan, labourneur, y devient soldat : & lorsque par la paix les forces y sont réunies, cet Etat a de grands avantages sur les autres, qui n'ont guere que des citoyens. D'ailleurs dans les guerres civiles, il se forme souvent de grands hommes ; parce que dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se place & se met à son rang ; au lieu que dans les autres temps on est placé, & on l'est presque toujours tout de travers. Et pour passer de l'exemple des Romains à d'autres plus récents, les François n'ont jamais été si redoutables au dehors, qu'après les querelles des maisons de Bourgogne & d'Orléans, après les troubles de la ligue, après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII. & de celle de Louis XIV. L'Angleterre n'a jamais été si respectée que sous Cromwell, après les guerres du long Parlement. Les Allemands n'ont pris la supériorité sur les Turcs, qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les Espagnols sous Philippe V. d'abord après les guerres civiles pour la succession, ont montré en Sicile une force qui a étonné l'Europe : & nous voyons aujourd'hui la Perle renaitre des cendres de la guerre civile, & humilier les Turcs.

Enfin la République fut opprimée : & il n'en faut pas accuser l'ambition de quelques particuliers ; il en faut accuser l'homme, toujours plus avide du pouvoir à mesure qu'il en a davantage, & qui ne désire tout que parce qu'il possède beaucoup.

Si

Si César & Pompée avoient pensé comme Caton, d'autres auroient pensé comme firent César & Pompée ; & la République destinée à périr, auroit été entraînée au précipice par une autre main.

César pardonna à tout le monde : mais il me semble que la modération que l'on montre après qu'on a tout usurpé, ne mérite pas de grandes louanges.

Quoi que l'on ait dit de sa diligence après Pharsale, Cicéron l'accuse de lenteur avec raison. Il dit à Cassius, qu'ils n'auroient jamais cru que le parti de Pompée se fût ainsi relevé en Espagne & en Afrique ; & que s'ils avoient pu prévoir que César se fût amusé à sa guerre d'Alexandrie, ils n'auroient pas fait leur paix, & qu'ils se seroient retirés avec Scipion & Caton en Afrique (m). Ainsi un fol amour lui fit essuyer quatre guerres ; & en ne prévenant pas les deux dernières, il remit en question ce qui avoit été décidé à Pharsale.

César gouverna d'abord sous des titres de magistrature ; car les hommes ne sont guere touchés que des noms. Et comme les peuples d'Asie abhorroient ceux de Consul & de Proconsul, les peuples d'Europe détestoient celui de Roi ; de sorte que dans ce temps-là, ces noms faisoient le bonheur ou le désespoir de toute la terre. César ne laissa pas de tenter de se faire mettre le diadème sur la tête : mais voyant que le peuple cessoit ses acclamations, il le rejeta. Il fit encore d'autres tentatives (n) : & je ne puis comprendre qu'il pût croire que les Romains, pour le souffrir tyran, aimassent pour cela la tyrannie, ou crussent avoir fait ce qu'ils avoient fait.

Un jour que le Sénat lui déferoit de certains honneurs, il négligea de se lever ; & pour lors les plus graves de ce corps acheverent de perdre patience.

On

(m) *Epitres familières, livre XV.*

(n) *Il cassa les Tribuns du peuple.*

On n'offense jamais plus les hommes, que lorsqu'on choque leurs cérémonies & leurs usages. Cherchez à les opprimer, c'est quelquefois une preuve de l'estime que vous en faites ; choquez leurs coutumes, c'est toujours une marque de mépris.

César de tout temps ennemi du Sénat, ne put cacher le mépris qu'il conçut pour ce corps, qui étoit devenu presque ridicule depuis qu'il n'avoit plus de puissance : par-là, sa clémence même fut insultante ; on regarda qu'il ne pardonnoit pas, mais qu'il dédaignoit de punir.

Il porta le mépris jusqu'à faire lui-même les *Sénatus-Consultes* ; il les souscrivit du nom des premiers Sénateurs qui lui venoient dans l'esprit.

“ J'apprends quelquefois, dit Cicéron (*), qu'un *Sénatus-Consulte* passé à mon avis, a été porté en Syrie & en Arménie, avant que j'aie su qu'il ait été fait ; & plusieurs Princes m'ont écrit des lettres de remerciement sur ce que j'avois été d'avis qu'on leur donnât le titre de Rois, que non-seulement je ne savois pas être Rois, mais même qu'ils fussent au monde.”

On peut voir dans les lettres de quelques grands hommes de ce temps-là (†), qu'on a mises sous le nom de Cicéron, parce que la plupart sont de lui, l'abattement & le désespoir des premiers hommes de la République à cette révolution subite, qui les priva de leurs honneurs & de leurs occupations même ; lorsque le Sénat étant sans fonctions, ce crédit qu'ils avoient eu par toute la terre, ils ne purent plus l'espérer que dans le cabinet d'un seul : & cela se voit bien mieux dans ces lettres, que dans les discours des Historiens, Elles sont le chef-d'œuvre de la naïveté des gens unis par une douleur commune,

(* *Lettres familières, livre IX.*

(†) Voyez les lettres de Cicéron & de Servius Sulpicius.

mune, & d'un siècle où la fausse politesse n'avoit pas mis le mensonge par-tout : enfin, on n'y voit point, comme dans la plupart de nos lettres modernes, des gens qui veulent se tromper, mais des amis malheureux qui cherchent à se tout dire.

Il étoit bien difficile que César pût défendre sa vie : la plupart des conjurés étoient de son parti (‡) ou avoient été par lui comblés de bienfaits ; & la raison en est bien naturelle. Ils avoient trouvé de grands avantages dans sa victoire : mais plus leur fortune devenoit meilleure, plus ils commençoient à avoir part au malheur commun (§) : car à un homme qui n'a rien il importe assez peu, à certains égards, en quel Gouvernement il vive.

De plus, il y avoit un certain droit des gens, une opinion établie dans toutes les Républiques de Grece & d'Italie, qui faisoit regarder comme un homme vertueux l'assassin de celui qui avoit usurpé la souveraine puissance. A Rome, sur-tout depuis l'expulsion des Rois, la loi étoit précise, les exemples reçus ; la République armoit le bras de chaque citoyen, le faisoit Magistrat pour le moment, & l'avouoit pour sa défense.

Brutus (¶) ose bien dire à ses amis, que quand son pere reviendroit sur la terre, il le tueroit tout de même : & quoique par la continuation de la tyrannie, cet esprit de liberté se perdit peu à peu, les conjurations au commencement du regne d'Auguste renaissent toujours.

C'étoit

(‡) *Decimus Brutus, Caius Casca, Trebonius, Tullius Cimber, Minutius Bassillus étoient amis de César, Appien, de bello civili, liv. II.*

(§) *Je ne parle pas des satellites d'un tyran qui seroient perdus après lui ; mais de ses compagnons dans un Gouvernement libre.*

(¶) *Lettres de Brutus, dans le recueil de celles de Cicéron.*

C'étoit un amour dominant pour la patrie, qui sortant des regles ordinaires des crimes & des vertus, n'écoutoit que lui seul, & ne voyoit ni citoyen, ni ami, ni bienfaiteur, ni pere : la vertu sembloit s'oublier, pour se surpasser elle-même ; & l'action qu'on ne pouvoit d'abord approuver, parce qu'elle étoit atroce, elle la faisoit admirer comme divine.

En effet le crime de César, qui vivoit dans un Gouvernement libre, n'étoit-il pas hors d'état d'être puni autrement que par un assassinat ? Et demander pourquoi on ne l'avoit pas poursuivi par la force ouverte, ou par les loix, n'étoit-ce pas demander raison de ses crimes ?

MONTESQUIEU.

SPECTACLES DES ROMAINS.

Le Peuple aime naturellement les Spectacles. On ne sauroit guère l'amuser plus sûrement, ni plus agréablement ; mais le Peuple Romain en étoit avide, d'une manière inconcevable. Ceux qui vouloient s'élever aux grandes Magistratures, ou obtenir des grâces de la plus haute distinction, n'avoient pas de plus sûr moyen pour y parvenir, que de donner au Peuple, ou des Combats de Gladiateurs, ou des Combats de Bêtes, qui étoient estimés à proportion de la magnificence dont ils étoient accompagnés.

On auroit de la peine à comprendre jusqu'à quel point on pouvoit cette fureur ; & les gens de qualité eux-mêmes avoient, ou paroissent avoir une certaine estime pour ces sortes de choses, qui ne sauroit être excusable, que par rapport à la coutume, & à la nécessité de s'accommoder au goût populaire. L'amphithéâtre étoit destiné seulement pour les Combats de Bêtes, & de Gladiateurs ; le Cirque pour les courses de Chariots, & le Théâtre pour les Comédies & les Tragédies, &c. Les

Les Combats de Bêtes se voient encore en plusieurs endroits, où l'on fait même combattre des Hommes, & des Gens de la première qualité, contre des Bêtes féroces. La fête des Taureaux en Espagne est peut-être plus ridicule que les Gladiateurs de l'ancienne Rome. Mais les Gladiateurs avoient quelque chose d'horriblement cruel, & qui nous désigne bien le naturel féroce & sanguinaire des Romains. Qui pourroit aujourd'hui se repaître les yeux du sang de dix mille malheureux, qui étoient obligés de combattre les uns contre les autres, pour divertir le Peuple, à qui ce Spectacle étoit un divertissement sérieux, & tenoit lieu d'une affaire importante? Les Ediles, & les autres grands Magistrats, étoient obligés d'en donner au Public, & on avoit un lieu destiné à cet usage, qui étoit peut-être le plus magnifique de la ville.

Notre peuple accourt encore aujourd'hui en foule aux exécutions qui se font, où il ne sauroit avoir d'autre plaisir que celui de voir périr un homme. Mais la punition du crime y est l'unique cause de cette effusion de sang. Chez les Romains, la mort de plusieurs mille personnes, étoit le jeu de la République, & la fête la plus divertissante du peuple.

Les Honnêtes Gens, pourtant, avoient, par leur raison naturelle, une horreur pour ces sortes de Spectacles. On lit quelque part dans Cicéron qu'il se dispensoit avec plaisir de s'y trouver, quand il en avoit quelque prétexte plausible. Il falloit néanmoins d'ordinaire s'y trouver, & assister en cérémonie, & avec un air de joie, à la tuerie de plusieurs milliers d'Esclaves innocens & malheureux, & cela uniquement pour satisfaire à l'usage, pour plaire au Peuple, qu'il falloit flatter par les voies souvent les plus indignes; quelquefois pour faire honneur à l'Edile, ou à tel autre qui donnoit au Public ce Spectacle. Quel goût! Quelle barbarie!

Dans

Dans les siècles même les plus polis, & dans la ville la plus instruite, & la plus civilisée de tout le monde !

Ne seroit-ce point cette affreuse inhumanité, qui irrita si fort toutes les nations contre les Romains, qui, en ce point, surpassoient tous les Barbares en Barbarie ? Et se peut-il que des gens si fins, si éclairés, d'une élévation de cœur & de génie au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, n'aient point su déraciner cet usage cruel, & désabuser le peuple d'un goût si pernicieux, & si extraordinaire ? Nos Tournois avoient quelque chose de dangereux & d'extravagant dans le danger qu'on y couroit ; & l'on disoit fort bien, que si l'on se battoit pour se divertir, c'en étoit trop ; & que ce n'en étoit pas assez, si c'étoit tout de bon. L'accident qui coûta la vie à Henri II. fit voir le ridicule & le danger de ces sortes de combats qui se sont abolis.

Nos Caroufels, & nos Courses de Bague, ont l'agrément sans le danger. Ils n'ont sans doute pas la grandeur & la magnificence visionnaire & romanesque que la Chevalerie donnoit aux Tournois, qui réellement avoient une plus grande idée.

Les Romains faisoient courir des chariots dans le Cirque. Nos courses de chevaux répondent assez à celles-là. Ils avoient de plus à Rome des Athlètes, qui étoient de quelque considération. Les Grands, & quelques Empereurs même se donnoient le plaisir, & la gloire de cette sorte d'exercice. On voit quelques médailles, où des Empereurs sont représentés sous cette forme. Aujourd'hui, il ne s'en trouve plus que chez les peuples les plus grossiers, ou tout au plus on ne voit ces sortes de Combats que dans les fêtes les plus viles des villages.

Le Théâtre n'avoit assurément parmi les Romains, ni la beauté, ni l'agrément qu'il a aujourd'hui parmi nous. La Tragédie fut toujours chez eux très-

défectueuse ; & la Comédie très-sale, ou médisante jusqu'à être mordante. Chez nous, la Tragédie a toute la grandeur & les mouvemens qui lui conviennent, avec la dignité qui l'accompagne par-tout. — La Comédie instruit, corrige, divertit, & les Latins n'ont rien qui approche de Racine & de Corneille, ni qui surpasse notre Molière.

Par l'Abbé DE ST. REAL.

C R I T I Q U E.

ON peut avoir remarqué, dans les disputes & les conversations, ce qui arrive aux gens dont l'esprit est dur & difficile : comme ils ne combattent pas pour s'aider les uns les autres, mais pour se jeter à terre, ils s'éloignent de la vérité, non pas à proportion de la grandeur ou de la petitesse de leur esprit, mais de la bisarrerie ou de l'inflexibilité plus ou moins grande de leur caractère. Le contraire arrive à ceux à qui la nature ou l'éducation ont donné de la douceur : comme leurs disputes sont des secours mutuels, qu'ils concourent au même objet, qu'ils ne pensent différemment que pour parvenir à penser de même, ils trouvent la vérité à proportion de leurs lumières : c'est la récompense d'un bon naturel.

Quand un homme écrit sur les matières de religion, il ne faut pas qu'il compte tellement sur la piété de ceux qui le lisent, qu'il dise des choses contraires au bon sens ; parce que, pour s'accréditer auprès de ceux qui ont plus de piété que de lumières, il se décrédite auprès de ceux qui ont plus de lumières que de piété.

Et comme la religion se défend beaucoup par elle-même, elle perd plus lorsqu'elle est mal défendue, que lorsqu'elle n'est point du tout défendue.

S'il

S'il arrivoit qu'un homme, après avoir perdu ses lecteurs, attaquât quelqu'un qui eût quelque réputation, & trouvât par-là le moyen de se faire lire ; on pourroit peut-être soupçonner que, sous prétexte de sacrifier cette victime à la religion, il la sacrifieroit à son amour propre.

La maniere de critiquer, dont nous parlons, est la chose du monde la plus capable de borner l'étendue, & de diminuer, si j'ose me servir de ce terme, la somme du génie national. La théologie a ses bornes, elle a ses formules ; parce que les vérités qu'elle enseigne étant connues, il faut que les hommes s'y tiennent ; & on doit les empêcher de s'en écarter : c'est là qu'il ne faut pas que le génie prenne l'essor : on le circonscrit, pour ainsi dire, dans une enceinte. Mais c'est se moquer du monde de vouloir mettre cette même enceinte autour de ceux qui traitent les sciences humaines. Les principes de la géométrie sont très-vrais ; mais, si on les appliquoit à des choses de goût, on feroit déraisonner la raison même. Rien n'étouffe plus la doctrine, que de mettre à toutes les choses une robe de docteur : les gens qui veulent toujours enseigner, empêchent beaucoup d'apprendre : il n'y a point de génie qu'on ne rétrécisse, lorsqu'on l'enveloppera d'un million de scrupules vains. Avez-vous les meilleures intentions du monde : on vous forcera vous même d'en douter. Vous ne pouvez plus être occupé à bien dire, quand vous êtes effrayé par la crainte de dire mal, & qu'au lieu de suivre votre pensée, vous ne vous occupez que des termes qui peuvent échapper à la subtilité des critiques. On vient nous mettre un béguin sur la tête, pour nous dire à chaque mot : Prenez garde de tomber ; vous voulez parler comme vous, je veux que vous parliez comme moi. Va-t-on prendre l'essor ? ils vous arrêtent par la manche. A-t-on de la force & de la vie ? on vous l'ôte à coups d'épingle,

d'épingle. Vous élevez-vous un peu ? voilà des gens qui prennent leur pied, ou leur toise, levent la tête, & vous crient de descendre pour vous mesurer. Courez-vous dans votre carrière ? ils voudront que vous regardiez toutes les pierres que les fourmis ont mises sur votre chemin. Il n'y a ni science, ni littérature, qui puisse résister à ce pédantisme. Notre siècle a formé des académies ; on voudra nous faire rentrer dans les écoles des siècles ténébreux. Descartes est bien propre à rassurer ceux qui, avec un génie infiniment moindre que le sien, ont d'aussi bonnes intentions que lui : ce grand homme fut sans cesse accusé d'athéisme, & l'on n'emploie pas aujourd'hui, contre les athées, de plus forts argumens que les siens.

Du reste, nous ne devons regarder les critiques comme personnelles, que dans les cas où ceux qui les font ont voulu les rendre telles. Il est très-permis de critiquer les ouvrages qui ont été donnés au public : parce qu'il seroit ridicule que ceux qui ont voulu éclairer les autres ne voulussent pas être éclairés eux-mêmes. Ceux qui nous avertissent sont les compagnons de nos travaux. Si le critique & l'auteur cherchent la vérité, ils ont le même intérêt ; car la vérité est le bien de tous les hommes : ils seront des confédérés, & non pas des ennemis.

C'est avec grand plaisir que je quitte la plume ; on auroit continué à garder le silence, si, de ce qu'on le gardoit, plusieurs personnes n'avoient conclu qu'on y étoit réduit.

MONTESQUIEU.

On

On trouve dans le Morceau suivant, la prédiction de la présente Revolution de la France.

SI-tôt qu'Emile saura ce que c'est que la vie, son premier soin sera de lui apprendre à la conserver. Jusqu'ici je n'ai point distingué les états, les rangs, les fortunes, & je ne les distinguerai gueres plus dans la suite, parce que l'homme est le même dans tous les états; que le riche n'a pas l'estomac plus grand que le pauvre, & ne digère pas mieux que lui; que le Maître n'a pas les bras plus longs ni plus forts que son esclave; qu'un grand n'est pas plus grand qu'un homme du Peuple; & qu'enfin les besoins naturels étant par-tout les mêmes, les moyens d'y pourvoir doivent être par-tout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former exclusivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre; & que, s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand Seigneur devenu gueux, qui porte dans sa misere les préjugés de sa naissance? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui se voyant du mépris qu'on doit à la pauvreté, se sent devenu le dernier des hommes? L'un a pour toute ressource le métier de frippon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce bon mot: *il faut que je vive.*

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la Société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, & qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfants. Le Grand devient petit, le riche devient pauvre, le Monarque devient sujet: les coups du sort sont-ils si rares, que vous puissiez compter d'en être exempt? Nous approchons de l'état de crise, & du sie-

cle

de des révolutions*. Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors ? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : il n'y a de caractères ineffaçables que ceux qu'imprime la Nature, & la Nature ne fait ni Princes, ni Riches, ni grands Seigneurs. Que fera donc, dans la bassesse, ce Satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne fait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce fastueux imbécille qui ne fait point user de lui-même, & ne met son être que dans ce qui est étranger à lui ? Heureux celui qui sait quitter alors l'état qui le quitte, & rester homme en dépit du sort ! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône ; moi je le méprise ; je vois qu'il n'existe que par sa couronne, & qu'il n'est rien du tout s'il n'est Roi ; mais celui qui la perd & s'en passe, est alors au dessus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que si peu d'hommes savent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui seul ; & quand il ne lui reste à montrer que lui, il n'est point nul il est quelque chose. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuse, Maître d'Ecole à Corinthe, & le Roi de Macédoine, Greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne sachant que devenir s'il ne régné pas ; que l'héritier du possesseur de trois Royaumes, jouet de quiconque ose insulter à sa misère, errant de Cour en Cour, cherchant par-tout des secours, & trouvant

* Je tiens pour impossible que les grandes Monarchies de l'Europe aient encore long-temps à durer ; toutes ont brillé, & tout Etat qui brille est sur son déclin. J'ai de mon opinion des raisons plus particulières que cette maxime ; mais il n'est pas à propos de les dire, & chacun ne les voit que trop.

trouvant par-tout des affronts, faute de savoir faire autre chose qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir.

L'homme citoyen, quel qu'il soit, n'a d'autre bien à mé dans la Société que lui-même, tous ses autres biens y sont malgré lui ; & quand un homme est riche, ou il ne jouit pas de sa richesse, ou le Public en jouit aussi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il se prive ; & dans le second, il ne leur donne rien. Ainsi la dette sociale lui reste toute entière, tant qu'il ne paie que de son bien. Mais mon pere, en le gagnant, a servi la société ! Soit ; il a payé sa dette, mais non pas la vôtre. Vous devez plus aux autres que si vous fussiez né sans bien, puisque vous êtes né favorisé. Il n'est point juste que ce qu'un homme a fait pour la Société, en décharge un autre de ce qu'il lui doit : car chacun se devant tout entier ne peut payer que pour lui, & nul pere ne peut transmettre à son fils le droit d'être inutile à ses semblables ; or c'est pourtant ce qu'il fait, selon vous, en lui transmettant les richesses, qui sont la preuve & le prix du travail. Celui qui mange dans l'oïveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole ; & un rentier que l'Etat paie pour ne rien faire, ne differe gueres, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des passants. Hors de la Société, l'homme isolé ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît ; mais dans la Société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien ; cela est sans exception. Travailler, est donc un devoir indispensable à l'homme social. — Riche ou pauvre, puissant ou foible, tout Citoyen oisif est un frippon.

J. J. ROUSSEAU.

TABLEAU DE LA VERTU INDIGENTE.

J'AI rencontré dans le détour d'une rue, une jeune fille qui m'a demandé l'aumône. Elle pleuroit à chaudes larmes : son affliction m'a touché ; je l'ai regardée avec attention ; je lui ai trouvé de la douceur, & des graces dans la physionomie, beaucoup d'abattement, avec un air confus & embarrassé. Son habit, quoique mauvais, marquoit une condition honnête. Pourquoi pleurez-vous, lui ai-je dit ? Hélas ! Monsieur, c'est que je suis dans un état affreux, m'a-t-elle répondu, mais d'un ton qui m'a faisi, & qui marquoit une désolation profonde.

Là-dessus j'ai été tenté de la laisser sans lui en demander davantage, pour me sauver l'intérêt douloureux qu'elle commençoit à m'inspirer pour elle : mais je n'ai pu me débarrasser de la pitié qu'elle m'avoit faite ; il auroit fallu prendre trop sur moi, & le ménagement pour moi-même m'auroit mis plus mal à mon aise, que la plus triste sensibilité pour ses malheurs—je l'ai donc tirée à quartier, & dans un endroit où je pouvois l'écouter paisiblement—Mademoiselle, vous me paroissez dans une grande peine, lui ai-je dit, en lui donnant quelque argent ; que vous est-il arrivé ? Elle ne m'a répondu d'abord que par des sanglots, ses larmes ont coulé avec plus d'abondance ; enfin s'étant un peu remise—Puisque vous avez la bonté de prendre part à mon affliction, m'a-t-elle dit, je vais vous en instruire.

Je suis une fille de famille, mon père avoit une charge assez considérable en province. Il mourut, il y a trois ans ; le jeu avoit dérangé ses affaires, & ma mère est restée veuve, & chargée de trois filles dont je suis l'aînée. Nous sommes venues à Paris, ma mère & moi, après avoir vendu tout ce qui nous restoit, pour hâter la décision d'un procès dont le gain nous rétablirait. Il y a dixhuit mois que nous sommes

sommes ici ; notre partie qui est puissante, & qui prévoit qu'un Arrêt ne lui peut être favorable, a eu assez de crédit pour le reculer. Ces longueurs ont consommé ce que nous avions. Dans cette extrémité, nous avons tenté de nous jeter aux pieds de nos Juges, pour implorer leur justice ; mais au Palais nous les avons toujours trouvés entourés de clients, parmi lesquels nous n'osions nous mêler, mal-vêtues comme nous sommes ; chez eux, soit que notre figure n'attirât pas l'attention de leurs domestiques, ou que nous vinssions à des heures incommodes, on nous a toujours dit que ces Messieurs étoient absens, ou occupés. De sorte que nous n'avons nul appui, on néglige de travailler pour nous, parce que nous n'avons point de quoi payer. Enfin, Monsieur, la misère où nous sommes tombées, le chagrin, le mauvais air & l'obscurité du lieu où nous logeons, la douleur de me voir souffrir moi-même, & le grand âge ont entièrement abattu ma mère. Elle est malade, & tout lui manque ; je suis au désespoir de la voir dans cet état ; il faut, Monsieur, que je combatte encore mon amour & ma compassion pour elle. Si je les écoute, je suis perdue. Un riche Bourgeois m'offre tous les secours possibles ; mais quels secours, Monsieur ! ils sauveroient la vie à ma mère, ils déshonoreroient éternellement la mienne. Voilà mon état ; en est-il de plus terrible ? J'aime ma mère, & je lui suis chère ; elle meurt, cela me fait trembler pour nous deux. Dans mon affliction, je lui ai dit les offres de l'homme dont je vous parle : à mon récit, j'ai cru qu'elle alloit expirer dans mes bras ; elle m'a baigné de ses larmes ; elle a jetté sur moi des yeux tout égarés, & s'est retournée de l'autre côté sans me dire une seule parole. Je ne fais pourquoi, je ne l'ai point pressée de me parler. Il semble que cette femme vertueuse ait perdu tout courage, & succombe sous

notre malheur : pour moi je voudrois mourir, pour être délivrée du péril de la veir.

Tout honnête homme sentira combien les discours de cette fille ont dû me toucher. Je lui ai donné ce que j'ai pu. J'ai joint à cela des conseils que j'ai crû les plus convenables, & me suis retiré chez moi, presque aussi affligé qu'elle.

MARIVAUX.

DESCRIPTION DU LEVER DU SOLEIL.

UNE belle soirée, on va se promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laisse voir à plein le soleil couchant ; & l'on observe les objets qui rendent reconnoissable le lieu de son coucher. Le lendemain, pour respirer le frais, on retourne au même lieu avant que le soleil se leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroît tout en flammes ; à leur éclat, on attend l'astre long-temps avant qu'il se montre ; à chaque instant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, & remplit aussi tôt tout l'espace ; le voile des ténèbres s'efface & tombe : L'homme reconnoît son séjour, & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorment, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière & les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent, & saluent de concert le père de la vie ; en ce moment, pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, foible encore, est plus lent & plus doux que dans le reste de la journée ; il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur

abeur qui semble pénétrer jusqu'à l'ame. Il y a là une demi-heure d'enchantement, auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

J. J. ROUSSEAU.

LES ARTS.

LES mêmes causes qui ont corrompu les peuples, servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption. C'est ainsi que les Arts, & les Sciences, après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes ; elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu, mais elles en laissent le simulacre public, qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & la bienfaisance ; & à la crainte de paroître méchant, elles substituent celle de paroître ridicule. C'est le vice qui prend le masque de la vertu, non comme l'hypocrisie pour tromper & trahir ; mais pour s'ôter, sous cette aimable & sacrée effigie, l'horreur qu'il a de lui-même, quand il se voit à découvert.

O Fabricius ! qu'eût pensé votre grande ame, si, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome, sauvée par votre bras, & que votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes ? " Dieux ! eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume, & ces foyers rustiques qu'habitoient jadis la modestation & la vertu ? Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité Romaine ? quel est ce langage étranger ? Quelles sont ces mœurs efféminées ? Que signifient ces statues, ces tableaux, ces édifices ? Infantes ! Qu'avez-vous fait ? Vous,

" les

" les maîtres des Nations, vous vous êtes rendus les
 " esclaves des hommes frivoles que avez vaincus !
 " Ce sont des Rhéteurs qui vous gouvernent ! C'est
 " pour enrichir des Architectes, des Statuaires, &
 " des Histrions, que vous avez arrosé de votre sang,
 " la Grèce, & l'Asie ! Les dépouilles de Carthage
 " sont la proie d'un joueur de flûte ! Romains !
 " hâtez-vous de renverser ces Amphithéâtres,
 " brisez ces Marbres, brûlez ces Tableaux ; chassez
 " ces esclaves qui vous subjuguent, & dont les fu-
 " nestes arts vous corrompent. Que d'autres mains
 " s'illustrent par de vains talents ; le seul talent digne
 " de Rome est celui de conquérir le Monde, & d'y
 " faire régner la vertu. Quand Cynéas prit votre
 " Sénat pour une assemblée de Rois, il ne fut ébloui,
 " ni par une pompe vaine, ni par une élégance re-
 " cherchée : il n'y entendit point cette éloquence
 " frivole, l'étude, & le charme des ames futures.
 " Que vit donc Cynéas de si majestueux ? O Citoy-
 " ens ! Il vit un spectacle, que ne donneront jamais
 " vos richesses, ni tous vos arts ; le plus beau spec-
 " tacle qui ait jamais paru sous le Ciel, l'Assemblée
 " de deux cens hommes vertueux, dignes de com-
 " mander à Rome, & de gouverner la Terre.

J. J. ROUSSEAU.

DE LA GRANDEUR.

UN homme de mérite élevé aux grandeurs, tache
 de consoler l'envie, & d'échapper à la mali-
 gnité. Mais malheureusement celui qui a le moins
 à prétendre, est toujours celui qui exige le plus.
 Moins il soutient sa grandeur par lui-même, plus il
 l'appesantit sur les autres. Il s'incorpore les terres,
 ses équipages, ses aïeux, ses valets ; & sous cet
 attirail, il se croit un colosse. Proposez-lui de sor-
 tir de son enveloppe, de se dépouiller de ce qui n'est
 point

point à lui ; osez le distinguer de sa naissance, de sa place ; c'est lui enchaînant la plus chère partie de son existence. Réduit à lui-même, il n'est plus rien. Etant de se voir si haut, il prétend vous inspirer le respect qu'il n'inspire à lui-même ; il s'habille avec ses vains à l'imitation des hommes libres, & tout le monde est peuple à ses yeux.

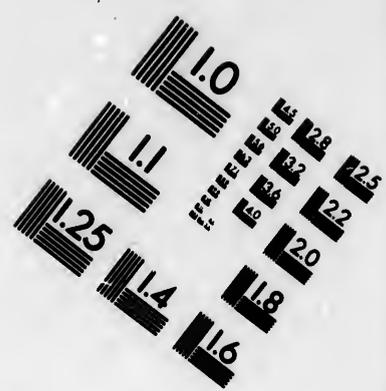
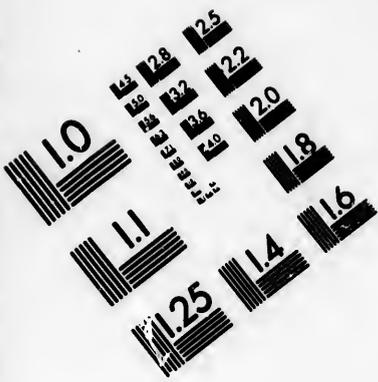
Qui es-tu donc pour mépriser les hommes ? & qui te relève au-dessus d'eux ? Tes services, ou tes vertus ? Mais, combien d'hommes obscurs plus vertueux que toi, plus laborieux, plus utiles ! Ta naissance ? On la respecte ; on salue en toi l'ombre de tes Ancêtres ; mais tu es à l'ombre à s'enorgueillir des hommages rendus au corps ? Tu aurais lieu de te glorifier, si on donnoit ton nom à tes actions, comme on donnoit au Père de Caton, le nom de ce fils, *la lumière de Rome*. Mais quel orgueil peut s'inspirer un nom qui ne te doit rien, & que tu dois au hasard ? La naissance excite l'émulation dans les grandes âmes, & l'orgueil dans les peccés.

Un Grand dont le faste est dans l'âme vous insulte corps à corps. C'est l'homme qui dit à l'homme : *"tu rampes au-dessous de moi."* Ce n'est pas du haut de son rang, c'est du haut de son orgueil, qu'il nous regarde, & nous méprise.

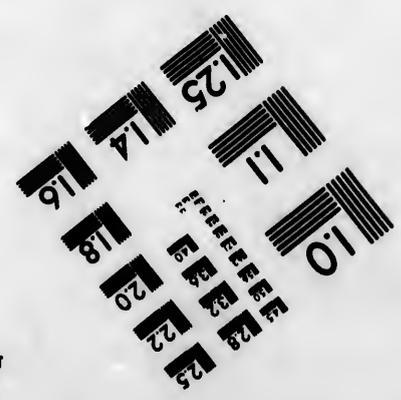
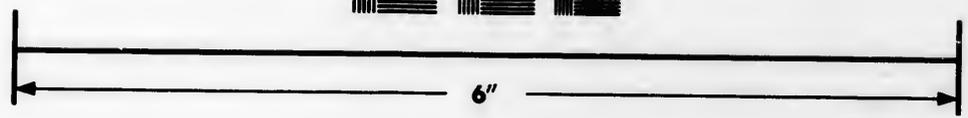
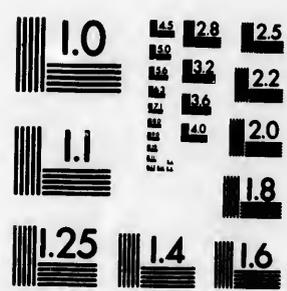
Un Grand, lorsqu'il est grand-homme, n'a recours, ni à cette hauteur humiliante, qui est le signe de la dignité, ni à ce faste imposant, qui est le fantôme de la gloire, & qui ruine la haute noblesse par la contagion de l'exemple, & l'émulation de la vanité.

Aux yeux du peuple, aux yeux du sage, aux yeux de l'envie elle-même, il n'a qu'à se montrer tel qu'il est. Le respect le devance, la vénération l'environne ; se vante le couvre tout entier ; elle est sa pompe. Si grandeur a beau se ramasser en lui-même, & se dérober à nos hommages ; nos hommages





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25

10

voit la chercher. Mais qu'il faut avoir un senti-
ment noble & pur de la véritable grandeur, pour ne
pas craindre de s'avilir en se dépouillant de tout ce
qui lui est étranger. Qui d'entre les Grands de
notre âge, voudroit être simple, comme Philippe
par les Ambassadeurs de Probus, (sauf à être les
régimes ?)

MARMONTEL.

DU JE NE SAIS QUOI.

IL y a quelquefois dans les personnes ou dans les
choses un charme invisible, une grâce nouvelle,
qu'on n'a pu définir, & qu'on a été tenté d'appeller
le je ne sais quoi. Il me semble que c'est un effet
principalement destiné à surprendre. Nous som-
mes touchés de ce que voit une personne nous plaît plus
qu'elle ne nous a paru d'abord devoir nous plaire ;
de nous sommes agréablement surpris de ce qu'elle
a la manière des défauts que nos yeux nous mon-
tent & que le cœur ne croit plus ; voilà pourquoi
les femmes laides ont très-souvent des graces, &
qu'il est rare que les belles en ayent. Car une belle
personne fait ordinairement le contraire de ce que
nous avions attendu ; elle parvient à nous paroître
moins aimable ; après nous avoir surpris en bien,
elle nous surprend en mal ; mais l'impression du
bien est ancienne, celle du mal nouvelle ; aussi les
belles personnes sont-elles rarement les grandes pas-
sions, presque toujours réservées à celles qui ont
des graces, c'est-à-dire, des agrémens que nous n'at-
tendions point, & que nous n'avions pas sujet d'at-
tendre. Les grandes parures ont rarement de la
grace, & souvent l'habillement des bergères en a.
Nous admirons la majesté des draperies de Paul Vé-
ronèse ; mais nous sommes touchés de la simplicité
de Raphaël, & de la pureté du Corrège. Paul Vé-
ronèse

ronese promet beaucoup, & paye ce qu'il promet ; Raphaël & le Corrége promettent peu, & payent beaucoup, & cela nous plaît davantage.

Les grâces se trouvent plus ordinairement dans l'elpais que dans le vilage ; car un beau visage paroit d'abord, & se cache peu à peu ; mais l'esprit ne se montre que peu à peu, que quand il veut, & autant qu'il veut ; il peut se cacher pour paroître, & donner cette espèce de surprise, qui fait les grâces.

Les grâces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manières ; car les manières naissent à chaque instant, & peuvent à tous les moments être des surprises ; en un mot, une femme ne peut guère être belle que d'une façon ; mais elle est jolie de cent mille.

La loi des deux sexes a établi parmi les nations polies & savantes, que les hommes de bien se croient, & que les femmes ne seroient qu'accordés ; de là il arrive que les grâces sont plus particulièrement cachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre, elles ont tout à cacher ; la moindre parole, le moindre geste, tout ce qui, sans choquer le premier devoir, se montre au public, tout ce qui se met en liberté, dévoile une grâce ; & telle est la fragilité de la Nature, que ce qui ne seroit rien sans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette heureuse loi, qui fait le bonheur de l'univers.

Comme le génie de l'Asie ne seroit nous surprendre, les grâces ne se trouvent ni dans les manières gênées, ni dans les manières effrées, mais dans une certaine liberté ou familiarité qui est entre les deux extrêmes ; & l'âme est agréablement surprise de voir que l'on a évité les deux écueils. Il sembleroit que les manières naturelles devoient être les plus aisées ; ce sont celles qui le sont le moins ; car l'éducation qui nous gêne, nous fait toujours perdre de naturel ; or nous sommes charmés de le voir revenir.

Rien

Rien ne nous vult tant dans une nature, que
 l'assujettir elle est dans cette négligence, et au même dans
 ce désordre que nous avons tous les jours, qu'il
 appartient à qui est, et que la seule vanité nous
 fait prendre, et l'on n'a jamais de grand mal, il est
 peu, que de faire ce que l'on dit, qu'on est, et
 non pas se hasarder.

Lorsque vous dites des choses qui ont tant de
 vous envez, dites laissez vous que vous avez de l'es-
 prit, de nous pas des grâces dans l'esprit, l'end le
 faire voir, et font que vous n'avez pas de vous
 même, et que les autres, à qui d'ailleurs quelque
 chose de mal se de simple en vous ne peut
 rien de cela, soient devenus surpris de l'en app-
 percevoir.

Il n'est pas de la grâce de l'acquiescence point y prend en
 vous il n'est de la grâce. Mais pourquoi peut-on en
 parler à tel point?

Une des plus belles sœurs d'Honneur, c'est celle
 de ceux qui ont qui donne à Vénus l'art de plaire.
 Rien n'est plus propre à faire sentir cette grâce &
 ce pouvoir des grâces, qui semblent être données à
 nos personnes par un pouvoir invisible, et qui sont
 d'ailleurs de la beauté même. Or cette ceinture
 ne pouvait être donnée qu'à Vénus. Elle ne pou-
 vait convenir à la beauté majestueuse de Junon,
 car la majesté demande une certaine gravité, c'est à
 dire, une cravate appelée l'ingénuité des grâces.
 Elle ne pouvait être donnée à la beauté dure de
 Pallas, car la dureté est appelée la dureté des grâ-
 ces, et d'ailleurs pour l'usage de son temps, elle est
 d'ailleurs.

MONTAIGUEN

Il n'est pas de la grâce de l'acquiescence point y prend en
 vous il n'est de la grâce. Mais pourquoi peut-on en
 parler à tel point?

Jugemens des Morts chez les Egyptiens.

CEST dans l'Egypte que l'on conçut une des idées les plus grandes & les plus utiles à la Morale qu'il y ait jamais eue. Les Loix, par la nature, n'ont de prise sur l'homme qu'autant qu'il respire. Elles le suivent jusqu'au bord du tombeau; là elles s'arrêtent, & il leur échappe. Les Législateurs de l'Egypte eurent les premiers l'idée d'attacher l'Homme fortement à quelque chose qui lui survive, & de l'intéresser encore quand il ne seroit plus. Ils virent que l'opinion reste sur la terre; quand l'Homme en dispartoit; & qu'elle passe à travers les siècles, la renommée se le méprant. Ils soumièrent donc l'opinion à la Loi. Alors la Loi atteignit l'Homme en fond de sa tombe; & son redouta quelque chose sur la terre, même au delà de la vie. Tel fut l'effet que produisirent ces fameux jugemens exercés en Egypte sur les Morts, & qui n'ont été depuis imités par aucun peuple.

Il y avoit un lac qu'il falloit traverser pour aller vers au lieu de la sépulture: sur les bords de ce lac on arrêtoit le mort. " Qui que tu sois, rends compte " à la Patrie de tes actions: Qu'as-tu fait du temps " & de la vie? La Loi t'interroge; la Patrie t'écoute; la Vérité te juge. Alors il comparoissoit sans titres, & sans pouvoir, réduit à lui seul, & escorté seulement de ses vertus, & de ses vices. Là se dévoiloient les crimes secrets; & ceux que le crédit, ou la puissance du Mort avoit étouffés pendant sa vie. Là, celui dont on avoit sévèrement puni, venoit à son tour sévir le calomnieux, & redemander l'honneur qui lui avoit été enlevé. Le Citoyen convaincu de n'avoir point observé les Loix, étoit condamné à la peine étoit l'infamie. Mais le Citoyen vertueux étoit récompensé d'un éloge public. L'honneur de le prononcer étoit réservé

réfervé aux Parens. On alloit la famille, les enfans venoient recevoir des leçons de vertu en attendant louer leur Père. Les pleurs s'y rendoient en foule. Les Magiftrats y préféroient. Alors on célébroit l'homme jufqu'à l'égout de la cendre. On rappelloit les lieux, les momens, & les jours où il avoit fait des actions vertueufes. On le remercioit de ce qu'il avoit fervi la Patrie & les hommes. On propofoit fon exemple à ceux qui avoient encore à vivre & à mourir. L'Orateur finiffoit par invoquer fur lui le Dieu redoutable des Morts, & par le confiner pour ainfi dire à la Divinité, en la fuppléant de ne pas l'abandonner dans ce monde obfcur & incertain où il étoit d'arriver. Enfin en le quittant, & le quittant pour jamais, on lui difoit, pour lui & pour tout le peuple, le long & éternel adieu. Tout cela s'afemble, fur-tout chez les Nations antiques & groffes, devoit affaïcher profondément & infpirer des idées magnifiques de Religion & de Morale.

On ne peut douter que ces éloges, avant qu'ils fuflent prodigués à corampan, ne fuflent une forte impreflion fur les Ames. Leur influence reflentoit bien beaucoup à celles de nos orateurs modernes; mais il y a une différence remarquable, c'eft qu'ils étoient accordés à la Vertu, & non à la Dignité. Alors on ne louoit pas l'humanité d'un Grand, ou d'un Général qui avoit été cruel, & même écartonné d'un Magiftrat qui avoit vendu les Loix; mais étoit fimple & vrai. Des Princes & même des Rois étoient regardés comme juges, comme la rai fon des hommes; & non comme les arbitres auxquels on les avoit mérités. Il n'y a rien que la même foie qui a été méritée entre le Sacerdote & le Prince, & que la vérité continueoit le pouvoir celui. Nous favons par Hiftoire que plusieurs Rois d'Egypte, qui avoient fait bâtir leurs Peuples pour élever des Pyramides immortelles, furent honorés par la Loi & par les tourtemens qu'ils

s'étoient eux-mêmes punis. Lorsque'un de ces Princes étoit mort, & que le Peuple étoit assemblé, il paroissoit alors différens accusateurs pour déposer contre sa mémoire. L'un venoit en habits de deuil, & disoit: Il a fait périr ma femme & mes enfans; j'apporte ici les dernières plaintes qu'ils prononcèrent en mourant: ô Juges, vengez-les. Un autre, il m'a ravi ma liberté, & j'ai été innocent; voilà mes chaînes; elles déposent contre lui, & peuvent les secouer sur sa tombe. Des malheureux, en lambeaux, disoient: nous avons été arrachés de nos maisons pour bâtir ces Pyramides & ces Palais: sur chacune de ces pierres que vous voyez, a coulé quelqu'une de nos larmes: & souvent des milliers d'hommes, de femmes & d'enfans, étendant leurs bras à la fois, s'écrioient tous ensemble: il a causé la mort de nos Pères, de nos Frères, de nos Époux, qui tous ont péri dans une guerre injuste: ô Juges, en prononçant sur lui, songez à leur sang. Aussi, au pied de ce tribunal de l'Égypte, retentissoient les plaintes des malheureux: mais il manquoit quelque chose à la Justice; il eût été à souhaiter que l'oppressé entendit sous sa tombe, & que la froide cendre pût trissonner. Mais aussi lorsqu'un Prince humain & bienfaisant, tel qu'il y en eut plusieurs, avoit cessé de vivre, & que les Prêtres recitoient ses actions en présence du peuple, les larmes & les acclamations se mêloient aux éloges; chacun bénissoit sa mémoire, & on l'accoutumoit en pleurant, vers la Pyramide, où il devoit éternellement reposer.

Depuis trois mille ans, ces usages ne subsistent plus: & il n'y a dans aucun pays du monde des Magistrats établis pour juger la mémoire des Rois. Mais la République fait la fonction de ce tribunal: plus terrible, parce qu'on ne peut la corrompre, elle juge ses Auteurs, la Postérité les écoute, & l'Histoire les écarte.

T H O M A S.

FEMMES.

M E L A N G E S.

F E M M E S.

I D E E S.

Une belle Femme, qui a les qualités d'un bonné Homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux; l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

LA BRUYÈRE.

UNE organisation délicate, une grande sensibilité, une imagination heureuse, des passions vives donnent au sexe une disposition universelle à tous les talens & à toutes les vertus . . . Si ces heureuses dispositions étoient cultivées avec plus de soin, elles seroient le bonheur des deux sexes & celui de la société. Il faudroit que les femmes connussent peu leurs intérêts, si elles ne vouloient concourir à un changement si avantageux. Le tems de la jeunesse & de la beauté est bien court. Cet âge une fois passé, la femme, qui n'a eu que sa beauté pour mérite, retourne à rien : n'étant plus soutenue par le frêle appui d'une passion, ou de l'excès des hommes, elle sent un vuide & un ennui qui la précipitent dans la médifance, ou dans une triste dévotion. Ayant, au contraire, un esprit cultivé, & du mérite, elle trouve des ressources en elle-même; elle se prépare, par ses talens, un empire sur les hommes, plus hauteur que celui de la beauté : & elle fera, dans un âge plus avancé, les délices de ses amis, comme elle faisoit celui de ses amans. Déjà dans la jeunesse, ses lumières lui épargneront ces soins humilians, ces attachemens honteux, qui déshonorent plus que la passion même : elle saura goûter un homme de mérite, dont le commerce promene sa curiosité dans des pays nouveaux, & nourrit agréablement la vivacité de son esprit. L'ennui, ce cruel ennemi du sexe, disparaîtra : elle connoîtra les vrais plaisirs, dont les êtres frivoles ne voient que l'ombre. Elle ne sera plus réduite à choisir les hommes

hommes sur la foi de leur figure : elle sera à l'abri de ce soupçon, avilissant, qu'elle ne fait tirer d'un homme qu'un seul parti.

Ces lumières répandues sur le sexe, développeront le germe caché de toutes les vertus. Qu'on ne se trompe point avec quelques moralistes superficiels, qui nous parlent de la vertu, comme s'il falloit être imbécille pour être vertueux. L'ignorance produit plus de vices que l'abus des lumières & des passions. Pour observer les devoirs, il faut les connoître, & savoir distinguer les véritables des fausses : il faut avoir des principes certains, toujours présens à l'esprit. L'habitude peut donner les apparences de la vertu : il n'y a que les connoissances solides qui en puissent donner la réalité. Les femmes éclairées seront pénétrées de ce sentiment délicieux, qui naît de la vertu, & qui peut uniquement rendre heureux. Elles ne tireront plus une gloire méprisable de leurs foiblesses, de l'inconstance de leurs goûts, de la légèreté de leur conduite : au lieu de s'abandonner aveuglément à leurs passions & à leurs fantaisies, elles sauront les régler & les dominer.

Une femme sensée, dit Madame Lambert, ne doit pas paroître désirer trop ardemment de s'attirer l'attention & les respects de tout le monde : elle doit se contenter qu'on lui rende ce qui lui est dû, & avoir des égards pour les autres, si elle veut qu'ils en aient pour elle ; elle n'est pas plus fière, parce que sa robe est plus belle que celle d'une autre ; & elle ne se console pas d'avoir moins d'esprit, parce qu'elle a de plus belles dentelles.

La première & la plus importante qualité d'une femme, est la douceur. Faite pour obéir à un être aussi impartial que l'homme, souvent si plein de vices, & toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice : ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être

douce. L'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris : ils sentent que ce n'est pas avec ces armes, là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuates & persuasives, pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles, pour être impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce, pour dire des injures ; il ne leur donna point des traits si délicats, pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent, elles s'oublient : elles ont souvent raison de se plaindre ; mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe.

PORTRAITS de deux FEMMES respectables.

IL est une femme qui a de l'esprit pour se faire aimer, non pour se faire craindre ; de la vertu pour se faire estimer, non pour mépriser les autres ; assez de beauté pour donner du prix à sa vertu. Egale-ment éloignée de la honte d'aimer sans retenue, du tourment de n'oser aimer, & de l'ennui de vivre sans amour : elle a tant d'indulgence pour les foibles de son sexe, que la femme la plus galante lui pardonne d'être fidèle ; elle a tant de respect pour les bienfaisances, que la plus prude lui pardonne d'être tendre. Laisant aux folles, dont elle est entourée, la coquetterie, la frivolité, les jalousies, toutes ces petites passions, toutes ces bagatelles qui rendent leur vie nulle ou contentieuse : au milieu de ces commerces contagieux, elle consulte toujours son cœur qui est pur, & sa raison qui est saine, préféralement à l'opinion, cette reine du monde, qui gouverne si despotiquement les insensés & les fous. Heureuse la femme qui possède ces avantages ! Plus heureux celui qui possède le cœur d'une telle femme !

IL

Elle en est une autre plus solidement heureuse encore. Son bonheur est d'ignorer ce que tout le monde appelle les *Plaisirs*; sa gloire est de vivre dans les devoirs de femme & de mere; elle consacre ses jours à la pratique des vertus obscures. Occupée du gouvernement de sa famille, elle règne sur son mari par la complaisance; sur ses enfans, par la douceur; sur ses domestiques, par la bonté. Sa maison est la demeure des sentimens religieux, de la piété filiale, de l'amour conjugal, de la tendresse maternelle, de l'ordre, de la paix intérieure, du doux sommeil & de la santé. Econome & sédentaire, elle en écarte les passions & les besoins. L'indigent qui se présente à la porte n'en est jamais repoussé; l'homme vicieux ne s'y présente point. Elle a un caractère de réserve & de dignité, qui la fait respecter; d'indulgence & de sensibilité, qui la fait aimer; de prudence & de fermeté, qui la fait craindre: elle répand autour d'elle une douce chaleur, une lumière pure qui éclaire & vivifie tout ce qui l'environne.

Fragment d'un Discours Sur la Question.

SI LE ROI PEUT ETRE JUGE.

A l'occasion de son absence de Paris en 1791.

LE bon-sens veut en effet que la peine suive le délit; & ne pas appliquer la peine là où est le délit, c'est l'encourager.

Le bon-sens veut qu'un homme ne soit pas déclaré impécable, lorsqu'il n'est qu'un homme; & qu'il ne soit pas déclaré impunissable, lorsque le ciel ne l'a pas fait impécable. Les Egyptiens qui croyoient aussi la Royauté un élément nécessaire du gouvernement, mais qui voulaient se délivrer du

mal

mal que les Rois animés leur faisoient, les avoient remplacés par une pierre qu'ils mettoient sur le trône. Les Seïcks y mettent l'Alcoran & un fabre, nu & vivent en républicains. Si la pierre & l'Alcoran sont impunissables, il sont au moins impeceables ; ils ne conspirent pas contre la Nation.

Le déclaration des droits veut que tous les citoyens soient égaux devant la loi. Or, cette égalité n'existe plus du moment qu'un homme est au-dessus de la loi, & la déclaration des droits s'anéantit insensiblement dans tous les articles, du moment qu'on a l'audace d'en fouler un seul aux pieds.

La souveraineté de la Nation ne reconnoit personne au-dessus d'elle. Or, si un homme a le privilège de conspirer contre la Nation sans pouvoir être puni, il est clair que cet être privilégié est le souverain, & que la Nation est son esclave.

Je ne vois plus en lui qu'un Dieu, & vingt-cinq millions de brutes ou de serfs dans les prétendus citoyens.

La Constitution veut que tous les pouvoirs dérivent du peuple, que tous soient subordonnés au peuple. Or, l'inviolabilité universelle & perpétuelle d'un homme ne peut dériver du peuple. Car il ne peut faire plus grand que lui ; & faire quel qu'un plus grand que lui, c'est renverser cette subordination où tous les délégués du peuple doivent être à son égard.

La Constitution dit : *la Nation, la Loi, & le Roi* ; & les partisans de l'inviolabilité placent *le Roi* d'abord, & non pas à côté, mais au-dessus, *de la Nation, & de la Loi*. Ainsi admettez l'inviolabilité absolue ; & il faut changer ce bel ordre d'éléments politiques qui vous a couverts de gloire aux yeux de l'Univers.

La liberté de faire ne connoît de limites que le droit d'autrui. Or du moment où un individu a le
privilege

privilege de franchises toutes. Ne limites à l'égart des
 ans, & d'empêcher qu'on ne les franchisse, au
 lieu, il est clair qu'il n'y a plus ni liberté ni justice.
 Car liberté & justice supposent nécessairement des droits
 & des devoirs. Or les droits sont une chose, & les
 devoirs de l'autre.

Mais si l'inviolabilité du Roi renverse le bon sens,
 la destruction des droits, la souveraineté de la Na-
 tion, la constitution, la liberté, il est évident qu'elle
 n'est ni ne peut être dans notre constitution; il est
 évident que ceux qui la défendent sous les auspices
 du peuple, de la constitution & de la liberté; il est
 évident que si leur système étoit adopté, il renver-
 seroit infailliblement toutes ces bases; car un mal
 de constitution, un mal en amène toujours d'au-
 tres, qui se greffent sur le premier.

Nos adversaires conviennent que cette inviolabi-
 lité absolue n'est pas encore écrite, mais ils disent
 qu'il est nécessaire qu'elle le soit, & qu'elle dérive
 de l'inviolabilité administrative.

On a déjà vu la différence qui régnoit entre ces
 deux inviolabilités; & parce qu'on s'est paralysé
 un bras, il ne s'enfuit pas qu'il soit bon de le par-
 alyser les autres membres.

En l-peut on calculer tous les maux qu'entraîne-
 roit un pareil privilege d'inviolabilité absolue? Je
 ne parle pas des fantaisies féroces ou crapuleuses
 qui peuvent fouler l'autorité d'un prince sur de l'im-
 punité; je ne rappelle pas les goûts de ce prince,
 qui, sans être cependant roi, s'amusoit à tuer les
 hommes comme des lièvres, & de tant d'inviolables
 despotes, tant de Tibères, tant de Nérons qui, pour
 leurs vains plaisirs, plongeoient dans les cachots des
 milliers d'infortunés, & forçoient les hommes les
 plus vertueux d'avaler la mort avec le poison.

Mais je fais une seule question à un de ces intré-
 pides avocats de l'impunité couronnée: que dirait

R a

il.

avoient
 e trône.
 u & vi-
 ran font
 ; ils ne

es citoy-
 égalité
 u dessus
 it infen-
 qu'on a

noit per-
 a le pri-
 pouvoir
 gié est le

ingt-cinq
 prétendus

oires déri-
 onnés au
 & perpé-
 pte. Car
 lire quel-
 te subor-
 e doivent

Et le Roi;
 nt le Roi
 de la Na-
 lité abso-
 lens poli-
 x yeux de

tes que le
 lvidu a le
 privilege

il, si le Roi, dans ses États, violoit sa femme, enlevoit sa fille, voloit son argent, brûloit sa maison, menaçoit sa vie ? Lui diroit-il : Seigneur, que votre volonté soit faite !... Le plus lâche des esclaves rougieroit de ce langage. Lui citeroit-il la loi ? Elle n'est pas faite pour un Roi. Repousseroit-il à main armée son offense ? C'est un inviolable, c'est l'Oint du Seigneur. Il faut donc ici ou être le plus vil des hommes, ou violer un inviolable, puisque la loi n'osera pas le punir. Comme on s'embaraille, comme on s'égorge soi-même, quand on abandonne le bon-sens, la nature & les droits de l'homme ! on égorge même celui qu'on veut favoriser avec des privilèges aussi contraires à tous. Car défendre au glaive de la loi de toucher à un individu coupable, c'est livrer ce coupable au glaive de tous ceux qu'il a pu outrager, c'est lui donner vingt ennemis, vingt bourreaux pour le sauver des mains d'un seul.

Sans doute ici, Messieurs, votre mémoire vous rappelle une foule de princes qui n'ont péri que par cet effet inévitable de l'inviolabilité fœnelle attachée au pouvoir absolu. Elle vous rappelle les nombreux assassinats, les nombreuses dépositions des princes que leur inviolabilité portoit aux plus grands excès. Elle vous rappelle tant de pages sanglantes de l'histoire du Bas-Empire, de la Turquie. C'est de la doctrine de ce pays que nos champions de l'inviolabilité veulent infecter les sources pures de notre immortelle constitution.

Eh ! jusqu'où ne portent-ils pas les conséquences de cette doctrine impie ? ils couvrent de son voile, même les guerres qu'un prince pourroit entreprendre contre la liberté de son pays. Je le demande ici à un avocat de l'inviolabilité : si le prince, après avoir franchi nos frontières, n'étoit revenu dans la France qu'à la tête d'une armée étrangère ou rebelle, portant le fer & la flamme par-tout, s'il avoit ravagé

nos plus belles courtes : si, arrêté dans sa course furieuse, il eût été pris après plusieurs combats, osez me répondre : qu'en auriez-vous fait ? eussiez-vous cité son inviolabilité pour l'abandonner ? Oui, me répond froidement un membre d'un comité. Eh bien !... Allez à Constantinople chercher des fers, y porter votre infâme doctrine : elle révolte ici des hommes libres.

Cet exemple doit vous frapper, Messieurs. S'il est un délit personnel dans un Roi où l'inviolabilité ne puisse le soustraire au glaive de la loi, il est clair que les autres crimes qui outragent la société ne peuvent pas davantage lui échapper. Car, qui fixera la ligne de démarcation ? d'après quelles bases ?

D'après celles de l'avantage de la Société, me répond-on : le maintien de l'ordre est dans l'inviolabilité du Roi. Si vous la lui ôtez, on l'attaquera tous les jours.

Je n'ai pas, je l'avoue, l'intelligence assez profonde pour concevoir comment une absurdité, une atrocité sont des élémens nécessaires d'un bon gouvernement. Depuis quand le poison est-il un élément nécessaire de la vie ? Je n'ai pas l'œil assez pénétrant pour saisir les rapports qui lient l'inviolabilité d'un criminel avec le maintien général de l'ordre. J'y vois au contraire la source des plus grands désordres, & l'excuse des plus grands criminels. Rappelez-vous ce mot frappant prononcé par un Juge à cette tribune.... *J'ai-je, disoit-il, condamné un assassin au nom du Roi ? Il me dira : vous me condamnez au nom d'un homme qui a voulu renverser la Constitution, couvrir la France de flots de sang & qui cependant jouit encore du trône !* . . .

Messieurs, sous un régime libre on ne maintient l'ordre que par l'exemple de l'ordre, la justice que par l'allouement personnel à la justice ; & ce

n'est pas en donnant un caractère général d'impunité pour tous les crimes, qu'on diminue le nombre des crimes.

Je vois le Président ou le Roi, Chef des États-Unis, assésible devant le Juri, pouvant être suspendu de son mandat pour crime de haute trahison. Je ne vois pas que cette loi ait exposé aucun Président à être tourmenté chaque jour par de faibles accusations ; mais aussi n'y a-t-il eu aucun Président des États-Unis qui ait conspiré contre son pays ; il fait qu'il seroit infailliblement pénétré ; et cette certitude me paroit un meilleur préservatif contre les conspirations, que l'inviolabilité qui n'est qu'un brevet, qu'une patente pour conspirer à l'aise.

M. Goupill vous a cité l'exemple de l'Angleterre, qui a déclaré son Roi inviolable. Eh bien ! Melneux, s'est son exemple même sur lequel je n'ai pu pour renvoyer le système d'inviolabilité absolue de nos adversaires.

Les Anglois admettent dans le Roi cette inviolabilité administrative que notre Constitution a consacré.

Ils vont plus loin que nous : ils l'étendent sur les ouvrages particuliers que le Roi peut faire à ses sujets. L'offense, dit Blackstone^(*), doit se poursuivre dans la cour de la Chancellerie, où le Chancelier de la Justice lui administrera justice, non comme un droit, mais comme une grâce, & sans y être forcé. A ce langage abject, peut-on reconnoître un peuple libre ?

Mais malgré cette bassesse, jamais les Anglois n'ont été que leur Prince soit inviolable lorsqu'il vouloit bouleverser la Constitution par des manœuvres ou par la force. Lisez Locke^(†), Sidney, Milton.

(*) Tome 2, page 299, édit. angl. in-8°.

(†) Voyez Locke dans son gouvernement civil ; Milton, dans sa réplique à Saumaise ; Sidney, dans ses discours sur le gouvernement ; Macaulay, dans sa

Milton, Macaulay ; lisez Blakstone lui-même ; lisez le célèbre Jones, grand juge du Bengale, dans son dialogue tant persécuté : vous les verrez tous enseigner unanimement que le Prince peut être jugé, déposé par la Nation, & que son inviolabilité cesse en matière de crime national.

Les Romains avoient pour principe invariable de ne jamais négocier avec leurs ennemis, que ceux-ci n'eussent mis bas les armes..... Et vous, vous craindriez des ennemis qui sont encore à les prendre contre vous ! vous fléchiriez par la frayeur de vains fantômes ! Mais que ceux qui redoutent ou feignent de redouter ces fantômes, osent les envisager ; qu'ils essayent de les toucher ; qu'ils voyent ce qu'ils sont, ce que vous êtes ; & les frayeurs disparaîtront.

Qui êtes-vous ? Un peuple libre ; et on vous menace de quelques brigands couronnés, & de meutes d'esclaves ! Athènes & Sparte ont-ils jamais craint les armées innombrables que les despotes de la Perse trainoient à leur suite ? A-t-on dit à Miltiade, à Cimon, à Aristide, recevez un Roi, ou vous périrez ? Ils auroient répondu dans un langage digne des Grecs : *nous nous verrons à Marathon, à Salamine*..... Et les François aussi auront leur Marathon, leur Salamine, s'il est des Puissances assez folles pour les attaquer.

Ici, Messieurs, le nombre est même du côté de la liberté ; & nous aurons à envier aux Spartiates la gloire qu'ils ont eu de lutter avec peu de héros, contre des nuées d'ennemis ! Nos Thermopyles seront toujours couvertes de légions nombreuses.

La France seule contient plus de Citoyens armés, que l'Europe entière ne peut vomir contre elle de
soldats
sa dissertation à la fin du quatrième volume de l'histoire des Stuard ; Jones, dans le dialogue imprimé par le doyen de Saint-Asaph.

soldats mercenaires. Et quels Citoyens ! ils défendent leurs foyers, leurs familles, leurs enfans, leur liberté ! Avec ces Dieux tutélaires, on n'est pas vaincu, ou l'on fait l'ensevelir sous les ruines de sa patrie.

Quels soldats du despotisme peuvent faire long-temps face aux soldats de la liberté ? Les soldats des tyrans ont plus de discipline que de courage, plus de crainte que d'attachement ; ils veulent de l'argent, sont peu fidèles, déserterent à la première occasion. Le soldat de la liberté ne craint ni fatigues, ni dangers, ni la faim, ni le défaut d'argent : celui qu'il a, il le prodigue avec joie pour la défense de son pays : (j'en atteste les braves soldats de Givet) : il court, il vole au cri de la liberté, lorsque le despotisme lui seroit faire à peine quelques pas languissans. Qu'une armée patriote soit détruite : une autre renaît aussitôt de ses cendres. C'est que sous la liberté, tout est soldat : hommes, femmes, enfans, prêtres, magistrats. Deux défaites détruisent en Europe l'armée des tyrans la plus nombreuse & la mieux disciplinée. Les défaites instruisent & irritent les soldats de la liberté, & n'en diminuent pas le nombre.

O vous qui doutez des efforts prodigieux & surnaturels que l'amour de la liberté peut commander aux hommes, voyez ce qu'ont fait les Américains pour conquérir leur indépendance ; voyez le médecin Warren qui n'avoit jamais mané le fusil, défendre la petite colline de Bunker, avec une poignée d'Américains mal armés, mal disciplinés, & avant de se rendre, faire mordre la poussière à plus de douze cents militaires anglais. Suivez le Général Washington faisant tête avec trois à quatre mille paysans, à plus de trente mille Anglois, & se jouant de leurs forces. Suivez-le à Trenton. N'avoit-il pas dit : ses soldats n'avoient pas de souliers, la glace

qui

qui déchiroit leurs pieds, étoit teinte de leur sang : nous aurons demain des foules, disoient-ils ; mes bataillons les Anglais, et ils les battirent.

Ah ! que les hommes qui désespèrent de la valeur françoise, qui ne la croient pas capable de soutenir les efforts combinés des Puissances ennemies, que ces hommes cessent de calomnier nos troupes de ligne, qui, si redoutables lorsqu'elles combattent pour des querelles étrangères, le seront bien plus lorsqu'elles se battront pour leur propre cause, leur liberté. Qu'ils cessent de calomnier nos gardes nationales, dont le dévouement s'est manifesté dans cette crise d'une manière si touchante, & qui accusent la fortune de ne leur avoir pas encore fourni l'occasion de développer leur valeur. . . .

Athènes seul, le petit pays d'Athènes fut pendant treize ans soutenir les efforts de la ligue des Spartiates, des Thébains, des Perses, & ne succomba qu'au nombre, qu'à la lassitude, qu'au défaut de moyens.

L'Angleterre a pu, lors de la révolution de 1740, soutenir pendant dix ans, pour recouvrer sa liberté, la guerre intestine la plus désastreuse, & gagner des batailles au-dehors.

Les Américains peu nombreux, sans troupes disciplinées, sans munitions, sans artillerie, sans vaisseaux, sans argent, ont pu résister & vaincre, après sept ans de combats, une nation brave, & riche, dont la marine ne connoissoit point d'égal.

Et nous, ayant dans la vaste étendue de la France, dans nos montagnes & nos ports, plus de ressources que les Athéniens ; nous plus heureux que les Anglois de 1640, redoutés jusqu'à présent de nos voisins, sans crainte de guerre intestine, maîtres des séditieux, unis par un concert qui ne fait de vingt-cinq millions d'hommes qu'une seule famille, une seule armée ; nous, qui, plus heureux que les Américains, pouvons arrêter nos ennemis par des places
bien

bien fortifiées, par des armées disciplinées & nombreuses, par des gardes nationales familiarisées avec les fatigues ; nous, à qui le ciel a réservé, pour faciliter le passage du despotisme à la liberté, un fonds immense & riche, recouvré sur la superstition par le bon-sens : nous craindriens, avec tant d'avantages réunis, des Puissances que, sous le règne avilissant du despotisme, nous avons si souvent battues ! Quoi ! sous ce despotisme, la France seule a pu résister à sept Puissances combinées ; & l'amour de la liberté ne pourroit reproduire un miracle enfanté par un ridicule honneur !

Je le fais : si les étrangers se liguent, nous attaquent, ils pourront vaincre d'abord. Mais Rome attaquée par Annibal, essuya quatre défaites, ne désespéra pas, & triompha ; mais les Américains ne sont arrivés à l'indépendance que par des défaites nombreuses. On prendra des villes, je le veux. Eh bien ! nos frères, les habitans de ces villes trouveront des asyles par-tout. Nous partagerons avec eux & nos maisons & nos tables. Les enfans des martyrs de la liberté deviendront les nôtres. Nous essuierons les larmes de leurs veuves. Ah ! c'est cette douce communion des esprits & des cœurs, qui rend le soldat de la liberté invincible, qui lui fait recevoir la mort avec joie ; il lègue sa famille à ses frères, & non pas à des tyrans qui répoussent les enfans après avoir bu le sang du père.

BRISSOT.

Courte Durée de l'Eclat des Etats Despotiques.

L'ECLAT que jettent les Nations dans les Etats Despotiques, est toujours de peu de durée. Si quelquefois elles atteignent au plus haut degré de puissance & de gloire, & s'illustrent par des succès en tout genre ; ces succès attachés à la sagesse de quelques

& nom-
scées avec
pour faci-
un fonds
ion par le
avantages
avilissant
s ! Quoi !
résister à
la liberté
nté par un

nous atta-
mais Rome
éfaites, ne
Américains
des défaites
veux. Eh
les trouve-
rons avec
enfants des
es. Nous
Ah ! c'est
des cœurs,
qui lui fait
mille à ses
ouffent les

ISSOT.

otiques.
ns les Etats
durée. Si
ut degré de
des succès
sageffe de
quelques

quelques Rois qui les gouvernoient, & non à la forme de leur gouvernement, ont toujours été aussi passagers que brillans. La force de pareils Etats, quelque imposante qu'elle soit n'est qu'une force illusoire ; c'est le colosse de Nabuchodonosor, les pieds sont d'argille. Il en est de ces Empires, comme du sapin superbe : sa cime touche aux Cieux ; les animaux des plaines, & des airs cherchent un abri sous son ombrage ; mais, attaché à la terre par de trop foibles racines, il est renversé au premier ouragan. Ces Etats n'ont qu'un moment d'existence, s'ils ne sont environnés de Nations peu entreprenantes, & soumises au pouvoir arbitraire. La force respectiue de pareils Etats consiste alors dans l'équilibre de leur foiblesse. Un Empire despotique a-t-il reçu quelque échec ? Si le trône ne peut être raffermi que par une résolution mâle & courageuse, cet Empire est détruit.

Les peuples qui gémissent sous un pouvoir arbitraire, n'ont donc que des succès momentanés, que des éclairs de gloire : ils doivent tôt ou tard subir le joug d'une nation libre & entreprenante : mais en supposant que des circonstances, & des positions particulières les arrachassent à ce danger ; la mauvaise administration de ces royaumes suffit pour les détruire, les dépeupler, & les changer en déserts. La langueur léthargique, qui successivement en saisit tous les membres, produit cet effet. Le propre du Despotisme est d'étouffer les passions ; or, dès que les ames ont, par le défaut des passions, perdu leur activité ; lorsque les Citoyens sont, pour ainsi dire, engourdis par l'opium du luxe, de l'oïveté, & de la mollesse, alors l'Etat tombe en consommation. Le calme apparent dont il jouit, n'est, aux yeux de l'homme éclairé, que l'affaïssement précurseur de la mort. Il faut des passions dans un Etat ; elles en font l'ame & la vie. Le peuple le plus passionné

est, à la longue, le peuple triomphant. L'effervescence modérée des passions est salutaire aux Empires ; ils sont à cet égard comparables aux mers dont les eaux stagnantes exhhaleroient en grouillant, des vapeurs funestes à l'univers, si on les soulevant la tempête ne les épuroit.

HELVETIUS.

A M O U R.

SI-tôt que l'homme a besoin d'une compagne, si il n'est plus un être isolé, son cœur n'est plus seul. Toutes les relations avec son espèce, toutes les affections de son âme, naissent avec celle-là : la première passion fait bientôt fermenter les autres.

Le penchant de l'instinct est indéterminé. Un sexe est attiré vers l'autre ; voilà le mouvement de la Nature. Le choix, les préférences, l'attachement personnel sont l'ouvrage des lumières, des préjugés, de l'habitude : il faut du temps & des connoissances pour nous rendre capables d'amour ; on n'aime qu'après avoir jugé, on ne préfère qu'après avoir comparé. Ces jugemens se font sans qu'on s'en apperceive, mais ils n'en sont pas moins réels. Le véritable amour, quand qu'on en dise, sera toujours honoré des hommes ; car bien que les emportemens nous égarent, bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le sent des qualités odieuses, & même qu'il en produise, il en suppose pourtant toujours d'estimables sans lesquelles on seroit hors d'état de le sentir. Ce choix qu'on met en opposition avec la raison, nous vient d'elle : on a fait l'Amour aveugle, parce qu'il a de meilleurs yeux que nous, & qu'il voit des rapports que nous ne pouvons appercevoir. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme seroit également bonne, & la première venue seroit

feroit toujours la plus aimable. Loin que l'amour vienne de la Nature, il est la règle & le frein de ses penchans : c'est par lui, qu'excepté l'objet aimé, un sexe n'est plus rien pour l'autre.

La préférence qu'on accorde, on veut l'obtenir ; l'amour doit être réciproque. Pour être aimé, il faut se rendre aimable ; pour être préféré, il faut se rendre plus aimable qu'un autre, plus aimable que tout autre, au moins, aux yeux de l'objet aimé. — De-là les premiers regards sur les semblables ; de-là les premières comparaisons avec eux ; de-là l'émulation, les rivalités, la jalousie. Un cœur plein d'un sentiment qui déborde, aime à s'épancher ; du beloir d'une maîtresse, naît bientôt celui d'un ami : celui qui sent combien il est doux d'être aimé, voudroit l'être de tout le monde ; & tous ne sauroient vouloir de préférence, qu'il n'y ait beaucoup de mécontents. Avec l'amour & l'amitié naissent les dissensions, l'inimitié, la haine. Du sein de tant de passions diverses, je vois l'opinion s'élever au trône inébranlable, & les stupides mortels, asservis à son empire, ne fonder leur propre existence que sur les jugemens d'autrui.

J. J. ROUSSEAU.

Langue Française.

Il faut s'approprier les trésors de toutes les langues savantes, pour transmettre à la nôtre ce qu'elles ont de plus précieux, & lui donner cette richesse dont quelques étrangers lui reprochent de manquer, & dont cependant elle ne manque jamais dans la bouche de celui qui fait mettre à profit les riches dépouilles de la Grèce & de Rome. Les anciens Orateurs lui donnent leur inflexion, leur abondance, leur sublimité. Les Historiens lui communiquent

communiquent leur simplicité, leur ordre, leur variété ; les Poëtes lui inspirent la noblesse de l'invention, la vivacité des images, la hardiesse de l'expression, & surtout ce nombre caché, cette secrète harmonie du discours, qui, sans avoir la servitude & l'uniformité de la Poësie, en conserve souvent toute la douceur & toutes les graces.

Ce seroit une erreur de croire que des auteurs Latins ne puissent pas nous apprendre à bien écrire en François. Les perfections essentielles du style sont les mêmes dans toutes les langues. Les signes, ou les instrumens, c'est-à-dire, les mots dont on se sert pour s'exprimer, sont différens ; mais les règles générales, pour les mettre habilement en œuvre, sont toujours semblables ; & dans quelque langue qu'on parle, ou qu'on écrive, on ne les fera jamais avec succès, si l'on ne présente à l'auditeur, ou au lecteur le même enchaînement dans les pensées, la même justesse dans les comparaisons, le même choix, & la même exactitude dans les expressions.

DAGUESSEAU.

Cause de la peur si naturelle à tous les hommes lorsqu'ils se trouvent dans l'obscurité.—Réfutation du vieux préjugé qui l'attribue aux contes des nourrices et des vieilles femmes.

BEAUCOUP de jeux de nuit : cet avis est plus important qu'il ne semble. La nuit effraye naturellement les hommes, & quelquefois les animaux. La raison, les connoissances, l'esprit, le courage, délivrent peu de gens de ce tribut. J'ai vu des raisonneurs, des Esprits-forts, des Philosophes, des militaires, intrépides en plein jour, trembler la nuit, comme des femmes, au bruit d'une feuille d'arbre. On attribue cet effroi aux contes des nourrices ;

rites ; on se trompe ; il y a une cause naturelle. Quelle est cette cause ? La même qui rend les fous, les enfants & le Peuple superstitieux, l'ignorance des choses qui nous environnent & de ce qui se passe autour de nous. Accoutumé d'apercevoir de loin les objets, & de prévoir leurs impressions d'avance, certainement, de voir de plus près de ce qui est autour, n'y supposerois-je pas mille échos, mille mouvements qui peuvent me nuire, & dont il n'est impossible de me garantir ? J'ai bien savoir que je suis en sûreté dans le lieu où je me trouve ; je ne le sais jamais aussi-bien que si je le voyois réellement ; j'ai donc toujours un sujet de crainte que je n'aie pas en plein jour. Je sais, il est vrai, qu'un corps étranger ne peut guere agir sur le mien, sans s'annoncer par quelque bruit, aussi, combien j'ai sans cesse l'oreille alerte ! Au moindre bruit dont je ne puis discerner la cause, l'intérêt de ma conservation me fait d'abord supposer tout ce qui doit le plus m'engager à me tenir sur mes gardes, & par conséquent tout ce qui est le plus propre à m'effrayer.

N'entends-je absolument rien ? Je ne suis pas pour cela tranquille ; car enfin sans bruit on peut encore me surprendre. Il faut que je suppose les choses telles qu'elles étoient auparavant, telles qu'elles doivent encore être, que je voye ce que je ne vois pas. Ainsi forcé de mettre en jeu mon imagination, bientôt je n'en suis plus maître, & ce que j'ai fait pour me rassurer ne sert qu'à m'alarmer davantage. Si j'entends du bruit, j'entends des voleurs ; si je n'entends rien, je vois des fantômes ; la vigilance que m'inspire le soin de me conserver, ne me donne que sujets de crainte. Tout ce qui doit me rassurer n'est que dans ma raison : l'instinct plus fort me parle tout autrement qu'elle. A quoi bon penser qu'on n'a rien à craindre, puisqu'alors on n'a rien à faire ?

La cause du mal-trouvée indique le remède. En toute chose l'habitude tue l'imagination, il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'est plus l'imagination qui agit, c'est la mémoire, & voilà la raison de l'axiome, *ab affectis non fit passio*; car ce n'est qu'au feu de l'imagination que les passions s'allument. — Ne raisonnez donc pas avec celui que vous voulez guérir de l'horreur des ténèbres; menez-l'y souvent, & soyez sûr que tous les arguments de la Philosophie ne vaudront pas cet usage. La tête ne tourne point aux couvreurs sur les toits, & l'on ne voit plus avoir peur dans l'obscurité quiconque est accoutumé d'y être.

ROUSSEAU, *Emile.*

Avilissement des Romains.

C'EST ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie, dans l'Histoire de Rome, tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage; ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini; à quoi aboutit-il, qu'à assouvir le bonheur de cinq, ou six millions? Quoi! ce Sénat n'avoit fait évanouir tant de Rois que pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de quelques-uns de ses plus indignes Citoyens, & s'exterminer par ses propres arrêts? On n'éleve donc la puissance que pour la voir mieux renversée? Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir, que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuses mains?

MONTESQUIEU.

Gambien

« Combien il est difficile de donner une Education vertueuse dans les Etats Despotiques. »

POUR éclaircir cette vérité par un exemple, je suppose que, sous le titre de Bacha, un Père destine son Fils au Gouvernement d'une Province; que prêt à prendre possession de cette place son Fils lui dise : Mon Père, les principes de vertu acquis dans mon enfance ont germé dans mon ame. Je pars pour gouverner des hommes; c'est de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre : sourd aux menaces du Puissant Oppresseur, j'écouterai toujours la plainte du foible Opprimé, & la Justice présidera à tous mes jugemens. O mon Fils ! que l'enthousiasme de la vertu sied bien à la jeunesse ! Mais l'âge & la prudence vous apprendront à le modérer. Il faut sans doute être juste. Cependant à quelles ridicules demandes n'allez-vous pas être exposé ? A combien de petites injustices ne faudra-t-il pas vous prêter ? Si vous êtes quelquefois forcé de refuser des Grands, que de grâces mon Fils, doivent accompagner vos refus ! Quelqu'élevé que vous soyez, un mot du Sultan vous fait rentrer dans le néant, & vous confond dans la foule des plus vils esclaves ; la haine d'un Eunuque, ou d'un Ichoglan, peut vous perdre, songez à les ménager. — Moi, je ménagerois l'injustice ? Non, mon Père. La Sublime Porte exige souvent des peuples un tribut trop onéreux, je ne me prêterai point à ses vues. Je sais qu'un homme ne doit à l'Etat que proportionnement à l'intérêt qu'il doit prendre à sa conservation ; que l'infortuné ne doit rien ; & que l'aïssance même qui supporte les impôts doit ce qu'exige la sage économie, & non la prodigalité. J'éclairerai sur ce point le Divan. Abandonnez ce projet, mon Fils ; vos représentations

de. En
y a que
nt ceux
magina
aison de
est qu'au
ment. —
voulez
souvent,
sophie
ne point
oit plus
coutumé
Emile.

acle des
Histoire
de sang
grandes
e, de sa-
age ; ce
soutenu,
le bon-
e Sénat
t tomber
quelques
terminer
puissance
mes ne
pour le
us, heu-
IEU.

Combien

tions seroient vaines ; il faudroit toujours obéir. — Obéir ! Non, mais plutôt remettre au Sultan la place dont il m'honore. — O mon Fils ! un fol enthousiasme de vertu vous égare ; vous vous perdez, & les peuples ne seroient point soulagés ; le Divin nommeroit à votre place un homme, qui, moins humain, l'exerceroit avec plus de dureté. — Oui, sans doute, l'injustice se commettrait, mais je n'en serois point l'instrument. L'homme vertueux chargé d'une Administration, ou fait le bien, ou se retire ; l'homme plus vertueux encore, & plus sensible aux misères de ses Concitoyens, s'attache du sein des villes. C'est dans les déserts, les forêts, & jusques chez les Sauvages qu'il suit l'aspect odieux de la Tyrannie, & le spectacle trop affligeant du malheur de ses égaux. Telle est la conduite de la vertu. Je n'aurois point, dites-vous, d'imitateur : je l'ignore ; l'ambition en secret vous en assure, & ma vertu m'en fait douter. Mais je veux qu'en effet mon exemple ne soit pas suivi : le Musulman zélé, qui le premier annonça la Loi du Divin Prophète, & brava la fureur des Tyrans, prit-il garde, en marchant au supplice, s'il étoit suivi d'autres Martyrs ?

La vérité parloit à son cœur ; il lui devoit un témoignage authentique, il le lui rendoit. Doit-on moins à l'humanité qu'à la religion ? Et les dogmes sont-ils plus sacrés que les vertus ? Mais souffrez que je vous interroge à votre tour : Si je m'associois aux Arabes qui pillent nos caravanes, ne pourrois-je pas me dire à moi-même ; soit que je vive avec ces Brigands, ou que je m'en sépare, les caravanes n'en seroient pas moins attaquées ; vivant avec l'Atabé, j'adoucis ses mœurs, je m'opposerois du moins aux cruautés inutiles qu'il exerce sur le voyageur. Je serai mon bien, sans ajouter au malheur public. Ce raisonnement est le vôtre ; & si ma Nation, m'

vous-

vous-même ne pouvez l'approuver, pourquoi donc me permettre, sous le nom de Bacha, ce que vous me défendez sous celui d'Arabe ? O mon Père ! mes yeux s'ouvrent enfin ; je le vois, la vertu n'habite point les Etats Despotiques, & l'ambition étouffe en vous les cris de l'Equité. Je ne puis marcher aux grandeurs, qu'en foulant aux pieds la justice. Ma vertu trahit vos espérances, ma vertu vous devient odieuse, & votre espoir trompé lui donne le nom de Folie. Cependant c'est encore à vous que je m'en rapporte ; sondez l'abyme de votre ame, & répondez-moi. Si j'imposais la Justice à mes goûts, à mes plaisirs, aux caprices d'une Odalique, avec quelle force me rappelleriez-vous alors ces maximes austères de vertu apprises dans mon enfance ? Pourquoi votre zèle ardent s'attêdit-il, lorsqu'il s'agit de sacrifier cette même vertu aux ordres d'un Sultan, ou d'un Vizir ? J'oserais vous l'apprendre ; c'est que l'éclat de ma grandeur, prix indigne d'une lâche obéissance, doit réjaillir sur vous ; alors méconnoissez le crime, & si vous le reconnoissez, j'en atteste votre vérité, vous m'en feriez un devoir.

HELVETIUS.

Fragment de la Lettre de Rousseau à M. D'alembert sur les Spectacles.

IL y a donc un concours de causes générales & particulières, qui doivent empêcher qu'on ne puisse donner aux Spectacles la perfection dont on les croit susceptibles, & qu'ils ne produisent les effets avantageux qu'on semble en attendre. Quand on supposeroit même cette perfection aussi grande qu'elle peut être, & le peuple aussi bien disposé qu'on voudra ; encore ces effets se réduiroient-ils à rien, faute de moyens pour les rendre sensibles. Je ne

ne sache que trois sortes d'instrumens, à l'aide des quels on puisse agir sur les mœurs d'un peuple ; savoir, la force des loix, l'empire de l'opinion, & l'attrait du plaisir. Or les loix n'ont nul accès au Théâtre, dont la moindre contrainte (*) seroit une peine & non pas un amusement. L'opinion n'en dépend point, puis qu'au lieu de faire la loi au public, le Théâtre la reçoit de lui ; & quant au plaisir qu'on y peut prendre, son effet est de nous y ramener plus souvent.

Examinons s'il en peut avoir d'autres. Le Théâtre, ne dit-on, dirige comme il peut & doit l'être, rend la vertu aimable & le vice odieux. Quoi donc ? avant qu'il y eût des Comédies n'aimoit-on point les gens de bien, ne haïssoit-on point les méchans, & ces sentimens sont-ils plus foibles dans les lieux dépourvus de Spectacles ? Le Théâtre rend la vertu aimable... Il opère un grand prodige de faire ce que la nature & la raison font avant lui ! Les méchans sont hais sur la Scène... Sont-ils aimés dans la Société, quand on les y connoit pour tels ? Est-il bien sûr que cette haine soit plutôt l'ouvrage de l'Autour, que des forfaits qu'il leur fait commettre ? Est-il bien sûr que le simple récit de ces forfaits nous en donneroit moins d'horreur que toutes les couleurs dont il nous les peint ? Si tout son art consiste à nous montrer des malfauteurs pour nous les

(*) Les loix peuvent déterminer les sujets, la forme des Pièces, la manière de les jouer ; mais elles ne sauroient forcer le public à s'y plaire. L'Empereur Néron chantant au Théâtre faisoit égarer ceux qui s'endormoient ; encore ne pouvoit-il servir tout le monde éveillé, Et peu s'en fallut que le plaisir d'un court sommeil ne coûtât la vie à Vespasien. Nobles Acteurs de l'Opéra de Paris, ah, si vous eussiez joui de la puissante impériale, je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu !

les rendre odieux, je ne vois point ce que cet art a de si admirable, & si l'on ne prend la-dessus que trop d'autres leçons sans celle-ci. Oserai-je ajouter un soupçon qui me vient ? Je doute que tout homme à qui l'on exposera d'avance les crimes de Phèdre ou de Médée, ne les déteste plus encore au commencement qu'à la fin de la Pièce ; & si ce doute est fondé, que faut-il penser de cet effet si vanté du Théâtre ?

Je voudrais bien qu'on me montrât clairement & sans verbiage, par quels moyens il pourroit produire en nous des sentimens que nous n'aurions pas, & nous faire juger des êtres moraux autrement que nous n'en jugeons en nous-mêmes ? Que toutes ces vaines prétentions approfondies sont puérides & dépourvues de sens ! Ah si la beauté, de la vertu étoit l'ouvrage de l'art, il y a long-tems qu'il l'auroit défigurée ! Quant à moi, dût-on me traiter de méchant encore pour oser soutenir que l'homme est né bon, je le pense & crois l'avoir prouvé ; la source de l'intérêt qui nous attache à ce qui est honnête & nous inspire de l'aversion pour le mal, est en nous & non dans les Pièces. Il n'y a point d'art peut produire cet intérêt, mais seulement pour s'en prévaloir. L'amour du beau (*) est un sentiment aussi naturel au cœur humain que l'amour de soi-même ; il n'y naît point d'un arrangement de scènes ; l'auteur ne l'y porte pas, il l'y trouve ; & de ce pur sentiment qu'il flatte naissent les douces larmes qu'il fait couler.

Im-

(*) C'est du beau moral qu'il est ici question. Quoiqu'en disent les Philosophes, cet amour est inné dans l'homme, & sert de principe à la conscience. Je puis citer en Exemple de cela la petite pièce de *Namns* qui a fait murmurer l'assemblée & ne s'est soutenue que par la grande réputation de l'Auteur, & cela parce que l'honneur, la vertu, les purs sentimens de la nature y sont préférés à l'impertinent préjugé de conditions.

Imaginez la Comédie aussi parfaite qu'il vous plaira. Où est celui qui, s'y rendant pour la première fois, n'y va pas déjà convaincu de ce qu'on y prouve, & déjà prévenu pour ceux qu'on y fait aimer ? Mais ce n'est pas de cela qu'il est question ; c'est d'agir conséquemment à ses principes & d'imiter les gens qu'on estime. Le cœur de l'homme est toujours droit sur tout ce qui ne se rapporte pas personnellement à lui. Dans les querelles dont nous sommes purement Spectateurs, nous prenons à l'instant le parti de la justice, & il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation, tant que nous n'en tirons aucun profit : mais quand notre intérêt s'y mêle, bientôt nos sentimens se corrompent ; & s'est alors seulement que nous préférons le mal qui nous est utile, au bien que nous fait aimer la nature. N'est-ce pas un effet nécessaire de la constitution des choses, que le méchant tire un double avantage, de son injustice, & de la probité d'autrui ? Quel traité plus avantageux pourroit-il faire, que d'obliger le monde entier d'être juste, excepté lui seul ; en sorte que chacun lui rendit fidèlement ce qui lui est dû, & qu'il ne rendit ce qu'il doit à personne ? Il aime la vertu, sans doute, mais il l'aime dans les autres, parce qu'il espere en profiter ; il n'en veut point pour lui, parce qu'elle lui seroit coûteuse. Que va-t-il donc voir au Spectacle ? Précisément ce qu'il voudroit trouver partout ; des leçons de vertu pour le public dont il s'excepte, & des gens immolant tout à leur devoir, tandis qu'on n'exige rien de lui.

J'entens dire que la Tragédie mene à la pitié par la terreur ; soit, mais quelle est cette pitié ? Une émotion passagere & vaine, qui ne dure pas plus que l'illusion qui l'a produite ; un reste de sentiment naturel étouffé bientôt par les passions ; une pitié stérile qui se repaît de quelques larmes, & n'a ja-

mais

mais produit le moindre acte d'humanité. Ainsi pleuroit le sanguinaire Sylla au récit des maux qu'il n'avoit pas faits lui-même. Ainsi se cachoit le tyran de Phere au Spectacle, de peur qu'on ne le vit gémir avec Andromaque & Priam, tandis qu'il écoutoit sans émotion les cris de tant d'infortunés, qu'on égorgeoit tous les jours par ses ordres.

Si, selon la remarque de Diogène-Laërce, le cœur s'attendrit plus volontiers à des maux véritables ; si les imitations du Théâtre nous arrachent quelquefois plus de pleurs que ne feroit la présence même des objets imités ; c'est moins, comme le pense l'Abbé du Bos, parce que les émotions sont plus foibles & ne vont pas jusqu'à la douleur (*) que parce qu'elles sont pures & sans mélange d'inquiétude pour nous mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions, nous avons satisfait à tous les droits de l'humanité, sans avoir plus rien à mettre du nôtre, au-lieu que les infortunés en personne exigeroient de nous des soulagemens, des consolations, des travaux qui pourroient nous associer à leurs peines, qui coûteroient du-moins à notre indolence, & dont nous sommes bien aises d'être exemptés. On diroit que notre cœur se resserre, de peur de s'attendrir à nos dépens.

Au fond, quand un homme est allé admirer de belles actions dans des fables, & pleurer des malheurs imaginaires, qu'a-t-on encore à exiger de lui ? N'est-

il

(*) Il dit que le Poëte ne nous afflige qu'autant que nous le voulons ; qu'il ne nous fait aimer ses Héros qu'autant qu'il nous plaît. Cela est contre toute expérience. Plusieurs s'abstiennent d'aller à la Tragédie, parce qu'ils en sont émus au point d'en être incommodes : d'autres, honteux de pleurer au Spectacle, y pleurent pourtant malgré eux ; & ces effets ne sont pas assez rares pour n'être qu'une exception à la maxime de cet Auteur.

T

il pas content de lui-même ? Ne s'applaudit-il pas de sa belle ame ? Ne s'est-il pas acquis de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre ? Que voudroit-on qu'il fit de plus ? Qu'il la pratiquât lui-même ? Il n'a point de role à jouer : il n'est pas Comédien.

La Liberté est la source de la véritable Eloquence.

POUR créer des Orateurs, une langue même perfectionnée ne suffit point. L'éloquence n'est pas de ces fruits qui naissent dans tous les climats. Elle a besoin d'être échauffée & nourrie par la liberté. Dans les anciennes Républiques l'Eloquence faisoit partie de la Constitution. Sans elle point de Gouvernement, point d'Etat. C'étoit elle qui portoit, qui abolissoit les Loix, qui ordonnoit la Guerre, qui faisoit marcher les Armées, qui menoit les Citoyens sur les champs de bataille, qui consacroit leurs cendres, lorsqu'ils étoient morts en combattant. C'étoit elle qui de dessus la Tribune veilloit contre les Tyrans, & faisoit retentir de loin à l'oreille des Citoyens le bruit des chaînes qui les menaçoient. Chez les Républicains l'Eloquence étoit un Spectacle. Les Citoyens demeuroient des jours entiers à écouter leurs Orateurs, avides des émotions qu'ils recevoient, & impatiens d'être agités. Il falloit nécessairement à un pareil peuple, la liberté, le loisir, l'aisance ; il falloit des esclaves chargés de travailler pour eux, & de suppléer à tous les soins de la vie. Enfin il n'y a peut-être jamais eu de grande Eloquence que devant le peuple. C'étoit devant le peuple que tonnoit Démosthène, & l'Eloquence étoit proscrite dans l'Aréopage. Cicéron comme Orateur étoit dix fois plus grand devant le peuple, qu'il ne l'a jamais été en discutant

coureur, chargé de cadencer des mots : ce n'est pas l'amusement d'une société, ou d'un cercle : c'est un homme à qui la Nature a remis un Empire inévitable ; c'est le défenseur d'une Nation, c'est un Souverain c'est un Maître ; c'est lui qui fait trembler les ennemis de sa Patrie. Aussi Philippe, qui ne pouvoit subjuguier la Grèce, tant que Démosthène respiroit ; Philippe, qui avoit pu vaincre une armée à Trévaux, mais qui n'avoit pas vaincu Athènes, tant que Démosthène étoit un de ses Citoyens, pour que ce Démosthène si terrible lui fût livré, offroit une ville en échange. Il donnoit vingt mille de ses sujets pour acheter un pareil ennemi.

Qu'est-ce que nos Orateurs, qu'est-ce que notre éloquence ont de commun avec ces Peuples ? Dans la plupart des Constitutions modernes, un Orateur n'est rien, ne peut rien. Que fait-il ? qu'a-t-il à espérer ? Quels sont les grands intérêts qu'il a à défendre ? quel est aujourd'hui, dans presque tous les Etats, le lieu & le temps où un homme éloquent puisse sauver sa Patrie ? Faites naître, si vous le pouvez, à Constantinople un homme avec le génie de l'éloquence ; donnez-lui une ame noble & grande, & cette vigueur de sentimens que nous admirons dans les anciens Orateurs ; il faudra qu'il l'étouffe, il faudra qu'il asservisse ses passions généreuses aux circonstances, & dompte son génie : semblable à ce Grec, qui, fait prisonnier par les Perses, & entraîné loin de son Pays à la Cour des Satrapes, forcé de plier à la servitude un caractère qui étoit né pour la liberté ; employoit tous les jours le pouvoir de la Musique & le mode le plus capable de porter la mollesse dans l'ame, pour adoucir, s'il étoit possible, la fierté de la sienne, & supporter l'esclavage & les fers avec moins de regret.

THOMAS.

DE LA BEAUTE' DU CORPS, DE L'ESPRIT,
ET DE L'AME.

LA Nature ne s'est pas bornée à nous éclairer par le sentiment sur ce qui se passe en nous-mêmes. Il y a des qualités d'autrui qui forment pour nous un spectacle agréable ou affligeant, suivant qu'elles sont favorables ou contraires à l'existence de ceux qui les possèdent.

On ne peut sans une secrète horreur envisager dans les autres hommes des membres déchirés, des excrescences incommodes, des couleurs cadavereuses. Au contraire, une heureuse température dans le sang s'annonce par l'agrément des couleurs, & les oranges qui, sans avoir rien d'inutile, ont précisément tout ce qu'il faut pour exécuter parfaitement leurs fonctions, se caractérisent par l'agrément des traits.

Quelques parties du corps, telles que le front, sont susceptibles de diverses formes qui ne les rendent point incapables de remplir leur destination. — La beauté en est alors arbitraire. C'est ainsi qu'en Egypte & en Syrie, une prévention favorable embellissoit des traits, qui n'avoient d'autre mérite que de donner quelque ressemblance avec Alexandre & Cléopâtre.

La beauté se différencie suivant les différentes places que la Nature nous a assignées. Elle brille dans l'Hercule de Farnese, de même que dans la Vénus de Médicis. Elle se montre jusques sur le front austère & dans les rides du Moyse du Michel Ange. Il y a pour chaque âge, & pour chaque sexe, une sorte de fleur attachée à toute conformation favorable.

Certains climats sont stériles en beautés régulières. On y place l'idée du beau, non sur ce qui l'est réellement, mais sur ce qui est le moins laid.

Les qualités de l'esprit fournissent un spectacle encore plus agréable que celles de la figure. Il

n'y a que l'envie ou la haine, qui puissent rendre insensible au plaisir d'appercevoir en autrui cette pénétration vive, qui, au premier coup d'œil, saisit le vrai ; ou cette imagination heureuse, qui en fait des peintures intéressantes.

Les graces sont plus belles que la beauté du corps, parce qu'elles sont comme un voile transparent, à travers lequel l'esprit se montre. Elles sont attachées au juste rapport des attitudes, des gestes, des mouvemens, des expressions, des pensées, avec la fin qu'on s'y propose ; & elles y jettent d'autant plus d'agrément, que les moyens les plus convenables paroissent avoir été saisis avec plus de facilité.

La beauté de l'esprit, quelque brillante qu'elle soit, est effacée par la beauté de l'âme. Et les familles les plus ingénieuses n'ont point l'éclat des traits qui peignent vivement une âme courageuse, désintéressée, bienfaisante. Les échos de nos théâtres applaudiront toujours à la magnanimité du grand Prêtre qui *crain*t Dieu, & n'a point d'autres craintes ; & le genre humain applaudira dans tous les siècles au regret qu'avoit Titus, d'avoir perdu le tems qu'il n'avoit point employé à faire des heureux.

Ces traits de l'âme nous inspirent quelquefois une vive passion pour des morts. Pourquoi Plutarque dans ses parallèles, à-t-il sur des Historiens supérieurs à lui, l'avantage de se faire relire, de façon qu'on étoit toujours à le lire pour la première fois ? C'est qu'il y fait en quelque sorte l'histoire de la noblesse des sentimens.

Des hommes célèbres par la connoissance du cœur humain, paroissent avoir cru que le charme qu'avoit pour nous la beauté de l'âme, n'étoit que la joie secrète qu'avoit l'amour propre, d'envifager en autrui des qualités favorables à ses intérêts particuliers. Mais un traître est infâme, même aux yeux de la nation qu'il sauve par sa perfidie. Un dissimulé

pateur est ridicule, même aux yeux de celui qu'il enrichit par sa ruine. Au contraire, un inconnu, un mort, nous frappent agréablement par une action vertueuse, dont nous sommes sûrs de ne pouvoir jamais recueillir aucun fruit ; & il n'est pas même impossible que, dans un ennemi, la grandeur du courage ne nous charme, en même temps qu'elle nous intimide.

Il en est de la beauté de l'ame, comme de celle du corps. Elle caractérise des qualités qui sont de nature à maintenir l'existence de ceux qui les possèdent. Quoi de plus favorable, dans l'état de foiblesse ou nous sommes, que de mettre, par notre bienveillance, les autres hommes dans nos intérêts, de pouvoir conserver toute la présence d'esprit dans les plus grands périls, & de trouver dans le sein de ses propres facultés, une richesse & une grandeur indépendante de la fortune ?

Mais s'il est vrai que la beauté du corps, de l'esprit, & de l'ame désigne des qualités avantageuses à ceux qui les possèdent ; pourquoi ces qualités vont-elles porter le plaisir dans une ame à qui elles sont entièrement étrangères ?

Admirons ici la sagesse & la bonté de notre Auteur.

Si nous jettons les yeux sur la foiblesse de l'homme dans l'enfance, dans les infirmités, dans la solitude, dans la vieillesse, sur ses talens pour les Arts & pour les Sciences, sur son goût pour l'estime, la louange, l'amitié, la compagnie ; nous reconnoissons bien-tôt qu'il est né pour vivre en société, & que des nœuds secrets l'attachent intimement à ceux qui l'environnent. Or, dans cette situation, rien n'étoit plus important pour nous, que de discerner, d'un coup d'œil, ceux dont le commerce peut nous être pernicieux, ou utile. Appercevons-nous des couleurs cadavereuses, des travers dans l'esprit,

l'esprit, de la noirceur dans l'âme ? Ces qualités, funestes à celui qui les a, & dangereuses pour ceux qui l'approchent, nous frappent par leur difformité ; & c'est comme un cri de la Nature qui nous avertit de nous précautionner contre un ennemi qui nous menace. Au contraire, une heureuse conformation des organes, la finesse de l'esprit, la beauté, de l'âme, en contribuant au bonheur de celui qui les possède, peuvent en même tems contribuer au bonheur de ceux qui sont en commerce avec lui. Des traits brillants embellissent à nos yeux ces qualités étrangères, & nous annoncent qu'elles peuvent nous être favorables, suivant les différentes circonstances où nous nous trouverons. Et c'est apparemment cette attention bienfaisante de la Nature qui a occasionné la méprise de ceux, qui, au lieu de reconnoître le doigt de Dieu dans la beauté de l'âme, ont cru qu'elle avoit sa source dans les réflexions de l'amour propre, sur ce qui pouvoit lui être avantageux ; comme si la vive impression qu'elle fait sur nous, ne devoit pas toutes nos observations.

La beauté des mœurs, cette fleur si précieuse de l'humanité, n'est autre chose que la beauté de l'âme marquée par la conduite de la vie. Si dans les ouvrages de l'Art, le rapport des moyens à une fin, suffit pour les embellir : quel spectacle plus agréable que le rapport de toutes les actions d'un homme vertueux, à une fin qui soit assortie à ses talens, à son état, au bonheur de ce qui l'environne, & par conséquent au sien propre ? Au contraire, qu'elle difformité plus choquante, que d'immoler à l'intérêt, l'amitié ou la justice ? que de se dégrader par les objets qu'on recherche, de se livrer aveuglément aux conseils d'une présomption téméraire, ou de changer continuellement de principes :

*Fournant au moindre vent, tombant au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc.*

Diotime,

Diotime, si célèbre par les éloges de Socrate, avoit donc grande raison d'exhorter à n'envisager les beautés de la Nature, & de l'Art, que comme des degrés qui l'élevassent à une beauté supérieure. Epurons, étendons, & perfectionnons notre goût pour le beau. La sagesse en est une branche. C'est être vertueux que de rendre à la beauté des mœurs l'hommage d'amour & de respect qui lui est dû.

C'est la beauté de l'âme & celle de l'esprit qui forment par leur réunion, cette qualité si précieuse, & si rare, qu'on ne désigne qu'imparfaitement par le terme d'*urbanité*, & qui brille avec tant d'éclat dans la plupart des ouvrages de Platon & de Cicéron. — Politesse noble qui fait approuver sans fadeur, louer sans jalousie, railler sans aigreur ; qui saisit les ridicules avec plus de gaieté que de malice ; qui jette de l'agrément sur les choses les plus sérieuses, soit par le sel de l'ironie, soit par la finesse de l'expression ; qui passe légèrement du grave à l'enjoué fait se faire entendre en se faisant deviner, montre de l'esprit, sans en chercher, & donne à des sentimens vertueux le ton & les couleurs d'une joie douce.

L'air du visage & de la personne rassemble quelquefois sous un même point de vue, toutes les différentes espèces de beautés. C'est un assortiment de la figure avec les mouvemens, qui caractérise les qualités du tempérament, de l'esprit, & de l'âme.

L'heureuse conformation des organes s'annonce par un air de force : celle des fluides, par un air de vivacité : un air fin est comme l'étincelle de l'esprit ; un air doux promet des égards flatteurs : un air noble marque l'élevation des sentimens ; un air tendre semble être le garant d'un retour d'amitié,

Tous ces différens airs sont agréables, non-seulement par les qualités qu'ils expriment, mais encore par les sentimens qu'ils font naître dans celui qui les

les apperçoit : & ils le font plus ou moins, suivant leurs rapports secrets avec nos dispositions particulières.

Les animaux qui nous frappent par leur beauté, la doivent sur-tout à l'éclat de leur couleur, aux grâces qu'ils nous paroissent avoir dans leurs mouvemens, & aux sentimens qu'ils nous semblent exprimer par leur air,

*Tiré de la théorie des Sentimens agréables,
par l'Evêque de Pouilly.*

UNIVERSITE' DE CAMBRIDGE.

BOSTON a eu la gloire de donner le premier collège, la première université à l'Amérique. L'édifice où se réunissent écoliers et professeurs, est situé dans une superbe plaine, à quatre milles de Boston, dans un lieu appellé *Cambridge*. L'origine de cette utile institution date de 1636.

Si l'imagination vouloit tracer un lieu qui rassemblât toutes les conditions essentielles, pour en faire le siège d'une grande éducation, elle ne pourroit choisir une place plus convenable. Cette université est assez loin de Boston, pour que le tumulte des affaires n'interrompe point les études. On peut s'y livrer à cette méditation, que la solitude seule permet. Elle est encore assez éloignée, pour que l'affluence des étrangers, et l'espèce de licence qu'entraîne cette ville commerçante, même dans un état libre, n'influent point sur les mœurs des écoliers. D'un autre côté, Cambridge est environné de maisons de campagne délicieuses, où viennent se reposer les négocians de Boston, et de-là résultent une communication et des sociétés agréables. Les nouvelles d'Europe, qui y arrivent presque aussitôt qu'à Boston, en rendent le voisinage utile.

L'air

L'air y est infiniment pur ; les environs en sont charmans, et offrent le plus vaste espace aux exercices des jeunes gens.

L'édifice y est divisé en plusieurs corps de bâtimens, très-bien distribués. Comme les étudiants, qui arrivent de tous les Etats-Unis, sont assez nombreux, et que leur nombre augmente tous les jours, on doit y faire des additions.

Deux choses frappantes y attirent les regards dans l'intérieur, la bibliothèque et le cabinet de physique. La première y a été presque en entier consumée par le feu.* Il a fallu réparer cette perte, et, grâce aux bienfaits d'une foule de généreux Anglois et Américains, on commence à l'oublier. Le cœur d'un François palpité en retrouvant Racine, Montesquieu, l'Encyclopédie, dans un endroit où fumoit, il y a 150 ans, le calumet des sauvages.

*Ce malheur arriva la nuit du 24 janvier 1764. On y perdit 5000 volumes environ. On y compte maintenant 12 à 13,000 volumes.

HUMANITE'.

UN Chymiste Romain, nommé Poli, avoit découvert une composition terrible, dix fois plus destructive que la poudre à canon. Il vint en France, en 1702, & offrit son secret à Louis XIV. Ce Prince, qui aimoit les découvertes chymiques, eut la curiosité de voir la composition & l'effet de celle-ci. Il en fit faire l'expérience sous ses yeux. Poli ne manqua pas de lui faire remarquer les avantages qu'on en pouvoit tirer, pendant une guerre. " Votre procédé est ingénieux, lui dit le Roi : l'expérience en est terrible & surprenante ; mais les
" moyens

“ moyens de destruction, employés à la guerre, sont
 “ suffisans ; je vous défends de publier celui-là : con-
 “ tribuez plutôt à en faire perdre la mémoire :
 “ c'est un service à rendre à l'Humanité.” Ce fut,
 sous cette condition, que ce Monarque accorda une
 récompense digne de lui au Chymiste.

DE CROMWELL.

ON peint Cromwell comme un homme qui a
 été fourbe toute sa vie. J'ai de la peine à le
 croire. Je pense, qu'il fut d'abord enthousiaste, &
 qu'ensuite il fit servir son fanatisme même à sa gran-
 deur. Un novice fervent à vingt ans devient sou-
 vent un fripon habile à quarante. On commence
 par être dupe, & on finit par être fripon, dans le
 grand jeu de la vie humaine. Un homme d'état
 prend pour aumônier un moine tout païtri des peti-
 tesses de son couvent, dévot, crédule, gauche, tout
 neuf pour le monde : le moine s'instruit, se forme,
 s'intrigue, & supplante son maître.

Cromwell ne savoit d'abord s'il se feroit ecclési-
 astique ou soldat. Il fut l'un & l'autre. Il fit en
 1622 une campagne dans l'armée du prince d'Orange
 Frédéric-Henri, grand homme, frère de deux
 grands-hommes ; & quand il revint en Angleterre,
 il se mit au service de l'évêque Williams, & fut le
 théologien de monseigneur, tandis que monseigneur
 passoit pour l'amant de sa femme. Ses principes
 étoient ceux des Puritains ; ainsi il devoit haïr de
 tout son cœur un évêque, & ne pas aimer les rois.
 On le chassa de la maison de l'évêque Williams,
 parce qu'il étoit Puritain ; & voilà l'origine de sa
 fortune. Le Parlement d'Angleterre se déclaroit
 contre

contre la Royauté & contre l'Episcopat ; quelques amis qu'il avoit dans ce Parlement lui procurèrent la nomination d'un village. Il ne commença à exister que dans ce tems-là, & il avoit plus de quarante ans sans qu'il eût jamais fait parler de lui. Il avoit beau posséder l'Ecriture sainte, disputer sur les droits des prêtres & des diacres, faire quelques mauvais sermons & quelques libelles, il étoit ignoré. J'ai vu de lui un sermon qui est fort insipide, & qui ressemble assez aux prédications des Quakers ; on n'y découvre assurément aucune trace de cette éloquence persuasive avec laquelle il entraîna depuis les Parlemens. C'est qu'en effet il étoit beaucoup plus propre aux affaires qu'à l'église. C'étoit surtout dans son ton & dans son air que consistoit son éloquence ; un geste de cette main qui avoit gagné tant de batailles, & tué tant de royalistes, persuadoit plus que les périodes de Cicéron. Il faut avouer, que ce fut sa valeur incomparable qui le fit connoître & qui le mena par degrés au faite de la grandeur.

Il commença par se jeter en volontaire qui vouloit faire fortune, dans la ville de Hull assiégée par le Roi. Il y fit de belles & d'heureuses actions, pour lesquelles il reçut une gratification d'environ six mille francs du Parlement. Ce présent fait par le Parlement à un aventurier, fait voir que le parti rebelle devoit prévaloir. Le Roi n'étoit pas en état de donner à ses Officiers Généreaux ce que le Parlement donnoit à des volontaires. Avec de l'argent & du fanatisme on doit à la longue être maître de tout. On fit Cromwell Colonel. Alors ses grands talens pour la guerre se développèrent au point, que lorsque le Parlement créa le Comte de Manchester Général de ses armées, il fit Cromwell Lieutenant-Général, sans qu'il eût passé par les autres grades. Jamais homme ne parut plus digne

de commander ; jamais on ne vit plus d'activité & de prudence, plus d'audace & plus de ressources que dans Cromwell. Il est blessé à la bataille d'York ; & tandis que l'on met le premier appareil à sa playe, il apprend que son Général Manchester se retire, & que la bataille est perdue. Il court à Manchester ; il le trouve fuyant avec quelques Officiers ; il le prend par le bras, & lui dit avec un air de confiance & de grandeur, *Vous vous méprenez, mylord, ce n'est pas de ce côté-ci que sont les ennemis.* Il le ramène près du champ de bataille, rallie pendant la nuit plus de douze mille hommes, leur parle au nom de DIEU, cite Moïse, Gédéon & Josué, recommence la bataille au point du jour contre l'armée royale victorieuse, & la défait entièrement. Il falloit qu'un tel homme périt ou fût le maître. Presque tous les Officiers de son armée étoient des enthousiastes, qui portoient le Nouveau Testament à l'arçon de leur selle ; on ne parloit à l'armée, comme dans le Parlement, que de perdre Babilone, d'établir le culte dans Jérusalem, de briser le colosse. Cromwell parmi tant de fous cessa de l'être, & pensa qu'il valoit mieux les gouverner, que d'être gouverné par eux. L'habitude de prêcher en inspiré lui restoit. Figurez-vous un faquir, qui s'est mis aux reins une ceinture de ser par pénitence, & qui ensuite détache sa ceinture pour en donner sur les oreilles aux autres faquirs. Voilà Cromwell. Il devient aussi intriguant qu'il étoit intrépide ; il s'associe avec tous les Colonels de l'armée, & forme ainsi dans les troupes une république, qui force le Généralissime à se démettre. Un autre Généralissime est nommé, & il le dégoûte. Il gouverne l'armée, & par elle il gouverne le Parlement ; il met ce Parlement dans la nécessité de le faire enfin Généralissime. Tout cela est beaucoup ; mais ce qui est essentiel, c'est qu'il gagne toutes les batailles qu'il donne en Angleterre,

terre, en Ecoſſe, en Irlande ; & il les gagne, non en voyant combattre, & en ſe ménageant, mais toujours en chargeant l'ennemi, ralliant ſes troupes, courant partout, ſouvent bleſſé, tuant de ſa main pluſieurs Officiers royaliſtes, comme un grénadier furieux & acharné.

Au milieu de cette guerre affreufe Cromwell ſeſoit l'amour ; il alloit, la Bible ſous le bras, coucher avec la femme de ſon Major-Général Lambert. Elle aimoit le comte de Holland, qui ſervoit dans l'armée du Roi. Cromwell le prend priſonnier dans une bataille, & jouit du plaisir de faire trancher la tête à ſon rival. Sa maxime étoit de verſer le ſang de tout ennemi important, ou dans le champ de bataille, ou par la main des bourreaux. Il augmenta toujours ſon pouvoir, en ôſant toujours en abuſer ; les profondeurs de ſes deſſeins n'étoient rien à ſon impétuoſité ſéroce. Il entre dans la chambre du Parlement, & prenant ſa montre, qu'il jette à terre, & qu'il brife en morceaux ; Je vous caſſerat, dit-il, comme cette montre. Il y revient quelque tems après, chaſſe tous les membres l'un après l'autre, en les ſeſant déſiler devant lui. Chacun d'eux eſt obligé en paſſant de lui faire une profonde révérence. Un d'eux paſſe le chapeau ſur la tête ; Cromwell lui prend ſon chapeau, & le jette par terre : Apprenez, dit-il, à me reſpecter.

Quand il eut outragé tous les Rois en ſeſant couper la tête à ſon Roi légitime, & qu'il commença lui même à régner, il envoya ſon portrait à une tête couronnée, c'étoit à la Reine de Suède Chriſtine. Marvel, fameux poète Anglois, qui ſeſoit fort bien des vers Latins, accompagna ce portrait de ſix vers, où il fait parler Cromwell lui-même. Cromwell corrigea les deux derniers, que voici :

*At tibi ſubmittet frontem reverentior umbra,
Non ſunt hi vultus regibus uſque truces.*

Le

Le sens hardi des six vers peut se rendre ainsi :

Les armes à la main j'ai défendu les loix ;
D'un peuple audacieux j'ai vengé la querelle.

Regardez sans frémir cette image fidelle ;
Mon front n'est pas toujours l'épouvante des Rois.

Cette Reine fut la première à le reconnoître des qu'il fut protecteur des trois royaumes. Presque tous les Souverains de l'Europe envoyèrent des Ambassadeurs à leur frère Cromwell, à ce domestique d'un évêque, qui venoit de faire périr par les mains du bourreau un Souverain leur parent. Ils briguerent à l'envi son alliance. Le cardinal Mazarin, pour lui plaire chassa de France les deux fils de Charles I. les deux petit-fils de Henri IV. les deux cousins germains de Louis XIV. La France conquist Dunkerque pour lui, & en lui en remit les clés. Après sa mort Louis XIV. & toute sa cour portèrent le deuil, excepté Mademoiselle, qui eut le courage de venir au cercle en habit de couleur, & soutint seule l'honneur de sa race.

Jamais Roi ne fut plus absolu que lui. Il disoit, qu'il avoit mieux aimé gouverner sous le nom de Protecteur que sous celui de Roi, parce que les Anglois savoient jusqu'où s'étend la prérogative d'un Roi d'Angleterre, & ne savoient pas jusqu'où celle d'un Protecteur pouvoit aller. C'étoit connoître les hommes, que l'opinion gouverne, & dont l'opinion dépend d'un nom. Il avoit conçu un profond mépris pour la religion, qui avoit servi à sa fortune. Il y a une anecdote certaine conservée dans la maison de St Jean, qui prouve assez le peu de cas que Cromwell fesoit de cet instrument, qui avoit opéré de si grands effets dans ses mains. Il buvoit un jour avec Ireton, Fletwood & St Jean, bisayeul du célèbre Milord Bolingbrooke ; on voulut déboucher une bouteille, & le tire-bouchon tomba
sous

sous la table ; ils le cherchoient tous, & ne le trouvoient pas. Cependant une députation des églises Presbytériennes attendoit dans l'antichambre, & un huissier vint les annoncer, Qu'on leur dise que je suis retiré, dit Cromwell, & que je cherche le Seigneur. C'étoit l'expression, dont se servoient les fanatiques, quand ils faisoient leurs prières. Lorsqu'il eut ainsi congédié la bande des ministres, il dit à ses confidens ces propres paroles ; *Ces faquins-là croient que nous cherchons le Seigneur, & nous ne cherchons que le tira-bouchon.*

Il n'y a guères d'exemple en Europe d'aucun homme, qui venu de si bas, se soit élevé si haut. Mais que lui falloit-il absolument avec tous ses grands talens ? La fortune. Il l'eut cette fortune ; mais fut-il heureux ? Il vécut pauvre & inquiet jusqu'à quarante-trois ans ; il se baigna depuis dans le sang, passa sa vie dans le trouble, & mourut avant le tems à cinquante sept ans. Que l'on compare à cette vie celle d'un Newton, qui a vécu quatre-vingt-quatre années, toujours honoré, toujours la lumière de tous les êtres pensans, voyant augmenter chaque jour sa renommée, sa réputation, sa fortune, sans avoir jamais ni soins ni remords ; & qu'on juge lequel a été le mieux partagé.

O curas hominum, ô quantum est in rebus inane !

VOLTAIRE.

Commencement ou Anniversaire de Cambridge.

DANS un pays libre, tout doit porter l'empreinte du patriotisme, tout doit y ramener ; aussi le patriotisme, qui s'est si bien montré dans la fondation, la dotation, l'encouragement de cette université, paroît-il tous les ans, dans une fête solennelle qui se célèbre en l'honneur des sciences, le

troisième mercredi de juillet, dans la plaine de Cambridge. Cette fête, qui a lieu dans tous les collèges de l'Amérique, mais à des jours différens, est appelée le *Commencement*. Elle a quelque rapport aux exercices et aux distributions des prix de nos collèges. C'est un jour de joie pour Boston : presque tous ses habitans, avec tous les officiers du gouvernement, se rendent dans la belle plaine de Cambridge. Les étudiants les plus distingués y développent leurs talens en présence du public, et ces exercices académiques, dont des sujets patriotiques forment le principal fonds, sont terminés par une fête en plein air, où régnent la gaieté la plus franche, et la fraternité la plus touchante.

On a remarqué que, dans les pays livrés principalement au commerce, les sciences ne s'élevoient jamais à un très-haut degré. Cette remarque pourroit s'appliquer à Boston. L'université de Cambridge renferme certainement des savans estimables ; mais la science n'est point répandue parmi les habitans de Boston. Le commerce y entraîne toutes les idées, y tourne toutes les têtes, y absorbe toutes les spéculations : aussi trouve t-on peu de grands ouvrages, peu d'auteurs. Les frais du premier volume des mémoires de l'académie de cette ville, ne sont pas encore couverts par les souscripteurs, et il y a deux ans qu'il a paru.

On a publié, depuis quelque temps, l'histoire des derniers troubles du Massachusett ; elle est très-bien faite, et j'y reviendrai. L'auteur a eu quelque peine à s'indemniser des frais d'impression. Jamais l'histoire précieuse du New-Hampshire, par Belknap, n'a pu être imprimée en entier, à cause du défaut d'encouragement.

BRISSOT.

DE

DE B O S T O N.

JE vous ai dit qu'ils avoient fondé des sociétés d'agricultures et des manufactures; ils en ont instituée une autre, sous le titre de *Humane Society*, la société humaine. Son objet est de rendre les noyés à la vie, ou plutôt de les arracher à la mort, causée par l'ignorance. Cette société, fondée à l'instar de celle de Londres, qui l'a été elle-même, d'après celle de Paris, possède et met en pratique tous les procédés connus en Europe; elle a rendu des secours importans; car vous pensez bien que, dans un port de mer, les accidens doivent être fréquens.

Cette société compte environ 153 membres, qui contribuent de leur bourse à ses dépenses. Elle adjuge des prix à ceux qui, par leurs efforts, ont sauvé la vie à quelques personnes en danger de se noyer, ou qui se hâtent d'en donner avis à la société. Elle a fait élever des bâtimens dans trois endroits de la côte, plus exposés aux naufrages, où l'on administre les secours à ceux que la tempête y rejette.

La *société médicale* n'est pas moins utile que celle pour les noyés. Elle entretient des correspondances dans toutes les campagnes et les villes, afin de connoître les maladies qui s'y déclarent, d'en examiner les symptômes et les meilleurs remèdes, et d'en prévenir leurs concitoyens.

Un autre établissement utile, est celui qu'ils appellent *Alms house*, ou maison d'aumône. Elle est destinée aux pauvres hors d'état de gagner leur vie, soit à cause de leurs infirmités, soit à cause de leur âge. On m'a dit qu'elle renfermoit 150 personnes, femmes, enfans et vieillards.

La maison de correction ou de travail, *work-house*, n'est pas si peuplée, comme vous le jugez bien. Dans un pays naissant, dans un port aussi actif, où les denrées sont à si bon marché, une ville enfin où les

les

les bonnes mœurs règnent, le nombre des *mauvais sujets* et des voleurs doit être rare. C'est une *vermine* qui s'attache à la misère, au défaut de travail, et il n'y a point ici de misère, et il y a plus d'emploi que de mains.

Le commerce sur-tout, et les pêcheries, qui entraînent tant d'arts mécaniques à leur suite, y emploient un grand nombre de mains. Il s'élève à une telle prospérité, malgré les pertes anciennes, malgré les entraves que lui met la jalousie angloise, et malgré tous les mensonges des gazetiers anglois, que le change y est au pair avec la Grande-Bretagne et la France, tandis qu'à New-Yorck, ainsi que je l'apprends, le change sur Londres est à 5 pour 100 de perte pour la première ville, et qu'elle n'en a point d'ouvert avec la France.

BRISSOT, *Voyages.*

*Pouvoir de la Religion sur l'Esprit des Peuples.
Usage qu'en ont fait les Ambitieux.*

IL n'est rien de plus commun dans l'Histoire que de voir les ambitieux faire servir la Religion à l'établissement, ou à la conservation de leur autorité. Les exemples en sont infinis, & il ne faut pas s'étonner que cette adresse leur ait presque toujours réussi, puisqu'elle est fondée sur l'inclination naturelle & générale de tous les peuples à croire la Providence & une Divinité. Mais n'y a-t-il point de raison plus particulière de ce succès ? Le plus grand obstacle que les Fondateurs des Sectes & des Empires aient trouvé à leurs desseins, c'est l'aversion naturelle que les Hommes ont à se soumettre les uns aux autres, à reconnoître quelque supériorité de mérite, ou de lumière : ç'a été de tout temps parmi eux un moyen certain d'être exclus de toute for-

te de prééminence, que de témoigner d'en prétendre quelqu'une, ou de croire la mériter. Aussi ces grands hommes se sont bien gardés de parler jamais des qualités extraordinaires, qu'ils avoient reçues de la libéralité de la nature. Ils s'en sont toujours servis avec tant de circonspection, que pendant que tous les autres les admiroient, ils sembloient être seuls à les ignorer. Ils ont encore, par la même raison, évité de se distinguer des autres, soit par le langage, soit par les vêtements, enfin par toutes les singularités qui frappent les sens du vulgaire; affectations, où les faux-habiles ne manquent jamais de tomber. Ils ont dit de meilleures choses que les autres; mais ç'a été avec les mêmes paroles; ils ont fait de plus belles actions, mais avec les mêmes armes qu'eux. Il n'a jamais paru qu'ils eussent dessein d'exciter, ni envie, ni jalousie, ce qui fait le plus grand plaisir des ames vulgaires. Mais le plus heureux artifice, dont ils se soient servis pour ne pas irriter l'orgueil des Hommes, & leur indépendance naturelle, en les asservissant; c'est quand ces célèbres imposeurs ont donné lieu au peuple d'attribuer tout ce qu'il y avoit en eux d'excellent, & au-dessus de lui, de l'attribuer, dis-je, à quelque communication secrète qu'ils avoient avec les Dieux. Par cette adresse, tout ce qu'ils avoient de grand n'a plus choqué personne; parce que cela n'a plus été regardé dès-lors, comme un mérite personnel, ce que naturellement on n'aime pas à reconnoître, mais seulement comme l'effet du bonheur, & du hasard, ou de la faveur du Ciel qui se répand également sur les dignes, & sur les indignes, ce qui ne rabaisse ni les uns, ni les autres.—

Ainsi ce ne fut point à Zoroastre, à un autre homme que les Bactriens se soumirent, mais plutôt à la Divinité avec qui il communiquoit si assidûment dans ses retraites mystérieuses. Il n'apparte-

noit

noit pas à Numa de donner des Loix & une Religion aux premiers Romains, mais bien à la Nymphé qui les lui avoit dictées. Mahomet n'étoit pas capable de se faire obéir en si peu de temps à tant de milliers d'hommes, qui ne purent résister au merveilleux Pigeon, qu'ils voyoient lui venir parler si souvent à l'oreille, & si l'on admira jadis à Rome les belles actions du plus grand des Scipions ; c'est qu'il n'y avoit personne qui ne se crût capable d'en faire autant que lui, si on eut assisté aux conférences secrètes qu'il avoit avec Jupiter dans le Capitole.

C'est sur ce même fondement que Cicéron se trouvant un jour obligé d'entrer dans le détail de toute sa conduite contre Catilina, pour justifier quelqu'un qu'on accusoit d'avoir trempé dans la conjuration ; & ce grand Orateur voyant bien qu'un récit si glorieux pour lui, étoit plus propre dans sa bouche, à aliéner les esprits de ses auditeurs, qu'à les gagner, il crut devoir essayer de leur rendre ce récit moins odieux, en jetant dès l'entrée sur une inspiration céleste tout ce qu'il avoit fait de merveilleux sur cette occasion. " O Dieux ! " (s'écrie-t-il d'abord dans cette pensée.) " Dieux immortels !
 " (car je veux vous rendre ce qui vous appartient ;
 " & je ne saurois presumer si fort de ma capacité,
 " que de croire que j'aie pu de moi-même pourvoir
 " à tant d'accidens, si grands, si différens, si impré-
 " vus, qui accompagnèrent l'affreux orage dont
 " cette République fut agitée.) " Oui, c'est vous
 " qui répandîtes dans mon ame ce désir ardent de
 " conserver ma Patrie ; vous qui me retirâtes de
 " tout autre soin, pour m'appliquer uniquement au
 " salut de la République ; c'est vous enfin qui por-
 " tâtes dans mon esprit des lumières si extraordi-
 " naires, à travers toutes les ténèbres de mes er-
 " reurs & de mon ignorance." *Cicero pro Sylla.*

C'est

C'est ainsi que les plus habiles de ces imposeurs ont voulu faire comprendre au monde que les Dieux ne les avoient favorisés de leur commerce, que pour le bien & le service du Public : De cette sorte, il sembloit au peuple, que bien loin qu'il eût aucune obligation à ses Législateurs, & à ses Capitaines, ce qu'il n'auroit pas reconnu volontiers ; c'étoit au contraire ses Législateurs & ses Capitaines qui lui en avoient, puisqu'il étoit en quelque sorte cause que la Divinité leur faisoit part de ses faveurs, que c'étoit uniquement pour lui & à son occasion. Ainsi il ne faut pas s'étonner s'il n'en étoit ni en-vieux, ni jaloux.

Par L'ABBE' DE ST. REAL.

Projet d'une Langue Américaine.

L'OUVRAGE de Blair, sur la rhétorique et sur les langues, me tomba sous la main. Il est fort estimé des Anglois. En l'étudiant avec attention, je vis que son style se rapprochoit beaucoup de celui de nos auteurs François ; j'en conclus que ma tâche, pour me perfectionner dans la langue angloise, en seroit moins difficile.

Il me vint alors une idée que je ne dois pas perdre, parce que je pourrai la développer un jour. Certainement un des grands obstacles au rapprochement des hommes, et à leur réunion en une seule famille, est la diversité des langues ! car les hommes ne devoient user de la parole que pour s'entendre, puisque s'entendre est le moyen de s'estimer et de s'aimer. Il en résulte que, chez des peuples qui voudroient se rapprocher les uns des autres, et dont la langue ne seroit pas entièrement étrangère l'une à l'autre, loin de tendre à multiplier les mots et les tournures étrangères, ils devroient au contraire adopter,

adopter, chacun dans leur langue, les termes et la phraséologie des autres. Cette méthode abrégeroit beaucoup l'étude de ces langues. En les envisageant sous ce point de vue, c'est être ennemi du genre humain et de la paix que de s'attacher, comme le font certains écrivains, à préserver ce qu'ils appellent le génie de chaque langue.

Je portai cette idée plus loin, et je me dis : les Américains doivent détester les Anglois ; ils doivent, s'ils le peuvent, chercher à effacer leur origine, à en ôter toute trace. Mais puisque leur langue les démentira toujours, ils doivent faire, dans leur langue, les innovations qu'ils ont tentées dans leur constitution ; et le même principe doit les guider, c'est-à-dire un principe philanthropique. L'Amérique doit être l'asyle de tous les hommes ; les Américains doivent être en rapport avec tous les habitans de la terre ; ils doivent chercher à se faire entendre de tous, à se rapprocher de tous, et sur-tout de ceux avec lesquels ils ont plus de communication, tels que les François. Qui les empêcheroit donc d'adopter les tournures particulières à la langue Française ? Pourquoi ridiculiferoient-ils, comme on le fait en Angleterre, le François qui fait des gallicismes en Anglois ? Il y a double avantage dans la méthode de naturalisation universelle que je propose : les Américains se rapprochent des autres peuples, et ils s'éloignent des Anglois ; ils fabriquent une langue qui leur sera propre, et alors il y aura une langue Américaine. **BRISSOT.**

B I E N F A I S A N C E.

CE n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés. Il n'y a que les paresseux de bien faire qui ne s'achent faire du bien, que la bourse à la main. Les consolations, les soins, les conseils, les

les amis, la protection, sont autant de ressources que la commiseration laisse au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un Grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit, pour lever une infinité d'obstacles, & l'éloquence d'un Homme de bien, peut effrayer la Tyrannie au milieu de toute sa puissance. Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité coule comme une eau pure & salutaire, & va fertiliser les lieux bas; elle cherche toujours le niveau; elle laisse à sec ces rochers arides qui menacent la campagne, & ne donnent qu'une ombre nuisible, ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des ames bienfaisantes.

J. J. ROUSSEAU.

FRAGMENT, SUR LES SPECTACLES.

JE me souviens d'avoir vu dans ma jeunesse aux environs de Neuchâtel un spectacle assez agréable & peut-être unique sur la terre. Une montagne entière couverte d'habitations dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent; en sorte que ces maisons, à distances aussi égales que les fortunes des propriétaires, offrent à la fois aux nombreux habitans de cette montagne, le recueillement de la retraite & les douceurs de la société. Ces heureux paysans, tous à leur aise, francs de tailles, d'impôts, de subdélégués, de corvées, cultivent, avec tout le soin possible, des biens dont le produit est pour eux, & emploient le loisir que cette culture

W

leur

leur laisse à faire mille ouvrages de leurs mains, & à mettre à profit le génie inventif que leur donne la Nature. L'hiver sur-tout, tems où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile, chacun renfermé bien chaudement, avec sa nombreuse famille, dans sa jolie & propre maison de bois* qu'il a bâtie lui-même, s'occupe de mille travaux amusans, qui chassent l'ennui de son azile, & ajoutent à son bien-être. Jamais Menuisier, Serrurier, Vitrier, Tourneur de profession n'entra dans le pays : tous le sont pour eux-mêmes, aucun ne l'est pour autrui ; dans la multitude de meubles commodes & même élégans qui composent leur ménage & parent leur logement, on n'en voit pas un qui n'ait été fait de la main du maître. Il leur reste encore du loisir pour inventer & faire mille instrumens divers, d'acier, de bois, de carton, qu'ils vendent aux étrangers, dont plusieurs même parviennent jusqu'à Paris, entr'autres ces petites horloges de bois qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font aussi de fer, ils font même des montres ; & ce qui paroît incroyable, chacun réunit à lui seul toutes les professions diverses dans lesquelles se subdivise l'horlogerie, & fait tous les outils lui-même.

Ce n'est pas tout : ils ont des livres utiles & sont passablement instruits ; ils raisonnent sensément de toutes

** Je crois entendre un bel esprit de Paris se recréer, pourvu qu'il ne lise pas lui-même, à cet endroit comme à bien d'autres. Et démontrer doctement, aux Dames, (car c'est sur-tout aux Dames que ces Messieurs démontrent) qu'il est impossible qu'une maison de bois soit chaude. Grossier mensonge ! Erreur de physique ! Ah, pauvre Auteur ! Quant à moi, je crois la démonstration sans réplique. Tout ce que je sais, c'est que les Suisses passent chaudement leur hiver au milieu des neiges, dans des maisons de bois.*

toutes choses, & de plusieurs avec esprit.* Ils font des syphons, des aimans, des lunettes, des pompes, des barometres, des chambres noires; leurs tapisseries sont des multitudes d'instrumens de toute espece; vous prendriez le poële d'un Payfan pour un atelier de mécanique & pour un cabinet de physique expérimentale. Tous savent un peu dessiner, peindre, chiffrer; la plupart jouent de la flûte, plusieurs ont un peu de musique & chantent juste. Ces arts ne leur sont point enseignés par des maîtres, mais leur passent, pour ainsi dire, par tradition. De ceux que j'ai vus savoir la musique, l'un me disoit l'avoir apprise de son pere, un autre de sa tante, un autre de son cousin, quelques uns croyoient l'avoir toujours sue. Un de leurs plus fréquens amusemens est de chanter avec leurs femmes & leurs enfans les psaumes à quatre parties; & l'on est tout étonné d'entendre sortir de ces cabanes champêtres, l'harmonie forte & mâle de Goudimel, depuis si longtemps oubliée de nos savans Artistes.

Je ne pouvois non plus me lasser de parcourir ces charmantes demeures, que les habitans de m'y témoigner la plus franche hospitalité. Malheureusement j'étois jeune; ma curiosité n'étoit que celle d'un enfant, & je songeois plus à m'amuser qu'à m'instruire. Depuis trente ans, le peu d'observations que je fis se sont effacées de ma mémoire. Je me souviens seulement que j'admirois sans cesse en ces hommes singuliers un mélange étonnant de finesse & de simplicité qu'on croiroit presque incompatibles, & que je n'ai plus observé nulle part. Du reste,

* Je puis citer en exemple un homme de mérite, bien connu dans Paris, & plus d'une fois honoré des suffrages de l'Académie des Sciences. C'est M. Rivaz, célèbre Valaisan. Je sais bien qu'il n'a pas beaucoup d'égaux parmi ses compatriotes; mais enfin c'est en vivant comme eux, qu'il apprit à les surpasser.

reste, je n'ai rien retenu de leurs mœurs, de leur société, de leurs caractères. Aujourd'hui que j'y porterois d'autres yeux, faut-il ne revoir plus cet heureux pays? Hélas! il est sur la route du mien.

Après cette légère idée, supposons qu'au sommet de la montagne dont je viens de parler, au centre des habitations, on établisse un Spectacle fixe & peu coûteux, sous prétexte, par exemple, d'offrir une honnête récréation à des gens continuellement occupés, & en état de supporter cette petite dépense; supposons encore qu'ils prennent du goût pour ce même Spectacle; & cherchons ce qui doit résulter de son établissement.

Je vois d'abord que, leurs travaux cessant d'être leurs amusemens aussitôt qu'ils en auront un autre, celui-ci les dégoutera des premiers; le zèle ne fournira plus tant de loisir, ni les mêmes inventions. D'ailleurs, il y aura chaque jour un tems réel de perdu pour ceux qui assisteront au Spectacle; & l'on ne se remet pas à l'ouvrage, l'esprit rempli de ce qu'on vient de voir: on en parle, ou l'on y songe. Par conséquent, relâchement de travail: premier préjudice.

Quelque peu qu'on paie à la porte, on paie enfin; c'est toujours une dépense qu'on ne faisoit pas. Il en coûte pour soi, pour sa femme, pour ses enfans, quand on les y mène, & il les y faut mener quelquefois. De plus, un Ouvrier ne va point dans une assemblée se montrer en habit de travail: il faut prendre plus souvent ses habits des Dimanches, changer de linge plus souvent, se poudrer, se raser; tout cela coûte du tems & de l'argent. Augmentation de dépense: deuxieme préjudice.

Un travail moins assidu & une dépense plus forte exigent un dédommagement. On le trouvera sur le prix des ouvrages qu'on sera forcé de renchérir. Plusieurs marchands, rebutés de cette augmentation,

quit-

quitteront les *Montagnons*,* & se pourvoient chez les autres Suisses leurs voisins, qui, sans être moins industrieux, n'auront point de Spectacles, & n'augmenteront point leurs prix. Diminution de débit : troisième préjudice.

Dans les mauvais tems, les chemins ne sont pas praticables ; & comme il faudra toujours, dans ces tems-là, que la troupe vive, elle n'interrompra pas ses représentations. On ne pourra donc éviter de rendre le Spectacle abordable en tout tems. L'hiver, il faudra faire des chemins dans la neige, peut-être les paver ; & Dieu veuille qu'on n'y mette pas des lanternes. Voilà des dépenses publiques ; par conséquent des contributions de la part des particuliers. Etablissement d'impôts : quatrième préjudice.

Les femmes des *Montagnons* allant, d'abord pour voir, & ensuite pour être vues, voudront être parées ; elles voudront l'être avec distinction. La femme de M. le Châtelain ne voudra pas se montrer au Spectacle, mise comme celle du maître d'école ; la femme du maître d'école s'efforcera de se mettre comme celle du Châtelain. De-là naîtra bientôt une émulation de parure qui ruinera les maris, les gagnera peut-être & qui trouvera sans celle mille nouveaux moyens d'é luder les loix somptuaires. Introduction du luxe : cinquième préjudice.

Tout le reste est facile à concevoir. Sans mettre en ligne de compte les autres inconvéniens, dont j'ai parlé, ou dont je parlerai dans la suite ; sans avoir égard à l'espèce du Spectacle, & à ses effets moraux ; je m'en tiens uniquement à ce qui regarde le travail & le gain, & je crois montrer par une conséquence évidente, comment un peuple aisé, mais qui doit son bien-être à son industrie, change-

* C'est le nom qu'on donne dans le pays aux habitans de cette montagne.

ant la réalité contre l'apparence, se ruine à l'instant qu'il veut briller.

Au reste, il ne faut point se récrier contre la chimère de ma supposition ; je ne la donne que pour telle, & ne veux que rendre sensibles du plus au moins ses suites inévitables. Otez quelques circonstances, vous retrouverez ailleurs d'autres *Montagnons* ; & *mutatis mutandis*, l'exemple a son application.

ROUSSEAU à d'Alembert.

Consommation Chez les Américains.

PARMI les maladies particulières aux Etats-Unis, la *consommation* est, sans contredit, celle qui fait de plus grands ravages. Elle étoit inconnue aux sauvages ; elle est donc un résultat des habitudes de la vie Européenne, transportées dans ce nouveau continent ; il ne faut donc pas l'attribuer au climat. Elle est commune dans les villes, plus rare dans les campagnes ; elle tient donc, plus particulièrement à certaines habitudes *urbaines*. La *consommation* précipite au tombeau plus de femmes que d'hommes ; elle tient donc plus particulièrement à la manière de vivre des femmes. La *consommation* est une maladie de langueur qui mine lentement la santé, et traîne par degrés la victime au tombeau. Chaque jour rend ses ravages plus sensibles, et enfonce plus avant le poignard dans le sein de l'infortuné qu'elle atteint. Il a sans cesse la mort sous les yeux, il sent l'impossibilité de s'y dérober un crêpe funèbre enveloppe, empoisonne le reste de sa vie. Le monde et ses plaisirs disparaissent ; les liens de l'attachement sont les seuls qui deviennent plus vifs et plus chers, et qui redoublent l'amertume de la dissolution prochaine. La *consommation* n'est, en un mot, qu'une

qu'une agonie lente, qu'une mort longuement et vivement sentie.

Les médecins de ce pays l'attribuent à différentes causes : à l'usage excessif des boissons chaudes, telles que le thé et le café ;* à l'usage de rester trop long-temps au lit, de coucher dans la plume, car on ne connoit pas l'usage des matelas ; à l'habitude de manger trop de viandes, de boire trop de liqueurs spiritueuses.

Les femmes y sont plus sujettes que les hommes, parce qu'elles manquent de causes ci-dessus, elles font peu d'exercice : ce peut être un remède contre la stagnation des humeurs, principe du marasme. Elles goûtent peu le plaisir de cette promenade, qui, variant le spectacle de la nature, rafraîchit, réjouit les sens, semble donner un nouveau cours au sang, une vigueur nouvelle à l'ame.

BRISSOT.

* On boit le café très-foible ici ; c'est plutôt une teinture de café.

"Pauvreté, Source des grandes Vertus."

C'EST n'est point sur le terrain du luxe & des richesses que croissent les grandes vertus. Rien de si rare que de rencontrer des ames élevées dans les Empires opulens ; les Citoyens y contractent trop de besoins. Quiconque les a multipliés, a donné à la tyrannie des otages de sa bassesse & de sa lâcheté. La vertu qui se contente de peu, est la seule qui soit à l'abri de la corruption. C'est cette espèce de vertu qui dicta la réponse que fit au Ministre Anglois un Seigneur distingué par son mérite. La Cour ayant intérêt de l'attirer dans son parti, Mr. Walpole va le trouver : Je viens, lui dit-il, de la part du Roi, vous assurer de sa protection, vous marquer le regret qu'il

qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, & vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite. "Monsieur," lui repliqua le Seigneur Anglois, "avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous." On lui sert au même instant un hachis, fait du reste d'un gigot dont il avoit débité; se tournant alors vers Mr. Walpole: "Monsieur," ajouta-t-il, "pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas, soit un homme que la Cour puisse aisément gagner? Dites au Roi ce que vous avez vu; c'est la seule réponse que j'ai à lui faire." Un paisible discours part d'un caractère qui fait retrécir le cercle de ses besoins; & combien en est-il, qui dans un pays riche, résistent à la tentation perpétuelle des superfluités. Combien la pauvreté d'une Nation ne rend-elle pas à la Patrie d'hommes vertueux que le Luxe eût corrompus? "O Philosophes!" s'écrioit souvent Socrates, "vous, qui représentez les Dieux sur la terre, sachez comme eux vous suffire à vous-mêmes, vous contenter de peu; sur-tout n'allez point en ram-pant, importuner les Princes & les Rois."

HELVETIUS.

DES PLAISIRS DE L'AME.

L'AME, indépendamment des plaisirs qui lui viennent des sens, en a qu'elle auroit indépendamment d'eux, & qui lui sont propres; tels sont ceux que lui donnent la curiosité, les idées de sa grandeur, de ses perfections, l'idée de son existence opposée au sentiment de la nuit, le plaisir d'embrasser tout d'une idée générale, celui de voir un grand nombre de choses, &c. celui de comparer, de joindre & de séparer les idées. Ces plaisirs sont dans la nature de l'ame, indépendamment des sens, parce qu'ils

qu'ils appartiennent à tout être qui pense ; & il est fort indifférent d'examiner ici si notre ame a ces plaisirs comme substance unie avec le corps, ou comme séparée du corps, parce qu'elle les a toujours, & qu'ils sont les objets du goût : ainsi nous ne distinguons point ici les plaisirs qui viennent à l'ame de sa nature, d'avec ceux qui lui viennent de son union avec le corps ; nous appellerons tout cela plaisirs naturels, que nous distinguerons des plaisirs acquis que l'ame se fait par de certaines liaisons avec les plaisirs naturels, & de la même manière & par la même raison, nous distinguerons le goût acquis.

Il est bon de connoître la source des plaisirs dont le goût est la mesure : la connoissance des plaisirs naturels & acquis pourra nous servir à rectifier notre goût naturel & notre goût acquis. Il faut partir de l'état où est notre être, & connoître quels sont ses plaisirs, pour parvenir à mesurer ses plaisirs, & même quelquefois à sentir ses plaisirs.

Si notre ame n'avoit point été unie au corps, elle auroit connu, mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu : à présent nous n'aimons presque que ce que nous ne connoissons pas.

Notre manière d'être est entièrement arbitraire ; nous pouvions avoir été faits comme nous sommes, ou autrement. Mais si nous avions été faits autrement, nous aurions senti autrement ; un organe de plus ou de moins dans notre machine auroit fait une autre éloquence, une autre poésie : une contexture différente des mêmes organes auroit fait encore une autre poésie : par exemple, si la constitution de nos organes nous avoit rendus capables d'une plus longue attention, toutes les règles qui proportionnent la disposition du sujet à la mesure de notre attention, ne seroient plus ; si nous avions été rendus capables de plus de pénétration, toutes les règles qui sont
fon-

fondées sur la mesure de notre pénétration, tomberoient de même ; enfin toutes les lois établies sur ce que notre machine est d'une certaine façon, seroient différentes si notre machine n'étoit pas de cette façon.

Si notre vue avoit été plus foible & plus confuse, il auroit fallu moins de moulures & plus d'uniformité dans les membres de l'architecture : si notre vûe avoit été plus distincte, & notre ame capable d'embrasser plus de choses à la fois, il auroit fallu dans l'architecture plus d'ornemens : si nos oreilles avoient été faites comme celles de certains animaux, il auroit fallu réformer bien de nos instrumens de musique. Je fais bien que les rapports que les choses ont entr'elles auroient subsisté ; mais le rapport qu'elles ont avec nous ayant changé, les choses qui dans l'état présent font un certain effet sur nous, ne le feroient plus : & comme la perfection des arts est de nous présenter les choses telles qu'elles nous fassent le plus de plaisir qu'il est possible, il faudroit qu'il y eut du changement dans les arts, puisqu'il y en auroit dans la maniere la plus propre à nous donner du plaisir.

On croit d'abord qu'il suffiroit de connoître les diverses sources de nos plaisirs pour avoir le goût ; & que quand on a lu ce que la philosophie nous dit là-dessus, on a du goût, & que l'on peut hardiment juger des ouvrages. Mais le goût naturel n'est pas une connoissance de théorie ; c'est une application prompte & exquise des regles même que l'on ne connoît pas. Il n'est pas nécessaire de savoir que le plaisir que nous donne une certaine chose que nous trouvons belle, vient de la surprise ; il suffit qu'elle nous surprenne, & qu'elle nous surprenne autant qu'elle le doit, ni plus ni moins.

Ainsi ce que nous pourrions dire ici, & tous les préceptes que nous pourrions donner pour former le goût,

goût; ne peuvent regarder que le goût acquis; c'est-à-dire, ne peuvent regarder directement que ce goût acquis, quoiqu'il regarde encore indirectement le goût naturel; car le goût acquis affecte, change, augmente & diminue le goût naturel; comme le goût naturel affecte, change, augmente & diminue le goût acquis.

La définition la plus générale du goût, sans considérer s'il est bon ou mauvais, juste ou non, est ce qui nous attache à une chose par le sentiment; ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse s'appliquer aux choses intellectuelles, dont la connoissance fait tant de plaisir à l'ame, qu'elle étoit la seule félicité que de certains Philosophes pussent comprendre. L'ame connoît par ses idées & par ses sentimens; elle reçoit des plaisirs par ces idées & par ces sentimens; car quoique nous opposions l'idée au sentiment, cependant, lorsqu'elle voit une chose, elle la sent; & il n'y a point de choses si intellectuelles qu'elle ne voie ou qu'elle ne croie voir, & par conséquent qu'elle ne sente.

MONTESQUIEU.

Parallèle de Paris et de Londres.

PARIS & Londres, Capitales de deux florissans Royaumes, naturellement rivaux, les deux plus grandes Villes de l'Europe, & les principaux sièges des Sciences & des Arts, non moins fameuses dans ces derniers siècles, qu'Athènes & Rome l'étoient dans les anciens tems, sont gouvernées par des Loix & des usages, & distinguées par des circonstances, bien plus différentes que celles des Républiques Athéniennes & Romaines.

De toutes les grandes Villes du Monde, Londres est sans contredit la plus commerçante; Paris n'a gueres

gueres d'autres commerce que celui de ses élégantes Modes, & de ses ingénieuses Manufactures. Paris est le siège d'une grande & fameuse Université, & d'un grand nombre d'Académies, formées pour l'avancement des Lettres & des Arts; Londres est sans Académies & sans Université. Paris a quantité de Bibliothèques publiques, & de riches Cabinets qui renferment des collections de Peintures, de Statues, &c. & qui sont ouverts à l'étude, ou à la curiosité de tous ceux qui s'y présentent; il y a peu de Bibliothèques publiques à Londres, peu de Cabinets ouverts, & peu de disposition à les ouvrir. Londres est la Capitale d'un Gouvernement libre; Paris, celle d'un Gouvernement absolu; je n'ai prétendu nommer qu'une petite partie des circonstances qui distinguent Londres de Paris.

Traduit de l'Anglois.

LES MODES.

QUOIQUE les Modes semblent n'avoir d'autre origine que le caprice & la fantaisie, les caprices adoptés & les fantaisies générales méritent d'être examinés; les hommes ont toujours fait & feront toujours cas de tout ce qui peut fixer les yeux des autres hommes, & leur donner en même temps des idées avantageuses de richesses, de puissance, de grandeur, &c. La valeur de ces pierres brillantes, qui de tout temps ont été regardées comme des ornemens précieux, n'est fondée que sur leur rareté & sur leur éclat éblouissant; il en est de même de ces métaux éclatans, dont le poids nous paroît si léger lorsqu'il est reparti sur tous les plis de nos vêtemens pour en faire la parure: ces pierres, ces métaux, sont moins des ornemens pour nous, que des signes pour les autres auxquels ils doivent nous remarquer & reconnoître nos richesses: nous tâchons de leur

en

en donner une plus grande idée en aggrandissant la superficie de ces métaux, nous voulons fixer leurs yeux, ou plutôt les éblouir; combien peu y en a-t-il en effet qui soient capables de séparer la personne de son vêtement, & de juger sans mélange l'homme & le métal!

Tout ce qui est rare & brillant sera donc toujours de Mode tant que les hommes tireront plus d'avantage de l'opulence que de la Vertu, tant que les moyens de paroître considérable seront si différens de ce qui mérite seul d'être considéré. L'éclat extérieur dépend beaucoup de la manière de se vêtir; cette manière prend des formes différentes, selon les différens points de vue sous lesquels nous voulons être regardés; l'homme modeste ou qui veut le paroître, veut en même temps marquer cette vertu par la simplicité de son habillement; l'homme glorieux ne néglige rien de ce qui peut étayer son orgueil ou flatter sa vanité, on le reconnoît à la richesse, ou à la recherche de ses ajustemens.

Un autre point de vue que les hommes ont assez généralement, est de rendre leur corps plus grand, plus étendu: peu contents du petit espace dans lequel est circonscrit notre être, nous voulons tenir plus d'espace en ce monde que la Nature ne peut nous en donner, nous cherchons à aggrandir notre figure par des chaussures élevées, par des vêtements renflés. Quelque amples qu'ils puissent être, la vanité qu'ils couvrent n'est-elle pas encore plus grande? Pourquoi la tête d'un Docteur est-elle environnée d'une quantité énorme de cheveux empruntés, & que celle d'un homme du bel air en est si légèrement garnie? L'un veut qu'on juge de l'étendue de sa science par la capacité physique de cette tête dont il grossit le volume apparent, & l'autre ne cherche à le diminuer que pour donner l'idée de la légèreté de son esprit.

Il y a des Modes dont l'origine est plus raisonnable ; ce sont celles où l'on a eu pour but de cacher des défauts, & de rendre la Nature moins désagréable. A prendre les hommes en général, il y a beaucoup plus de figures défectueuses, & de laids visages, que de personnes belles & bien faites ; les Modes qui ne sont que l'usage du plus grand nombre, usage auquel le reste se soumet, ont donc été introduites, établies par ce grand nombre de personnes intéressées à rendre leurs défauts plus supportables. Les femmes ont coloré leur visage, lorsque les roses de leur teint se sont flétries, & lorsqu'une pâleur naturelle les rendoit moins agréables que les autres ; cet usage est presque universellement répandu chez tous les peuples de la terre ; celui de se blanchir les cheveux avec de la poudre & de les enfler par la frisure, quoique beaucoup moins général & bien plus nouveau, paroît avoir été imaginé pour faire sortir davantage les couleurs du visage, & en accompagner plus avantageusement la forme.

M. DE BUFFON.

Différens Caractères des Hommes.

CONSIDERONS les caractères, & les humeurs diverses. Je les regarde comme les traits légers de l'ame, comme des nuances foibles & variées des passions principales, qui en font les couleurs dominantes. Chacun de les caractères a ses inconvéniens & ses maux particuliers, qui troublent la paix de la vie, & s'opposent au bonheur de l'Homme.

L'Homme d'un tempérament mélancolique & sombre voit tout en noir, & ne découvre aucun bien dans l'Univers. Il est mécontent du Créateur, qui a travaillé vainement à lui créer des plaisirs.—
L'Homme dont l'humeur est contentieuse, & cha-

grine,

grins, murmure sans cesse contre les biens de la vie, contre ses amis, contre lui-même.

Le caractère vif & bouillant est supporté au delà du but, & le manque. Le flegmatique se décourage trop tôt, & reste en chemin. Si vous êtes d'un caractère impatient, vous serez sans cesse tourmenté par l'attente du plaisir, toujours trop lent au gré de vos desirs, que les autres le trouvent par le désespoir de le trouver.

Celui qui ne réfléchit point, & qui ne prévoit rien, est toujours surpris, & la surprise double sa peine. Celui qui réfléchit trop, l'Homme timide & prudent, prévoit & attend toujours le malheur, & cette attente en est un.

Etes-vous hautain, & délicat à l'excès sur votre honneur ? Vous donnez le pouvoir de vous offenser au premier venu qui peut vous manquer d'égards, & le dernier des misérables a ce pouvoir sur vous. Etes-vous d'un caractère indolent, & peu attentif au cérémonial de la société ? Les hommes offensés de vos distractions, vous refusent leurs services réels ; pour avoir négligé la forme, vous perdez le fond.

Un Homme trop respectueux, & trop poli, affoiblit le prix de ses égards ; il a l'air de s'acquitter d'une dette. Les faveurs qu'accorde l'Homme arrogant & superbe, sont reçues avec ingratitude : il a l'air de trop sentir le bien qu'il fait, & l'on trouve qu'il s'en est assez payé lui-même : & pourtant celui qui ne prend pas soin quelquefois de faire valoir ses services, aura bientôt lieu de croire qu'on les reçoit sans reconnoissance. Malgré nous, nous attachons aux services un prix proportionné à la difficulté de les obtenir.

Trop de franchise, & de confiance, nous livre à la merci des fourbes & des méchans ; trop de défiance, & une humeur soupçonneuse, justifient en quelque sorte les injustices dont nous sommes trop prompts

promps à accuser l'intention des autres. Un mérite médiocre s'inquiète sans cesse de l'opinion d'autrui, & craint qu'à chaque instant son honneur ne soit blessé ; c'est qu'il sent la faiblesse de ses droits à l'estime. Un grand mérite se trouble, & s'indigne à la première apparence de mépris ; il sent la force & l'étendue de ses titres à la considération.

Trop de sensibilité nous crée des malheurs sans cause, où la Nature n'en a point mis : trop peu nous empêche d'appercevoir, & de sentir les biens où ils sont ; une âme trop délicate se fait des maux & des peines de tout. Si ses supérieurs ne l'obligent pas, c'est une injure qu'ils lui font ; si les inférieurs l'obligent, c'est un affront. Soulager ses besoins, c'est orgueil dans son bienfaiteur, c'est envie de montrer sa supériorité ; ne le pas faire, c'est indifférence, ou mépris. Elle est inventive, elle est ingénieuse à se tourmenter : d'un regard, ou d'un geste qui lui déplaît, elle se fait un malheur réel. Il est encore une autre espèce de sensibilité outrée, qui ne vient pas du tempérament, mais de la fortune. Vous voyez des Hommes à qui l'élevation de leur rang donne une délicatesse acquise & factice, qui leur fait une classe à part d'inquiétudes, & de peines, dont leurs inférieurs ne se doutent même pas ; elle semble être une prérogative exclusive de leur dignité.

L'Homme réservé, soigneux de garder son rang, & jaloux de ne pas se compromettre, s'attire des respects, mais il s'expose à la haine. Le respect que nous lui rendons est involontaire, & forcé ; & nous haïssons tout ce qui gêne notre choix.

L'affabilité gagne la bienveillance, mais nous approche du mépris. Une grande douceur expose aux injustices, & aux insultes. Elle procure des amis ; mais parmi les vrais, il s'en mêle de faux qui vous dupent, & vous dévorent.

L'in-

L'intrépidité ne voit aucun péril, & se promet toujours le succès; elle nous fait négliger les précautions, & ne met en action qu'une partie de nos forces. La timidité dénature sans celle de l'esprit la nécessité de les déployer toutes; mais en rendant le cœur lâche, elle les met hors d'état d'exécuter tout ce qui conseille la prudence.

Il est dans quelques Hommes une modestie innée qui les fait aimer de plusieurs; mais elle les prive de l'estime du Sage, & ont voit de mépris que dans les autres livres & volontiers de la raison. Cette sorte de modestie n'est point de leur choix; elle est toute passive, & tient à la nature de leur constitution. L'Homme fier est sujet à outrage, parce que l'outrage est une marque de supériorité. Il veut offenser par mépris; par air, plutôt que par méchanceté; mais ce défaut, qui annonce la supériorité, le fait perdre; il lui enlève ce respect qui sert de la soutenir.

Ainsi se voient nous hissont aller au gé de notre humeur, & des penchans de notre tempérament, quel despotisme n'exerceront-ils pas sur nous! Pour leur résister, que de combats & d'efforts pénibles!

Traduit du Docteur YOUNG.

DESCRIPTION DU PARADIS TERRESTRE DE MILTON.

Le Jardin d'Eden étoit placé au milieu d'une plaine délicieuse, couverte de verdure, qui s'étendoit sur le sommet d'une haute montagne, & formoit, en la couronnant, un rempart inaccessible. Tous les côtés de la montagne, escarpés, & déserts, étoient hérissés de buissons épais & sauvages, qui en descendoient par bord. Au milieu de ces buissons s'élevoient majestueusement, à une prodigieuse hauteur,

teur, des cédres, des pins, des sapins, des palmiers, qui étendoient leurs branches, & en s'embrassant; offroient la décoration d'une scène champêtre. En s'élevant par degrés, cimes sur cimes, ombrages sur ombrages, ils formoient un amphithéâtre dont les yeux étoient enchantés. Les arbres les plus élevés portoient leurs têtes jusqu'à la verte palissade qui, comme un mur, environnoit le paradis. Du centre de ce beau séjour, qui dominoit tout le reste, notre premier père pouvoit librement promener sa vue sur son empire, & en considérer les contrées voisines. Au-dessus de la palissade, & dans l'enceinte du paradis, régnoient tout à l'entour des arbres superbus, chargés des plus beaux fruits & de fleurs émaillées des plus brillantes couleurs.

Au milieu de ce charmant paysage, un jardin encore plus délicieux avoit eu Dieu lui-même pour Ordonnateur. Il avoit fait sortir de ce fertile sein tous les arbres les plus propres à charmer les yeux, & à flatter l'odorat & le goût. Au milieu d'eux, s'élevoit l'arbre de vie, d'où découloit l'ambrosie d'un or liquide. Non loin étoit l'arbre de la science du bien & du mal, qui nous coûte si chère; arbre fatal, dont le germe a produit la mort!

Dans les jardins couloit vers le midi une large rivière, dont le cours ne changeoit point, mais qui disparoissoit sous la montagne du paradis, dont la masse couvroit entièrement le Seigneur ayant posé cette montagne qui servoit de fondement à son jardin, sur cette onde rapide, qui doucement attirée par la terre altérée de pores, montoit dans ses veines jusqu'au sommet, d'où elle sortoit en claire fontaine, & se partageoit en plusieurs ruisseaux, qui, après avoir arrosé tout le jardin, se réunissoient pour se précipiter du haut de cette montagne escarpée; & après avoir formé une superbe cascade, se divi-

soient.

soient en quatre principales rivières, & traversoient différens Empires.

Que n'est-il possible à l'est de décrire cette fontaine de saphir, dont les ruisseaux argentins & tortueux, roulant sur des perles orientales & sur des sables d'or, formoient des labyrinthes infinis sous les ombrages qui les couvroient, en versant le nectar sur toutes les plantes, & nourrissoient des fleurs dignes du paradis ! Elles étoient point rangées en compartimens symétriques, ni en bouquets façonnés par l'art. La nature bienfaisante avoit prodigué des beautés sans nombre sur les collines, & dans les vallons. Ses richesses étoient répandues avec profusion sur les plaines découvertes, qu'échauffent doucement les rayons du soleil, & dans ces bosquets où des ombrages épais conservent pendant l'ardeur du jour une agréable fraîcheur.

Cette heureuse & champêtre habitation charmoit les yeux par la variété : la nature, encore dans son enfance, & méprisant l'art & les règles, y déployoit toutes ses graces & toute sa liberté. On y voyoit des champs & des tapis verts admirablement nuancés & environnés de riches bocages remplis d'arbres de la plus grande beauté : des uns couloient les baumes précieux, la myrthe & les gommes odoriférantes ; aux autres étoient suspendus des fruits brillans & dorés qui charmoient l'œil & le goût. Tout ce que la fable attribue de merveilleux aux vergers des Hespérides, s'offroit réellement dans l'admirable jardin d'Eden. Entre ces arbres paroissoient des tapis de verdure : sur les penchans des vallons, & des petites collines, on voyoit des troupeaux qui païssoient sur l'herbe tendre. Ici, les palmiers couvroient de jolis monticules : là, serpenoient les ruisseaux dans le sein d'un vallon couvert de fleurs, qui présentoient les richesses de toutes couleurs, parmi lesquelles brilloit la rose sans épines. D'un autre

autres côtés, paroissent des grottes impénétrables aux rayons du soleil, & des cavernes où régnoit une fraîcheur délicieuse. Elles étoient couvertes de vignes qui, s'étendant de tous côtés, leurs branches flexibles, offroient en abondance des grappes de pourpre. Les arbrisseaux, peupliers, saules, dont nous avons vu, formoient d'agréables cascades. Un long des collines, se se détachant ensuite, en se réunissoient dans un beau lac, qui réfléchoit son miroir de cristal à ses bords couverts de fleurs & couronnés de myrthes. Les ruisseaux formoient un ruisseau médicinal; & les néphélées portées avec eux les odeurs suaves des vallées & des bocages, miroiroient entre les feuilles légèrement agitées, tandis que Pan, dansant avec les Dryades sur les Heures, menoit à sa suite ses printemps éternels.

Traduit de l'Anglois.

Des Plaisirs de la Variété.

MAIS s'il faut de l'ordre dans les choses, il faut aussi de la variété: sans cela l'ame languit; car les choses semblables lui paroissent les mêmes; & si une partie d'un tableau qu'on nous découvre ressembloit à une autre que nous aurions vue, cet objet seroit sans valeur sans le paroître, & ne feroit aucun plaisir. Et comme les beautés des ouvrages de l'art, semblables à celles de la nature, ne consistent que dans les plaisirs qu'elles nous font, il faut les rendre propres à ce plaisir: car l'on peut à varier ces plaisirs; il faut faire voir à l'ame des choses qu'elle n'a pas vues, & faisant que le sentiment qu'on lui donne soit différent de celui qu'elle vient d'avoir.

C'est ainsi que les Histoires nous plaisent par la variété des récita, les Romans par la variété des prodiges, les Pièces de théâtre par la variété des passions,

sions, & que ceux qui savent instruire modifient le plus qu'ils peuvent le ton uniforme de l'instruction.

Une longue uniformité rend tout insupportable ; le même ordre des périodes long-temps continué, accable dans une harangue : les mêmes nombres & les mêmes chutes mettent de l'ennui dans un long poëme. S'il est vrai que l'on ait fait cette fameuse allée de Moscou à Pétersbourg, le voyageur doit périr d'ennui renfermé entre les deux rangs de cette allée ; & celui qui aura voyagé long-temps dans les Alpes, en descendra dégoûté des situations les plus heureuses & des points de vue les plus charmans.

L'ame aime la variété ; mais elle ne l'aime, avo-nous dit, que parce qu'elle est faite pour connoître & pour voir : il faut donc qu'elle puisse voir, & que la variété le lui permette ; c'est-à-dire, il faut qu'une chose soit assez simple pour être aperçue avec plaisir.

Il y a des choses qui paroissent variées & ne le sont point, d'autres qui paroissent uniformes & sont très-variées.

L'architecture gothique paroît très-variée, mais la confusion des ornemens fatigue par leur petitesse ; ce qui fait qu'il n'y en a aucun que nous puissions distinguer d'un autre, & leur nombre fait qu'il n'y en a aucun sur lequel l'œil puisse s'arrêter : de manière qu'elle déplaît par les endroits même qu'on a choisis pour la rendre agréable.

Un bâtiment d'ordre gothique est une espece d'énigme pour l'œil qui le voit ; & l'ame est embarrassée, comme quand on lui présente un poëme obscur.

L'architecture grecque au contraire paroît uniforme ; mais comme elle a les divisions qu'il faut, & autant qu'il en faut pour que l'ame voie précisément ce qu'elle peut voir sans se fatiguer, mais qu'elle

qu'elle en voie assez pour s'occuper, elle a cette variété qui fait regarder avec plaisir.

Il faut que les grandes choses aient de grandes parties; les grands hommes ont de grands bras; les grands arbres de grandes branches, & les grandes montagnes sont composées d'autres montagnes, qui sont au-dessus & au-dessous; c'est la nature des choses qui fait cela.

L'architecture grecque, qui a peu de divisions & de grandes divisions, imite les grandes choses; l'ame femme une certaine majesté qui y règne par-tout.

C'est ainsi que la peinture divise en groupes de trois ou quatre figures celles qu'elle représente dans un tableau; elle imite la Nature, une nombreuse troupe se divise toujours en peletons; & c'est encore ainsi que la peinture divise en grande masse les clairs & les obscurs.

MONTESQUIEU.

La Prévoyance, source de nos Misères.

LA prévoyance & la prévoyance, qui nous porte au-delà de nous, & souvent nous plonge où nous n'arrivons point, voilà la véritable source de toutes nos misères. Quelle manie d'un être aussi passager que l'homme de regarder toujours au loin dans un avenir qui vient rarement, & de négliger le présent dont il est sûr; manie d'autant plus funeste, qu'elle augmente incessamment avec l'âge. & que les Vieillards, toujours débauchés, prévoyants, avares, aiment mieux se refuser aujourd'hui le nécessaire, que d'en manquer dans cent ans. Ainsi nous tenons à tout, nous nous accrochons à tout; le temps, les lieux, les hommes, les choses, tout ce qui est, tout ce qui sera, importe à chacun de nous: notre individu n'est plus que la moindre partie de nous.

nous-mêmes. Chacun s'étend, pour ainsi dire, sur la terre étendue, & devient sensible sur toute cette grande surface. Est-il étonnant que nos maux se multiplient dans tous des points par où l'on peut nous blesser ? Que de Princes se désolent pour le péril d'un Pays qu'ils n'ont jamais vu ? Que de Marchands il fuisse de voyager aux Indes, pour les faire offrir à Paris ?

Est-ce la nature qui porte ainsi les hommes si loin d'eux-mêmes ? Est-ce elle qui veut que chacun apprenne son destin des autres, & quelquefois l'apprenne le dernier, en sorte que tel est mort heureux ou misérable, sans en avoir jamais rien su ? Je vois un homme frais, gai, vigoureux, bien portant ; sa présence inspire la joye ; ses yeux annoncent le contentement, le bien-être ; il porte avec lui l'image du bonheur. Vient une lettre de la poste : l'homme heureux la regarde ; elle est à son adresse, il l'ouvre, il la lit. A l'instant son air change ; il pâlit, il tombe en défaillance. Revenu à lui, il pleure, il s'agit, il gémit, il s'arrache les cheveux, il fait retentir l'air de ses cris, il semble attaqué d'affreuses convulsions. Insensé, quel mal t'a donc fait ce papier ? quel membre t'a-t-il ôté ? quel crime t'a-t-il fait commettre ? enfin, qu'a-t-il changé dans toi-même, pour te mettre dans l'état où je te vois ?

Que la lettre se soit égarée, qu'une main charitable l'eût jetée au feu ; le sort de ce mortel heureux & malheureux à la fois, eût été, ce me semble, un étrange problème. Son malheur, direz-vous, étoit réel : fort bien, mais il ne se sentoit pas ; où étoit-il donc ? Son bonheur étoit imaginaire ; j'entends ; la santé, la gaieté, le bien-être, le contentement d'esprit ne sont plus que des vaines. Nous n'existons plus ou nous sommes, nous n'exillons qu'ou nous ne sommes pas. Est-ce la peine d'avoir une si grande peur de la mort, pourvu que ce en quoi nous vivons reste ?

O homme !

O homme ! resserre ton existence au-dedans de toi, & tu ne seras plus misérable. Reste à la place que la nature t'assigne dans la chaîne des êtres, rien ne t'en pourra faire sortir : ne régit point contre la dure loi de la nécessité, & n'épuise pas, à vouloir lui résister, des forces que le Ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton existence, mais seulement pour la conserver comme il lui plaît, & autant qu'il lui plaît. Ta liberté, ton pouvoir ne s'étendent qu'aussi loin que tes forces naturelles, & pas au-delà ; tout le reste n'est qu'esclavage, illusion, prestige. La domination même est servile, quand elle tient à l'opinion : car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les conduire comme il te plaît, il faut te conduire comme il leur plaît ; ils n'ont qu'à changer de manière de penser, il faudra bien par force que tu changes de manière d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à savoir gouverner les opinions du Peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille, ou les tiennes propres ; ces Vassaux, ces Courtisans, ces Prêtres, ces Soldats, ces Valets, ces Caillettes, & jusqu'à des enfants, quand tu serois un Thémistocle en génie,* vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire ; jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Si tôt qu'il faut voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leurs volontés. Mes Peuples sont mes

Sujets.

* Ce petit garçon que vous voyez-là, dit Thémistocle à ses amis, est l'arbitre de la Grèce ; car il gouverne sa mère, sa mère me gouverne, je gouverne les Athéniens, & les Athéniens gouvernent les Grecs. Oh, quels petits conducteurs on trouveroit souvent aux plus grands Empires, si du Prince on descendoit par degrés jusqu'à la première main qui donne le branle, en secret !

Sujets, dis-tu fièrement. Soit : mais, toi, qu'est-tu ? le Sujet de tes Ministres : & tes Ministres, à leur tour, que font-ils ? les Sujets de leurs Commis, de leurs Maîtres ; les Valets de leurs Valets. Prenez tout, usurpez tout, & puis versez l'argent à pleines mains, dressez des batteries de canon, élevez des gibets, des roues ; donnez des Loix, des Edits ; multipliez les Espions, les Soldats, les bourreaux, les prisons, les chaînes : pauvres pe tits hommes, de quoi vous sert tout cela ? vous n'en serez ni mieux servis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus absolus. Vous direz toujours, nous voulons, & vous ferez toujours, ce que voudront les autres.

ROUSSEAU, *Emile.*

DE LA SENSIBILITÉ.

PRESQUE toujours les choses nous plaisent & déplaisent à différens égards : par exemple, les virtuosi d'Italie nous doivent faire peu de plaisir : 1° parce qu'il n'est pas étonnant qu'accommodés comme ils sont, ils chantent bien ; ils sont comme un instrument dont l'ouvrier a retranché du bois pour lui faire produire des sons : 2° parce que les passions qu'ils jouent sont trop suspectes de faulxetés : 3° parce qu'ils ne sont ni du sexe que nous aimons, ni de celui que nous estimons. D'un autre côté ils peuvent nous plaire, parce qu'ils conservent longtemps un air de jeunesse, & de plus, parce qu'ils ont une voix flexible & qui leur est particulière. Ainsi chaque chose nous donne un sentiment, qui est composé de beaucoup d'autres, lesquels s'affoiblissent & se choquent quelquefois.

Souvent notre ame se compose elle-même des raisons de plaisir, & elle y réussit sur-tout par les liaisons qu'elle met aux choses. Ainsi une chose qui nous a

Y

plu

plu nous plaît encore, par la seule raison qu'elle nous a plu, parce que nous joignons l'ancienne idée à la nouvelle : ainsi une actrice qui nous a plu sur le théâtre, nous plaît encore dans la chambre ; sa voix, sa déclamation, le souvenir de l'avoir vu admirer, que dis-je ? l'idée de la Princesse jointe à la sienne, tout cela fait une espèce de mélange qui forme & produit un plaisir.

Nous sommes tous pleins d'idées accessoirees. Une femme qui aura une grande réputation & un léger défaut, pourra le mettre en crédit & le faire regarder comme une grace. La plupart des femmes que nous aimons n'ont pour elles que la prévention sur leur naissance ou leurs biens, les honneurs ou l'estime de certains gens.

MONTESQUIEU.

Humanité, Première Qualité de l'Homme.

HOMMES, soyez humains, c'est votre premier devoir : soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Quelle sagesse y a-t'il pour vous hors de l'humanité ? Aimez l'enfance, favorisez ses jeux, ses plaisirs, son aimable instinct. Qui de vous n'a pas regretté quelquefois cet âge où le rire est toujours sur les levres, & où l'ame est toujours en paix ? Pourquoi voulez-vous ôter à ces petits innocents la jouissance d'un temps si court qui leur échappe, & d'un bien si précieux dont il ne sauroient abuser ? Pourquoi voulez-vous remplir d'amertume & de douleurs ces premiers ans si rapides, qui ne reviendront pas plus pour eux qu'ils ne peuvent revenir pour vous ? Pesez, savez-vous le moment où la mort attend vos enfans ? Ne vous préparez pas des regrets en leur ôtant le peu d'instans que la nature leur donne ; aussi-tôt qu'ils peuvent sentir le plaisir d'être, faites qu'ils en jouissent ; faites qu'à

qu'à quelque heure que Dieu les appelle, ils ne meurent point sans avoir goûté la vie.

ROUSSEAU, *Emile.*

Tout cela faute de s'entendre.

TOUT le monde fait que le Diable Boiteux, à la médifance près, étoit un bon Diable. Sa reconnoissance pour celui qui a brisé sa prison de verre, (car on fait aussi qu'il étoit prisonnier dans une bouteille) le soin qu'il prend de lui raconter, & de lui faire voir toutes les anecdotes scandaleuses, lui ont fait une réputation d'honnêteté qui durera tant qu'il y aura des Diables dans le monde ; c'est lui promettre l'immortalité.

Je vais mettre en scène un autre Diable, parent du Diable Boiteux, & qui se nommoit Astarot. Cet Astarot aimoit Surival, & ce Surival étoit une espèce de philosophe ; il raisonnoit beaucoup sur les hommes ; & vous dire que dans ce moment-là il étoit malheureux, c'est vous dire qu'il médifait du genre humain. Il trouvoit que tout ici bas étoit assez mal arrangé, & que le bonheur étoit bien plus difficile à trouver que la pierre philosophale.

Astarot le prit un jour à part pour lui donner une leçon, ou plutôt un spectacle de morale ; il le conduisit pour cela sur une tour assez élevée ; une grande lunette qu'il avoit dans les mains lui donnoit l'air d'un savant qui monte à l'observatoire. Leur intention n'étoit pourtant pas d'observer ce qui se passe dans les Cieux, mais de scruter ce qui se passoit parmi les hommes, qui, au fond, sont peut-être plus difficiles à déchiffrer que les astres.

Astarot avoit aussi apporté un de ces cornets à l'usage des personnes attaquées de surdité. Tenez, dit Astarot à Surival, avec cette lunette-ci vous allez voir

voir au bout du monde, & avec ce cornet vous entendrez du bout du monde.

En même temps il approcha sa lunette de l'œil de Surival, qui aperçut un homme pâle & maigre à sa toilette ; c'étoit un homme fort riche, encore jeune, & chargé de toutes les infirmités de la vieillesse. Il étoit asthmatique, gouteux, etc. Mais il avoit par-dessus tout cela une espèce de loupe placée au beau milieu du visage, & qui l'affligeoit beaucoup plus que son asthme & sa goutte ; car ces maladies se bornoient à le faire souffrir, au lieu que la loupe l'enlaidissoit.

Astarot ayant dirigé la lunette d'un autre côté, Surival vit un Docteur en médecine qui n'étoit pas un grand médecin, mais qui se vantoit d'avoir des remèdes infailibles & nullement dangereux pour les excrescences de la peau, telles que les loupes, les verrues, &c. N'est-ce pas là un charlatan, demanda Surival ? Point du tout, lui répondit son ami. Il seroit parfaitement capable d'extirper la loupe que vous venez de voir, si l'on s'adressoit à lui pour cela ; mais il meurt de faim, parce qu'il ne trouve pas de malades ; & notre malade enrage parce qu'il ne trouve pas de médecin. Vous voyez que c'est une faute de s'entendre. S'ils s'étoient adressés l'un à l'autre, le premier seroit guéri, & l'autre auroit de quoi dîner.

Il regarda plus loin, & il vit un mari sur le point de devenir veuf ; il versoit de grosses larmes, & il s'arrachoit les cheveux. Ah bon, dit Surival ! Voilà là qui est édifiant ; un mari qui aime sa femme.

Oui, dit Astarot, voilà le texte ; écoutez à présent sa glose. A la mort de sa femme ce mari sera obligé de rendre une dot considérable qui compose toute sa fortune, & cela, faute d'enfans. (Alors Surival rabatit un peu de son estime pour le mari.) Mais regardez un peu plus loin, continua Astarot ; voyez

voyez cet homme qui, à coups de bâton, chasse de chez lui un fils qui revient toujours. Ce fils lui est à charge parce qu'il a trop d'enfans, tandis que celui que nous venons de voir n'en a pas assez. Ils sont malheureux tous deux, tout cela faute de s'entendre, parce que l'un pourroit céder à l'autre ce qu'il a de trop.

Alors Surival ayant porté le cornet à son oreille, ils furent interrompus par un grand bruit qu'ils entendirent. C'étoit un homme de moyen âge, qui querelloit à haute voix le ciel & la terre. Je suis tout à la fois, s'écrioit-il, un homme d'esprit & un savant ; je fais de la prose & des vers ; je parcour avec gloire la carrière du théâtre & celle de la philosophie, & l'indigence me poursuit par-tout. Je céderois volontiers beaucoup de gloire pour un peu d'argent.

Cet homme-là vous attriste, dit Astarot : regardez par ici ; & en même temps il lui fit voir un homme riche qui sembloit fort ennuyé. Cela ne parut pas extraordinaire à Surival ; ce qui l'étonna davantage, ce fut de l'entendre, à la faveur de son cornet, se plaindre à-peu-près en ces termes : Je régorge de biens, & je suis loin d'être content. C'est de la gloire qu'il me faudroit ; je voudrais avoir la réputation d'un grand homme, & je n'ai que celle d'un homme riche. Ah, que je donnerois de grand cœur beaucoup d'argent pour un peu de gloire !

Il lui fit voir ensuite plusieurs choses tout aussi curieuses. Tantôt c'étoit un homme aussi ennuyé qu'ennuyé, qui, ayant besoin d'amener des convives à sa table, alloit recruter au Palais Royal nombre de personnes qu'il connoissoit à peine de nom, & qu'il prioit instamment de venir dîner avec lui ; & dans le jardin des Thuilleries, un honnête homme, pâle, abattu, qui ne trouvoit pas un ami qui l'invitât. Tantôt c'étoit un galant homme qui souffroit pour

ne pouvoir faire un emprunt utile & bien assuré ; & d'un autre côté, un riche héritier qui s'impatientoit de ne pouvoir prêter utilement son argent. Et sans cesse revenoit ce refrain ; tout cela faute de s'entendre.

Fort bien, interrompit enfin Surival : mais je voudrois bien savoir quel est le but moral du spectacle que vous me donnez ici. Que prétendez-vous en conclure ?

J'en conclus, répondit Asticot, que la Nature a mis chez les hommes tout ce qu'il leur falloit pour être heureux, & qu'ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes s'ils ne le sont pas.

Vous avez raison, mon cher Philosophe, reprit Surival. Je n'ai qu'un mot à vous répondre ; je vois fort bien que les hommes ont parmi eux tout ce dont ils ont besoin ; mais je crois qu'ils n'en feront pas mieux pour cela, tant qu'ils n'auront pas votre lunette pour se voir, & votre cornet pour s'entendre.

L U X E.

DANS un pays où tout le monde alloit pieds nuds, le premier qui se fit faire une paire de souliers avait-il du luxe ? n'était-ce pas un homme très-sensé & très-industrieux ?

N'en est-il pas de même de celui qui eut la première chemise ? pour celui qui la fit blanchir & repasser, je le crois un génie plein de ressources, & capable de gouverner un état.

Cependant, ceux qui n'étaient pas accoutumés à porter des chemises blanches, le prirent pour un riche efféminé qui corrompait la nation.

Gardez-vous du luxe, disait *Caton* aux Romains ; vous avez subjugué la province du Phasie ; mais ne mangez jamais de faisans. Vous avez conquis le pays

pays où croit le coton, couchez sur la dure. Vous avez volé à main armée l'or, l'argent & les pierres-ries de vingt nations, ne foyez jamais assez fou pour vous en servir. Manquez de tout après avoir tout pris. Il faut que les voleurs de grand chemin soient vertueux & sages.

Arculsi lui répondit, Mon ami, souhaite plutôt que *Craffus*, *Pompey*, *César* & moi nous dépensions tout en luxe. Il faut bien que les grands voleurs se battent pour le partage des dépouilles. Rome doit être asservie, mais elle le sera bien plutôt & bien plus sûrement par l'un de nous si nous faisons valoir comme toi notre argent, que si nous le dépensions en superfluités & en plûirs. Souhrite que *Pompey* & *César* s'apparussent assez pour n'avoir pas de quoi solder des armées.

Il n'y a pas longtems qu'un homme de Norvège reprochoit le luxe à un Hollandais. Qu'est devenu, disoit-il cet heureux tems où un négociant partant d'Amsterdam pour les grandes Indes, laissait un quartier de bœuf fumé dans sa cuisine, & le retrouvait à son retour ? Où sont vos cuilliers de bois & vos fourchettes de fer ? n'est-il pas honteux pour un sage Hollandais de coucher dans un lit de damas ?

Va-t-en à Batavia, lui répondit l'homme d'Amsterdam ; gagne comme moi dix mines d'or, & vois si l'envie ne te prendra pas d'être bien vêtu, bien nourri & bien logé.

Depuis cette conversation on a écrit vingt volumes sur le luxe, & ces livres ne l'ont ni diminué, ni augmenté.

VOLTAIRE.

ORDINATION.

SI un militaire chargé par le roi de France de conférer l'ordre de St. Louis à un autre militaire, n'avait pas en lui donnant la croix, l'intention

tion de le faire chevalier, le récipiendaire en serait-il moins chevalier de St. Louis? non sans doute.

Pourquoi donc plusieurs prêtres se firent-ils réordonner à près la mort du fameux *Lauardin* évêque du Mans? Ce singulier prélat qui avait établi l'ordre des Côteaux* s'avisâ à l'article de la mort d'une espièglerie peu commune. Il était connu pour un des plus violens esprits forts du siècle de *Louis XIV*; & plusieurs de ceux auxquels il avait conféré l'ordre de la prêtrise, lui avaient publiquement reproché ses sentimens. Il est naturel qu'aux approches de la mort une ame sensible & amoureuse rentre dans la religion qu'il observa dans ses premières années. La bienfaisance seule exigeait que l'évêque édifiât en mourant ses diocésains que sa vie avait scandalisés; mais il était si piqué contre son clergé, qu'il déclara qu'aucun de ceux qu'il avait ordonnés n'était prêtre en effet, que tous leurs actes de prêtres étaient nuls, & qu'il n'avait jamais eu l'intention de donner aucun sacrement.

C'était, ce me semble, raisonner comme un yvrogne; les prêtres Manséaux pouvaient lui répondre, ce n'est pas votre intention qui est nécessaire, c'est la nôtre. Nous avons une envie bien déterminée d'être prêtres; nous avons fait tout ce qu'il faut pour l'être; nous sommes dans la bonne foi; si vous n'y avez pas été, il ne nous importe guères.

La maxime est, *quidquid recipitur ad modum recipientis recipitur*, & non pas *ad modum dantis*. Lorsque notre marchand de vin nous a vendu une feuillette, nous la buvons, quand même il aurait l'intention secrète de nous empêcher de la boire; nous serons prêtres malgré votre testament.

Ces

* C'était un ordre de gourmets. Les yvrognes étaient alors fort à la mode? l'évêque du Mans était à leur tête.

Ces raisons étaient fort bonnes. Cependant la plupart de ceux qui avaient été ordonnés par l'évêque *Lavardin* ne croient point prêtres, & se firent ordonner une seconde fois. *Mascaron*, modeste & célèbre prédicateur, leur persuada, par ses discours & par son exemple, de réitérer la cérémonie. Ce fut un grand scandale au Mans, à Paris & à Versailles. Il fut bientôt oublié, comme tout s'oublie.

VOLTAIRE.

P R E T E N T I O N S.

IL n'y a pas dans notre Europe un seul prince qui ne s'intitule souverain d'un pays possédé par son voisin. Cette manie politique est inconnue dans le reste du monde; jamais le roi de Boutan ne s'est dit empereur de la Chine, jamais le coaranda Tartare ne prit le titre de roi d'Égypte.

Les plus belles prétentions ont toujours été celles des papes; deux clés en faisoient les metteurs visiblement en possession du royaume des cieux. Ils faisoient & ils défont tout sur la terre. Cette légature les rendoit maîtres du continent; & les clés de *St. Pierre* leur donnoient le domaine des rois.

Plusieurs savaus théologiens ont cru que ces Dieux diminuèrent eux-mêmes quelques articles de leurs prétentions, lorsqu'ils furent vivement attaqués par les titans nommés *luthériens, anglicans, calvinistes, &c. &c.* Il est très-vrai que plusieurs d'entr'eux devinrent plus modestes, que leur cour céleste eut plus de décence; cependant, leurs prétentions se sont renouvelées dans toutes les occasions. Je n'en veux pour preuve que la conduite d'*Aldobrandin, Clément VIII*, envers le grand *Mélic IV*, quand il fallut lui donner une absolution dont il n'avoit que faire, puisqu'il était absous par les évêques de son royaume & qu'il était victorieux.

Aldobrandin

Aldobrandin refusa d'abord pendant une année entière, & ne voulut pas reconnaître le duc de *Nevers* pour ambassadeur de France. A la fin il consentit à ouvrir la porte du royaume des cieus à *Henri*, aux conditions suivantes.

1°. Que *Henri* demanderait pardon de s'être fait ouvrir la porte par des sous-portiers tels que des évêques, au lieu de s'adresser au grand-portier.

2°. Qu'il s'avouerait déchu du trône de France jusqu'à ce qu'*Aldobrandin* le réhabilitât par la plénitude de sa puissance.

3°. Qu'il se ferait sacrer & couronner une seconde fois, la première étant nulle, puisqu'elle avait été faite sans l'ordre exprès d'*Aldobrandin*.

4°. Qu'il chasserait tous les protestans de son royaume, ce qui n'était ni honnête ni possible. La chose n'était pas honnête parce que les protestans avaient prodigué leur sang pour le faire roi de France. Elle n'était pas possible parce que ces dissidens étaient au nombre de deux millions.

5°. Qu'il serait au plus vite la guerre au grand-Turc, ce qui n'était ni plus honnête ni plus possible; puisque le grand Turc l'avait reconnu roi dans le tems que Rome ne le reconnaissait pas, & que *Henri* n'avait ni troupes, ni argent, ni vaisseaux pour aller faire la guerre comme un fou à ce grand-Turc son allié.

6°. Qu'il recevrait couché sur le ventre tout de son long l'absolution de Mr. le légat selon la forme ordinaire, c'est-à-dire, qu'il serait fustigé par Mr. le légat.

7°. Qu'il rappellerait les jésuites chassés de son royaume par le parlement, pour l'assassinat commis sur la personne par *Jean Châtel* leur écolier.

Il eut plusieurs autres petites prétentions. *Henri* en fit modérer plusieurs. Il obtint surtout

avec

avec bien de la peine qu'il ne serait fouetté que par procureur & de la propre main d'*Aldobrandin*.

Vous me direz que sa sainteté était forcée à exiger des conditions si extravagantes par le vieux démon du midi *Philippe II*, qui avait dans Rome plus de pouvoir que le pape. Vous comparerez *Aldobrandin* à un soldat poltron que son colonel conduit à la tranchée à coups de bâton.

Je vous répondrai qu'en effet *Clément VIII* craignait *Philippe II*, mais qu'il n'était pas moins attaché aux droits de sa tiare ; que c'était un si grand plaisir pour le petit-fils d'un banquier de donner le fouet à un roi de France, que pour rien au monde *Aldobrandin* n'eût voulu s'en départir.

Vous me repliquerez que si un pape voulait réclamer aujourd'hui de telles prétentions, s'il voulait donner le fouet au roi de France, ou au roi d'Espagne, ou au roi de Naples, ou au duc de Parme, pour avoir chassé les révérends pères jésuites, il risquerait d'être traité comme *Clément VII* le fut par *Charles-Quint*, & d'essuyer des humiliations beaucoup plus grandes ; qu'il faut sacrifier ses prétentions à son utilité ; qu'on doit céder au temps ; que le shérif de la Mecque doit proclamer *Ali-beg* roi d'Egypte, s'il est victorieux & affermi. Je vous répondrai que vous avez raison.

A N E C D O T E.

LA seule commission expédiée à propos fut celle de Langey vers les Princes de l'Empire. L'humeur bienfaisante de Langey le tira dans ce voyage du plus grand danger qu'il ait couru de sa vie : & sous lequel il eût infailliblement succombé, si Dieu ne l'eût réservé pour d'autres négociations, où il y auroit plus de gloire à mériter, & moins de risque à courir. L'Empereur étoit averti, par les émissaires secrets

secret qu'il avoit en France, du voyage que Langey devoit faire en Allemagne : & la passion de se venger de ce Gentilhomme, qui lui avoit fait le plus grand mal qu'il pouvoit recevoir, en anéantissant la ligne de Suabe, & l'intérêt qu'il avoit d'empêcher qu'il n'en formât une entre la France & les Protestans d'Allemagne, furent deux motifs assez puissans pour faire résoudre sa perte. On eut l'adresse de le peindre sans qu'il s'en aperçût, & d'envoyer de ses portraits sur toutes les frontières d'Allemagne, avec commandement de l'arrêter de toutes manières. Le Rhin sur-tout fut bordé de gens de guerre, à qui l'on avoit donné de ses portraits, avec ordre de se défaire de la personne qu'ils représentoient. On n'a pas su précisément si Langey étoit bien informé du péril dans toute son étendue, ou s'il le négligea par l'intrépidité qui lui étoit naturelle, & par son zèle ardent pour le service de la patrie ; mais il est certain qu'il arriva sans obstacle à Andernach, où il avoit résolu de passer le Rhin. La Providence Divine, qui le conduisoit comme par la main, avoit disposé ses affaires de sorte que la première personne qui le reconnut dans la ville, fut un Gentilhomme d'Allemagne qu'il avoit obligé dans une conjoncture assez rare pour être ici remarquée.

Ce Gentilhomme avoit porté les armes en France sous le Comte Guillaume de Fustemberg, & s'étoit vu réduit à la dernière misère par la perte de son bagage, & de ce qu'il avoit d'argent ; il s'étoit adressé dans un état si déplorable à Langey, qui retournoit alors de son premier voyage d'Allemagne, & l'avoit prié d'un ton & d'un visage où la pudeur paroissoit assez, de l'assister dans sa misère. Langey ne le connoissoit point du tout ; mais il ne laissa pas d'être touché de pitié, soit qu'il remarquât dans la physionomie du Gentilhomme, ce *je-ne-sai-quoi* qui surprend agréablement, ou que son génie travailât

dès

dès
her
poc
aver
sids
hon
rem
rir
pen
I
miss
& u
côté
acco
son
de f
nom
de l
me
sem
qu'
ne
sur
ce
dan
son
voit
gén
de c
mer
le m
là ;
Lan
de l
mai
noit
dou

dès lors à lui procurer un ami, dont la reconnoissance heroïque lui devoit être si nécessaire. Il tira de sa poche six pièces d'or, & les donna au Gentilhomme avec une joie qui rendoit sa charité encore plus considérable qu'elle ne l'étoit d'elle-même. Le Gentilhomme prit les pièces d'or, en ajoutant à son remerciement un souhait très-ardent, de ne pas mourir ingrat; & l'occasion s'en offrit plus tôt qu'il ne pensoit.

Il avoit obtenu de l'Empereur la principale commission d'observer la marche de Langey vers le Rhin, & toutes les autres qui avoient été expédiées de ce côté-là, étoient subordonnées à la sienne. Il l'avoit acceptée sans savoir que celui dont il s'agissoit, étoit son bienfaiteur, parce que Langey, en l'obligeant de si bonne grace, s'étoit obstiné à lui cacher son nom. Il crut bien d'abord, en recevant le portrait de Langey, qu'il avoit de la ressemblance avec l'homme à qui il étoit redevable; mais outre que la ressemblance n'étoit pas exacte, le portrait n'étant qu'une copie assez imparfaite, & le Gentilhomme ne s'étant donné ni le tems ni la peine de faire sur sa pensée toute la réflexion qu'elle méritoit, ce ne fut qu'au moment qu'il aperçut Langey dans la rue, qu'il reconnut dans la même personne son bienfaiteur, & celui dont on lui avoit commandé de se saisir mort ou vif. La générosité dont il se piquoit, ne lui permit pas de délibérer s'il lui sauveroit la vie; il eut seulement peur d'en être empêché par ceux qui avoient le même ordre que lui, s'ils venoient à passer par là; & cette seule considération le retint d'embrasser Langey. Il se contenta de le saluer en François, & de le prier qu'il lui pût dire deux mots dans une maison qu'il lui montra. Langey, qui ne reconnoissoit point le Gentilhomme, & se défioit de tout, douta d'abord s'il devoit avoir cette complaisance

pour un inconnu ; mais sa bonne fortune lui inspira un moment après, d'écouter ce qu'on avoit à lui proposer. Il suivit le Gentilhomme dans la maison, & se laissa enfermer avec lui dans une chambre. — Alors le Gentilhomme, après avoir fondé en vain, s'il étoit connu, se découvrit, & dit à Langey, qu'il lui vouloit montrer qu'il n'avoit pas obligé un ingrat. Il lui découvrit ensuite le dessein formé de le perdre, & lui en montra l'ordre ; il lui fit comprendre l'impossibilité où il étoit de poursuivre sa route sans être pris ou tué, ce qui ne seroit qu'une même chose ; dont il conclut, & tâcha de lui persuader qu'il devoit retourner en France, sur l'offre qu'il lui fit de faciliter sa retraite par des adresses sûres & secrètes.

Langey, après avoir remercié son ami, lui repartit en sa manière courte & coupée, qu'il devoit sa vie à son pays, que le Roi son maître lui avoit commandé d'aller encore désabuser les Allemands des impostures dont ils étoient prévenus ; qu'en acceptant cet emploi il avoit bien prévu qu'il ne pouvoit éviter la mort sans une assistance de Dieu toute particulière ; mais qu'il s'y étoit résolu, & qu'il n'y avoit que la mort ou la prison qui fussent capables de l'arrêter.

Ce Gentilhomme, ravi d'une intrépidité si héroïque, répliqua en même style, qu'il ne tiendrait pas non plus à lui qu'il ne servit sa patrie, en contribuant à désabuser les Allemands ; que l'exemple de vertu que Langey lui montrait, étoit trop beau pour n'être pas suivi, quand même il en devoit coûter la vie, & qu'il prétendoit au moins participer à la gloire que Langey alloit acquérir, en facilitant son voyage. Il lui remontra ensuite, qu'en quelque endroit qu'il allât, il ne pouvoit éviter d'être découvert, s'il n'apportoit les précautions qu'il alloit lui marquer. Elles consistoient à renvoyer le seul domestique qui le suivoit, à recevoir en sa place de la

main

main du Gentilhomme un valet de confiance qui le viendrait prendre à l'entrée de la nuit, le feroit marcher tant qu'elle dureroit, & le meneroit repôser le jour suivant dans une maison champêtre de connoissance, où il seroit en sûreté; que le même valet auroit soin de le conduire ainsi toutes les nuits, & de lui trouver de semblables gîtes jusqu'à ce qu'il fût arrivé sur les terres du Duc de Saxe, où il n'auroit plus rien à craindre. Langey connoissant, par l'expédient que son ami lui proposoit, le désir sincère dont il brûloit de le servir, s'abandonna à sa conduite, & l'éprouva aussi heureuse que fidelle, non-seulement pour le voyage de Saxe, mais encore pour le retour.

CLAVILLE, *Traité du vrai mérite.*

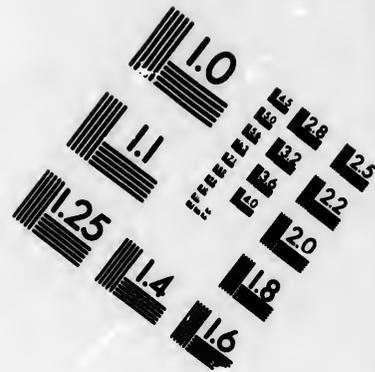
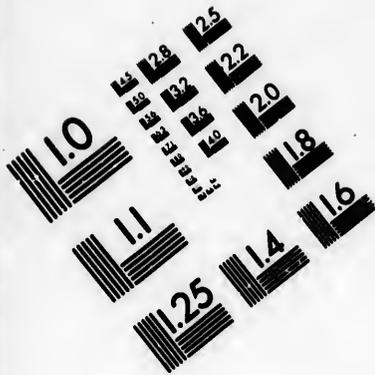
Frivolité des Femmes, suite de l'Education qu'on leur donne.

J'ETOIS un jour chez une Dame, où dix personnes du grand monde s'entretenoient d'un événement fâcheux & récent: il intéressoit tous les ordres de l'Etat: on formoit cent conjectures différentes sur les suites qu'il pourroit avoir, on en vint à citer des exemples tirés de l'Histoire, pour appuyer ces opinions. Quelle confusion! que de méprises! quelle ignorance des temps, des lieux, des personnes! Je ne pus m'empêcher d'en rire.

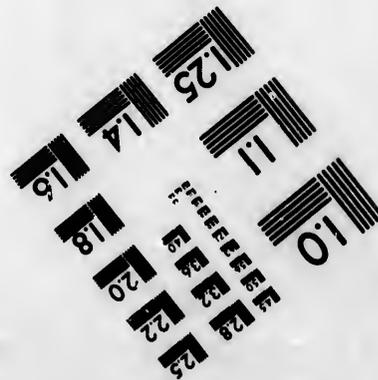
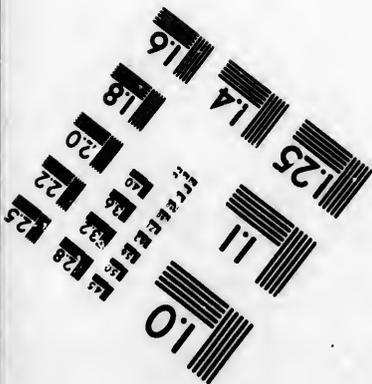
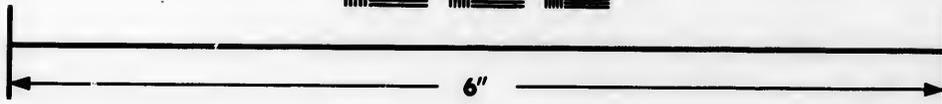
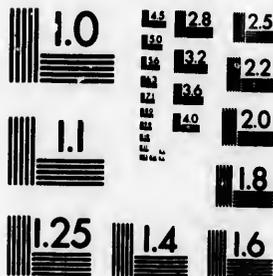
Eh bien! me dit la Maîtresse de la maison, quand elle se vit seule avec moi; voilà pourtant les êtres dominans dans la Nature, destinés à commander, à guider notre sexe, & à le maîtriser! on fait tout pour eux; dix ans sont employés à leur donner de l'esprit, de la raison; à les rendre capables de voir, de sentir, de juger; ils possèdent tout, jouissent de tout; le monde semble créé pour eux seuls.—

Nous,





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14590
(716) 872-4503

1.5 1.8
2.0 2.2
2.5 2.8
3.2 3.6
4.0 4.5

10
01

Nous, négligées de nos Pères, trop souvent regardées comme des êtres inutiles, à charge, qui viennent enlever une portion de l'héritage d'un fils, seul objet de la vanité d'une grande maison; on nous abandonne aux soins d'une vieille femme de chambre qui passe de la toilette, où elle commence à de plaindre, à l'emploi difficile d'éclaircir nos premières idées. Nous sortons des mains de cette inepte Gouvernante, pour entrer dans des maisons où des filles qui ne connoissent point le monde, nous enseignent à le haïr, nous répètent de le craindre, sans nous prévenir sur les véritables dangers. Une contenance modeste, quelques principes respectables, étouffés par mille préjugés, sont les seuls avantages que nous procureront plusieurs années perdues chez elles. Nous rentrons dans la maison paternelle, pour y perfectionner des talens frivoles. Nous y vivons sans jour de rien. Muette au milieu d'un grand cercle, une fille ne semble pas être compagne. A peine lui parle-t-on, à peine ose-t-elle répondre. Son cœur, son esprit, son ame, ne sont point connus. On nous maintient enfin, & c'est un prodige si à trente ans une femme est parvenue, par ses réflexions, par une étude pénible des autres & d'elle-même, à penser d'après ses seules inspirations de son ame, qu'elle est formée, pour acquiescer les connoissances, & pratiquer les vertus, qui font le partage égal des deux sexes.

Cette Dame avoit raison. Communément les hommes sont élevés, & les femmes s'élèvent elles-mêmes. Elles n'ont souvent d'autre maître que leur cœur; maître habile! dont la méthode est sûre; mais combien d'obstacles s'opposent à cette étude pénible qu'elles sont forcées de faire! Mille objets en détournent, & la façon de penser des hommes à leur égard, les en dégoûte.

Un de mes Amis, voulant de voir une femme très-aimable, uniquement occupée des grâces de sa personne,

sonne, paroissant trop attentive à relever ses charmes, par tout ce qui pouvoit en augmenter l'éclat, crut devoir lui écrire pour l'engager à donner un peu de temps à des soins plus sérieux. Voici la réponse qu'il en reçut.

" Il étoit inutile, Monsieur, de terminer votre lettre par une apologie des motifs qui vous l'ont fait écrire. Je l'ai lue avec attention, & sans me fâcher de vos avis : très-déterminée à me conduire par mes propres inspirations, j'écoute un conseil sans murmure, sur-tout quand l'amitié le donne ; je veux bien confier mes raisers à l'honnête homme qui me désireroit parfaite, & m'estime assez pour penser qu'il me seroit facile de le devenir.

" Je passe un temps considérable à ma toilette ; cela est vrai, Monsieur ; j'en emploie beaucoup à choisir des étoffes, à décider de la parure du jour, ou de celle du soir ; je conviens de cela : mais que ce temps perdu fût mieux employé à lire, à penser, à réfléchir, former mon caractère, cultiver mes talens, orner mon esprit, assurer mon goût ; vous me permettez, Monsieur, de n'en rien croire.

" Tant qu'une parure brillante, un air agaçant, le caprice, la légèreté, l'imprudence & l'écouderie, attirent sur mes pas une foule empressée à me plaire, me feront distinguer, présérer, chérir, à quoi bon, Monsieur, songerois-je à me donner des qualités estimables, qui coûtent à acquérir, & dont il m'est si commode, & si aisé de me passer ?

" Si votre sexe mettoit un prix flatteur à nos vertus, s'il accordoit au mérite, le tribut de louanges qu'il prodigue à la beauté ; on nous verroit travailler à parer nos graces naturelles des sursis solides de l'égalité d'humeur, de la bonté, de la douceur, de l'esprit & du savoir, sûres de trouver des amis, nous dédaignerions l'art d'attirer des Amans.

" Mais une femme n'inspire jamais qu'un senti-

ment intéressé ; les désirs, l'amusement, l'attente du plaisir passager, sont les secrets motifs des hommages rendus à ses charmes : on l'aime parce qu'elle est belle ; on la cherche, on la suit, on la sert, dans l'idée qu'elle est foible : on s'y attache dans l'espérance de la voir devenir folle, & de profiter de sa démence. Est-ce la peine, Monsieur, de se gêner, de se contraindre, pour tirer si peu de fruit d'un vrai mérite ? Quelle femme n'est pas digne de ce qu'un homme est capable de sentir en la voyant ?

“ Si vous étiez sensés, les femmes seroient raisonnables ; la façon dont elles vivent, n'est pas un défaut de leur naturel, mais la suite inévitable de votre conduite avec elles ; vos erreurs les égarent nécessairement : Eh ! corrigez-vous ; devenez honnêtes, sensibles ; chérissez la décence ; appréciez les vertus, vous les ferez renaitre ; nées pour vous aimer, vos sentimens détermineront toujours les nôtres.”

Par M^{de} RICCONI.

SOMNANBULES ET SONGES.

J'AI vu un somnanbule, mais il se contentait de se lever, de s'habiller, de faire la révérence, de danser le menuet assez proprement, après quoi il se deshabillait, se recouchait & continuait de dormir.

Cela n'approche pas du somnanbule de l'Encyclopédie. C'était un jeune séminariste qui se relevait pour composer un sermon en dormant, l'écrivait correctement, le relisait d'un bruit à l'autre, ou du moins croyait le relire, y faisait des corrections, raturait des lignes, en substituait d'autres, remettait à sa place un mot oublié ; composait de la musique, la notait exactement, après avoir réglé son papier avec sa canne, & plaçait les paroles sous les notes sans se tromper, &c. &c.

Il est dit qu'un archevêque de Bordeaux a été témoin de toutes ces opérations, & de beaucoup d'autres aussi étonnantes. Il serait à souhaiter que ce prélat eût donné lui-même son attestation signée de ses grands vicaires, ou du moins de M. son secrétaire.

Mais supposons que ce somnambule ait fait tout ce qu'on lui attribue, je lui serai toujours les mêmes questions que je ferai à un simple songeur. Je lui dirai, Vous avez songé plus fortement qu'un autre, mais c'est par le même principe. Cet autre n'a eu que la fièvre, & vous avez eu le transport au cerveau. Mais enfin, vous avez reçu l'un & l'autre des idées, des sensations auxquelles vous ne vous attendiez nullement; vous avez fait tout ce que vous n'aviez nulle envie de faire.

De deux dormeurs l'un n'a pas une seule idée, l'autre en reçoit une foule; l'un est insensible comme un marbre, l'autre éprouve des desirs & des jouissances. Un amant fait, en rêvant, une chanson pour sa maîtresse, qui, dans son délire, croit lui écrire une lettre tendre, & qui en récite tout haut les paroles.

* * * * *

S'est-il passé autre chose dans votre machine, pendant ce rêve si puissant sur vous, que ce qui se passe tous les jours dans votre machine éveillée?

Vous, monsieur le séminariste, né avec le don de l'imitation, vous avez écouté cent sermons, votre cerveau s'est monté à en faire; vous en avez écrit en veillant, poussé par le talent d'imiter; vous en écrivez même en dormant. Comment s'est-il pu faire que vous soyez devenu prédicateur en rêve, vous étant couché sans aucune volonté de prêcher? ressouvenez-vous bien de la première fois que vous

mîtes.

mîtes par écrit l'esquisse d'un sermon pendant la veille. Vous n'y pensiez pas le quart d'heure d'au paravant; vous étiez dans votre chambre livré à une rêverie vague sans aucune idée déterminée; votre mémoire vous rappelle, sans que votre volonté s'en mêle, le souvenir d'une certaine fête. Cette fête vous rappelle qu'on prêchoit ce jour-là; vous vous souvenez d'un texte, ce texte vous fournit un exorde; vous avez auprès de vous encre & papier, vous écrivez des choses que vous ne pensiez pas devoir jamais écrire.

Voilà précisément ce qui vous est arrivé dans votre acte de noctambule.

Vous avez cru, dans l'une & l'autre opération, ne faire que ce que vous vouliez; & vous avez été dirigé, sans le savoir, par tout ce qui a précédé l'écriture de ce sermon.

Vous avez éprouvé la même aventure pendant votre sommeil.

Quelle part avez-vous eu à toutes ces modifications de votre individu? la même que vous avez à la course de votre sang dans vos artères & dans vos veines, à l'arrosement de vos vaisseaux lymphatiques, au battement de votre cœur & de votre cerveau.

J'ai lu l'article *Songe* dans le Dictionnaire encyclopédique, & je n'y ai rien compris. Mais quand je recherche la cause de mes idées & de mes actions dans le sommeil & dans la veille, je n'y comprends pas davantage.

Je fais bien qu'un raisonneur qui voudrait me prouver que quand je veille, & que je ne suis ni frénétique ni ivre, je suis alors un animal agent, ne laisserait pas de m'embarrasser.

Mais je l'embarrasserais bien davantage, en lui prouvant que quand il dort il est entièrement passif, pur automate.

Or, dites-moi ce que c'est qu'un animal qui est absolument machiné la moitié de sa vie, & qui change de nature deux fois en vingt-quatre heures?

VOLTAIRE.

P L A G I A T.

ON dit qu'originaiement ce mot vient du latin *Plaga*, & qu'il signifiait la condamnation au fouet de ceux qui avoient vendu des hommes libres pour des esclaves. Cela n'a rien de commun avec le plagiat des auteurs, lesquels ne vendent point d'hommes, soit esclaves, soit libres. Ils se vendent seulement eux-mêmes quelquefois pour un peu d'argent.

Quand un auteur vend les pensées d'un autre pour les siennes, ce larcin s'appelle *plagiat*. On pourrait appeller *plagiaires* tous les compilateurs, tous les sçaveurs de dictionnaires, qui ne font que répéter à tort & à travers, les opinions, les erreurs, les impostures, les vérités déjà imprimées dans des dictionnaires précédens ; mais ce sont du moins des plagiaires de bonne foi ; ils ne s'arrogent point le mérite de l'invention. Ils ne prétendent pas même à celui d'avoir détérré chez les anciens les matériaux qu'ils ont assemblés ; ils n'ont fait que copier les laborieux compilateurs du siècle. Ils vous vendent en *in-quarto* ce que vous aviez déjà en *in-folio*. Appelez-les, si vous voulez, *libraires*, & non pas Auteurs. Rangez-les plutôt dans la classe des *copiers* que dans celle des *plagiaires*.

Le véritable plagiat est de donner pour vôtres les ouvrages d'autrui ; de coudre dans vos rapsodies de longs passages d'un bon livre avec quelques petits changemens. Mais le lecteur éclairé voyant ce morceau de drap d'or sur un habit de bure, reconnoît bientôt le voleur, mal-adroit.

Ramzai.

Ramzai qui après avoir été presbytérien dans son village d'Ecosse, ensuite anglican à Londres, puis quakre, & qui persuada enfin au célèbre *Fénélon* archevêque de Cambrai qu'il était catholique, & même qu'il avait beaucoup de penchant pour l'amour pur ; *Ramzai*, dis-je, fit les voyages de *Cyrus*, parce que son maître avait fait voyager *Télémaque*. Il n'y a jusques-là que de l'imitation. Dans ces voyages il copie les phrases, les raisonnemens d'un ancien auteur Anglais qui introduit un jeune solitaire disséquant sa chèvre morte, & remontant à DIEU par sa chèvre. Cela ressemble fort à un plagiat. Mais en conduisant *Cyrus* en Egypte, il se sert, pour décrire ce pays singulier, des mêmes expressions employées par *Bossuet* ; il le copie mot pour mot sans le citer. Voilà un plagiat dans toutes les formes. Un de mes amis le lui reprochait un jour ; *Ramzai* lui répondit qu'on pouvait se rencontrer, & qu'il n'était pas étonnant qu'il pensât comme *Fénélon*, & qu'il s'exprimât comme *Bossuet*. Cela s'appelle être fier comme un *Ecoffais*.

Le plus singulier de tous les plagiats est peut-être celui du père *Barre*, auteur d'une grande histoire d'Allemagne en dix volumes. On venait d'imprimer l'*Histoire de Charles XII*, & il en prit plus de deux cent pages qu'il inféra dans son ouvrage. Il fait dire à un duc de *Lorraine* précisément ce que *Charles XII* a dit.

Il attribue à l'empereur *Arnould* ce qui est arrivé au monarque Suédois.

Il dit de l'empereur *Rodolphe* ce qu'on avait dit du roi *Stanislas*.

Valdemar roi de Dannemarc, fait & dit précisément les mêmes choses que *Charles* à Bender, &c. &c. &c.

Le plaisant de l'affaire, est qu'un journaliste voyant cette prodigieuse ressemblance entre ces deux ouvrages

ouv
teur
écri
C
le p
moi

Pou

S
tiné
Les
pou
& à
par
par
tous
bro
con
vu
lait
tout
mie
ces
trib
hun
tale
& r
de l
ran

ouvrages, ne manqua pas d'imputer le plagiat à l'auteur de l'*Histoire de Charles XII*, qui avait pourtant écrit vingt ans avant le père *Barre*.

C'est surtout en poésie qu'on se permet souvent le plagiat, & c'est assurément de tous les larcins le moins dangereux pour la société.

VOLTAIRE.

AMOUR PATERNEL.

I D E E S.

Pour être bon Pere, il ne faut que se livrer aux mouvemens de la Nature.

Le BRAMINE inspiré.

SI la raison dans l'homme, ou plutôt l'abus qu'il en fait, ne seroit quelquefois à dépraver son instinct, nous n'aurions rien à dire sur l'amour paternel. Les brutes n'ont pas besoin de nos traités de morale, pour apprendre à aimer leurs petits, à les nourrir, & à les élever; c'est qu'elles ne sont guidées que par l'instinct; or l'instinct, quand il n'est pas distrait par les sophismes d'une raison captieuse, répond toujours au vœu de la nature, fait son devoir, & ne bronche jamais. Si l'homme étoit donc en ce point conforme aux autres animaux, dès que l'enfant auroit vu la lumière, la mere le nourrirait de son propre lait, veilleroit à tous ses besoins, le garantirait de tout accident, & ne croiroit pas d'instans dans sa vie mieux remplis que ceux qu'elle auroit employés à ces importans devoirs. Le pere, de son côté, contribueroit à le former; il étudieroit son goût, son humeur & ses inclinations, pour mettre à profit ses talens: il cultiveroit lui-même cette jeune plante, & regarderoit comme une indifférence criminelle de l'abandonner à la discrétion d'un précepteur ignorant, ou peut-être même vicieux.

OR

On compare les rois à des pères de famille, & l'on a raison ; cette comparaison est fondée sur la nature & l'origine même de la royauté. Un père qui n'aime point ses enfans, est un monstre : un roi qui n'aime pas ses sujets, est un tyran. Le père & le roi sont l'un & l'autre des images vivantes de Dieu, dont l'Empire est fondé sur l'amour. La nature a fait les pères pour l'avantage des enfans : la société a fait les rois pour la félicité des peuples. Il faut donc nécessairement un chef dans une famille & dans un état. Même parité entre le gouvernement d'une famille & celui d'un état. Le maître, qui régit l'un ou l'autre, a deux objets à remplir : l'un, d'y faire regner les mœurs, la vertu & la piété ; l'autre, d'en écarter le trouble, les désastres & l'indigence : c'est l'amour de l'ordre, qui doit le conduire, & non pas cette fureur de dominer, qui se plaît à pousser à bout la docilité la mieux éprouvée.

On voit tous les animaux caresser & lécher tous leurs petits également ; mais il est rare que l'homme témoigne ainsi à tous ses enfans la même tendresse. Dans une nombreuse famille, il y en a toujours quelqu'un de préféré ; & cela n'est ni bon, ni juste ; c'est décourager les autres à bien faire.

E X E M P L E S.

JAMAIS père ne fut peut-être plus sensible & plus tendre que Caton l'Ancien. Cet homme sévère, ce rigide réformateur des mœurs Romaines, n'éprouvoit point de satisfaction plus vive que celle de voir lever, nettoyer, emmailloter son fils nouvellement né. Tous les soirs, il assistoit à cette espèce de toilette. Souvent il y mettoit lui-même la main : il sourioit à l'enfant ; il le caressoit ; il l'endormoit lui-même dans son berceau. Lorsqu'il le vit en état d'être appliqué aux études, il voulut être son

Ton
per
qu'i
dev
ger,
part
" pe
" le
" un
L
bre
& u
vous
lait
dans
Dan
rillo
la p
dem
surp
& d
Cell
méc
avec
enfa
Com
qui l
" vo
" qu
A
gran
oubl
qui l
d'un
surp
Spar
l'hér

son précepteur, son gouverneur, son maître, & ne permit jamais que personne partageât avec lui ce qu'il appelloit le premier, le plus essentiel de ses devoirs. Un de ses amis lui conseilloit de se décharger, sur un esclave instruit & honnête homme, d'une partie de ce soin pénible & rebutant. " Il n'est ni pénible ni rebutant, répondit-il ; & quand il le seroit, croyez-vous que je verrois tranquillement un esclave tirer les oreilles à mon fils ? "

La Mere de Louis IX, Roi de France, la célèbre Blanche de Castille, allaita son fils avec un soin & une tendresse qu'elle porta jusqu'à la jalousie, ne voulant pas que le petit Prince fût nourri d'un autre lait que le sien. Elle fut attaquée de maladie ; & dans l'accès de sa fièvre, qui dura long-tems, une Dame de la Cour, qui imitoit sa conduite, & nourrissoit aussi son fils, donna sa mamelle à Louis, qui la prit avidement. Blanche, à la sortie de son accès, demanda le Prince, & lui présenta le sein. Mais, surprise qu'il le refusât, elle en soupçonna la cause, & demanda si l'on avoit donné à tetter à son fils ? Celle qui lui avoit rendu ce petit office s'étant nommée, Blanche, au lieu de l'en remercier, la regarda avec dédain, mit le doigt dans la bouche de l'auguste enfant, & lui fit rejeter le lait qu'il avoit pris. — Comme cette action un peu violente étonnoit ceux qui la virent : " Eh quoi ! leur dit-elle ; prétendez-vous que je souffre qu'on m'ôte le titre de mère, que je tiens de Dieu & de la Nature ? "

AGE'SILAS, Roi de Lacédémone, l'un des plus grands princes qu'ait jamais eus la Grèce, sembloit oublier, dans le sein de sa famille, toute la grandeur qui l'environnoit, pour se livrer aux aimables caresses d'un fils encore enfant ; & la Grèce voyoit avec surprise ce Monarque, la terreur des ennemis de Sparte, courir à cheval sur un bâton, pour amuser l'héritier de son trône. Un plaisant fut un jour

témoin de cette scène, ridicule aux yeux d'une ame vulgaire, & s'avisa d'en rire en présence d'Agéfilas. " Mon ami, lui dit ce Prince, tais-toi pour le présent ; attends que tu sois pere, pour te moquer de ceux qui le sont."

FABIUS MAXIMUS, surnommé *Rullianus*, l'un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, après avoir rempli avec éclat les plus brillantes charges de la république, après avoir été cinq fois Consul, jouissoit, dans sa vieillesse, d'un repos honorable ; cependant l'amour paternel l'engagea à se faire le lieutenant de son fils. Il l'accompagna dans une guerre longue & difficile, l'aidant de sa prudence & de ses conseils. Le jeune homme l'ayant heureusement terminée, on vit ce vénérable vieillard suivre à cheval le char victorieux de son fils qu'il avoit autrefois porté si jeune entre ses bras, dans les jours de ses triomphes.

CONAXA, vieillard fort riche, plein d'un tendre amour pour ses deux fils, se défit, en leur faveur, de tous ses biens, espérant qu'ils continueroient de le respecter, & qu'il pourroit passer avec eux tranquillement le reste de ses jours. Il ne fut pas long-tems sans s'appercevoir qu'il s'étoit trompé. Ses deux fils lui faisoient sentir, à chaque instant, qu'un homme dont on n'a plus rien à attendre, est un fardeau très-incommode. Le pauvre vieillard, au désespoir d'être la victime de sa trop grande bonté, se transporta secrettement chez un de ses amis, & lui fit part de sa triste situation. " Vous la méritez, lui dit cet ami : vous avez fait une grande faute ; mais il faut tâcher de la réparer. Voici comment nous devons nous y prendre. J'enverrai tantôt chez vous un homme avec un sac rempli d'argent : vous laisserez entrevoir aux deux ingrats que c'est le fermier d'une terre que vous vous êtes réservée ; & s'ils se laissent surprendre par ce stratagème, vous

" vous pouvez compter qu'ils changeront de con-
 " duite à votre égard." Conaxa, bien content, s'en
 revint à la maison. Tandis qu'il étoit à table avec
 ses enfans, le prétendu fermier arrive, & demande
 à parler à Conaxa. Le vieillard se retire dans sa
 chambre, avec le porteur de sac ; ferme la porte,
 se met à compter les écus sur la table, & a grand
 soin de bien faire sonner l'argent. Les deux fils,
 qui écoutoient à la porte, furent extrêmement sur-
 pris de voir que leur pere avoit encore des espèces.
 Quand le bon homme se fut remis à table, ils lui
 dirent : " Il paroît, mon pere, que vous ne nous
 " avez pas cédé tout votre bien, & que vous vous en
 " êtes réservé une bonne partie. — Vous ne vous
 " ête pas trompés, leur répondit-il ; & j'aurois
 " été bien à plaindre, si je n'avois pas pris une si
 " sage précaution. J'ai voulu vous éprouver ; &
 " j'ai eu la douleur de ne voir en vous, que des
 " fils ingrats : il me reste encore des biens assez
 " considérables ; mais je ne prétends les laisser qu'à
 " celui de vous deux qui aura les meilleures façons
 " pour moi." Les deux fils promirent de se mieux
 comporter à l'avenir, & n'eurent garde de manquer
 de parole. Ils disputoient à l'envi qui gagneroit les
 bonnes graces de leur pere. Jamais le bon vieillard
 n'avoit été si heureux. Lorsqu'il fut sur le point
 de mourir, il les fit venir, & leur dit, en montrant
 un coffre fort : " Vous trouverez là un testament,
 " par lequel je déclare mes dernières volontés." —
 Aussi-tôt que Conaxa eut rendu les derniers soupirs,
 ils ouvrirent promptement le coffre fort, où ils espé-
 roient puiser l'or & l'argent à pleines mains. Quelle
 fut leur surprise, quand ils ne trouverent qu'une
 massue avec un écrit conçu en ces termes : " Je
 " laisse cette massue pour casser la tête à tous les peres
 " qui feront la folie de se dépouiller de leur bien en
 " faveur de leur enfans."

Voyage dans la région des Hypothèses.

JE commençois à m'assoupir, & mon imagination à prendre l'essor, lorsque je vis bondir à mes côtes un animal singulier. Il avoit la tête de l'aigle, les pieds du griffon, le corps du cheval, & la queue du lion. Je le saisis malgré ses caracoles, & m'attachant à sa crinière, je sautai légèrement sur son dos. Aussi-tôt il déploya ses longues ailés qui partoient de ses flancs, & je me sentis porter dans les airs avec une vitesse incroyable. Ma monture s'arrêta à un édifice suspendu dans les airs, comme par enchantement. Je balançai d'abord à mettre pied à terre: mais, encouragé par la multitude de ceux qui l'habitoient, & par une sécurité remarquable qui régnoit sur tous les visages, je descends, je m'avance, je me jette dans la foule, & je considère ceux qui la faisoient.

C'étoient des vieillards, ou bouffis ou fluets, sans embonpoint & sans force, & presque tous contrefaits. L'un avoit la tête trop petite, l'autre les bras trop courts. La plupart n'avoient point de pieds, & n'alloient qu'avec des béquilles. Un souffle les faisoit tomber.

Je continue de fendre la presse, & je parviens au pied d'une tribune, à laquelle une grande toile d'araignée servoit de dais. Cent fois je tremblai pour le personnage qui l'occupoit. C'étoit un vieillard à longue barbe: il trempoit dans une coupe, pleine d'un fluide subtil, un chalumeau qu'il portoit à sa bouche, & souffloit des bulles à une foule de spectateurs, qui l'environnoient, & qui travailloient à les porter jusqu'aux nues.

Où suis-je, me dis-je à moi-même, confus de ces puérités? Que veut dire ce souffleur avec ces bulles, & tous ces enfans décrépits, occupés à les faire voler? En ayant aperçu un qui avoit l'air affable,

fable, la bouche riante, la démarche noble, le regard doux j'allai droit à lui.

Qui êtes-vous ? où suis-je ? & qui sont tous ces gens ? lui demandai-je sans façon.

Je suis Platon, me répondit-il. Vous êtes dans la région des hypothèses, & ces gens-là sont des systématiques.

Mais par quel hazard, lui répliquai-je, le divin Platon se trouve-t-il ici, & que fait-il parmi ces insensés ?

* Des recrues, me dit-il. J'ai loin de ce portique un petit sanctuaire, où je conduis ceux qui reviennent des systèmes.

Et à quoi les occupez-vous ?

A connoître l'homme à pratiquer la vertu, & à sacrifier aux grâces.

Ces occupations sont belles ; mais que signifient tous ces petits lambeaux d'étoffe que vous portez tous, & par lesquels vous ressemblez mieux à des gueux qu'à des philosophes ?

Que me demandez-vous là, dit-il en soupirant, & quel souvenir me rappelez-vous ? Ce temple fut autrefois celui de la Philosophie. Hélas ! que ces lieux sont changés ! La chaire de Socrate étoit dans cet endroit.

Quoi donc, lui dis-je en l'interrompant, Socrate avoit-il un chalumeau, & souffloit-il aussi des bulles ?

Non, non, me répondit Platon, ce n'est pas ainsi qu'il mérita des Dieux le nom du plus sage des hommes. C'est à faire des têtes, à former des cœurs, qu'il s'occupa tant qu'il vécut. Le secret s'en perdit à sa mort. Ces pièces d'étoffe, que ces systématiques se font honneur de porter, sont des morceaux de la robe, sur laquelle tous ceux qui aspireroient au titre de philosophes, se jettèrent, & la déchirèrent aussi-tôt qu'il eut fermé les yeux.

A l'instant j'apperçus dans l'éloignement un enfant qui marchoit vers nous à pas lents, mais assurés. Il avoit la tête petite, le corps menu, les bras foibles, & les jambes courtes ; mais tous ses membres grossissoient & s'allongoient à mesure qu'il s'avançoit. Dans le progrès de ses accroissemens successifs, il m'apparut sous cent formes diverses ; je le vis diriger vers le ciel un long télescope, estimer à l'aide d'une pendule la chute des corps, constater avec un tube rempli de Mercure la pesanteur de l'air, & le prisme à la main, décomposer la lumière. C'étoit alors un énorme Colosse ; sa tête touchoit aux cieus, ses pieds se perdoient dans l'abyme, & ses bras s'étendoient de l'un à l'autre pole. Il fécouoit de la main droite un flambeau, dont la lumière se répandoit au loin dans les airs, éclairoit au fond des eaux, & pénéroit dans les entrailles de la terre.

Quelle est, demandai-je à Platon, cette figure gigantesque qui vient à nous ?

Reconnoissez l'Expérience, me répondit-il ; c'est elle-même.

A peine m'eut-il fait cette courte réponse, que je vis l'Expérience approcher, & les colonnes du portique des hypothèses chanceler, ses voûtes s'affaïsser, & son pavé s'entr'ouvrir sous nos pieds.

Fuyons, me dit encore Platon, fuyons : cet édifice n'a plus qu'un moment à durer.

A ces mots, il part ; je le suis. Le Colosse arrive, frappe le portique, il s'éroule avec un bruit effroyable ; & je me réveille.

M. de VOLTAIRE.

PERORAISSON

P E R O R A I S O N

De l'Oraison funèbre du Prince de Condé,

LA partie la plus éloquente de cet éloge funèbre, en est la fin. Les six dernières pages sont un mélange continuél de pathétique & de sublime. L'orateur invite tous ceux qui sont présens, princes, peuples, guerriers, & sur-tout les amis de ce Prince, à environner son monument, & à venir pleurer sur la cendre d'un grand homme.

“ Jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence & la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, & de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusques au Ciel le magnifique témoignage de notre néant ; & rien enfin ne manque à tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces foibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros. Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô Prince, le digne sujet de nos louanges & de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire.... Recevez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand Prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la miennne sainte ; heureux si, averti par ces cheveux blancs, du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourir de la Parole de Vie, les restes d'une voix qui tombe, & d'une ardeur qui s'éteint.”

BOSSUET.

CATON

CATON D'UTIQUE,

*Illustre Romain, arrière petit-fils de Caton le Censeur.
Il fut surnommé d'Utique, parce qu'il se donna la
mort dans cette ville à l'âge de 48 ans, l'an 45
avant Jésus-Christ.*

CATON vécut heureux sans les faveurs de la fortune, & mourut content en dépit d'elle, parce que la vertu qu'il n'abandonna jamais lui tenoit lieu de tout ; c'étoit un Stoïcien rigide, un citoyen zélé, un patriote enthousiaste qui aimoit la patrie exclusivement à lui. Quel Romain lui est comparable à cet égard ? " L'accessoire chez Cicéron, a dit le président de Montesquieu, c'étoit la vertu ; chez Caton, c'étoit la gloire. . . Cicéron se voyoit toujours le premier ; Caton s'oublioit toujours. Celui-ci vouloit sauver la république pour elle-même ; celui-là pour s'en vanter. Quand Caton prévoyoit, Cicéron craignoit. Là où Caton espéroit, Cicéron se confioit. Le premier voyoit toujours les choses de sang froid, l'autre au travers de cent petites passions."

Caton annonça dès son bas âge cette roideur inflexible de caractère qu'il fit paroître dans toute sa vie. Drusus, son oncle, étoit tribun du peuple & plusieurs nations d'Italie, alliées des Romains, défiroient d'être admises au nombre des citoyens de Rome. Pompédius, l'un des chefs des alliés, s'avisa de demander en badinant au jeune Caton sa recommandation auprès de son oncle. L'enfant gardant le silence, témoigna par son regard & par un air de mécontentement sur le visage, qu'il ne vouloit point faire ce qu'on lui demandoit. Pompédius insista, & voulant pousser à bout cet enfant il le prit par le milieu du corps, le porta à la fenêtre, & le balançant en dehors, il se menaça de le laisser tomber s'il persévéroit dans son refus. Mais la crainte ne fit pas plus

plus d'effet que les prières ; & Pompé dius en le remettant dans la chambre, s'écria : " Quel bonheur pour les alliés que ce ne soit là qu'un enfant ! — " Car, s'il étoit en âge d'homme, nous n'aurions pas un seul suffrage." *Histoire Romaine.*

Sa haine pour la tyrannie se manifesta à l'âge de quatorze ans par un trait remarquable, rapporté par Plutarque. Sarpédon, son gouverneur, l'avoit conduit dans le palais du dictateur Sylla. A l'aspect des têtes sanglantes des pros crits, il demanda le nom du monstre qui avoit assassiné tant de Romains. — " C'est Sylla," lui répondit Sarpédon. *Eh quoi,* lui dit son jeune élève, *Sylla les égorge, & Sylla vit encore ! Donne moi ton épée, ô Sarpédon, afin que je l'enfonce dans le cœur du tyran & que ma patrie soit libre.* Il prononça ces dernières paroles d'un ton de voix si élevé, & avec un regard si animé, que Sarpédon fut saisi de crainte, & depuis ce moment il observa plus soigneusement son élève, de peur qu'il ne se portât à quelque coup hardi auquel personne n'osoit même penser.

Caton cultiva l'éloquence afin d'avoir une arme de plus capable de défendre les droits de la justice. Il auroit regardé au dessous de lui de discourir dans la seule vue d'obtenir la réputation d'excellent orateur. *On blâme votre silence,* lui dit un jour un de ses amis. *A la bonne-heure,* répondit Caton, *pourvu qu'on ne trouve rien à blâmer dans ma conduite.*

Ce Romain, insulté par un homme diffamé, lui répondit avec cette fierté qui sied bien à la vertu : " Le combat est trop inégal entre toi & moi ; ta coutume est de dire & de faire des infamies, & moi je n'en fais ni n'en dis."

Pour se soumettre l'opinion des hommes, il com mença par s'en rendre indépendant. Comme il voyoit que la pourpre d'une couleur vive & éclatante étoit à la mode, il la choisissoit sombre & foncée.

Souvent

Souvent après son dîner il sortoit en public nudspieds, & en simple tunique. *Plutarque.*

Cet homme si extraordinaire se réjouissoit lorsqu'il se trouvoit des citoyens plus capables que lui de remplir les charges de la République qui étoient vacantes ; & il ne sollicita vivement celle de tribun du peuple, que pour en éloigner un certain Métellus dont la liberté Romaine avoit tout à craindre.

Il se comporta avec tant d'intégrité dans les différentes magistratures, que son nom étoit en quelque sorte cité comme celui de la vertu même. Un avocat plaidant une affaire où l'on ne produisoit qu'un témoin, dit aux juges qu'un *seul témoin, quand ce seroit Caton, ne suffisoit pas pour assésir un jugement.*

Il étoit même passé en proverbe de dire d'un fait trop peu vraisemblable : "Ce fait n'est pas croyable, quand même ce seroit Caton qui l'auroit dit." *Plutarque.*

Un sénateur dont la vie voluptueuse & déréglée étoit continue, faisant en plein sénat l'éloge de la simplicité & de la tempérance, un autre sénateur l'apostropha : "O toi qui parle comme Caton, ne vis donc point comme Lucullus."

Les troubles qui s'étoient élevés dans la République par l'ambition de César, avoient porté les sénateurs à se choisir un magistrat qui pût lui être opposé. Caton opina que Pompée fut créé consul sans collègue. Comme celui-ci lui en faisoit de grands remerciemens & le prioit de l'aider de ses conseils, Caton lui répondit avec sa liberté stoïque : "Vous ne m'avez aucune obligation, car dans ce que j'ai dit & dans ce que j'ai fait, c'est à la République, & non à vous que j'ai prétendu rendre service. Quant à mes conseils, je vous les donnerai volontiers dans le particulier, lorsque vous me les demanderez : mais quand vous ne me les demanderez

“deriez pas, je vous les donnerois en public & dans
“le sénat.”

Quoique Pompée, à la tête du sénat, se fût proposé de défendre la liberté Romaine, Caton étoit peut-être le seul-citoyen vraiment attaché à la République. “Si vous voulez, dit Sénèque, vous re-
“présenter un fidele tableau de ces temps de trou-
“bles, figurez-vous d’un côté le peuple, & toute la
“multitude de ceux que le mauvais état de leur for-
“tune rend avides d’un changement ; de l’autre les
“grands, l’ordre des chevaliers, tout ce qu’il y avoit
“d’illustre & de respectable dans la ville ; au milieu
“Caton & la République seuls & abandonnés.”

Après la célèbre bataille de Pharsale où César fut victorieux, Caton ne désespéra point encore du destin de Rome. Il rassembla les débris de l’armée vaincue pour l’opposer à l’usurpateur, & alla en Afrique se réunir à Métellus Scipion & à Varus. Il trouva ces deux lieutenans de Pompée divisés pour le commandement. Le bien de la République demandoit que Caton s’en chargeât seul ; mais la loi le déferoit à Scipion qui étoit consulaire, & la loi étoit la volonté de Caton. Il se soumit le premier aux ordres de ce général. Il eut lieu de se repentir de son inflexible rigidité ; car Scipion étoit inférieur à la place qu’il occupoit. Caton lui avoit recommandé de ne point engager d’action contre un guerrier tel que César, & de trainer au contraire les choses en longueur pour le miner par le temps. Mais Scipion, enflé de quelques succès, risqua tout & perdit tout.

Ce fut alors que Caton renfermant dans son sein la liberté exilée de l’Italie entière, se retira dans la petite ville d’Utique. Il exhorta les sénateurs à imiter son courage & à se défendre contre l’usurpateur ; mais ne trouvant que des hommes intimidés par l’approche de César victorieux, il eut l’humanité

de

de pourvoir à leur sûreté dans leur fuite ; il procura de l'argent à ceux qui pouvoient en manquer, & fournit des vaisseaux aux autres. Lorsqu'il eut donné partout ses ordres, ne voyant plus d'espérance de sauver les loix & la liberté, il songea à quitter une vie qui leur étoit inutile. On le pressoit de consulter l'oracle de Jupiter Hammon : " Laissez, répondit-il, les oracles aux femmes, aux lâches & aux ignorans, L'homme de courage, indépendant des dieux, fait vivre & mourir de lui-même. Il se présente également à sa destinée, soit qu'il la connoisse ou qu'il l'ignore."

L'inflexibilité de son caractère l'avoit empêché d'être admis au consulat. Le jour qu'il fut rejeté, il passa ce jour de deuil pour les candidats, à jouer à la longue paume dans le champ de Mars, & à se promener d'un air serein dans la place publique ; & la veille du jour qu'il choisit pour se donner la mort, il assembla ses amis & soupa fort gaiement avec eux. Il passa une partie de la nuit à lire le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame, & s'endormit quelque temps après. Le matin s'étant éveillé, il envoya un de ses serviteurs vers le port pour savoir si tout le monde étoit embarqué. Lorsqu'on lui eut rendu réponse, il jetta de profonds soupirs sur le sort de ceux qui dans de pareilles circonstances étoient obligés de se mettre en mer. Il fit ensuite fermer la porte de sa chambre, & se trouvant seul il prit son épée & s'en donna un coup au dessous de l'estomac. Au bruit qu'il fit en tombant, son fils & ses amis inquiets entoncèrent la porte & le trouvèrent nageant dans son sang. On pansa la plaie qui n'étoit pas mortelle. Caton souffrit ces soins, mais c'étoit pour avoir le loisir d'affronter la mort de plus près & de la colleter, suivant l'expression de Montagne ; car cette plaie ne fut pas plutôt pansée qu'il y porta les mains, la rouvrit, déchira les entrailles palpitantes, & expira.

Mœurs

Cœurs des Sybarites.

JE suis né à Sybaris, où mon père Antiloque étoit prêtre de Vénus. On ne met point, dans cette ville, de différence entre les voluptés & les besoins; on bannit tous les arts qui pourroient troubler un sommeil tranquille; on donne des prix, aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles; les citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, and ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés. On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle; & les faveurs des dieux sur Sybaris ne servent qu'à encourager le luxe & la mollesse.

Les hommes sont si effeminés, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint, ils se trisent avec tant d'art, ils emploient tant de tems à se corriger à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la ville.

Les femmes se livrent au lieu de se rendre; chaque jour voit finir les désirs & les espérances de chaque jour; on ne fait ce que c'est que d'aimer & d'être aimé; on n'est occupé que de ce qu'on appelle si faussement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre: toutes ces circonstances qui les accompagnent si bien, tous ces riens qui sont d'un si grand prix, ces engagements qui paroissent toujours plus grands, ces petites choses qui valent tant, tout ce qui prépare au moment heureux, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouissances avant la dernière; tout cela est inconnu à Sybaris.

Encore, si elles avoient la moindre modestie, cette foible image de la vertu pourroit plaire: mais non, les yeux sont accoutumés à tout voir, & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaisirs donne aux Sybarites plus de délicatesse, ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

Ils passent leur vie dans une joie purement extérieure : ils quittent un plaisir qui leur déplaît, pour un plaisir qui leur déplaît encore ; tout ce qu'ils imaginent est un nouveau sujet de dégoût ; leur ame, incapable de sentir les plaisirs, semble n'avoir de délicatesse que pour les peines : un citoyen fut fatigué, toute une nuit, d'une rose qui s'étoit repliée dans son lit.

La mollesse a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne sauroient remuer les moindres fardeaux ; ils peuvent à peine se soutenir sur leurs pieds : les voitures les plus douces les font évapourer ; lorsqu'ils sont dans les festins, l'estomac leur manque à tous les instans.

Ils passent leur vie sur des sièges renversés, sur lesquels ils sont obligés de se reposer tout le jour, sans s'être fatigués : ils sont brisés, quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils sont des esclaves tout prêts pour le premier maître.

MONTESQUIEU.

Discours consolant d'un Vieillard solitaire à un jeune Homme que l'Infortune avoit réduit au désespoir.

COMME toi ma première jeunesse a essuyé des chagrins ; comme toi je me suis emporté contre le Destin & les Hommes. Insensé ! j'attribuois à une puissance étrangère ce qui n'étoit que le fruit de mes égaremens. Le moindre choc m'étourdissoit, & m'entraînoit dans mille démarches, dont le résultat étoit toujours la douleur... Oh mon fils ! soyons bons, chérissons

chérifions nos frères, aimons notre Auteur, adorons ses décrets, & nous serons heureux. La jouissance du cœur dispense de celle des sens ; & ce n'est pas être malheureux que de souffrir par le corps. Le mal moral est le seul véritable, & l'on n'est réellement à plaindre que lorsque l'ame gémit. Qu'importe au navigateur que les vagues viennent sans cesse battre son vaisseau, s'il n'a rien à craindre pour le trésor qu'il renferme ? La mauvaise fortune écrase le méchant ; mais l'homme de bien sourit au milieu de ses maux. Ce qui arrache à l'un des blasphèmes, excite dans l'autre un doux sentiment de reconnaissance ; il bénit le coup qui le frappe, & s'abaisse sans être ébranlé sous la main éternelle qui tient la chaîne invisible des évènements. —

Jeune Homme, lève ton front abattu ; ta tristesse outrage ton Créateur. Jette un coup-d'œil sur ta vie, & reconnois la justice d'un Dieu bon. Tu deviens coupable, il te punit ; il te rend malheureux, en mettant ton ame dans un état aussi déplorable que ton corps : il te porte des coups terribles, pour te les rendre plus insupportables. Il permet que tu accuses les hommes, & que toute la race humaine te devienne odieuse. Voilà ton ame plongée tout-à-coup dans un vuide affreux ; elle se regarde, voit sa misère, frémit, & sent qu'il lui faut un consolateur. Ira-t-elle le chercher parmi les hommes ? Non, puisqu'elle les abhorre. Il n'est donc plus que le Ciel qu'elle puisse envisager ; elle se tourne vers lui, le fixe, & s'y élance dans un transport soudain. Elle s'offre gémissante à son Créateur ; elle l'implore de bonne foi ; elle est écoutée. Tout-à-coup elle respire, le calme succède à son agitation ; elle gémit de sa longue erreur, d'avoir cherché la paix, où elle n'étoit pas, & ses maux sont finis.

Voilà, mon fils, ton histoire. Vis heureux maintenant, l'expérience t'y invite ; si tes vœux te rap-

pellent

pellent dans ta patrie, portes-y un cœur mûr & inaccessible à la foiblesse ; sur-tout n'oublies jamais que de la paix seule de l'ame dépend le bonheur, & que cette heureuse paix ne se trouve que dans l'amour du bien. Si tu veux vivre avec moi, la Nature t'offre ici une retraite paisible, & un domaine assez vaste pour récréer ta vue, & contenter tes besoins. Ne crains point d'être seul ; le coupable se flétrit dans la longueur de la retraite ; mais le juste se familiarise sans peine avec la solitude ; il y trouve une source intarissable de plaisirs. O mon fils ! tu sauras qu'il est doux de mener une vie sobre, tranquille, & laborieuse, sous un toit riant & solitaire, loin des folies des hommes, sans autre compagnie que celle du ciel, & des oiseaux, & sans autres trésors que ceux de la simple Nature. Heureux, cent fois heureux, celui qui aime la vertu, qui chaque jour rend hommage à la Suprême sagesse, qui chaque jour exhale d'un cœur pur de ferventes prières, & les fait entendre aux vallons, aux ruisseaux, aux bois, & aux montagnes ! Que l'homme chérirait son existence, s'il lavoit apprécier les bienfaits dont le Ciel le comble, & pressentir le bonheur des Cieux par le bonheur de la vie ! Cependant, ô mon fils ! il ne faut pas nous prévaloir de cette connoissance que le Ciel nous donne, pour nous livrer trop à la douceur de notre état. Songeons d'abord que toutes nos jouissances ici-bas sont précaires. Nous n'avons point de propriété réelle, & il faut posséder tout avec la certitude de tout abandonner. D'ailleurs nous ne devons ni haïr, ni perdre de vue les hommes, quoique nous paroissions les fuir. L'humanité est le plus beau & le plus sublime caractère de la vertu ; nous devons nous pénétrer du délicieux sentiment de la bienveillance ; nous devons plaindre nos frères, donner souvent des larmes à leur triste destin, & implorer pour eux la bonté des Cieux. Il n'est que

cette

cette conduite qui puisse justifier la vie de l'homme solitaire ; en s'éloignant du monde, c'est leurs crimes, & non les pareils, qu'il doit fuir ; plus ils sont coupables, plus il doit les aimer. Mais celui qui n'emporte dans la solitude qu'une misanthropie orgueilleuse & une dure insensibilité pour le genre-humain, ou qui n'y est entrainé que par l'amour d'un lâche repos, ne mérite point le nom de Sage.

Par M***.

• *L'Abénaki, ou Tendresse Paternelle.*

PENDANT les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de Sauvages Abénakis défit un détachement Anglois ; les vaincus ne purent s'échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course, & acharnés à les poursuivre. Ils furent traités avec une barbarie, dont il y a peu d'exemples même dans ces contrées.

Un jeune officier Anglois, pressé par deux Sauvages qui l'abordoient la hache levée, n'espéroit plus se dérober à la mort. Il songeoit seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps, un vieux Sauvage armé d'un arc s'approche de lui, & se dispose à le percer d'une flèche ; mais après l'avoir ajusté, tout d'un coup, il abaisse son arc, & court se jeter entre le jeune officier, & les deux barbares qui alloient le massacrer : ceux-ci se retirèrent avec respect. Le vieillard prit l'Anglois par la main, le rassura par ses caresses, & le conduisit à sa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne se démentit ja nais. Il en fit moins son esclave, que son compagnon. Il lui apprit la langue des Abénakis, & les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivoient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose donnoit de l'inquiétude au jeune Anglois ;

quelquefois le vieillard fixoit les yeux sur lui, & après l'avoir regardé, il laissoit tomber des larmes.

Cependant au retour du printemps, les Sauvages reprirent les armes, & se mirent en campagne. Le vieillard, qui étoit encote assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec eux, accompagné de son prisonnier. Les Abénakis firent une marche de plus de deux cens lieues à travers les forêts; enfin ils arrivèrent à une plaine, où ils découvrirent un camp d'Anglois. Le vieux Sauvage le fit voir au jeune homme, en observant sa contenance. . . Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour combattre. Ecoute, je t'ai sauvé la vie; je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'Original dans la forêt; à manier la hache, & à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étois-tu, lorsque je t'ai conduit dans ma cabane? Tes mains étoient celles d'un enfant; elles ne servoient, ni à te nourrir, ni à te défendre; ton ame étoit dans la nuit, tu ne savois rien, tu me dois tout. Serois-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères, & pour lever la hache contre nous? . . . L'Anglois protesta qu'il aimeroit mieux perdre mille fois la vie que de verser le sang d'un Abénaki.

Le Sauvage mit les deux mains sur son visage, en baissant la tête; & après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglois, & lui dit d'un ton mêlé de tendresse, & de douleur: as-tu un père. . . Il vivoit encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie. Oh! qu'il est malheureux, s'écria le Sauvage; & après un moment de silence il ajouta: Sais-tu que j'ai été père? . . . Je ne le suis plus. . . J'ai vu mon fils tomber dans le combat; il étoit à mon côté; je l'ai vu mourir en homme; il étoit couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais, je l'ai vengé. . . oui, je l'ai vengé. . . Il prononça ces mots avec force, tout son

son corps trembloit, il étoit presque étouffé par des gémiffemens qu'il ne vouloit pas laisser échapper. Ses yeux étoient égarés, Ses larmes ne couloient pas. Il se calma peu-à-peu, & se tournant vers l'Orient, où le Soleil alloit se lever, il dit au jeune Anglois : Vois-tu ce beau Ciel resplendissant de lumière ? As-tu du plaisir à le regarder ? Oui, dit l'Anglois, j'ai du plaisir à regarder ce beau Ciel. Eh bien !... Je n'en ai plus, dit le Sauvage, en versant un torrent de larmes. Un moment après, il montra au jeune homme, un manglier qui étoit en fleurs. Vois-tu ce bel arbre, lui dit-il ? As-tu du plaisir à le regarder ? Oui, j'ai du plaisir à le regarder. Je n'en ai plus, reprit le Sauvage avec précipitation ; & il ajouta tout de suite : Pass, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le Soleil, qui se lève, & les fleurs du Printemps.

Par Mr. de ST. LAMBERT.

DES CONTRASTES.

LAME aime la symétrie, mais elle aime aussi les contrastes ; ceci demande bien des explications. Par exemple :

Si la Nature demande des Peintres & des Sculpteurs, qu'ils mettent de la symétrie dans les parties de leurs figures, elle veut au contraire qu'ils mettent des contrastes dans les attitudes. Un pied rangé comme un autre, un membre qui va comme un autre, sont insupportables : la raison en est que cette symétrie fait que les attitudes sont presque toujours les mêmes, comme on le voit dans les figures gothiques, qui se ressemblent toutes par-là. Ainsi il n'y a plus de variété dans les productions de l'art. De plus la nature ne nous a pas situés ainsi ; & comme elle nous a donné du mouvement, elle ne nous a pas ajustés.

ajustés dans nos actions & dans nos manieres, comme des pagodes : & si les hommes gênés & ainsi contrainis sont insupportables, que sera-ce des productions de l'art ?

Il faut donc mettre des contrastes dans les attitudes, sur-tout dans les ouvrages de sculpture, qui naturellement froide, ne peut mettre de feu que par la force du contraste & de la situation.

Mais comme nous avons dit que la variété que l'on a cherché à mettre dans le gothique lui a donné de l'uniformité, il est souvent arrivé que la variété que l'on a cherché à mettre par le moyen des contrastes, est devenue une symétrie & une vicieuse uniformité.

Ceci ne se sent pas seulement dans de certains ouvrages de sculpture & de peinture, mais aussi dans le style de quelques Ecrivains, qui dans chaque phrase mettent toujours le commencement en contraste avec la fin par des antitheses continuelles, tel que Saint Augustin & autres Auteurs de la basse latinité, & quelques-uns de nos modernes, comme Saint-Evremond. Le tout de phrase toujours le même & toujours uniforme déplaît extrêmement ; ce contraste perpétuel devient symétrie, & cette opposition toujours recherchée devient uniformité.

L'esprit y trouve si peu de variété, que lorsque vous avez vu une partie de la phrase, vous devinez toujours l'autre : vous voyez des mots opposés, mais opposés de la même manière ; vous voyez un tour dans la phrase, mais c'est toujours le même.

Bien des Peintres sont tombés dans le défaut de mettre des contrastes partout & sans ménagement, de sorte que lorsqu'on voit une figure, on devine d'abord la disposition de celles d'à côté : cette continuelle diversité devient quelque chose de semblable. D'ailleurs, la nature qui jette les choses dans le désordre, ne montre pas l'affectation d'un contraste
continuel ;

continuel ; sans compter qu'elle ne met pas tous les corps en mouvement & dans un mouvement forcé. Elle est plus variée que cela ; elle met les uns en repos, & elle donne aux autres différentes sortes de mouvemens.

Si la partie de l'ame qui connoît, aime la variété, celle qui sent ne la cherche pas moins ; car l'ame ne peut pas soutenir long-temps les mêmes situations, parce qu'elle est liée à un corps qui ne peut les souffrir. Pour que notre ame soit excitée, il faut que les esprits coulent dans les nerfs : or il y a là deux choses, une lassitude dans les nerfs, une cessation de la part des esprits qui ne coulent plus, ou qui se dissipent des lieux où ils ont coulé.

Ainsi tout nous fatigue à la longue, & sur-tout les grands plaisirs : on les quitte toujours avec la même satisfaction qu'on les a pris ; car les fibres qui en ont été les organes ont besoin de repos ; il faut en employer d'autres plus propres à nous servir, & distribuer, pour ainsi dire, le travail.

Notre ame est lasse de sentir : mais ne pas sentir, c'est tomber dans un anéantissement qui l'accable. On remédie à tout, en variant ses modifications ; elle sent, & elle ne se lasse pas.

MONTESQUIEU.

DES BEAUTES

Qui résultent d'un certain embarras de l'ame.

SOUVENT la surprise vient à l'ame de ce qu'elle ne peut pas concilier ce qu'elle voit avec ce qu'elle a vu. Il y a en Italie un grand lac qu'on appelle le lac majeur ; c'est une petite mer dont les bords ne montrent rien que de sauvage. A quinze milles dans le lac, sont deux Isles d'un quart de mille de tour, qu'on appelle les Borromées, qui est à mon avis, le séjour du monde le plus enchanté. L'ame est

est étonnée de ce contraste romanesque, de rappeler avec plaisir les merveilles des Romains, où après avoir passé par des rochers & des pays arides, on se trouve dans un lieu fait pour les Fées.

Tous les contrastes nous frappent, parce que les choses en opposition se relevent toutes les deux : ainsi lorsqu'un petit homme est auprès d'un grand, le petit fait paroître l'autre plus grand, & le grand fait paroître l'autre plus petit.

Ces sortes de surprises sont le plaisir que l'on trouve dans toutes les beautés d'opposition, dans toutes les antithèses & figures pareilles. Quand Florus dit : " Sore & Algide, qui le croiroit ! nous ont été formidables ; Satrique & Corniculé étoient des Provinces : nous rougissons des Borithiens & des Véruliens, mais nous en avons triomphé : enfin Tibur notre faubourg, Préneste où sont nos maisons de plaisance, étoient le sujet des vœux que nous allions faire au Capitole ; " cet Auteur, dis-je nous montre en même-temps la grandeur de Rome & la petitesse de ses commencemens, & l'étonnement porte sur ces deux choses.

On peut remarquer ici combien est grande la différence des antithèses d'idées, d'avec les antithèses d'expression. L'antithèse d'expression n'est pas cachée ; celle d'idées l'est : l'une a toujours le même habit ; l'autre en change comme on veut : l'une est variée, l'autre non.

Le même Florus, en parlant des Samnites, dit que leurs Villes furent tellement détruites, qu'il est difficile de trouver à présent la sujet de vingt-quatre triomphes ; *Ut non facile appareat materia quatuor & uiginti triumphorum.* Et par les mêmes paroles qui marquent la destruction de ce peuple, il fait voir la grandeur de son courage & de son opiniâtreté.

Lorsque nous voulons nous empêcher de rire, notre rire redouble, à cause du contraste qui est entre

la situation où nous sommes & celle où nous devrions être : de même lorsque nous voyons dans un visage un grand défaut, comme par exemple un très-grand nez, nous rions à cause que nous voyons que ce contraste avec les autres traits du visage ne doit pas être. Ainsi les contrastes sont cause des défauts aussi bien que des beautés. Lorsque nous voyons qu'ils sont sans raison, qu'ils relevent ou éclairent un autre défaut, ils sont les grands instrumens de la laideur, laquelle, lorsqu'elle nous frappe subitement, peut exciter une certaine joie dans notre ame & nous faire rire. Si notre ame la regarde comme un malheur dans la personne qui la possède, elle peut exciter la pitié ; si elle la regarde avec l'idée de ce qui peut nous nuire, & avec une idée de comparaison avec ce qui a coutume de nous é-mouvoir & d'exciter nos desirs, elle la regarde avec un sentiment d'aversion.

De même dans nos pensées, lorsqu'elles contiennent une opposition qui est contre le bon sens, lorsque cette opposition est commune & aisée à trouver elles ne plaisent point & sont un défaut, parce qu'elles ne causent point de surprise ; & si au contraire, elles sont trop recherchées, elles ne plaisent pas non plus. Il faut que dans un ouvrage on les sente, parce qu'elles y sont, & non pas parce qu'on a voulu les montrer ; car pour lors la surprise ne tombe que sur la sottise de l'Auteur.

Une des choses qui nous plaît le plus, c'est le naïf ; mais c'est aussi le style le plus difficile à attraper : la raison en est qu'il est précisément entre le noble & le bas ; il est si près du bas, qu'il est très-difficile de le côtoyer toujours sans y tomber.

Les Musiciens ont reconnu que la Musique qui se chante le plus facilement, est la plus difficile à composer : preuve certaine que nos plaisirs, & l'art qui nous les donne, sont entre certaines limites.

A voir les vers de Corneille si pompeux, & ceux de Racine si naturels, on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement, & Racine avec peine.

Le bas est le sublime du peuple, qui aime à voir une chose faite pour lui & qui est à la portée.

Les idées qui se présentent aux gens qui sont bien élevés & qui ont un grand esprit, sont ou naïves ou nobles, ou sublimes.

Lorsqu'une chose nous est montrée avec des circonstances ou des accessoires qui l'agrandissent, cela nous paroît noble : cela se sent sur-tout dans les comparaisons, où l'esprit doit toujours gagner & jamais perdre ; car elles doivent toujours ajouter quelque chose, faire voir la chose plus grande, ou s'il ne s'agit pas de grandeur, plus fine & plus délicate : mais il faut bien se donner de garde de montrer à l'ame un rapport dans le bas ; car elle se le seroit caché si elle l'avoit découvert.

Comme il s'agit de montrer des choses finies, l'ame aime mieux voir comparer une maniere à une action, qu'une chose à une chose, comme un héros à un lion, une femme à un astre, & un homme léger à un cerf.

Michel-Ange est le maître pour donner de la noblesse à tous les sujets. Dans son fameux Bacchus, il ne fait point comme les Peintres de Flandres, qui nous montrent une figure tombante, & qui est, pour ainsi dire, en l'air. Cela seroit indigne de la majesté d'un Dieu. Il le peint ferme sur ses jambes ; mais il lui donne si bien la gaieté de l'ivresse, & le plaisir à voir couler la liqueur qu'il verse dans sa coupe, qu'il n'y a rien de si admirable.

Dans la Passion qui est dans la galerie de Florence, il a peint la Vierge debout qui regarde son fils crucifié, sans douleur, sans pitié, sans regret, sans larmes. Il la suppose instruite de ce grand mystere, & par-là lui fait soutenir avec grandeur le spectacle de cette mort.

Il n'y a point d'ouvrage de Michel-Ange où il n'ait mis quelque chose de noble. On trouve de grand dans ses ébauches même, comme dans ces vers que Virgile n'a point finis.

Jules Romain, dans sa chambre des géans à Mantoue, où il a représenté Jupiter qui les foudroie, fait voir tous les Dieux effrayés : mais Junon est auprès de Jupiter ; elle lui montre, d'un air assuré, un géant sur lequel il faut qu'il lance la foudre ; par-là il lui donne un air de grandeur que n'ont pas les autres Dieux : plus ils sont près de Jupiter, plus ils sont rassurés : & cela est bien naturel ; car dans une bataille, la frayeur cesse auprès de celui qui a de l'avantage.

MONTESQUIEU.

Chant de Mort d'un Indien.

“ QUAND je vins au monde, la douleur se fait de moi ; & je pleurois, car j'étois enfant. J'avois beau voir que tout souffroit, & que tout mouroit autour de moi ; j'aurois voulu, moi seul, ne pas souffrir ; j'aurois voulu ne pas mourir, & comme un enfant que j'étois, je me livrois à l'impatience. Je devins homme, & la douleur me dit : Luttons ensemble : si tu es le plus fort, je céderai ; mais si tu te laisses abattre, je te déchirerai, je planerai sur toi, & je battrai des ailes, comme le vautour sur sa proie. S'il est ainsi, dis-je à mon tour, il faut lutter ensemble ; & nous nous primes corps à corps. Il y a soixante ans que ce combat dure, & je suis debout, & je n'ai pas versé une larme. J'ai vu mes amis tomber sous vos coups ; & dans mon cœur j'ai étouffé la plainte. J'ai vu mon fils écrasé à mes yeux, & mes yeux paternels ne se sont point mouillés. Que me vent encore la douleur ? ne fait-elle pas qui je suis ? La voilà qui, pour n'ébranler, ras-

Cc

semble

semble enfin toutes ses forces, & moi, je l'insulte, & je ris de lui voir hâter mon trépas, que me délivre à jamais d'elle. Viendra-t-elle encore agiter ma cendre ? La cendre des morts est impalpable à la douleur. Et vous, lâches, vous, qu'elle emploie à m'éprouver, vous vivrez, vous ferez sa proie à son tour. Vous venez pour nous dépouiller : vous vous arracherez nos misérables dépouilles ; vos mains, trempées dans le sang Indien, se laveront dans votre sang ; & vos ossemens, & les nôtres, confusément épars dans nos champs désolés, feront la paix, reposeront ensemble, & mêleront leur poussière comme des ossemens amis. En attendant, brûlez, déchirez, tourmentez ce corps que je vous abandonne ; dévorez ce que la vieillesse n'en a pas consumé. Voyez-vous ces oiseaux voraces qui planent sur vos têtes ? Vous leur dérobez un repas, mais vous leur engraissez une autre proie. Ils vous laissent encore aujourd'hui vous repaître ; mais demain ce sera leur tour."

Ainsi chantoit le vieillard, & plus la douleur étoit forte, plus il redoubloit ses insultes. Un Espagnol, c'étoit Moralès, ne put soutenir plus long-tems les invectives du sauvage. Il saisit l'arc qu'on lui avoit laissé, le tendit, & perça le vieillard d'une flèche.— L'Indien, qui se sentit mortellement blessé, regarda Moralès d'un air fier & tranquille : " Ah ! jeune homme, dit-il, jeune homme, tu perds, par ton impatience, une belle occasion d'apprendre à souffrir." Il expira, & les Espagnols consternés passèrent la nuit dans les bois, sans pouvoir retrouver leur route. Ce ne fut qu'au lever du jour, au bruit du signal que fit donner Pizarre, qu'ils se rallièrent à lui ; mais on s'aperçut que la vengeance du Ciel avoit choisi sa victime : Moralès, perdu dans les bois, ne reparut jamais

MAR MONTEL.

HYMNE

H Y M N E

A l'Être Suprême, sous le nom de Jupiter.

O TOI qui a plusieurs noms, mais dont la force est une & infinie, ô Jupiter, premier des immortels, souverain de la Nature, qui gouvernes tout, qui soumetts tout à une loi, je te salue : car il est permis à l'homme de t'invoquer. Tout ce qui vit, tout ce qui rampe, tout ce qui existe de mortel sur la terre, nous naquîmes de toi, nous sommes de toi une foible image ; je t'adresserai donc mes Hymnes ; & je ne cesserai de te chanter. Cet univers suspendu sur nos têtes, & qui semble rouler autour de la terre, c'est à toi qu'il obéit ; il marche, & se laisse en silence gouverner par ton ordre. Le tonnerre, ministre de tes loix, repose sous tes mains invincibles ; ardent, doué d'une vie immortelle, il frappe, & la Nature s'épouvante. Tu diriges l'esprit universel qui anime tout, & vit dans tous les Êtres. Tant, ô Roi suprême, ton pouvoir est illimité & souverain ! Génie de la Nature, dans les Cieux, sur la terre, sur les mers, rien ne se fait, ne se produit sans toi, excepté le mal qui sort du cœur du méchant. Par toi la confusion devient de l'ordre ; par toi, les élémens qui se combattent, s'unissent. Par un heureux accord, tu fonds tellement ce qui est bien avec ce qui ne l'est pas, qu'il s'établit dans le tout une harmonie générale & éternelle. Seuls, parmi tous les Êtres, les méchans rompent cette grande harmonie du monde. Malheureux ! ils cherchent le bonheur, & ils n'apperçoivent point la loi universelle qui, en les éclairant, les rendroit tout à la fois bons & heureux : mais tous s'écartant du beau & du juste, se précipitent chacun vers l'objet qui l'attire ; ils courent à la renommée, à de vils trésors, à des plaisirs qui, en les séduisant, les trompent. O Dieu qui verses tous les dons, Dieu à qui les orages & la foudre obéissent ; écarte de l'homme

me

HYMNE

me cette erreur insensée ; daigne éclairer son ame ; attire-la jusqu'à cette raison éternelle qui te sert de guide & d'appui dans le gouvernement du monde, afin qu'honorés nous-mêmes, nous puissions t'honorer à ton tour, célébrant tes ouvrages par un Hymne non-interrompue, comme il convient à l'être foible & mortel : car ni l'habitant de la terre, ni l'habitant des cieux, n'a rien de plus grand, que de célébrer dans la justice, la raison sublime qui préside à la Nature.

*Par Cléanthe Philosophe, STOICIEN, conservée
par STORE'E, & trad. par THOMAS.*

La Matinée d'Automne.

DEJA les premiers rayons de l'aube matinale doroiert la cime des montagnes, & annonçoient le plus beau jour d'automne, lorsque Milon se mit à sa fenêtre. Tout-à-coup transporté d'un saint enthousiasme à la vue du spectacle de la nature, il prit sa lyre, & chanta ainsi :

Puis-je, ô Dieux ! puis-je exprimer mes transports & ma reconnoissance par des chants dignes de vous ? La nature épanouie brille dans toute sa beauté. Ses richesses se répandent avec profusion. Par-tout règne la joie & la gaieté. Le bonheur de l'année fourit dans nos vignes, & dans nos vergers. Qu'elle est belle toute cette contrée ! Qu'elle est belle dans la parure bigarrée de l'automne !

Heureux celui, dont le cœur pur n'est rongé d'aucun remords, qui satisfait de sa fortune goûte souvent le bonheur de faire du bien. La sérénité du matin l'éveille & l'invite à la joie. Ses jours sont pleins de charmes, & la nuit vient le surprendre dans les bras du sommeil le plus doux. Son ame est toujours ouverte aux impressions du plaisir. La beauté
variée.

variée des saisons l'enchanté, & lui seul jouit de tous les trésors de la nature.

Mais doublement heureux est celui, qui partage son bonheur avec une compagne, que forment les graces & la vertu ; avec une compagne telle que toi, ma chère Daphné. Depuis qu'Hymen unit nos destinées, elles sont comme les accords de deux flûtes, dont les accens purs & doux répètent le même air : quiconque l'entend est pénétré de joie. Mes yeux décélérent-ils jamais un désir, que tu ne l'aies rempli ? Ai-je jamais goûté quelque bonheur, que le tien ne l'ait augmenté ? Jamais un chagrin m'a-t-il poursuivi jusques dans tes bras, que tu ne l'aies dissipé comme le soleil au printemps dissipe les brouillards ? Oui, le jour que je te conduisis, mon épouse, dans ma cabane, j'ai vu tous les charmes de la vie voler à ta suite, & se joindre à nos Pénates, pour ne plus nous quitter. L'ordre domestique, la propreté, le courage, & la joie, président à tous tes travaux, & les Dieux se placent à bénir ton ouvrage.

Depuis que tu es l'ame de ma vie, depuis que tu l'es, ô Daphné ! tout ce qui m'entouré s'embellit à mes yeux ; la bénédiction s'est reposée sur ma cabane, elle se répand sur mes troupeaux, sur mes plantes & sur mes récoltes. Le travail de chaque journée est une jouissance nouvelle, & quand je reviens fatigué sous ce toit paisible, quel charme de me sentir soulagé par tes tendres empressements ! Le Printemps me semble plus riant, l'automne & l'été plus riches ; & quand l'hyver couvre notre habitation de ses tristes frimats, alors près de nos foyers assis à tes côtés, au milieu des feins les plus touchans & des entretiens les plus doux, je goûte le charme délicieux de la sécurité domestique. Que les aquilons se déchangent, que la chute des neiges cache à mes yeux toute la contrée ! Renfermé près de toi, je sens, ô ma Daphné, je sens mieux encore que tu es tout

pour moi. Vous mettez le comble à ma félicité, aimables enfans ; parés de toutes les grâces de votre mère, de quelles faveurs célestes ne m'offrez-vous pas l'espérance ? Le premier mot que Daphné vous apprit à bégayer, ce fut pour me dire que vous m'aimiez ; la santé, la gaieté sourient dans tous vos traits, & la douce complaisance règne déjà dans vos yeux. Vous êtes les délices de notre jeunesse ; votre bonheur sera l'appui de nos vieux jours. Quand de retour des champs, ou des pâturages, vous m'appellez dès l'entrée de la cabane par vos cris de joie ; quand suspendus à mes genoux vous recevez avec les transports de l'innocence mes présens, les fruits que j'ai cueillis, ou les petits instrumens que j'ai sculptés en suivant les troupeaux, le long du rivage ; Dieux ! combien me touche alors la douce ingénuité de vos plaisirs ! dans mon ravissement, ô ma Daphné, je vole dans tes bras ouverts. Avec quelle grace charmante, tu baisses les larmes, de joie qui coulent de mes yeux !

Tandis qu'il chantoit ainsi, Daphné entra, tenant sur chacun de ses bras un enfant plus beau que l'Amour. Le matin rafraîchi par la rosée est moins touchant que ne l'étoit Daphné : les joues couvertes de larmes de joie, ô mon ami ! dit-elle en soupirant, que je suis heureuse ! combien tu nous aimes !

A ces mots, il les pressa tous trois dans ses bras. Ah ! qui les eût vu dans cet instant, eût senti, jusqu'au fond de l'ame, que la vertu seule est heureuse !

Traduit de l'Allemand de M. GESNER.

Langue Italienne.

CETTE langue italienne les amuse et les trompe par sa douceur et sa mélodie. Charmés de la musique qu'elle fait entendre, ils ne lui demandent

ni pensées ni sentimens : c'est comme nous, à nos jolies femmes, et à nos opéra comiques. De là ce luxe de mots, et cette misère d'idées qui on remarque dans tous leurs discours ; au lieu de ne mettre sur la pensée que le moins de mots qu'il est possible, ils se plaisent à l'en surcharger : aussi, quand on dépouille la plupart des phrases, il en sort à peine une idée.

Rien n'est plus facile que d'improviser, en italien ; dans une langue où chaque phrase peut être un vers, chaque mot peut être une rime, dans une langue qui a tant d'échos. On n'exige pas d'ailleurs d'un improvisateur, qu'il pense, ni qu'il fasse penser. Une certaine mesure de lieux communs, des prétextes à des paroles ; voilà tout ce qu'on en attend.

On improvise souvent en chantant, ce qui est d'un grand secours ; pendant que la voix file les sons, les idées ont le temps d'arriver ; d'ailleurs, le mouvement du chant les excite. L'âme et le corps se mouvent réciproquement, comme le cavalier et le cheval. Le moindre bruit autour d'un clavecin et d'un cerveau les fait résonner.

Quelques Italiens sentent l'inconvénient de la multitude des voyelles, dont leur langage est remplie.

J'ai fait observer à un poëte, qui vantoit beaucoup ce luxe, que les bons écrivains italiens supprimoient la voyelle à la fin de beaucoup de mots, et multiplioient les consonnes ; et cela, pour faire des ombres, pour briser l'uniformité, pour *entrayer*, en quelque sorte, la phrase, que les voyelles précipitent.

Des italiens qui étoient là, tous gens de lettres, en sont convenus. Le poëte seul a tenu bon.

Mais, me disoit-il, si on vous donnoit le choix d'écrire dans une langue composée de voyelles, qu dans une langue composée de consonnes, ne choisiriez-vous pas la première ? — C'est comme si vous

me

me demandiez si, pour peindre, je préférerois une palette uniquement chargée de couleur de suie, à une palette chargée uniquement de couleur de rose. Je n'en préférerois aucune : j'aurois également besoin de l'une et de l'autre. DUPATY.

Description de la Venus de Medicis.

VOILA la quatrième fois que je viens de la voir, et je ne l'ai pas encore vue. — Il y a deux heures que je la regarde, et je ne puis me lasser de la regarder. — Je voudrois pouvoir la peindre, et je ne peux seulement pas la décrire. — Elle échappera toujours au pinceau, au ciseau et à la parole : il n'existe aucune langue au monde, qui puisse modéler tant de charmes. — Vous voyez que c'est de la Venus de Medicis que je parle.

Je suis assis devant elle, la plume à la main. Figurez-vous quelque chose de mille fois plus beau que tout ce que vous avez jamais vu de plus beau, de mille fois plus touchant que tout ce qui a pu vous toucher, de mille fois plus ravissant que tout ce qui a pu vous ravir : c'est là la Venus de Medicis. Dans cette Venus en effet, tout est Venus.

Tout ce que vous distinguez en elle, est une grace.

Toute la surface de ce corps délicat est fleurie de jeunesse, et brille de divinité.

Ne croyez pas que j'exagère ; je ne parle point avec enthousiasme ; regardez vous-même cette tête ! Chacun de ces traits ne respire-t-il pas la volupté, comme chaque feuille d'une rose exhale la rose ?

Dans quel dédale de beautés l'œil se perd et s'égaré ! Il descend, où plutôt il glisse de beauté en beauté, de grace en grace, de charme en charme, en suivant la ligne la plus fugitive, du sommet de ce

front

front divin, à l'extrémité de ce divin pied, sans pouvoir préférer rien, sans pouvoir jamais s'arrêter; il n'ose reposer sur ces doigts, tant ces doigts sont délicats; il n'ose s'appuyer sur ce sein, il est si pur!

Vous dites: quels sens pourroient ne pas s'enflammer devant la Vénus de Médicis? Ceux de tout homme vraiment sensible. Elle touche, elle émeut, elle chauffe; elle n'enflamme point: elle fait éclore dans le cœur cette délicieuse tendresse, pure encore de tout désir, dont le cœur est si doucement animé, lorsqu'il s'entr'ouvre à l'amour.

Mais Vénus, dit-on, est nue. Vous ne voyez donc pas sa pudeur?

Quelle pensée occupe Vénus? Elle ne pense point: Vénus ne fait que sentir.

Que la molle inclinaison de ce corps me plaît! avec quelle grace se dérobe ce pied traide sous le plus charmant genou! Vénus est sur la terre; mais Vénus n'y pose pas.

A forcé de contempler cette Vénus, je crois, quelquefois, que c'est elle: j'éprouve je ne sais quel embarras.

On a dit, qu'il y a de la femme dans tout ce qu'on aime; on peut dire, qu'il y a quelque chose de la Vénus de Médicis dans tout ce qui charme.

DUPATY.

Le Bambino.

C'EST ce matin, je suivais tranquillement mon chemin dans la rue; je n'en allois au capitolé. Dans le moment a passé un carrosse, où étoient deux récollets, l'un sur le fond, l'autre sur le devant, et tenant, entre leurs jambes, quelque chose, que je n'ai pu distinguer.

Tout le monde s'est arrêté, et a salué, avec un profond respect.

J'ai

J'ai demandé, à qui s'adressoit ce salut. C'est, m'a-t-on répondu, au *bambino*, que ces bons pères vont porter à un prélat, qui est bien malade, et dont les médecins désespèrent.

Je me suis fait expliquer, ensuite, tout ce *bambino*.

Le *bambino* est un petit Jésus de bois, richement habillé.

Le couvent, qui a le bonheur d'en être le propriétaire, n'a pas d'autre patrimoine.

Dès que quelqu'un est sérieusement malade, on va chercher le *bambino*, et en carrosse, car il ne va jamais à pied. Deux récollets le conduisent, le placent à côté du malade, et restent-là, à ses frais, jusqu'à ce qu'il soit mort ou sauvé.

Le *bambino* est toujours en course ; on se bat quelquefois à la porte du couvent, pour l'avoir ; on se l'arrache : l'été sur-tout, il est singulièrement occupé, quoiqu'il se fasse alors payer plus cher, à raison de la concurrence et de la chaleur. Cela est juste.

DUPATY.

Qu'est-ce qu'un Despote ?

COURONNE' par la crainte, c'est par la violence que gouverne un despote ; le glaive de la fureur est son sceptre ; le siège de la cruauté est son trône. Ses esclaves, voilà ses courtisans, ses victimes, voilà ses sujets. Un despote est un maître qui usurpe, ou un maître qui opprime. Où est le despote qui ne dévouât aux supplices, ou qui du moins n'ensevelit dans les cachots, tout esclave qui songeroit à se soustraire à son empire ? Le hasard de la naissance, ou la violence de la conquête peuvent seuls enchaîner des hommes au char du despotisme. Le règne du despotisme fut toujours le règne de la confusion ;

fusion ; car le caprice n'a que des mouvemens, & point de vues. L'empire du despote n'est jamais que celui de la passion qui s'éteint, du caractère qui varie, du favori qui change, de l'homme qui est bientôt remplacé. C'est enfin le règne de l'inaction & de l'ignorance ; car quelle est la vigilance d'un Sultan ? Celle de son Visir. Quelle est l'étendue de ses idées ? Celle de son Divan.

L'Abbé PERUSSI.

Description de l'incendie del borgo, par Raphael.

LE feu prit hier, pendant la nuit, dans la place de saint Pierre, à côté du vatican. Il prit à l'heure où les vieillards et les enfans dorment déjà, mais où les malheureux et les mères veillent encore.

Jamais incendie n'a été plus furieux : il a menacé de consumer Rome. Irrité par un vent impétueux, il s'enflamma tout-à-coup. La nuit la plus sombre s'emploit éclairer de ses ténèbres cet incendie.

Quels tableaux ont brillé affreusement à sa clarté ! Je vois tout, j'entends tout. Les cris des mères déchirent encore mes entrailles.

J'avois passé la soirée dans les environs du vatican : je m'en revenois chez moi, à la place d'Espagne. En entrant dans celle de saint Pierre, j'aperçois des flammes qui, s'élançant des toits du pauvre, qu'elles avoient déjà dévorés, montoient, le long de vingt colonnes de marbre, au sommet du vatican.

J'étois seul. Je l'avoue ; me croyant à un magnifique spectacle, je jouissois. Mais, dans le moment, il passa, à vingt pas de moi, un jeune homme qui portoit un vieillard sur ses épaules. A la manière dont ce jeune homme regardoit autour de lui, fondonoit sous ses pas la route, prenoit garde de secouer,

en

en marchant, le vieillard, je vis bien qu'il portoit son père. Ce vieillard arraché inopinément au sommeil et à la flamme, ne sachant où il est, d'où il vient, où il va, ce qui se passe, s'abandonnoit : cependant un jeune enfant les précède, qui, tout troublé, de temps en temps les regarde : une femme, vieille, presque nue, l'air indifférent, emportant les vêtemens du vieillard, marchoit derrière.

Je les suivois d'un œil attendri, lorsque je vis, à peu de distance, un autre jeune homme qui, tout nu, pressé de la flamme qui le suivoit, les mains attachées en dehors à une fenêtre embrasée, et pendant de tout son corps le long de la muraille, choisissoit de l'œil, sur le pavé, l'endroit le moins périlleux, pour y tomber.

Le vrai jour pour voir tout le cœur d'une mère, c'est bien la clarté d'un incendie ! Comme, du haut d'une terrasse, cette femme tendoit à son mari, qui étoit en bas, le cher gage de leur union ! elle s'avançoit, elle se penchoit, elle se penchoit encore : l'enfant tenoit toujours dans ses bras, ou à son sein, ou à ses lèvres : mais enfin, entre les bras étendus de cette mère, et les bras étendus de ce père, l'enfant endormi dans son berceau J'ai détourné les yeux, et j'ai fui.

J'avois déjà traversé la place. Je rencontre, se sauvant d'un palais embrasé, toute parée encore et en larmes, vêtue d'habits magnifiques et tenant par la main devant elle deux enfans nus, une femme grande, d'une beauté et d'une taille majestueuse. Le plus petit de ces enfans, en regardant crier et pleurer sa mère, crioit et pleuroit aussi. La sœur, d'une figure charmante, transie de froid, tâchoit de vêtir et même de voiler son jeune et tendre corps de ses bras et de ses mains pudiques. Malheureuse mère ! Il lui manquoit sûrement un enfant ; elle en tenoit deux par la main, et elle pleuroit.

Pendant,

C
rich
Elle
une
l'égl
se p
moi
croi
La c
elle
re, e
M
me c
valla
fort
miss
qui
mon
J
nètr
une
caux
C
mon
S
mèr
enfa
plai
une
tend
dout
ques
cont
tife,
d'un
jouc

Cependant, vieillards, enfans, soldats, prêtres, riches, pauvres, la foule, incessamment s'amoncela. Elle rouloit d'un bout de la place à l'autre, comme une mer agitée par la tempête. On entre dans l'église de saint Pierre, on en sort, on y rentre, on se précipite, on tombe. J'ai vu passer à côté de moi, emportée par quatre soldats, sur des sabres croisés, une jeune fille évanouie. Elle étoit belle ! La clarté de l'incendie flottoit sur son front pâle ; elle brilloit dans des larmes échappées de sa paupière, et arrêtées sur ses joues.

Mais, dans toute cette scène effroyable, ce qui me causoit le plus d'horreur, c'étoit, dans les intervalles où le vent se taisoit, le silence. Alors, il en sortoit, de toutes parts, des soupirs étouffés, des gémissemens profonds, le bruissement de la flamme qui dévore, le fracas des édifices qui, de moment en moment, croulent : les cris de mères.

Je sortois enfin de la place. Soudain, à une fenêtre du vatican, à côté même de la flamme, voilà une croix, voilà des prêtres, voilà, en habits pontificaux, le souverain pontife !

Comment rendre un tableau qui s'est offert en ce moment à mes regards ?

Sur une des marches de l'église, seule, isolée, une mère pressoit de ses mains les petites mains de son enfant à genoux à côté d'elle, les joignoit avec complaisance, et les mettoit en prière. Derrière eux, une jeune fille, les cheveux épars, éplorée, debout, tendoit vers le pontife, de toute sa douleur (et sans doute de tout son amour) les mains les plus pathétiques ; tandis qu'aux pieds de cette jeune fille, au contraire, assise, le dos tourné au vatican et au pontife, ne pleurant point, ne priant point, une femme, d'un air étonné, la regardoit.... Son enfant, en effet, jouoit dans son sein.

Cependant le pontife a prié : il se lève. Le peuple, dans une attente inexprimable, le regardoit.

Alors, d'une voix pleine d'espérance, et le front calme, le pontife répand sur la foule prosternée les paroles religieuses qui la bénissent. Soudain, soit miracle, soit comme par miracle, les derniers mots de la bénédiction étoient encore dans les airs, les vents n'étoient plus dans les airs ; la flamme retombe sur la flamme ; la fumée en noir tourbillon s'élève, enveloppe l'incendie, l'étouffe, et rend à la nuit toutes les ténèbres.

Ah ! que ce tableau de Raphaël, que l'on voit au vatican, est admirable !

LE T E M P S

A L'HEURE mémorable, dont une éternité prépara l'étonnante merveille, lorsque Dieu voulant produire, féconda le néant, conçut dans son sein la Nature, enfanta l'Univers, & fit couler une émanation de son Etre dans des milliers de Mondes ; lorsqu'il entreprit l'horloge merveilleuse des Sphères, pour mesurer par leurs révolutions la durée des Etres ; alors le temps naquit. Lancé du sein de l'immobile éternité dans l'espace où se mouvoit l'Univers, il commença de fuir pour ne plus s'arrêter, entraînant avec lui les hommes & les années & les siècles. Infatigable, il tend avec la vitesse de l'éclair vers l'éternité ; il court sans relâche pour l'atteindre ; il ne doit arriver à ce terme de son repos qu'au moment où tous ces Mondes ébranlés, renversés de leurs bases, à la voix du Créateur, retomberont ensemble dans la nuit du Chaos, d'où cette voix les appella. Jusqu'à ce que cette heure fatale arrive, Dieu lui ordonne de poursuivre toujours son vol, & de se hâter avec les tempêtes, les flots & les astres,

sans

sans
de f
gue
mor
Qu
ble
tem
& d

D
C
fem
no
ren
du
de
que
fist
che
bon
dar
cor
Te
fon
pre
Fo
lat
ma
été
pre
en
feu
lit

sans jamais attendre l'Homme. C'est à l'Homme de se hâter avec lui ; veut-il ralentir la course foudroyante du temps impitoyable qui l'entraîne à la mort ? veut-il jouir des heures quand elles passent ? Qu'il les consacre à la vertu ; leur fuite est insensible pour l'Homme de bien ; il ne se plaint, ni du temps, ni de la vie, ni de la mort ; il marche en paix & d'un pas égal avec la Nature.

Nuits d'YOUNG, trad. de M. le TOURNEUR.

Description du Temple de la Renommée Littéraire.

ON arrive à ce vaste Temple par une forêt immense, une espèce de labyrinthe semé de petits sentiers tortueux & fort étroits, où deux voyageurs ne peuvent se rencontrer, sans que l'un des deux ne renverse l'autre. Au milieu de la forêt & en face du Temple est une grande & unique avenue infestée de brigands, & peu fréquentée d'ailleurs, sinon par quelques Hommes assez redoutables pour leur résister, ou pour les tenir en respect pendant leur marche. La Renommée, espèce de spectre composé de bouches & d'oreilles, sans yeux, une fausse balance dans une main, & une main, & une trompette discordante dans l'autre, fait entrer pêle-mêle dans le Temple une partie des voyageurs ; là tous les états sont confondus, tandis que le reste des aspirans, empêché d'entrer, & repoussé par la Justice, ou par la Fortune, fait retentir les environs du Temple de Satyres contre ceux qui y sont renfermés. Le sanctuaire n'est peuplé que de morts qui n'y ont point été pendant leur vie, ou de vivans qu'on en chasse presque tous après leur mort. Quelques bons livres en entier se trouvent dans le sanctuaire, & quelques feuilletés détachés d'un plus grand nombre : mais on lit au dehors du Temple le simple titre d'une infinité d'autres,

d'autres, affiché à toutes les colonnes du Portique, & présenté par des colporteurs à gage à tous les passans, à-peu-près comme le sont aux portes de nos Spectacles, les billets des Farceurs & des Empiriques que nous recevons sans les lire

VOLTAIRE.

Fidélité.

LE Vice-Roi, qui commandoit dans Barcelone pour Philippe V, obligé de se rendre, en 1705, à Milord Péterborough, régloit avec ce Général les articles de la capitulation. Ils n'étoient pas encore signés, lorsque tout-à-coup des hurlemens & des cris affreux se font entendre : " Vous nous trahissez, Milord, s'écrie le Vice-Roi : nous capitulons de bonne-foi ; & voilà les Anglois qui sont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent, ils pillent, ils violent. Vous vous méprenez, répondit Péterborough : ce sont, sans doute, les troupes du Prince de Darmstadt. Laissez-moi entrer sur le champ dans la place avec mes Anglois : j'apaiserais tout ; & je reviendrai à la porte de la ville achever la capitulation. — Il persuade. On le laisse entrer. Il court avec ses officiers. Il trouve des Allemans & des Catalans qui sacçoient les maisons des principaux citoyens, Il les chasse : il leur fait quitter le butin qu'ils enlevoient. Il rencontre la Duchesse de Popoli entre les mains des soldats, près d'être deshonérée. Il la rend à son époux. Enfin, ayant tout apaisé, il retourne à cette porte, & signe la capitulation.

ANECDOTE.

A N E C D O T E.

UN Matelot avoit épousé une jeune femme, belle & vertueuse. Cette femme ayant dépensé peu-à-peu l'argent que son mari lui avoit laissé en s'embarquant, eut recours à un Bourgeois de Martigue qui la protégeoit. Cet homme épris tout-à-coup de la beauté de l'emprunteuse, osa mettre au service qu'elle lui demandoit un prix que l'honnête femme indignée lui refusa sans hésiter, dans l'espérance que son mari reviendrait bientôt. Le matelot n'arrivoit point, & en peu de jours, toutes les ressources de cette femme étant épuisées, la cruelle nécessité se fit sentir. Elle étoit mère ; ainsi craignant de voir périr de besoin, & l'enfant qu'elle nourrissoit & un autre un peu plus âgé qui lui demandoit du pain, elle alla retrouver son tyran dans l'espérance de le fléchir. Les prières & les larmes n'ayant rien pu obtenir du barbare, elle fut obligée de capituler, & vaincue par le besoin, elle lui permit de venir, souper, pour passer ensuite la nuit avec elle. Après le souper qui fut triste, le Bourgeois la presse de remplir leurs conventions. La pauvre femme prend alors au berceau son enfant qui étoit endormi, & le pressant contre son sein, les yeux remplis de larmes, elle lui dit : Tette, mon enfant, & tette bien ; tu reçois encore le lait d'une honnête femme, que la nécessité poignarde. Demain . . . Que ne puis-je, hélas ! te sévrer ! demain tu n'auras plus que le lait d'une malheureuse . . . Ses larmes achevèrent. Le Bourgeois, ému du spectacle, & déconcerté, s'enfuit en jetant sa bourse, & en s'écriant : il n'est pas possible de résister à tant de vertu.

Voyage littéraire de M. GUYs.

ELOGE DE NEWTON.

THOMPSON, après avoir décrit toutes les découvertes de ce grand homme sur la gravitation, sur les comètes, sur la lumière, sur les couleurs, sur la chronologie ; après avoir peint la douceur de ses mœurs, & l'élevation tranquille & calme de son caractère, s'interrompt tout-à-coup : " N'entends-je pas, dit-il, une voix semblable à celle qui annonce les grandes révolutions sur la terre ? C'en est fait ; j'ai rempli ma tâche, & ma carrière est achevée. Cette voix retentit dans l'univers, & Newton meurt. Arrêtez ; que de foibles larmes ne coulent pas pour lui ; c'est sur la tombe de la beauté, de la jeunesse, & de l'enfance qu'il faut pleurer ; c'est là qu'il faut porter vos chants funèbres : mais Newton veut d'autres hommages. Honneur de la Grande Bretagne, ô Grand-homme, soit qu'assis dans les Cieux tu t'entretiennes avec leurs habitans, soit que porté sur l'aile rapide des génies célestes tu voles à la suite de ces sphères immenses qui roulent dans l'espace, comparant dans ta marche les Êtres avec les Êtres, perdu dans les ravissemens, & livré aux transports de la reconnoissance pour les lumières que l'Être Suprême avoit versées dans ton ame ; ah ! regarde en pitié ce foible genre humain que tu viens de quitter ; élève l'esprit de ce bas Univers ; préside à ton pays ; ranime les talens, & corrige ses mœurs. Quoique avilie & corrompue, c'est l'Angleterre qui t'a vu naître : elle se glorifie de ton nom ; elle t'offre pour modèle à ses enfans. Un jour, ô Grand-homme, ta cendre ranimée reprendra une seconde vie, lorsque le temps ne sera plus. En attendant, sois le génie de ta patrie, tandis que ta poussière sacrée dort avec celle des Rois, & qu'elle daigne honorer leurs tombeaux."

THOMPSON.

Description

Description de l'Eglise de St. Pierre de Rome.

Si je ne vous ai pas encore parlé de l'église de *Saint Pierre*, c'est qu'il est impossible de trouver, dans aucune langue, des expressions pour en parler dignement.

La place qui est devant cette église, est une des plus belles de l'Europe.

Au milieu d'une enceinte immense, couronnée circulairement d'un vaste portique qui soutient, sur quatre cents colonnes majestueuses, deux cents statues colossales; entre deux superbes bassins noircis de bronze et de temps, d'où jaillissent, étincellent, retombent, et murmurent nuit et jour des eaux éternelles, s'élève pompeusement dans les airs un magnifique obélisque.

Cet obélisque est de granit; il a été taillé en Egypte: il a été élevé par Sixte-Quint.

Il n'est pas étonnant que l'église de *S. Pierre* soit devenue un si prodigieux édifice. Elle fut projetée par la vanité de Jules II, qui prétendoit que son tombeau fût un temple; entreprise par le génie de Léon X, qui osa sifron, des chefs-d'œuvre de tous les beaux arts, faire un chef-d'œuvre; enfin au bout de plusieurs siècles, achevée par le caractère de Sixte-Quint, qui vouloit tout achever.

Ce monument est un des plus étendus qu'on connoisse. Il sépare en deux le mont Vatican; il couvre le cirque de Néron, sur lequel il est fondé; il achève de fermer, entre Rome et l'univers, la célèbre voie triomphale.

Rien ne peut rendre ce ravissement qui saisit l'ame, lorsqu'on entre dans l'église de *S. Pierre*, pour la première fois; lorsqu'on se trouve sur ce pavé étendu, parmi ces piliers énormes, devant ces colonnes de bronze, à l'aspect de tous ces tableaux, de toutes ces statues, de tous ces mausolées; de tous ces autels, et sous ce dôme enfin, dans cette vaste enceinte

où l'orgueil des plus grands pontifes, et l'ambition de tous les beaux arts ne cessent, depuis plusieurs siècles, d'ajouter, en granit, en or, en marbre, en bronze et en toile, de la grandeur, de la magnificence et de la durée.

On pouvoit amonceler, à une plus grande hauteur, sur une plus grande superficie, une plus grande quantité de pierres. Mais, de tant de parties colossales composer un ensemble qui ne paroisse que grand, de tant de richesses éclatantes faire un monument qui ne paroisse que magnifique, et de tant de parties faire un seul tout ; c'est là le chef-d'œuvre de l'art, et l'ouvrage, en partie, de Michel-Ange !

Il y a, dans l'église de S. Pierre, dix-huit années entières de la vie de Michel-Ange.

Mais que de défauts, dit-on, dans cet édifice ! non pas du moins pour le sentiment et la regard ; il faut que le compas les y cherche, et que le raisonnement les y trouve.

Vous prenez une toise pour mesurer la grandeur de ce temple ! tout le temps que j'y ai été, j'ai pensé à Dieu. . . à l'éternité : voilà la véritable grandeur.

Il est impossible d'avoir ici des sentiments médiocres et des pensées communes.

Quel théâtre pour l'éloquence de la religion ! Je voudrois qu'un jour, au milieu de l'appareil le plus pompeux, tonnant tout d'un coup, dans la profondeur de ce silence, roulant de tombeaux en tombeaux, et répétée par toutes ces voûtes, la voix d'un Bossuet éclatât ; qu'elle fit tomber alors, sur un auditoire de rois, la parole souveraine du roi des rois, qui demanderoit compte aux consciences réveillées de ces monarques pâles, tremblans, de tout le sang et de toutes les larmes qui coulent, en ce moment, par eux, sur la surface de la terre.

DUPATY.

Tableau

L
d
Bea
pour
Tan
qui es
des flo
tue d
nieux
tenan
airs ro
re. El
attend
en la
effet,
peine
quatre
flots a
de ven
mière
blable
autou
et les
l'amo
brille
Qu
ce be
pâle
dunte
Qu
dant
n'est
bord
Elle
Pour

Tableau de l'Aurore par le Guide.

LE Guide a représenté allégoriquement le lever de l'aurore, sur le plafond du palais Rospigliosi.

Beautés, qui ne vous êtes jamais levées assez tôt pour voir l'aurore, prêtez l'oreille.

Tandis que la nuit enveloppe encore la vaste mer, qui est éclairée cependant, par intervalle, de l'écume des flots qui bouillonnent : jeune, belle, simple, vêtue de voiles de toutes les couleurs, emblèmes ingénieux et brillans des nuages qui l'accompagnent, et tenant dans ses mains des fleurs, tout-à-coup, dans les airs rougissans par degrés autour d'elle, paroît l'Aurore. Elle s'avance en regardant derrière elle, d'un œil attendri le soleil, qui, d'un œil non moins attendri, en la suivant, la regarde : l'aurore et le soleil, en effet, ne peuvent s'atteindre ; ils s'entrevoient à peine un moment, dans les beaux jours : cependant quatre superbes coursiers rasent, en bondissant, les flots azurés qui s'enflamment et emportent le char de vermeil : les plus jeunes filles de l'aurore, les premières heures, si ressemblantes à leur mère, et si semblables entr'elles, se tiennent, en riant, par la main, autour du char ; tandis que, planant entre la déesse et les coursiers, l'amour porte le flambeau du soleil : l'amour le secoue sur l'univers ; et à l'instant le jour brille.

Quel dommage que le temps efface incessamment ce beau tableau ! L'aurore, de jour en jour, est plus pâle ; elle n'a plus ses doigts de rose ; elle sera réduite, avant peu, à annoncer les jours de l'hiver.

Quoique ce tableau soit charmant il offre cependant des taches. L'Aurore a l'air trop sérieux ; elle n'est pas assez svelte ; les larmes qui tremblent au bord de sa paupière, ne sont pas assez amoureuses. Elle devrait glisser dans les airs, et elle marche.— Pourquoi ces fleurs unies en bouquet ? Ces roses
sont

sont beaucoup trop dans sa main ; il ne s'en échappe pas une seule.

C'est la Fontaine qui avoit eu l'Aurore, lui qui a peint une jeune beauté,

La tête sur un bras, et son bras sur la nue ;

Laiſſant tomber des fleurs, et ne les ſemant pas.

N'est-ce pas là l'Aurore et la Fontaine ?

DUPATY.

Discours d'Adam à Seth.

QUE puis-je faire ? Je m'abandonne à la volonté de cet Être Suprême qui régla le cours du Soleil, & qui dicta lui-même à l'Ange de la mort, l'arrêt qu'il m'a prononcé. Que sa volonté s'accomplisse, ô mon fils ! le premier-né de mes fils ! puisque Cain m'a maudit, & qu'Abel ne vit plus. Quand la pesante vieillesse courbera ton corps, & que tes cheveux blancs ombrageront ta tête ; les enfans de mes enfans, & mes arrière-neveux se rassembleront autour de toi : ils te diront : ô vous qui avez vu mourir notre Père Adam ; dites-nous quelles furent les dernières paroles qu'il prononça dans ses derniers momens. Tu leur répondras : (hélas ! mon cœur se déchire) tu leur répondras : peu de temps avant sa mort, il s'appuya sur moi, & s'écria : ô mes enfans ! la même malédiction, cette malédiction terrible qui me poursuit, va vous poursuivre également. — C'est moi qui l'ai attirée sur vos têtes. L'Être tout-puissant qui m'avoit créé immortel, plaça devant moi la vie, & la mort ; je pouvois choisir. — Insensé que j'étois ! je voulus être plus qu'immortel, & je choisiss la mort. Mais qu'entends-je ? — Les montagnes retentissent de hurlemens affreux, & de cris lamentables ! Une tristesse muette & profonde

fonde
Le p
cueil
dent l
veuve
époux
mes l
couvr
creuf
fans !
détou
ma c
de vo
excit
Dieu
un j
main
fils !
le po
Créa

B
à se
dem
d'Ita
par
vor
à la
auta
repr
dev
ami

fonde habite les vallées † ô spectacle affreux ! — Le père ensevelit sa fille, la mère prépare un cercueil à son fils.... Plus loin, des enfans éplorés rendent les devoirs funèbres à leur mère.... C'est une veuve désolée qui embrasse le corps glacé de son époux..... Je vois une tendre sœur arroser de ses larmes le tombeau de son frère. Un ami malheureux couvre de terre son ami qui n'est plus. L'épouse creuse une tombe à son futur époux. O mes enfans ! si mon tombeau se présente à vos yeux, n'en détournez point vos regards ; ne maudissez point ma cendre & ma mémoire ! Que plutôt le souvenir de votre père infortuné, que l'aspect de sa tombe excite votre pitié ! Me la refuseriez-vous, lorsqu'un Dieu qui daignera se faire homme, un Dieu qui fera un jour l'espérance, la joie, & le salut du genre humain, a eu lui-même pitié de moi ? Dis-leur, mon fils ! que sans ce Rédempteur j'eusse été écrasé sous le poids horrible de ma mort, & anéanti aux yeux du Créateur.

Traduit de l'Allemand DE KLOPSTOT.

Le Roi des Vandales.

BELISAIRE ne douta point que son hôte ne fût quelque officier de ses armées, qui avoit eu à se louer de lui. Celui-ci pendant le souper lui demanda des détails sur les guerres d'Orient & d'Italie, sans lui parler de celle d'Afrique. Bélisaire par des réponses simples le satisfit pleinement. Bu-
vons, lui dit son hôte, vers la fin du repas, buvons à la santé de votre Général, & puisse le Ciel lui faire autant de bien qu'il m'a fait de mal en sa vie. Lui, reprit Bélisaire, il vous a fait du mal !.... Il a fait son devoir, & je n'ai pas à m'en plaindre. Mais, mon ami, vous allez voir que j'ai dû apprendre à compa-
tir

tir au fort des malheureux. Puisque vous avez fait les guerres d'Afrique, vous avez vu le Roi des Vandales, l'infortuné Gélimer, mené par Bélisaire en triomphe à Constantinople, avec sa femme & ses enfans ; c'est ce Gélimer qui vous donne l'asyle, & avec qui vous avez soupé. Vous Gélimer ! s'écrie Bélisaire, & l'Empereur ne vous a pas fait un fort plus digne de vous ! Il l'avoit promis.... Il a tenu parole, il m'a offert des dignités, mais je n'en ai pas voulu. Quand on a été Roi, & qu'on cesse de l'être, il n'y a de dédommagement que le repos & l'obscurité.

Gélimer dès le point du jour, avant d'aller cultiver son jardin, vint voir si le vieillard avoient bien reposé. Il le trouva debout, son bâton à la main, prêt à se remettre en voyage. Quoi ! lui dit-il, vous ne voulez pas donner quelques jours à vos hôtes ! Cela m'est impossible, répondit Bélisaire. J'ai une femme & une fille qui gémissent de mon absence. Adieu, ne faites point d'éclat sur ce qui me reste à vous dire. Ce pauvre aveugle, ce vieux soldat, Bélisaire enfin, n'oubliera jamais l'accueil qu'il a reçu de vous.—Que dites-vous ? qui ! Bélisaire ! C'est Bélisaire qui vous embrasse.... O juste ciel s'écrioit Gélimer éperdu & hors de lui-même ! Bélisaire dans sa vieillesse, Bélisaire aveugle, est abandonné !—On l'a fait, dit le vieillard ; en le livrant à la pitié des hommes, on a commencé par lui crever les yeux. Ah ! dit Gélimer, avec un cri de douleur & d'effroi, est-il possible ! & quels sont les monstres ?.... Les envieux, dit Bélisaire. Ils m'ont accusé d'aspirer au trône, quand je ne pensois qu'au tombeau. On les a crus on m'a mis dans les fers. Le peuple enfin s'est révolté, & a demandé ma délivrance ; il a fallu céder au peuple, mais en me rendant ma liberté, on m'a privé de la lumière.... Et Justinien l'avoit ordonné !... C'est-là ce qui m'a été sensible.

fenfib
je l'ai
affiég
ma c
qu'il
devoi
mes
fait ;
mens
mer,
si bel
douce
je vai
Gé
ne po
ser pa
périté
fier à
Ah !
en hē
le Ro

S C I

Surna

SI
fa
péri
qu'un
rières
vertus
la gén
fut le

sensible. Vous savez avec quel zèle & quel amour je l'ai servi. Je l'aime encore, & je le plains d'être assiégé par des méchans qui déshonorent sa vieillesse ; ma constance m'a abandonné, quand j'ai appris qu'il avoit lui-même prononcé l'arrêt. Ceux qui devoient l'exécuter n'en avoient pas le courage ; mes bourreaux tomboient à mes pieds. C'en est fait ; je n'ai plus, grâces au Ciel, que quelques momens à être aveugle & pauvre.—Daignez, dit Gélimer, les passer avec moi, ces derniers momens d'une si belle vie.—Ce seroit pour moi, dit Bélisaire, une douce consolation ; mais je me dois à ma femme, & je vais mourir dans ses bras. Adieu !

Gélimer l'embrassoit, l'arrosait de ses larmes, & ne pouvoit se détacher de lui : il fallut enfin le laisser partir ; & Gélimer le suivant des yeux : ô Prospérité ! disoit-il, ô Prospérité ! Qui peut donc se fier à toi ? Le héros ; le juste, le sage Bélisaire ! Ah ! c'est pour le coup qu'il faut se croire heureux en bêchant son jardin. Et tout en disant ces mots, le Roi des Vandales reprit le chemin de son jardin.

Bélisaire de MARMONTEL.

SCIPION L'AFRICAIN (PUBLIUS CORNELIUS),

Sur nommé l'Ancien, général Romain, mort l'an 189 avant notre ère chrétienne.

SI par héros on comprend seulement un homme ferme contre les difficultés, intrépide dans les périls, vaillant dans les combats, Scipion étoit plus qu'un héros, puisqu'il réunissoit à ces vertus guerrières, que l'on devoit plutôt appeler qualités, les vertus morales & civiles, la douceur, le patriotisme, la générosité, la chasteté même & la religion. Il fut le vainqueur du célèbre Annibal, & termina

E e heureusement

heureusement en Afrique la guerre de Rome contre Carthage sa rivale, ce qui fit donner à Scipion le surnom d'*Africain*. Tous les historiens ont fait son éloge ; mais la louange la plus flatteuse sans doute pour ce grand capitaine est celle que lui donna Annibal même. Ce général Carthaginois parloit en présence de Scipion des généraux les plus accomplis, & s'adjugeoit la troisième place après Alexandre & Pyrrhus. Scipion lui demanda ce qu'il diroit donc s'il l'avoit vaincu, Annibal lui répartit : "Alors je prendrois le pas au-dessus d'Alexandre & de Pyrrhus, & de tous les généraux qui ont jamais existé."

Scipion l'Africain, étoit fils de Publius Cornelius Scipion, consul dans la seconde guerre Punique. Il n'avoit point encore dix-huit ans que, par une action de la plus grande bravoure, il sauva la vie à son père à la bataille du Tefin. Il se porta au milieu d'un gros d'ennemis dont son père étoit enveloppé, & l'épée à la main, écarta tout ce qui le pressoit. Il le dégagea de cette sorte dans le temps qu'il alloit être pris ou tué. On voulut lui donner la couronne civique en mémoire de ce qu'il avoit sauvé la vie à un citoyen, & même à son général ; mais comme ce général étoit son père, il ne voulut pas être récompensé pour avoir satisfait à un devoir indispensable.

Lorsqu'Annibal eut remporté la fameuse bataille de Cannes, plusieurs officiers Romains qui avoient échappé au carnage, à la tête desquels étoit Cecilius Metellus, désespérant du salut de la république, avoient pris la résolution de quitter l'Italie, & de s'embarquer sur les premiers vaisseaux qu'ils trouveroient pour se retirer chez quelque roi ami des Romains. Scipion, encore jeune, & à qui la gloire de terminer cette guerre étoit réservée, n'eut pas plutôt appris ce funeste dessein que tirant son épée : *Que ceux qui aiment la république, s'écria-t-il, me suivent.*

suiv
cier
de f
" n'
" fo
" J
" &
" m
" pl
" C
" Q
" la
tiqu
liqu
S
On
ving
pou
ple
rais
cer
éai
cha
ave
dés
S
bat
Esp
con
en
Sci
avo
co
fon
tus
cro
che

suivent. Il court aussitôt vers la tente où ces officiers étoient assemblés, & leur présentant la pointe de son épée : " Je jure le premier, dit-il, que je n'abandonnerai point la république, & que je ne souffrirai pas qu'aucun autre l'abandonne. — Gran-
 " Jupiter, je vous prends à témoin de mon serment;
 " & je consens, si je manque à l'exécuter, que vous
 " me fassiez périr moi & les miens de la mort la
 " plus cruelle. Faites le même serment que moi,
 " Cecilius, & vous tous qui êtes ici assemblés. —
 " Quiconque refusera d'obéir, perdra sur le champ
 " la vie." Ils jurèrent tous ; & le courage patrio-
 tique d'un seul homme sauva peut-être la république.

Scipion fut créé édile à l'âge de vingt-un ans. — On ne pouvoit cependant alors entrer en charge qu'à vingt-sept ans. Aussi lorsque Scipion se présenta pour demander l'édilité curule, les tribuns du peuple s'opposèrent à sa nomination, apportant pour raison qu'il n'avoit pas l'âge compétent pour l'exercer. *Mais si tous les citoyens veulent me nommer édile,* répondit Scipion, *j'ai assez d'âge.* Sur le champ toutes les tribus lui donnèrent leurs suffrages avec tant de zèle & d'unanimité, que les tribuns se désistèrent aussitôt de leurs prétentions.

Son père & son oncle ayant perdu la vie en combattant contre les Carthaginois, il fut envoyé en Espagne à l'âge de vingt-quatre ans. Il en fit la conquête en moins de quatre années, battit l'armée ennemie, & prit Carthage la neuve en un seul jour. Scipion, pour inspirer de la confiance à ses troupes, avoit, à l'exemple d'Alexandre le Grand, feint un commerce avec la divinité dont il prétendoit tirer son origine ; mais c'étoit principalement par ses vertus que ce grand homme pouvoit espérer de faire croire aux gens sages qu'il y avoit en lui quelque chose de divin. Parmi les prisonniers que les Romains

mains firent à la prise de cette ville, se trouvoit une
 vierge Espagnole dont la rare beauté surpassoit l'é-
 clat de sa naissance. Elle étoit éperdument aimée
 d'un prince Celtibérien, nommé *Altuus*, auquel
 elle étoit fiancée. Scipion vit sa belle prisonnière,
 & l'admira. Il étoit alors jeune, sans engagement
 & victorieux : *Et juvenis, Et caelebs, Et victor*, com-
 me le remarque un historien, Valère Maxime. Mais
 Scipion savoit également vaincre les ennemis des
 Romains & ses propres passions. Il fit venir de-
 vant lui Allucius, l'amant chéri de la belle Espa-
 gnole : " Nous sommes jeunes vous & moi, lui dit
 " Scipion ; ce qui fait que je puis vous parler avec
 " plus de liberté. Ceux des miens qui m'ont ame-
 " né votre épouse future, m'ont en même temps as-
 " suré que vous l'aimiez avec tendresse : & sa beauté
 " ne m'a laissé aucun lieu d'en douter. Si, comme
 " vous, je songeois à prendre un engagement, je
 " souhaiterois que l'on favorisât une passion si hon-
 " nête & si légitime. Je me trouve heureux de
 " pouvoir, dans la conjecture présente, vous rendre
 " un pareil service. Celle que vous devez épouser,
 " a été parmi nous, comme elle auroit pu être dans
 " la maison de ses père & mère. Je vous l'ai re-
 " servée pour vous en faire un présent digne de
 " vous & de moi. La seule reconnoissance que
 " j'exige de vous pour ce don, c'est que vous soyez
 " ami du peuple Romain." Allucius, pénétré de
 joie & de reconnoissance, embrassoit les genoux de
 Scipion, & imploroit les dieux de récompenser un
 si grand bienfait, puisque lui-même il n'étoit pas en
 état de le faire autant qu'il l'auroit souhaité, & que
 le méritoit son bienfaiteur. Scipion fit ensuite ve-
 nir les père & mère & les autres parens de la jeune
 Espagnole. Ils avoient apporté une grande somme
 d'argent pour la racheter. Mais quand ils virent
 qu'il la leur rendoit sans rançon, ils le conjurèrent
 avec

avec
 som
 cette
 joie
 réfi
 qu'il
 Alor
 " à
 " pè
 " co
 fais
 serv
 un c
 enc
 fian
 de S
 ce g
 fut
 une
 fleu
 vèr
 Fra
 S
 par
 por
 des
 pha
 heu
 pel
 tun
 eur
 pas
 pou
 bie
 bat
 val
 fa

avec de grandes instances de recevoir d'eux cette somme comme un présent, & témoignèrent que, par cette nouvelle grace, il mettroit le comble à leur joie & à leur reconnoissance. Scipion ne pouvant résister à des prières si vives & si pressantes, leur dit qu'il acceptoit ce don, & le fit mettre à ses pieds. Alors s'adressant à Allucius : " J'ajoute, lui dit-il, " à la dot que vous devez recevoir de votre beau-père, cette somme que je vous prie d'accepter " comme un présent de noces." Après tant de bienfaits, Allucius crut devoir se vouer entièrement au service des Romains. Il suivit Scipion avec un corps de quatorze cens cavaliers. Pour rendre encore plus durables les marques de sa reconnoissance, il fit graver sur un bouclier d'argent l'action de Scipion, & lui en fit présent. Ce bouclier, que ce général emporta avec lui en retournant à Rome, fut englouti par les eaux au passage du Rhône, avec une partie du bagage. Il étoit demeuré dans ce fleuve jusqu'en 1665 que quelques pêcheurs le trouvèrent. Il est aujourd'hui dans le cabinet du roi de France.

Scipion, après avoir mis fin à la guerre d'Espagne par une grande bataille qu'il donna dans la Bétique, porta la guerre en Afrique. Il battit Hannon, un des meilleurs généraux Carthaginois, vainquit Siphax, roi de Numidie, & le fit prisonnier. De si heureux succès engagèrent les Carthaginois à rappeler en Afrique leur général Annibal que la fortune abandonnoit en Italie. Les deux généraux eurent une entrevue qui fut inutile, Scipion n'ayant pas voulu entrer dans aucune négociation ; c'est pourquoi les deux armées étant proches, on en vint bientôt aux mains. Après un long & sanglant combat, où Annibal & Scipion firent des prodiges de valeur, la victoire se déclara pour Rome qui dicta à sa rivale les conditions qui lui plurent. Scipion

fut honoré du triomphe, & reçut alors le surnom d'*Africain*.

Cet illustre citoyen ayant été élu consul une seconde fois, passa en Asie, où, de concert avec son frère, il défit Antiochus l'an 189 avant Jésus-Christ. Ce roi, avant le combat qui décida de son sort, avoit fait proposer à Scipion de lui rendre sans rançon son fils encore jeune pris au commencement de cette guerre, & lui offroit de partager avec lui les revenus de son royaume. Mais le général Romain, insensible à tout intérêt personnel, avoit rejeté ces offres avec une fierté vraiment Romaine. Cependant, lorsqu'il fut de retour à Rome, il trouva l'envie acharnée contre lui. On l'accusa d'avoir détourné à son usage une portion du butin fait en Asie, & d'avoir entretenu de secrètes correspondances avec Antiochus. Il fallut que le vainqueur d'Annibal, de Syphax & de Carthage, qu'un homme, à qui les Romains avoient offert le consulat & la dictature perpétuelle, se réduisit à soutenir le triste rôle d'accusé. Il le fit avec cette grandeur d'ame qui caractérifioit toutes ses actions. Comme ses accusateurs, faute de preuves, se répandoient en reproches contre lui, il se contenta le premier jour de faire le récit de ses exploits & de ses services, défense ordinaire aux illustres accusés. Elle fut reçue avec un applaudissement universel. Le second jour fut encore plus glorieux pour lui. Les tribuns du peuple étoient montés dès le matin dans la tribune aux harangues. L'accusé étant appelé, perça la foule, & se présenta accompagné d'une grande multitude de liens & d'amis, & dès qu'on eut fait silence pour l'entendre : "Tribuns du peuple, dit-il, & vous, citoyens, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal & les Carthaginois ; venez, Romains, allons dans les temples rendre aux dieux de solennelles actions de grâces." On le suivit en effet au capi-

tole,

tole,
qu'il

U
pour
reçu
senta
cont
qu'il
& le

So
mes,
de c
Rom
les.

S
suad
der
le ve
point

O
non
fâch
cho
" de
" gé
" ri
" no
" an
" ch
" &
" to
" pl
" la
" d
" ci
" ju
" d

tole, & les tribuns restèrent seuls avec les crieurs qu'ils avoient amenés pour l'accuser.

Un certain Petilius avoit été fustigé par Caton pour lui faire rendre compte de l'argent qu'il avoit reçu dans la province d'Antioche ; Scipion se présenta au sénat avec son registre, & dit que ce livre contenoit la recette & la dépense. On lui demanda qu'il déposât ce registre. Aussitôt Scipion le prend & le déchire en mille pièces devant le sénat.

Scipion, las de combattre l'ingratitude des hommes, s'étoit retiré sur la fin de ses jours à sa maison de campagne à Litterne, où, à l'exemple des anciens Romains, il cultivoit la terre de ses mains victorieuses.

Scipion avoit une valeur réfléchie, & étoit persuadé qu'il est du devoir d'un général de ne hazarder sa vie que dans une action décisive. Quelqu'un le voyant agir en conséquence, lui disoit qu'il n'étoit point soldat ; *Non*, dit-il, *mais capitaine.*

On a reproché à Scipion d'être grand dormeur, non pour autre raison, dit Montagne, sinon qu'il fâchoit aux hommes qu'en lui seul il n'y eût aucune chose à redire. " Parmi tant d'admirables actions de Scipion, personnage digne de l'opinion d'une géniture céleste, ajoute le même auteur, il n'est rien qui lui donne plus de grace que de le voir nonchalamment & puérilement baguenaudant à amasser & choisir des coquilles, & jouer à cornichon va devant, le long de la marine avec Lælius ; & s'il faisoit mauvais temps s'amulant & se cha-
" touillant à représenter par écrit en comédies les plus populaires & basses actions des hommes. Et la tête pleine de cette merveilleuse entreprise d'Annibal & d'Afrique, visitant les écoles en Sicile & se trouvant aux leçons de la philosophie, jusqu'à en avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome."

Les comédies dont parle Montagne dans ce passage, sont sans doute celles de Térence aux-quelles Scipion & Lælius, suivant Suétone, eurent beaucoup de part. On a révoqué en doute cette anecdote de Suétone ; mais elle plaisoit à Montagne, & ce philosophe déclare expressément dans ses ouvrages qu'on lui feroit déplaisir de la déloger de cette créance.

H U M A N I T É.

M. DE VENDOME étoit le meilleur Prince qui fût jamais ; il étoit le pere des foldats comme des domestiques ; en voici un trait. Un jour, voyant chez lui un jeune homme qu'il reconnut pour un garçon qui avoit porté sa livrée, & qu'il croyoit même encore à son service, il lui dit : —
 “ Comment, La Roche, est-ce que tu n'es plus à moi ? — Non, mon Prince, lui répondit le laquais tristement ; j'ai eu le malheur de déplaire à M. votre Intendant, qui m'a donné mon congé. — Hé ! pourquoi t'a-t-il chassé, repliqua le Duc ? —
 “ Je n'en fais rien, répondit le garçon ; il m'a congédié sans m'en dire le sujet. — Tu ne dis pas la vérité, s'écria le Prince, & tu n'oses me la dire ; il faut bien que tu aies commis quelque faute grave, puis qu'il t'a mis dehors. J'en suis fâché, mon enfant ; mais tiens, ajouta-t-il, en tirant de sa poche huit à dix louis, voilà ce que je te donne pour t'aider à vivre jusqu'à ce que t'sois placé.

Quinze jours après, La Roche reparut devant le Prince, qui lui demanda s'il n'avoit pas encore trouvé une nouvelle condition ? “ Non, Monseigneur, lui répondit ce laquais la larme à l'œil ; & quel maître voulez-vous que je serve après vous ? En est-il quelqu'un qui puisse me conso-

ler.

“ len
 Ces
 soit
 l'Int
 “ den
 le fa
 pren
 Roch
 expu
 que
 qu'o
 “ N'
 “ vo
 “ j'a
 “ rep
 “ car
 “ va
 “ me

B
 main
 entre
 cond
 brill
 & pa
 pend
 tran
 mais
 mêm
 qu'il
 quel
 Elle
 avec
 de lu

“ler de n'être plus au service de votre Altesse ?” — Ces paroles attendrirent M. de Vendôme, qui alloit encore donner de l'argent au laquais, lorsque l'Intendant arriva : “Pourquoi, dit le Prince à ce “dernier, vous êtes-vous défait de ce garçon ? Quelle faute a-t-il commise ?” Là-dessus, l'Intendant prenant la parole, se mit à faire l'éloge de M. de la Roché d'une manière qui ne justifioit que trop son expulsion ; mais le Duc plus touché de l'affliction que ce laquais faisoit paroître, qu'attentif au mal qu'on lui en disoit, interrompit son Intendant : — “N'en parlons pas davantage. Je ne doute pas que “vous n'ayez eu raison de le chasser ; cependant “j'ai une chose à vous dire, c'est que, si vous ne le “reprenez pas, je vous avertis qu'il me ruinera ; “car, toutes les fois qu'il viendra se présenter de- “vant moi, je lui donnerai tout ce que j'aurai dans “mes poches.”

LA FILLE DE CATON.

BRUTUS, chef des conspirateurs contre César, ou plutôt contre l'oppresser de la liberté Romaine, se trouvant à la tête d'une si hasardeuse entreprise, & voyant attaché à sa personne & à sa conduite le sort de tout ce qu'il y avoit de plus brillant & de plus illustre dans Rome par la vertu & par la naissance, se possédoit assez pour conserver pendant le jour & en public un air de calme & de tranquillité qui ne donnoit lieu à aucun soupçon ; mais chez lui & pendant la nuit il n'étoit plus le même, & sa femme Portia, fille de Caton, s'aperçut qu'il avoit l'esprit agité de quelque grand dessein, de quelque souci cuisant, qu'il affectoit de lui cacher. Elle aimoit tendrement son mari & vouloit partager avec lui le poids de son inquiétude ; mais avant que de lui demander aucun éclaircissement, elle résolut de

de faire sur elle-même une épreuve des plus singulières, & d'essayer jusqu'où elle pourroit porter la constance. Elle prend un petit couteau, de ceux dont on se seroit pour couper & polir les ongles, & ayant fait sortir de sa chambre toutes ses femmes, elle se l'enfonça profondément dans la cuisse. — Le sang coule en abondance, & les douleurs violentes sont bientôt suivies de la fièvre. Brutus plein de trouble & d'allarme ne sçavoit que penser. Alors Portia, dans le tems qu'elle souffroit le plus, lui tint ce discours : Brutus, je suis fille de Caton, & je vous ai été donnée; non pas pour partager simplement votre lit & votre table comme une maîtresse, mais pour entrer en société de tout ce qui peut vous être ou agréable ou fâcheux. — Votre conduite à mon égard est irréprochable; — mais moi, que serai-je pour vous, & par où vous prouverai-je ma reconnaissance de vos bons procédés, si je ne vous aide à porter une inquiétude secrète, & des soins qui demandent de la fidélité ? Je sçais que les femmes ne passent pas communément pour être bien capables de garder un secret; mais, Brutus, la bonne éducation & une société vertueuse peuvent beaucoup sur les mœurs & sur le caractère; & qui peut à plus juste titre se glorifier de ces avantages, que la fille de Caton & la femme de Brutus ? J'y comptois pourtant moins par le passé; mais maintenant je viens de me convaincre que la douleur même ne triomphe pas de mon courage. En finissant de parler elle lui montra la blessure qu'elle s'étoit faite, & lui rendit compte de son motif & de tout ce qu'elle avoit pensé. Brutus étonné, ravi en admiration, leva les mains au ciel, demandant aux dieux de pouvoir, en réussissant dans son entreprise, parvenir à être regardé comme digne époux de Portia. Il lui fit part ensuite de tout le projet de la conspiration, & il n'eut pas lieu de

de se
qu'el

L
con
nuan
xand
chez
conv
le p
fon
C
ne r
jeun
P
tage
favo
son.
quel
ville
tem
lui f
laqu
alles
piég
de l
part
troi
tion
voi
étan
lui
cien
de l

de se repentir de la confiance qu'il prit en elle, & qu'elle avoit si bien méritée.

ROLLIN *Hist. Rom.*

A P E L L E.

LA souveraine habileté dans la peinture n'étoit pas le seul mérite d'Apelle. La politesse, la connoissance du monde, les manieres douces, insinuantes, spirituelles le rendirent fort agréable à Alexandre le Grand, qui ne dédaignoit pas d'aller souvent chez le peintre, tant pour jouir des charmes de sa conversation, que pour le voir travailler, & devenir le premier témoin des merveilles qui sortoient de son pinceau.

Cependant le caractère simple & ouvert d'Apelle ne revenoit pas également à tous le généraux du jeune monarque.

Ptolémée, l'un d'eux, qui dans la suite eut en partage le royaume d'Egypte, n'avoit pas été des plus favorables à notre peintre ; on n'en fait pas la raison. Quoiqu'il en soit, Apelle s'étant embarqué, quelque tems après la mort d'Alexandre, pour une ville de la Grèce, fut malheureusement jetté par la tempête du côté d'Alexandrie, où le nouveau roi ne lui fit aucun accueil. Outre cette mortification, à laquelle il devoit s'attendre, il y trouva des envieux assez malins pour chercher à le faire tomber dans un piège. Dans cette vûe ils engagèrent un des officiers de la cour à l'inviter au souper du roi comme de sa part, ne doutant point que cette liberté, qu'il paroîtroit avoir prise de lui-même, ne lui attirât l'indignation d'un prince qui ne l'aimoit pas, & qui ne savoit rien de la supercherie. En effet, Apelle s'y étant rendu par déférence, le roi irrité de son audace lui demanda brusquement qui étoit celui de ses officiers qui l'avoit appelé à la table, & lui montrant de la main ses inviteurs ordinaires, il ajoûta qu'il

vouloit

vouloit sçavoir absolument qui d'eux lui avoit fait prendre cette hardiesse. Le peintre, sans s'émouvoir, se tira de ce pas en homme d'esprit & en dessinateur consommé. Il prit d'un réchaud, qui étoit là, un charbon éteint, & en trois ou quatre coups il crayonna sur le champ contre la muraille l'ébauche de celui qui l'avoit invité, au grand étonnement de Ptolémée, qui reconnut dès les premiers traits le visage de l'imposteur. Cette aventure le réconcilia avec le roi d'Egypte, qui le combla ensuite de biens & d'honneurs.

Mais elle ne le réconcilia pas avec l'envie, qui n'en devint que plus animée. On l'accusa quelque tems après devant le prince d'avoir tramé avec Théodote la conjuration, qui avoit éclaté contre lui dans la ville de Tyr. Ce fut un autre peintre de réputation, nommé Antiphile, qui se porta pour délateur. L'accusation n'avoit pas la moindre vraisemblance. Apelle n'avoit point été à Tyr : il n'avoit jamais vû Théodote : il n'étoit ni d'un caractère, ni d'une profession propre à tramer un tel complot : l'accusateur étant peintre comme lui, mais bien inférieur en mérite & en réputation, pouvoit être, sans injure, soupçonné de jalousie de métier ; mais le prince, sans rien écouter, sans rien examiner, comme cela n'est que trop ordinaire, tenant Apelle pour coupable, éclata en plaintes contre son ingratitude & son mauvais cœur ; & il auroit été conduit au supplice, sans la confession d'un des complices qui, touché de compassion pour l'innocent prêt d'être mis à mort, s'avoua lui-même criminel, & déclara qu'Apelle n'avoit eu aucune part à la conjuration. Le roi, confus d'avoir ajouté foi si légèrement à la calomnie, lui rendit son amitié, le gratifia même de cent talens pour le dédommager de l'injure qu'il lui avoit faite, & lui livra Antiphile pour être son esclave. *ROLLIN Hist. Ancienne.*

L'HEROISME HE'RE'DITAIRE.

DURANT les troubles de la Ligue, Barri gouverneur de Leucate en Languedoc, fut fait prisonnier par je ne sçais quel accident, & conduit à Narbonne, dont les Ligueurs étoient les maîtres. — Ils le presserent vivement & inutilement de leur livrer la place. On le menaça à la fin de le condamner à mort ; à moins qu'il n'obligeât sa femme, demeurée à Leucate, à leur en ouvrir les portes ; il fut inébranlable. La femme, avertie du danger de son époux, répond que, si les Ligueurs veulent commettre une injustice, elle ne croit par devoir les arrêter par une lâcheté, & qu'elle ne rachètera jamais la vie de son mari en livrant une forteresse, pour la conservation de laquelle il seroit glorie de mourir. Irrités d'une constance, que des gens plus généreux auroient admirée, les Ligueurs exécutèrent leur cruelle menace. Henri IV. qui se connoissoit en belles actions, donna le gouvernement de Leucate au fils de deux personnes comparables à ce que l'antiquité a eu de plus grand. Sous le règne suivant une armée Espagnole forma le siège de cette ville. Serbellon, qui la commandoit, fit tenter le gouverneur par les promesses les plus magnifiques. Que vous me connoissez mal ! répondit Barri à l'envoyé : l'honneur me sera toujours plus cher que toutes les richesses du monde, que la vie même. A Dieu ne plaise, que je dégénère de la vertu de mon pere & de ma mere, & que je ne suive pas le grand exemple de courage & de fidélité qu'ils ont laissé dans leur famille. L'un aimera mieux mourir que de livrer Leucate aux ennemis de son roi, & l'autre refusa constamment de racheter par une trahison la vie d'un époux tendrement aimé. Donnerai-je pour quelques pistoles ce que ma mere n'a pas voulu donner pour une chose qu'elle estimoit sans prix ? Si j'ai

le malheur de ne pouvoir conserver Leucate, je conserverai du moins mon honneur & ma réputation. J'aime mieux être pauvre dans ma patrie, que riche chez les ennemis.

Le suborneur, voyant qu'il ne gaignoit rien, annonça à Barri que la place seroit vigoureusement battue dès le lendemain. Que j'aime à vous entendre parler de la sorte ! repliqua le gouverneur. Si les Espagnols m'attaquent fortement, ils me donneront occasion d'acquiescer une double gloire : j'aurai résisté à leurs promesses trompeuses, & à leurs vains efforts contre une place mieux défendue qu'attaquée. — Barri tint parole. Il fit une résistance opiniâtre. — Le duc d'Halluin vint à son secours & battit l'armée de Scibellon. On trouva parmi les morts des femmes déguisées en hommes. Un François ayant demandé aux prisonniers Espagnols s'ils connoissoient ces nouvelles amazones ? Vous vous trompez, répondit spirituellement un d'entre eux ; ce ne sont point des femmes. S'il y en avoit dans notre armée, ce sont les lâches qui ont pris la fuite.

BERNARD *Histoire de Louis XIII.*

AMOUR CONJUGAL.

THESCA, sœur de Denis le Tyran, avoit épousé un Seigneur illustre de Syracuse. Cet homme, ne pouvant supporter l'orgueil du despote, & craignant sa cruauté, qui n'épargnoit personne, prit la fuite. Denis irrité accusa Thesca d'être complice de son évaison. — Tyran, lui répondit-elle, me crois-tu l'ame assez lâche pour n'avoir pas accompagné mon époux dans la fuite, si j'avois connu son dessein ?

Mausole, roi de Carie, étant mort, laissa l'autorité souveraine à la reine Artémise, son épouse. Cette princesse

princesse employa toute sa puissance à signaler la tendresse qu'elle avoit eue pour son mari. Vou-
lant immortaliser ses regrets, elle fit élever, en l'hon-
neur de son cher Mausole, un monument si magni-
fique, qu'il a passé pour une des Sept Merveilles du
Monde, & qu'on a depuis appelé Mausolées tous
les ouvrages superbes érigés à la mémoire des morts.
Pour qu'il ne manquât rien à la gloire de son époux,
cette princesse, le vrai modèle des femmes & des
veuves, établit un prix destiné à celui qui réussiroit
le mieux à faire l'éloge du monarque défunt. Arté-
mise ne se contenta point encore de ces monumens
de son amour. Ayant recueilli les cendres de Mau-
sole, & fait broyer ses os, elle mettoit, tous les jours,
de cette poudre dans sa boisson, voulant par-là faire
de son propre corps le tombeau de son époux. Elle
ne lui survécut que deux ans ; & sa douleur ne finit
qu'avec sa vie.

On demandoit à Valérie, dame Romaine, veuve
de Servius-Sulpitius-Camérinus, pourquoi, son é-
poux étant mort, elle refusoit d'en prendre un autre ?
" Mon époux, répondit-elle, n'est mort que pour les
" autres : il vit, il vivra toujours, pour moi."

A M O U R D E S S C I E N C E S.

MARGUERITE D'ECOSSE, épouse de Louis
XI, Roi de France, voyant Alain Chartier,
homme très-savant, mais très-laid, qui dormoit dans
une salle par où elle passoit, s'approcha de lui, &
lui baïsa la bouche. Ses dames, surprises de cette
bonté pour un homme aussi *mal voulu des Graces*,
qu'il étoit bien venu des Muses, lui en firent des re-
proches. " Ce n'est pas l'homme que j'ai baïsé,
" leur dit la Princesse, mais la bouche d'où il sort,
" tous les jours, tant de belles choses."

Gorgias

Gorgias le Léontin avoit acquis, par une étude de plus de soixante ans, une érudition si vaste, que sa tête pouvoit passer pour une encyclopédie de sciences. Un jour il osa proposer à l'assemblée des jeux Olympiques, de répondre à toutes les questions qu'on voudroit lui faire, & quiqu'il y eût dans cette circonstance une foule de savans, capables, sinon de remporter, du moins de disputer long-tems la victoire, le mérite reconnu de Gorgias les empêcha de se montrer, & leur silence mit le comble à la gloire de ce philosophe. Pour honorer ses talens, & pour en perpétuer sa mémoire, la Grèce entière fit ériger dans le temple de Delphes une statue d'or massive, qui représentoit Gorgias un Livre à la main.

Magnanimité.

LORSQUE Soliman, Souverain des Turcs, marchoit à la conquête de Belgrade en 1521, une femme du commun s'approcha de lui, & se plaignit amèrement de ce que, pendant qu'elle dormoit, des soldats lui avoient enlevé des bestiaux qui faisoient toute sa richesse. "Il falloit que vous fussiez ensevelié dans un sommeil bien profond, lui dit en riant le Sultan, puisque vous n'avez pas entendu venir les voleurs. Oui je dormois, Seigneur, répondit-elle; c'étoit dans la confiance que votre Hauteffe veilloit pour la sûreté publique." Soliman, assez magnanime pour approuver ce mot tout hardi qu'il étoit, répara convenablement un dommage qu'il auroit dû empêcher.

ERRATA.

Page 15, à la 16^{ème} ligne pour *dit* lisez *dis*. Page 23, à la 35^{ème} ligne pour *recontrer* lisez *rencontrer*. Page 33, pour *pensées detachés* lisez *pensées détachées*. Page 66, 2^{ème} ligne pour *sou* lisez *son*. Page 115, 1^{ère} ligne pour *méhans* lisez *méchans*.

TABLES DES MATIÈRES.

INTRODUCTION. 3

CONTES ET FABLES.

Le Sommeil du Méchant. 13

Le Tourment des Rois. *ibid.*

L'Avare. 14

L'Homme Vrai. *ibid.*

Le Zele. 15

L'Ombre de Saloman. *ibid.*

L'Erreur. 16

La Retraite. *ibid.*

L'Education d'un Prince. 17

Le Tyran. 18

L'Innocence. *ibid.*

L'Envie. 19

Le Songe. *ibid.*

Le Voyage de la Mecque. 21

Fable Indienne. Par laquelle les Mahométans prouvent que tout n'est qu'Heur & Malheur dans le Monde. 25

Allégorie. 27

Le Bon Ministre. 28

PENSEES INGENIEUSES. 29

Pensées Detachées 33

DIALOGUES.

Le Bonheur Champêtre. 42

Dialogue II. Mr. Addison & le Docteur Swift. 44

Dialogue III. Entre François I. Roi de France, & Henri VIII, Roi d'Angleterre. 49

Dialogue IV. La Force de la Vertu dans les Malheurs. Entre les deux Epoux. 53

<i>Dialogue V. L'Empereur Titus & Scipion l'Africain.</i>	57
<i>Dialogue VI. Marc-Aurèle le Philosophe, & Servius-Tullius.</i>	62
<i>Dialogue VII. Entre le Roi de Prusse, M. Gellert & le Major G. * * *</i>	66
<i>Dialogue VIII. M. P. Caton & Messala Corvinius</i>	70
<i>Dialogue IX. Entre Charles-Quint & un jeune Moine de Saint-Just.</i>	75
<i>Dialogue X. Entre Platon & Fenelon.</i>	77
<i>Dialogue XI. Entre Boileau & Pope.</i>	83
<i>Observations Sur les Dialogues, par le traducteur de Milord. Littelton.</i>	101

LETTRES.

<i>Lettre de Made. du Bocage, en Remercement, à Mylord. Chesterfield.</i>	105
<i>De M. Flechier A M. l'Abbe Bossuet.</i>	106
<i>Lettre où Monsieur Flechier se depeint lui-même.</i>	107
<i>A Madame la Présidente de Druillet.</i>	110
<i>De Mons. Boursault. A son Fils</i>	111
<i>Lettre de M. Rollin au Roi de Prusse sur son avènement à la Couronne.</i>	112
<i>Réponse du Roi de Prusse.</i>	113
<i>Lettre de M. de Voltaire à M. Rousseau.</i>	114
<i>Réponse de Rousseau à Voltaire.</i>	117
<i>Lettre d'un Particulier qui demandoit une Femme par la voie des Papiers Publics.</i>	120
<i>Seconde Lettre du même.</i>	123
<i>Réponse aux deux Lettres Précédentes.</i>	125
<i>Fragment d'une Lettre de J. J. Rousseau à un de ses Amis.</i>	127
<i>Quatre Lettres de Rousseau, A M. le President de Malesherbes, sur son caractère. Première Lettre.</i>	128
<i>Seconde Lettre.</i>	133
<i>Troisième Lettre.</i>	138
<i>Quatrième Lettre.</i>	144

	<i>Du même A M. l'Abbé Raynal; alors auteur du</i>	
7	<i>Mercur de France.</i>	150
2	<i>Du même A M. d'Offreville.</i>	151
6	<i>Du même à Madame d'Az***.</i>	158
0	<i>Du même à un Jeune Homme.</i>	ibid.
	MELANGES.	
5	<i>Cause du Suicide parmi les Romains.</i>	161
7	<i>Ce qu'on appelle aujourd'hui Esprit, dans le</i>	
3	<i>Monde.</i>	162
1	<i>Différence de la Probité & de la Vertu.</i>	163
5	<i>Parallele entre Caton et Cicéron.</i>	164
6	<i>Idees du Caractère et des principaux evenemens</i>	
7	<i>de la vie de Cesar.</i>	166
0	<i>Speclacles des Romains.</i>	171
1	<i>Critique.</i>	174
5	<i>Prédiction de la présente Révolution de la France.</i>	177
6	<i>Tableau de la Vertu Indigente.</i>	180
7	<i>Description du Lever du Soleil.</i>	182
0	<i>Les Arts.</i>	183
1	<i>De la Grandeur.</i>	184
2	<i>Du je ne sais Quoi.</i>	186
3	<i>Jugemens des Morts chez les Egyptiens.</i>	189
4	<i>Femmes.</i>	192
7	<i>Portraits de deux Femmes respectables</i>	
0	<i>Fragment d'un Discours Sur la Question. Si</i>	
3	<i>le Roi Peut Etre Jugé.</i>	195
5	<i>Courte Durée de l'Eclat des Etats Despotiques.</i>	204
7	<i>Amour.</i>	206
8	<i>Langue Françoisé.</i>	207
3	<i>Cause de la Peur, &c.</i>	208
8	<i>Avilissement des Romains.</i>	211
4	<i>Combien il est difficile de donner une Education</i>	
8	<i>vertueuse dans les Etats Despotiques.</i>	211
3	<i>Fragment de la Lettre de Rousseau à M. D'alem-</i>	
8	<i>bert sur les Speclacles.</i>	213
4	<i>La Liberté est la source de la véritable Eloquence.</i>	218
	<i>De la Beauté du corps, de l'Esprit, et de l'ame.</i>	221
	<i>Université de Cambridge,</i>	226

iv TABLES DES MATIERES.

<i>Humanité.</i>	227
<i>De Cromwell.</i>	228
<i>Commencement ou Anniversaire de Cambridge.</i>	233
<i>De Boston.</i>	235
<i>Pouvoir de la Religion sur l'Esprit des Peuples.</i>	
<i>Usage qu'en ont fait les Ambitieux.</i>	236
<i>Projet d'une Langue Américaine.</i>	239
<i>Bienfaisance</i>	240
<i>Fragment, sur les Spectacles.</i>	241
<i>Consommation chez les Américains.</i>	246
<i>Pauvreté, Source des grandes Vertus.</i>	247
<i>Des Plaisirs de l'ame.</i>	248
<i>Parellele de Paris et de Londres.</i>	251
<i>Les Modes.</i>	252
<i>Différens Caractères des Hommes.</i>	254
<i>Description du Paradis Terrestre de Milton.</i>	257
<i>Des Plaisirs de la Variété.</i>	260
<i>La Prévoyance, source de nos Misères.</i>	262
<i>De la Sensibilité.</i>	265
<i>Humanité, Première Qualité de l'Homme.</i>	266
<i>Tout cela faute de s'entendre.</i>	267
<i>Luxe.</i>	270
<i>Ordination.</i>	271
<i>Pretentions.</i>	273
<i>Anecdote.</i>	275
<i>Friivolité des Femmes, suite de l'Education qu'on leur donne.</i>	279
<i>Somnanbules et Songes.</i>	282
<i>Plagiat.</i>	285
<i>Amour Paternel.</i>	287
<i>Voyage dans la région des Hypothèses.</i>	292
<i>Péroraison de l'Oraison funèbre du Prince de Condé.</i>	295
<i>Caton d'Utique.</i>	296
<i>Mœurs des Sybarites.</i>	301
<i>Discours consolant, &c.</i>	302
<i>L'Abénaki, ou Tendresse Paternelle.</i>	305

TABLE DES MATIERES.

77	<i>Des Contrastes.</i>	307
78	<i>Des Beautés qui résultent d'un certain embarras</i>	
83	<i>de l'ame.</i>	309
85	<i>Chant de Mort d'un Indien.</i>	319
86	<i>A l'Etre Suprême, sous le nom de Jupiter.</i>	315
89	<i>La Matinée d'Automne.</i>	316
90	<i>Langue Italienne.</i>	318
91	<i>Description de la Venus de Médicis.</i>	320
96	<i>Le Bambino.</i>	321
97	<i>Qu'est-ce qu'un Despote ?</i>	322
98	<i>Description de l'incendie del bongo, par Raphaël.</i>	323
99	<i>Le Temps.</i>	326
100	<i>Description du Temple de la Renommée Littéraire.</i>	327
101	<i>Fidélité.</i>	328
102	<i>Anecdote.</i>	329
103	<i>Eloge de Newton.</i>	330
104	<i>Description de l'Eglise de St. Pierre de Rome.</i>	331
105	<i>Tableau de l'Aurore par le Guide.</i>	333
106	<i>Discours d'Adam à Seth.</i>	334
107	<i>Le Roi des Vandales.</i>	335
108	<i>Scipion L'Africain.</i>	337
109	<i>Humanité.</i>	344
110	<i>La Fille de Caton.</i>	345
111	<i>Apelle.</i>	347
112	<i>L'Héroïsme héréditaire.</i>	349
113	<i>Amour Conjugal.</i>	350
114	<i>Amour des Sciences.</i>	351
115	<i>Magnanimité.</i>	352

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

A.
DAVID ABBOT.

John Q. Adams, Esq.
 Seth Adams.
 Phineas Adams.
 Timothy Alden.
 Miss S. W. Alden.
 Miss P. S. Alden.
 Jeremiah Allen.
 John Amory, Esq.
 Jonathan Amory.
 Jonathan Amory.
 Francis Amory.
 Miss Rebecca Amory.
 Miss Mary Amory.
 John Appleton, jun.
 George Wash. Appleton.
 William R. Apthorp.
 Jeffry A. Atherton.
 Charles H. Atherton.
 John Atkinson.
 Jonathan L. Austin, Esq.
 Benjamin Austin, Esq.
 John Avery, jun. Esq.
 John Avery, tert.

B.
 Joseph Barrell, jun.
 William A. Barron.
 George Bartlett.
 James Baudouin, Esq. 2
 Nathaniel Bethune, Esq.
 Caleb Bingham.
 Joseph Blake, Esq.
 George Blake.
 M. Blanchet.
 William Blanchard.
 Leonard V. Borland.
 Samuel Borland.
 Thomas Bowman.
 Samuel Bradford.

Rev. Alden Bradford.
 Joseph N. Bradford.
 Ebenezer Bradish, Esq.
 Samuel Breck, Esq. 3
 Peter C. Brooks.
 Luke Brown.
 Charles Bulfinch, Esq. 2

C.
 Miss Mary Callahan.
 John Callender.
 Gardner Chandler.
 Francis D. Channing.
 Léon Chappotin.
 Amos Choate.
 Rev. John Clarke.
 John Coates.
 John Codman, Esq.
 Richard Codman, Esq.
 Charles Coffin.
 Joseph Coolidge, jun.
 Ward Cotton.
 Thomas Crafts, jun. Esq.
 Christopher Cushing.
 Thomas Cushing, Esq.

D.
 Hon. Francis Dana, Esq.
 Joseph Dana.
 Thomas Danforth.
 William S. Davis.
 Dr. Aaron Dexter.
 Thomas Dickason, Esq. 2
 Cesar Dubuc, Esq.
 Elijah Dunbar.
 Coupre Duparc.
 Jonathan Dwight.

E.
 Abraham R. Ellery.
 Caleb Ellis.

F.
 Samuel Flagg.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS. 6

N. H. Fletcher.	John Coffin Jones, Esq.
Oliver Fiske.	K.
Madame Fitz-Patrice née de Bovis.	Frederick Kast.
Bossenger Foster, jun. Esq.	David Kendall.
Nathan Frazier, jun.	John Kidder.
G.	L.
Francis Garaux.	M. Lareinty.
Ebenezer Gay.	Benjamin Larkin.
Fred. William Geyer.	Ebenezer Larkin, jun.
Thomas Geyer.	Mrs. Laugier de Tassy.
Augustin Godemar.	Charles Leonard.
John Gorham.	James Lloyd, jun.
Benjamin Gorham.	Hon. James Lovell.
Curtis Guild.	Francis C. Lowell.
H.	John Lowell.
His Excellency John Hancock, Esq.	Michael Lowell.
John Hall.	John Lucas, Esq.
Rev. Thadeus M. Harris	M.
John Harris.	M. De Maissonelle de Ver-
Benjamin Haskell.	tille.
Judah Hays.	Jonathan Mason, jun. Esq.
John Heard.	Mamay Mason.
Miss Catharine Hickling	John B. Marshall.
Henry Hill.	Thomas Melvill.
Dr. John Homans.	Charles Miller.
William Hoskins.	Samuel Minot, jun.
John C. Howard.	P.
Samuel Howard.	Robert Paine.
James Howe.	Rev. Ezekiah Packard.
John Hubbard.	Isaac Parker, Esq.
Ebenezer Hunt.	Samuel B. Parkman.
I.	John Patch.
William Jackson, M. D.	Stephen Peabody.
Charles Jackson.	John Peck.
James Jacobs.	Joseph Perkins.
Leonard Jarvis, jun.	Thomas H. Perkins.
William Jones.	Daniel Peters.
	Moses P. Phelps.
	John Phillips.

LISTE DE: SOUSCRIPTEURS.

Nicholas Pike, Esq.	Samuel Thatcher.	
David Poignand.	Isaiah Thomas, Esq.	
Charles Prentiss.	Elisha Ticknor.	
Q.	Paul Trapier.	2
Josiah Quincy.	Benjamin Trapier.	
R.	William Tudor, Esq.	
Isaac Rand, jun.	Hall Tufts.	
John Ritchie.	2 Dudley A. Tyng, Esq.	
Rev. Louis Rouffellet.	W.	
Hon. Thomas Russell, Esq.	2 John Waldo.	
Daniel Russell.	Daniel Waldo, jun.	3
Benjamin Russell.	Thomas Walley, jun.	
S.	John Walton.	
Miss Rebecca Salisbury.	Doctor John Warren.	
Daniel Sargent, jun.	Daniel Warner.	
Richard C. Shanon.	John Waters.	
William Sirdefield.	2 Redford Webster.	
Rev. Isaac Smith.	12 E. Wheeler.	
Josiah Spear.	Thomas Wigglesworth.	
Isaac Story.	Rev. Joseph Willard, D.D.	
James Sullivan, Esq.	Miss Sophia Willard.	
Samuel Sumner.	Augustus Willard.	
Frederick A. Sumner.	Thomas Wilson.	
T.	Charles Windship.	
E. C. Thayer.	Maac Winslow, jun.	



3

q.

3

th.
I, D. D.
d.

